N° 609 34e Année. Tome CLXVII 1er Novembre 1923

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France....... 3 fr. 50 | *Étranger* .... 4 fr.

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

BULLETIN FINANCIER

Après un certain nombre de séances assez maussades, le marché s'est montré un peu plus actif et les offres du comptant se sont faites moins nombreuses. La spéculation internationale ayant revendu les francs qu'elle avait achetés dans l'espoir d'un règlement des réparations rapide, il en est résulté une nouvelle tension des changes qui a redonné du ton aux affaires. Malgré tout, on sent que les éléments actifs font défaut, et que ce n'est encore qu'avec timidité que le portefeuille intervient sur quelques excellentes valeurs, quand du fait de l'ambiance elles sont ramenées à des cours tentateurs.

L'émission des Bons du Trésor qui se poursuit avec succès, absorbant en conséquence d'importants capitaux, n'empêche cependant pas nos Rentes françaises de conserver leur fermeté, le 3 o/o Perpétuel est à 55.35, le 5 o/o amortissable à 86.65 et le 6 o/o 1920 à 87.35. En fonds étrangers, les Mexicains sont en progrès ; l'on cote 111.45 sur le 4 o/o 1910. Excellente tenue des fonds Egyptiens et Japonais, ragaillardis par la reprise de la livre.

Les grandes banques françaises sont très fermes : Banque de Paris 1515 ; Crédit Lyonnais 1629 ; Comptoir d'Escompte 986 ; Société Générale 732. En banques étrangères, nous trouvons la Banque Ottomane en amélioration à 740, le Crédit foncier Egyptien à 1685 et la Banque du Mexique à 813.

Tout le groupe russe s'est montré plein d'animation, et bien que quelques réalisations se soient produites dans ce compartiment, les cours accusent encore une progression sensible sur ceux d'il y a quelques semaines. Consolidé 4 o/o 26.35 ; 4 1/2 o/o 22.40 après 23.10 ; 3 o/o 1891-94 19.60. Maltzoff 424 ; Hartmann 224, Taganrog 178 ; Platine 719 ; Naphte 360 ; Bakou, 2638 ; Lianosoff 574.

Une nouvelle reprise des cours du cuivre a permis de conserver assez de stabilité aux valeurs intéressées : Rio 2405 ; Tharsis 283 ; Boléo 624, avance de Montecatini à 161. Bonne tendance des mines de fer africaines qui bénéficient de la tension des changes : part Douaria 910, part Djebel-Djérissa 1355. Raffermissement des charbonnages français : Courrières 628 ; Lens 421 ; Liévin 287.50 ; Bruay 2679. En charbonnages étrangers, on cote 1725 sur la Harpener et 220 sur Trifail.

Les valeurs de produits chimiques ont retrouvé une activité dont elles s'étaient départies depuis plusieurs semaines, et les cours du plus grand nombre reflètent la fermeté de Kuhlmann à 681, de Péchiney à 901, de l'Air Liquide à 543. On se porte de nouveau sur les valeurs de nitrate sur lesquelles on signale d'excellents achats. Le Lautaro est très ferme à 635, Lagunas reprend à 116. En valeurs diverses on remarque de bons et nombreux achats en brasserie Quilmès, en établissements Hamelle, Etablissements Révillon et Tabacs du Maroc qui passent de 2900 à 3275.

Au marché en Banque, stabilité de la Royal Dutch et de la Shell, fermeté des mines d'or et de la De Beers à 936.

LE MASQUE D'OR.

BL

M C ...

7

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Philosophie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an............	60 fr.	Un an............	75 fr.
Six mois..........	32 »	Six mois..........	40 »
Trois mois.........	17 »	Trois mois........	21 »

Depuis juillet 1920, le prix du numéro est de 3 fr. 50 : tous les numéros antérieurs se vendent 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue sur Paris. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 10 centimes, s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux. *PARIS 259,31*; celles qui n'ont pas de compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 15 centimes, s'abonner au moyen d'un chèque postal modèle 1418 B, dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Notre adresse devra y être libellée ainsi : *Paris-259-31, Société du Mercure de France, rue de Condé, 26, Paris.* Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 8 et le 23, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de deux mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France, Marc Texier

J.-J. ROUSSEAU A VENISE

(4 septembre 1743 — 22 août 1744)

DOCUMENTS INÉDITS

—

J'ai été chargé de publier, — et cette publication commencera dans quelques mois à la librairie Armand Colin, — les travaux préparés au cours de plus de cinquante ans de recherches par un érudit genevois, M. Th. Dufour, ancien directeur des Archives et de la Bibliothèque publique de Genève, sur Jean-Jacques Rousseau, et notamment la *Correspondance générale* de l'auteur des *Confessions*. Au cours de mon travail, j'ai eu dernièrement la bonne fortune de trouver de mon côté un certain nombre de documents qui avaient échappé à Th. Dufour et qu'on veut bien m'autoriser à joindre à ses dossiers. J'extrais aujourd'hui de mes trouvailles personnelles, en faveur des lecteurs du *Mercure de France* qui en auront ainsi la primeur, une série de lettres inédites, relatives au séjour que fit Jean-Jacques Rousseau à Venise en qualité de secrétaire particulier du Comte de Montaigu, ambassadeur de France.

On ne connaissait, jusqu'ici, qu'une dizaine de lettres écrites de Venise par Rousseau. M. le Comte Auguste de Montaigu, descendant de l'ambassadeur, a bien voulu m'ouvrir ses archives de famille qui sont conservées au château de la Bretesche, dans la Loire-Inférieure, et me communiquer les originaux ou les minutes autographes de vingt autres pièces, qui sont celles qu'on va lire ici.

Jean-Jacques Rousseau, protégé, comme on lit dans les *Confessions* (livre VII), par Mme de Beuzinwal et sa fille, Mme de Broglie, avait fait dans le salon de ces deux dames la connais-

sance de l'abbé Alary, de l'Académie française, instituteur des Enfants de France. Et, par l'abbé Alary présenté au Chevalier de Montaigu, « gentilhomme de la Manche de Mgr le Dauphin », il avait été engagé comme secrétaire particulier par le frère de celui-ci, le Comte de Montaigu, capitaine des gardes, qui venait d'être nommé par le roi ambassadeur auprès de la République de Venise. On sait comment il ne tarda pas à faire le plus mauvais ménage avec son maître, et comment il dut quitter son poste sans avoir pu — dit le texte des *Confessions* — toucher ses gages, et obligé de contracter des dettes pour rentrer en France.

En s'en allant, il laissait à l'ambassade quelques papiers qui furent recueillis et qui sont ceux que je reproduis ici.

Le premier document en date est une lettre (l'original autographe) cachetée aux armes de l'ambassadeur, adressée par Rousseau à M. Le Blond, consul de France, dont il parle dans les *Confessions*, et qui se montra son ami.

A MONSIEUR, MONSIEUR LE BLOND CONSUL DE FRANCE
A VENISE.

A Venise le 29e 8bre 1743.

Je vous demande mille pardons, Monsieur, si je ne vous ai pas encore envoié le passeport en question; je n'ai pu le faire ne me souvenant pas de la quantité ; si vous voulez bien m'envoier un des précédens pour modelle vous serez servi des aujourdui. Je m'étois proposé d'aller vous rendre mes devoirs ce matin, si la gondole n'étoit pas allée à Mestre avec M. le Cte Riati. Je supplie Madame le Blond d'aggréer mon respect et j'ai l'honneur d'être avec un sincère et respectueux attachement Monsieur, Vôtre très humble et très obeissant serviteur.

J. ROUSSEAU.

Le suivant est la minute d'une lettre adressée à « M. de Roguin ». C'est ainsi du moins que Rousseau a nommé le destinataire au bas de la feuille. Il y a tout lieu de supposer que ce M. « de Roguin » n'est autre que M. Daniel Roguin, qui devait, par la suite, devenir un des meilleurs amis de Rousseau, M. Daniel Roguin, père de Mme Boy de la Tour, qui en 1762 reçut à Yver-

don le philosophe proscrit et qui lui trouva un logement à Motier, dans la maison de son gendre. Dans cette lettre, Rousseau fait allusion à un mémoire qu'il a adressé à Mme de Montaigu. Il est question de ce même mémoire dans une lettre du 23 novembre 1743, adressée par Rousseau à l'ambassadrice et qui est connue (Hachette no XXX). On y lit notamment la phrase suivante :

« J'envoie à un ami un mémoire assez considérable de plusieurs emplettes à faire à Paris pour moi et mes amis de Venise. Son Excellence m'a promis, Madame, de vous prier de vouloir bien recevoir le tout et l'envoyer sur le même vaisseau et sous les mêmes passeports que votre équipage, V. E. aura aussi la bonté, je l'en supplie, de satisfaire au montant du mémoire qui lui sera remis avec la marchandise, conformément à ce que lui en marquera M. l'ambassadeur. »

Voici la lettre inédite à « M. de Roguin » (à Paris).

A Venise le 7e fevrier 1744.

Depuis la Lettre que j'eus l'honneur Monsieur, de vous écrire il y a trois mois et dans laquelle j'avois pris la liberté de vous adresser un mémoire d'emplettes, je n'ai plus été honoré des vôtres, et ne sachant pas si vous aviez agrée la commission, je me trouve dans quelque embarras par raport a ces emplettes là, dans la crainte de les faire a double ou de ne les point avoir du tout. Je conçois Monsieur que vos affaires particuliéres peuvent exiger d'autres soins de vôtre part, j'ai même a m'accuser de beaucoup d'indiscrétion d'en avoir agi aussi familiérement avec vous, ce qui est abuser fort de vôtre politesse et de vôtre bonté : mais en m'excusant sur le tort que j'ai eu, je ne puis me dispenser de croire que si vous n'aviez point été a portée de me faire comodément la grace que j'avois l'honneur de vous demander, vous auriez eu la bonté de m'en donner avis afin que je prisse d'autres arrangemens. Ne sachant point, au vrai ce qu'il en est, j'écris par un ordinaire a Madame l'Ambassadrice, et je lui envoie un double de mon mémoire, priant S. E. d'avoir la bonté de le faire remplir ; elle ne se donne-

ra pourtant cette peine, ainsi que je l'en prie, que quand vous aurez pris celle de lui faire dire que vous ne vous êtes point chargé de ce soin; précaution qui me paroit absolument necessaire pour éviter tout mésentendu,et pour ne pas risquer de voir retarder mes emplettes après le départ du vaisseau. S'il se trouve que vous aiez agréé la liberté et que j'ai prise, et que vous veuilliez bien vous charger de mon mémoire, je n'aurai d'autre changement à y faire qu'a l'article des bas ou au lieu de prendre ceux dont j'ai parlé qui sont de franches ordures vous aurez la bonté de choisir de vrais bons bas de Paris a un prix raisonable. On pourra aussi se dispenser de faire faire le linge et les habits; j'ai enfin trouvé ici de bons ouvriers.

Dans les *Confessions*, Rousseau parle de ce colis et des conséquences qui en survinrent. Il en sera question plus loin ainsi que de D. Roguin, à propos de ce qu'il nomme, toujours dans les *Confessions*, le « mémoire d'apothicaire de M. de Montaigu ».

La minute suivante, datée du 22 février 1744, est sans nom de destinataire. Je présume que ce destinataire est l'abbé Alary, à qui plus tard, dans une lettre connue, du 8 août, il racontera ses ennuis. On voit qu'il commence en février à être en mauvais termes avec l'ambassadeur, et qu'il songe à se rappeler au souvenir de ses amis de Paris.

A [M...., A PARIS]

A Venise, le 22e février 1744.

Monsieur,

Si je n'avois consulté que mes sentimens j'aurois profité plus souvent de la permission que vous m'avez donnée de vous écrire : les Loix de la discrétion m'ont empêché de me livrer a mon penchant sur ce point mais il s'est si peu mêlé d'autres motifs a mon silence, que pour peu que vôtre bonté m'y autorise encore je me sens tout disposé a en abuser un peu. Ce ne sera pourtant pas Monsieur à titre de Poete ou de bel esprit que je vous importunerai. Je ne veux emploiér près de vous que de (*sic*) celui d'homme sensible et reconnoissant, cela me sera d'autant plus comode que je

trouve bien mieux mon compte du côté du coeur que du côté de l'esprit et que j'ai beaucoup plus de bonnes choses à penser que je n'en ai de jolies à dire. D'ailleurs j'y gagnerai encore d'exposer moins les vices (1) de mon esprit a l'epreuve de vôtre goût, et je m'entretiendrai de choses plus agréables pour moi que tous les vers du monde quand en me rappelant les manières polies et obligeantes dont vous m'avez comblé j'exercerai ma reconnoissance a vous assurer quelque fois du profond respect et du zèle inviolable avec lequel j'ai l'honneur d'être [etc.]

[*Il me sufira pour avoir beaucoup de choses à dire*] (2).

L'air de Venise est si contraire a ma santé que malgré toutes les bontés de M. l'Ambassadeur je ne suis que trop autorisé à regretter Paris surtout a présent que je me verrois a portée de vous y faire ma cour quelques fois et de jouir de ces manières charmantes et pleines de politesse et de bonté par lesquelles vous m'avez inspiré plus de sentimens que le respect ne me permet de vous en témoigner. Vous m'avez promis, Monsieur, toûjours quelque part dans vôtre souvenir, et je sens que je la mérite un peu par le profond respect et le zèle inviolable avec les quels j'ai l'h. d'. [etc.]

Le billet suivant est encore sans indication de destinataire qui doit être quelque confrère, secrétaire d'ambassade. Rien ne me permet de prononcer un nom :

A M. [***]

A Venise, le 18e Avril 1744.

Je m'acquitte, Monsieur, avec bien du plaisir de l'ordre que M. l'Ambass^eur me donne de vous écrire pour m'infor-

(1) Après « les vices », J.-J. a écrit les lignes suivantes qu'il a biffées pour les rédiger autrement dans l'alinéa final : « Je me rappelerai tout simplement ces manières polies et obligeantes qui, d'ailleurs semblables à ces beautés qui nous cachant leurs défauts, évitent d'être vues dans le grand jour ; nous autres génies médiocres n'aimons à nous exposer qu'au jugement des gens qui n'ont que le gout qu'il faut pour nous admirer et non celui qui discerne jusqu'à nos défauts. »

(2) Phrase inachevée, non biffée.

mer de vos nouvelles et vous prier de nous en donner de tems en tems de celles du pais où vous êtes; s'entend des nouvelles publiques et générales qu'il est permis a chacun d'écrire et de débiter, que nous pouvons vous demander sans indiscrétion, et que vous pouvez nous envoier sans danger. Jy gagnerai en mon particulier, si cela me met a portée de vous assurer un peu plus souvent du sincére et parfait attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

Très raturée, et témoignant, par ses retouches, non seulement de l'effort de Rousseau pour trouver un choix judicieux et modéré d'expressions, mais aussi de la gêne qu'il éprouvait, suit la minute d'une lettre dont le destinataire n'est pas non plus désigné, mais qu'il est aisé de nommer : c'est le chevalier de Montaigu, frère de l'ambassadeur. Jean-Jacques parle de cette lettre, dans ses *Confessions* :

« Voyant que rien n'alloit mieux, et qu'il (l'ambassadeur) ne se mettoit en devoir de chercher personne, j'écrivis à son frère, et, lui détaillant mes motifs, je le priai d'obtenir mon congé de Son Excellence, ajoutant que, de manière ou d'autre il m'étoit impossible de rester. *J'attendis longtems et n'eus point de réponse.* Je commençois d'être fort embarrassé; mais l'ambassadeur reçut enfin une lettre de son frère. Il falloit qu'elle fût bien vive, car quoi qu'il fût sujet à des emportemens très-féroces, je ne lui en vis jamais un pareil. »

Cette scène eut lieu au commencement d'août. Il se serait donc écoulé trois mois depuis la première rédaction de la minute. Mais on peut admettre que l'expédition de la lettre ne fut faite qu'un certain temps après cette première rédaction, et J.-J. dit lui-même qu'il *attendit longtems* et n'eut pas de réponse.

A M. [LE CHEVALIER DE MONTAIGU A PARIS].

(Venise) 1744 : 30 Avril 1744.

C'est avec une repugnance infinie que je me determine a vous importuné (1)

M.

J'avois compté que le zèle et la bonne volonté que j'appor-

(1) Phrase inachevée qui n'a pas été biffée et qui se trouve ainsi au-dessous de la date.

tois au service de M. l'Ambr pourroit suppléer à mes deffauts et je n'ai rien épargné pour dédommager par là S. E. de ce qui pourroit me manquer du côté des talents. Je vois donc avec douleur combien mes efforts pour lui plaire ont été inutiles. Je puis d'autant moins ignorer ce mauvais succès que S. E. me l'a déclaré nettement et plus d'une fois et que la maniére dont elle en agit avec moi me le confirme tous les jours. Je ne puis vous déguiser Monsieur, que nos mécontentemens sont pour le moins reciproques. Je n'ai point cependant, voulu inquiéter S. E. d'une infinité de plaintes prémiérement parce que la maniére dont elle les reçoit est une preuve certaine qu'elle n'est pas dans l'intention de les écouter et en second lieu parce que S. E. m'ayant declaré il y a près de trois mois qu'elle me congedieroit dans 6 semaines je crus qu'il étoit de la discrétion d'user de patience pour un intervalle si court. Mais comme le terme s'allonge insensiblement sans que j'entende parler de rien, et que d'ailleurs il ne paroit point que S. E. marque pour mon compte plus de contentement qu'elle n'a fait jusqu'ici, il est raisonnable que je souhaitte de savoir si je dois m'attendre d'avoir bientôt un successeur, afin qu'en cas que S. E. ne jugeât pas convenable de se defaire de moi sitôt, je lui fisses (*sic*) parvenir les représentations que je crois convenable eu égard a ma situation. Je ne veux point, Monsieur, abuser aujourd'hui de vôtre patience par le détail de mes griefs; quand il en faudra venir là : vous verrez bien que ce ne sera pas faute de matiére; cependant je ne puis plus m'exposer a avoir d'explications avec S. E. et j'attendrai que suivant la declarations qu'elle m'a faitte elle se soit pourvue d'un meilleur sujet. C'est à vous seul, Monsieur, que je prends la liberté de m'ouvrir sur mes justes mecontemens. J'apprens cependant que M. l'Ambr parle dans le public peu favorablement sur mon compte. Et je pense assez noblement et croi ma conduitte assés irréprochable pour n'avoir pas besoin de me donner beaucoup de peine pour la justifier. Je sais quels sont les égards de bien-

seance et de respect qu'un Domestique doit a son maître. Aussi ne veux-je point comme on le prétend croire que M. l'Ambassr me depeigne a tout le monde avec des traits qui me conviennent très mal. Quoique je sache combien peu S.E. se plait à ménager les personnes dont elle ne croit pas avoir lieu d'être contente, je regarde ma conduitte et mon attachement précedent a son service comme si supérieur a tout reproche que je ne doute point qu'elle n'ait toùjours pour moi tous les égards que je crois mériter sur cet article. En tous cas comme rien ne répugne plus a mon caractère que l'indiscrétion et les plaintes téméraires contre les supérieurs, aussi une sotte et mauvaise crainte ne m'empéchera-t-elle jamais de maintenir ma réputation quand je la croirai exposée. J'ai cessé d'écrire a Made l'Ambce et a M. l'Abbé Alari dés que je n'ai rien eu d'agreable a leur mander. Si j'avois connu une maniére de se plaindre plus discrette et plus respectueuse que le silence, je l'aurois emploiée. Ces sentimens doivent vous convaincre, M. de l'effort qu'il a fallu me faire pour écrire cette Lettre et je ne l'aurois même jamais écrite si j'avois moins connu le fond que je dois faire sur vos sentimens et sur vos lumiéres. Et s'il faut achever de vous parler franchement, j'ose vous supplier, M. de vouloir bien correspondre a la confiance respectueuse avec laquelle je m'adresse a vous en me déclarant naturellement qu'elles sont les véritables intentions de S. E. et en ne faisant aucun usage de ma lettre qui puisse m'exposer a de plus grandes extrémités.

Les trois minutes qui suivent, datées du même jour, sont vraisemblablement celles de lettres écrites par Rousseau pour le compte de l'ambassadeur.

A M. [***].

A Venise, le 23 May 1744.

J'apprends, Monsieur, avec la plus parfaite satisfaction les nouvelles graces dont S. M. vient d'honorer M. et Me la Duchesse de Châtillon; avec tant de mérites et un Roy si

équitable, il n'y en a point auxquelles ils n'aient droit de s'attendre, et qui ne soient déjà offertes par les voeux des honnêtes gens. Les miens seroient comblez, Monsieur, si la part sincére que je prens a tout ce qui vous touche m'en faisoit mériter un peu dans leurs bontés et dans les vôtres, et me mettoit a portée de vous convaincre du trés sincére et trés parfait attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être Monsieur vôtre trés humble et trés obeissant serviteur.

A M. [***].

A Venise, le 23 May 1744.

J'ai receu, Monsieur, la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 16 de ce mois ; j'y répons malgré mon marché et ma résolution afin de ne vous pas autoriser par mon éxemple a une négligence a laquelle j'ai plus d'interest que vous de m'opposer, et dont je vois bien que vous [ne] cherchez que des pretextes.

Vous savez avec quelle politesse M. le Cte de Gages (1), qui savoit la résolution qu'avoit prise M. de Lobkowitz de le venir visitter, lui a épargné la moitié du chemin et a pris la peine de venir inopinément au devant de lui.

A M. [***].

A Venise le 23• May 1744.

J'ai receu, Monsieur, les deux Lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire les 21 et 28 du mois dernier, je n'ai pu déchiffrer la seconde, le Chiffre nouveau dont je vous ai parlé n'étant pas celui dont vous vous êtes servi : Ce qui m'étonne d'autant plus que vôtre nom est compris dans ceux des ministres du Roy avec lesquels il doit me servir.

On mande aujourd'hui de Génes que le vice-amiral Matthews après un grand conseil de Guerre, ou le Comman-

(1) J. B Dumont, comte de Gages, était le général espagnol commandant en Lombardie l'armée, composée en grande partie de Napolitains, qui défendait la cause de don Carlos, fils de Philippe V, non encore reconnu par les puissances de l'Europe, contre l'armée autrichienne, commandée par le Prince de Lobkowitz. L'Autriche voulait reprendre à la maison de Bourbon le royaume de Naples qu'elle avait été contrainte, en 1734, de lui céder par le traité de Vienne.

dant des Galères et autres Officiers du Roy de Sardaigne avoient assisté, avoit résolu d'envoier huit ou dix de ses vaisseaux à la Plage d'Oneille pour y favoriser les Piémontois se préparant, de la rade de Vado où il est, a mettre lui-même incessamment à la voile ; il est très foible a mettre lui-même incessamment à la voile (1).

Vient ensuite la minute d'un billet adressé par Rousseau à l'un de ses confrères, secrétaire d'ambassade.

A M. [***].

A Venise, le 20 Juin 1744.

Je m'imiterai pas vôtre silence ; j'imiterai seulement vôtre brieveté ordinaire, dans ma lettre d'aujourdui. Nous n'avons aucune nouvelle que la prise de Menin où l'on mande que le Roy est entré le 4 a 3 heures après midi. On suppose qu'ensuitte Ypres a du être assiégé.

M. de Cumiane commandant de Modène a eu ordre de faire partir de cette Place le Bataillon de Piémont qui y étoit en Garnison, pour aller joindre les Trouppes du R. de Sard[e] et de s'y rendre lui-même. Adieu, Monsieur.

P. S.

S. E. craignant que M. de Mari (2) n'eut oublié sa commission avoit chargé M. Cambiaso de vôtre paiement ; c'est pourquoi si ce n'est pas de lui que vous l'avez receu, et qu'il vous le présente S. E. vous prie de recevoir la somme et de la restituer à M. de Mari.

La prise de Menin se confirme Le Gouverneur a laissé le Roy maître de la Capitula[ti]on et S. M. lui a accordé les honneurs de la Guerre, elle s'est fait beaucoup d'honneur a ce siége et a acquis les cœurs de l'officier et du soldat. Ypres est assiégé.

Les deux suivantes sont encore sans doute des minutes de lettres écrites par Rousseau pour le compte de l'ambassadeur.

(1) *Sic*. La minute est inachevée.

(2) Le Marquis de Mari, ambassadeur d'Espagne à Venise, « homme adroit et qui l'eût [M. de Montaigu] mené par le nez s'il l'eût voulu. » *Confessions*, livre VII).

A M. [***].

A Venise, le 20e Juin 1744.

J'ai receu, Monsieur, avec la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 3 de ce Mois, celle qui y étoit jointe pour M. Peyssonnel et à laquelle je ne manquerai pas de donner cours par la prémiére Expedition. Deux jours plustôt elle seroit partie sur le champ. J'apprens avec bien de la joie que vous avez fait heureusement vôtre voyage, et je ne doute point que vous ne trouviez dans votre n[lle] situation tous les agrémens qu'on a droit de se promettre avec autant de mérite. il ne me reste qu'a souhaitiez (*sic*) que vous m'y conserviez la même amitié que vous m'avez témoignée et que je crois m'être un peu duë en retour de mon sincére attachement pour vous.

Vous ne devez pas douter de tout mon empressement à renouer avec vous la correspondance que vôtre voyage avoit interrompuë je ne sais cependant si vous trouverez qu'elle vaille pour vous la peine d'être nourrie. Cette République ne fournit chez elle aucune nouvelle intéressante et comme je ne doute point qu'a v[ot]re Ambassade on ne soit bien en relations d'Italie, je crains que vous ne trouviez dans mes Lettres que des duplicata de nouvelles et souvent de plus vieille datte que celles que vous pouvez avoir des lieux même. Soiés persuadé, Monsieur, que ce n'est point un prétexte que je cherche pour éluder l'offre et autoriser ma paresse, puisqu'il n'y a qu'a gagner pour moi dans le marché et que les plus interessantes nouvelles que vous pouvez m'envoier sont celles qui vous regardent personnellement.

C'est sur des avis très prématurés que vous m'annoncés la retraitte du P. de Lobkowitz puisque par lettres du 13 de son Armée on voit qu'il n'avoit fait aucun mouvement en arrière, il ne semble pas même qu'il lui fut aisé de le faire sans courre les plus grands risques ; d'un autre côté l'attaque ne peut qu'être extrémement dangereuse vu la bonne position de l'Armée de S. M. Sicilienne et la con-

fiance qui y régne ; mais comme la désertion et la mortalité qui désolent l'armée austrième rendent les retardemens aussi nuisibles pour eux sans présenter les mémes ressources, il y a apparence que le P. de Lobkowitz qui paroit toûjours se disposer [à] attaquer prendra enfin le parti d'en courre les risques ou ceux de la retraitte plustot que de fondre sans avantage dans la position ou il est.

A. S. E. [***].

A Venise le 27e Juin 1744.

J'ai receu. Monsieur, la Lettre que Vôtre Excellence M'a fait l'honneur de m'écrire le 2 de ce mois, et avec laquelle quoiqu'elle ne semblât annoncer que des dispositions défensives, nous est venue la nouvelle des avantages remportés le 17 par les Trouppes de S. M. Sme sur celles du P. de Lobkowitz a l'attaque de plusieurs postes retranchez, et le lendemain 18 a la deffense des mèmes postes. Ce sont là des commencemens dont je tire pour l'avenir, les préjuges les plus favorables. Les Eloges du Roy des deux Siciles dont touttes les relations sont remplies nous annoncent ses triomphes prochains, ainsi je prévois que vous ne partagerez les dangers de ce Prince qu'en partageant aussi ses lauriers

La minute qui suit me semble inachevée ; je pense que c'est celle d'une lettre destinée au marquis de Mari, ambassadeur d'Espagne. Elle s'adresse, en effet, à quelqu'un qui approche d'assez près l'ambassadeur de France pour pouvoir le questionner sur le point qui intéresse Rousseau, ce quelqu'un est une Excellence, et l'Excellence habite Venise : « j'irois même implorer sa générosité et ses bons offices; si l'emotion... » La personnalité du marquis de Mari rassemble les trois conditions.

A. S. E. [***].

A Venise le 27e Juin 1744.

Monsieur

Je supplie V. E. de me pardonner la liberté que je prens de lui écrire, j'irois même implorer sa générosité et ses

bons offices, si l'émotion où je suis me laissoit la présence d'esprit nécessaire pour lui expliquer nettement mes craintes et ma situation.

Je ne puis concevoir en quoi j'ai pu déplaire a M. l'Ambassadeur de france : Mais il y a longtems que j'éprouve que le zèle le plus ardent et l'exactitude la plus scrupuleuse ne contribuent point a se concilier un maître prévenu. J'ai servi S. E. de la maniére que je voudrois l'être si j'étois Ambassadeur et en m'acquittant de mon devoir.

La lettre suivante, sans adresse, est sans aucun doute destinée au comte de Montaigu, ambassadeur de France, qui se trouvait alors en villégiature à quelque distance de Venise, probablement à Padoue. Elle a trait à l'affaire du bateau du capitaine Olivet, dont Rousseau parle longuement dans les *Confessions*. Ceci, bien que non signé, n'est pas une minute, mais l'expédition même, qui a été pliée et transmise sous enveloppe au destinataire. L'écriture est très soignée, et le texte s'étale élégamment sur trois pages.

A. E. S. [LE COMTE DE MONTAIGU]

A Venise le 15e Juillet 1744.

Je dois rendre compte à V. E. que j'ai passé hier la journée a Porreggia avec le Chancelier de M. le Blond et le Cape Olivet, a prendre les dépositions de l'Equipage et des Témoins du fait en question. Il s'en faut bien que les circonstances n'en soient conformes à celles énoncées dans la réponse au Mémoire de V. E. comme elle verra par l'acte en bonne forme que je travaille a en faire dresser. J'ai aussi receu hier seulement l'avis d'une Expedition pour Constantinople qui part aujourdui, j'ai jugé superflu d'envoyer pour cela un Exprès à V.E. tant parce que je savois qu'elle n'avoit rien de particulier pour ce pais-là, que parce que le tems auroit été trop court pour attendre ses ordres. Ainsi je n'ai envoié que les nouvelles a M. le Cte de Castellane. Il s'est présenté deux Prisonniers de Guerre échappés de Gratz qui demandent des Passeports que je n'ai pu leur

donner et qui se lamentent beaucoup d'être obliges d'attendre jusqu'a vendredi.

Si je puis mettre en ordre aujourdui l'acte de ce verbal, je me rendrai demain matin auprès de V. E. suivant ses ordres, et je lui porterai en même tems les Lettres de flandres s'il y en a.

Vient ensuite un feuillet occupé par deux courts poèmes, l'un de dix, l'autre de neuf vers. Faut-il penser que ces vers ont été inspirés par la Zulietta dont parlent les *Confessions*? Ils auraient alors été composés après le 15 juillet 1744 et bien peu de temps avant que Rousseau ne quittât Venise, car il ne connut la Zulietta qu'après l'enquête sur l'affaire du capitaine Olivet, que la lettre précédente date du 15 juillet :

Que ce penser est doux et que j'ai de plaisir
Lorsque je m'entretiens des charmes de la Belle.
Je maudis tout emploi qui m'ôte le loisir
De passer tout le jour à ne parler que d'elle.
Peut on assez louer cet abord gracieux,
Cette taille, ce teint, cette bouche, ces yeux,
Cet esprit sans pareil, cette douceur extrême
Ah ma raison s'y perd et j'en suis tout charmé.
Dieux si tant de plaisirs suivent celui qui l'aime,
Que seroit-ce d'en être aimé !

Voiez adorable Aspasie
Quels sont vos triomphes divers,
Vous soumettez tout l'Univers :
France, Espagne, Suisse, Italie
Tout s'empresse à porter vos fers.
Moi seul prétendois m'en défendre
Mais hélas je sens trop qu'un même sort m'attend
Qui peut rendre un françois constant
Pourra bien rendre un suisse tendre.

Suivent deux billets adressés le même jour à des protecteurs de Paris. Je pense que le premier est destiné à Mme de Broglie.

A Mme [***, A PARIS].

A Venise, le 25e juillet 1744.

Madame,

Quoique j'aie eu l'honneur de vous écrire diverses fois depuis mon départ de Paris, je ne m'en serois pas tenu a si peu de Lettres si le sentiment s'exprimoit toûjours par des paroles. La crainte d'être importun ne doit pas sans doute prévaloir à celle de passer pour ingrat, mais le vrai respect et la vive reconnoissance ne s'expriment qu'a regret par des complimens et ce témoignage de la bonté du cœur n'est propre que pour des malheureux tels que moi qui n'en peuvent jamais offrir d'autres. Agréez donc, Madame, je vous en supplie, qu'incessamment pénétré de touttes les graces que j'ai receues de vous, et plus encore du prix que vos sentimens genéreux et compatissants leur ont donné, je continue a vous reitérer quelques fois les assurances de mon immortelle gratitude et du profond respect [etc.].

A M. [***, A PARIS].

A Venise, le 23e juillet 1744.

M.

L'honneur que vous me fites l'année dernière d'aprouver que j'eusse quelquefois celui de vous écrire, m'autorise a me donner cette liberté sinon aussi souvent que mon zèle l'exigeoit, du moins assés pour ne pas laisser éteindre dans vôtre mémoire celui de tous les hommes dont le cœur est le plus rempli des sentimens qui vous sont dus. J'ai lieu de me plaindre, Monsieur, de cette bienséance incommode qui quelque pénétré qu'on puisse être ne permet point de le témoigner aux grands seigneurs de ce ton que le cœur inspire. S'il est facheux pour eux d'être environnés de faux amis il ne l'est gueres moins d'en avoir de vrais a qui le respect ne permettra jamais de le témoigner. J'en connois même très peu qui m'inspirassent ces réfléxions ou avec

qui je voulusse les faire. Pardonnes les Monsieur, a un Suisse qui ne connoit de vrais hommages que ceux du cœur et a un malade un peu misantrope qui renonce a toutte vuë d'ambition pour ne se livrer qu'au sentiment. Il n'en fut jamais de plus vifs ni de plus sincères que le zéle et le profond respect avec lesquels j'ai l'honneur d'étre [etc.].

Puis vient la minute d'une lettre à un correspondant de l'ambassade. Elle montre que dès le 1er août, Rousseau commençait à résigner ses fonctions.

A M. [***]

A Venise, le 1er août 1744.

Comme ce sera désormais, Monsieur, M. l'Abbé de Binis (1) qui aura l'honneur de vôtre correspondance, je ne dois point terminer la mienne sans vous remercier du soin que vous avez bien voulu prendre des Lettres qui m'étoient adressées, vous suppliant de vouloir bien continuer à les faire passer icy sous le pli de l'Abbé jusqu'à nouvel avis et vous assurant qu'on ne peut être plus sensible que je le suis à la peine que vous avez prise pour moi.

M. l'Ambassadeur m'a chargé de vous prier, M. de lui renvoyer un double de l'état de vos déboursés S. E. ayant égaré celui que vous lui aviés addressé cy devant.

Cependant, la scène qui s'est produite entre l'ambassadeur et J.-J. Rousseau, scène à l'issue de laquelle ce dernier sortit de la maison pour n'y pas rentrer, doit se placer après le 4 août, et probablement le 5 puisqu'il écrit encore les deux lettres que voici, dont la première porte cette date :

(1) M. de Binis, « jeune abbé qui écrivoit sous le secrétaire », disent les *Confessions*. C'est à lui « bon garçon, et bien éloigné de prétendre à rien de semblable », que J.-J. faisait « une petite part du produit des passeports ». L'ambassadeur « l'employoit ordinairement pour écrire dans son cabinet ses lettres particulières ; il se servit de lui pour écrire à M. de Maurepas une relation de l'affaire du capitaine Olivet, dans laquelle, loin de lui faire aucune mention de moi qui seul m'en étois mêlé, il m'ôtoit même l'honneur du verbal, dont il lui envoyoit un double, pour l'attribuer à Patizel (chancelier du Consulat), qui n'avoit pas dit un seul mot ».

A M. DE VERMONT (1).

A Venise, le 4e août 1744.

Je profitte, Monsieur, de l'occasion de M. de Montigny qui s'en va joindre l'Armée du Roy, pour vous renouveller les assurances de mon tendre et sincére attachement et vous demander un peu raison de vôtre silence à mon égard.

Quoique nous n'ayons point icy de lumiéres particulieres sur la vérité du raport que M. de Montigny nous a fait de sa naissance et de son état. Je crois pourtant sur l'éxamen qu'en a fait M. l'Ambassadeur, qui connoit sa famille, pouvoir vous le recommander. Il se donne pour lieutenant dans Navarre et frère de M. de Montigny Exempt des Gardes, et se dit échappé de la Hongrie où il étoit prisonnier de Guerre. S. E. qui l'a retenu icy plusieurs jours pour le remettre un peu en ordre, lui a donné quelque argent pour poursuivre sa route, mais comme cela ne sauroit lui suffire pour joindre son Régiment, si vous jugés a propos de le présenter à Monsieur l'Ambassadeur peut être S. E. voudrat-elle bien continuer, en supposant la vérité de l'exposé dudit M. de Montigny a le mettre a portée d'achever son voyage.

L'air de ce pais cy m'étant absolument pernicieux je compte de partir au prémier jour pour retourner en france et jai déja cessé d'exercer les fonctions de secrétaire de cette Ambassade. C'est pourquoi si vous jugés a propos de me faire l'honneur de m'écrire: vos lettres me seront toûjours rendues sous le plis de M. Gallatin directeur de la Poste de France à Genêve.

Je vous prie de me conserver toûjours quelque part dans l'amitié que vous m'avez promise vous assurant, M. de la constance et de la solidité de la mienne et du sincère et parfait attachement avec lequel [etc.]

(1) Le nom du destinataire est écrit par Rousseau au bas de la première page. Cette lettre et la suivante indiquent que M. de Montigny est un jeune soldat français, prisonnier des Autrichiens, qui avait réussi à s'évader et à venir à Venise où l'ambassade lui avait fourni les moyens de regagner les troupes françaises.

A MADAME [DE MONTIGNY MÈRE] (1).

[Premiers jours d'août 1744.]
[probablement le 4.

Madame,

J'ai l'honneur de vous addresser cy-joint une Lettre qui vous causera sans doute bien du plaisir, puisqu'elle est de M. vôtre fils qui étoit prisonnier en Hongrie. C'est du moins sous ce titre que la personne qui vous l'écrit s'est présentée à moi. Quoique nous ayons été trompés plus d'une fois sous de faux noms (2), je n'ai pas jugé que la situation pressante où se trouvoit M. de Montigny supportât la longueur d'un examen en règle et en ayant aussi tôt parlé a S. E. qui a agrée que je le lui présentasse j'ai eu le plaisir de voir que M. l'Ambassadeur vouloit bien s'intéresser pour lui, on est occupé à l'habiller et il compte partir pour Genève dans quelques jours. Je lui ai donné en cette ville là l'addrese de Mr. Gallatin qui est la même qu'il vous indique pour lui faire toucher de l'argent et qui est aussi celle sous laquelle nous recevons nos lettres de Paris. Je m'estimerois trop heureux, Madame, que cette occasion m'eut procuré le bonheur d'être utile en quelque chose a quelcun qui vous appartient, et de pouvoir m'assurer en même tems que vous aggréez le respect avec lequel j'ai l'honneur d'être [etc.].

Voici maintenant la pièce qui avec la minute de la lettre au Chevalier de Montaigu qu'on a lue plus haut est je pense le document le plus précieux du dossier conservé aux archives de la Bretesche. C'est la minute autographe, de la main de l'ambassadeur, de ce que Rousseau nomme, dans ses *Confessions*, un *Mémoire d'apothicaire*.

« Mon plus court chemin [pour rentrer de Venise en France],

(1) La date résulte de la lettre précédente adressée à M. de Vermont, et le nom de la destinataire, du texte même de la minute. Cette lettre fera plaisir à Louis Dumur en lui montrant notre illustre compatriote Rousseau consolant en 1744 les mères de soldats français aux armées, comme il eut l'occasion lui-même de le faire en 1915, à l'Agence des prisonniers de guerre.

(2) Mots biffés : « il n'étoit pas juste d'exposer un honnête homme ».

dit-il, n'étoit pas par Lyon (1) ; mais j'y voulus passer pour vérifier une friponnerie bien basse de M. de Montaigu. J'avois fait venir de Paris une petite caisse contenant une veste brodée en or, quelques paires de manchettes et six paires de bas de soie blancs rien de plus. Sur la proposition qu'il m'en fit lui-même, je fis ajouter cette caisse, ou plutôt cette boîte à son bagage. Dans le mémoire d'apothicaire qu'il voulut me donner en paiement de mes appointemens, et qu'il avoit écrit de sa main, il avoit mis que cette boite, qu'il appeloit ballot, pesoit onze quintaux, et il m'en avoit passé le port à un prix énorme. Par les soins de M. Boy de La Tour, auquel j'étois recommandé par M. Roguin son oncle, il fut vérifié sur les registres des douanes de Lyon et de Marseille, que ledit ballot ne pesoit que quarante cinq livres, et n'avoit payé le port qu'à raison de ce poids. Je joignis cet extrait authentique au mémoire de M. de Montaigu, et, muni de ces pièces et de plusieurs autres de même force, je me rendis à Paris très impatient d'en faire usage. »

COMPTE DE LA DÉPENSE DU VOYAGE DU S[r] ROUSSEAU DE PARIS A VENIZE. PARTI LE 10 JUILLET ET ARRIVÉ LE 4 7[bre] [1743].

De Paris à Lyon....................	100. £	
au cocher..........................	6.	
au Patron de la Barque de Chalons...	1.	4s.
aux Domestiques de la route.........	1.	6.
en arrivant à Lyon à la bêche.......		16.
La couchée à Lyon..................	1.	10.
Port des Hardes de Paris à Lyon.....	36.	
Voyage de Lyon à Chambéry et retour	30.	
Trois jours de séjour à Lyon et aux Domestiques..................	9.	12.
De Lyon à Avignon pour le Coche...	10.	
Port des Hardes....................	7.	10.
Nourriture de 3 jours................	9.	15.
Aux Domestiques partant de Lyon et arrivant à Avignon...............	3.	12.

(1) Certains documents établissent que Rousseau, en partant de Venise, passa par la Suisse. Son passage à Sion est signalé. Il traversa à Genève et fit ensuite un crochet par Lyon.

Au patron du coche d'Avignon.......	1.	4.
Un séjour à Avignon et aux Domestiques........................	3.	6.
Parti d'Avignon le 30 juillet en chaize de Poste jusqu'à Marseille.........	30.	
Nourriture........................	3.	
	254.	15.
De l'autre part.........	254.	15.
Port des Hardes..................	6. £	
5 séjours à Marseille jusqu'au départ d'un bâtiment pour Gênes.........	15.	
aux Domestiques...................	1.	4.s.
Parti de Marseille le 5 aoust par une felouque jusqu'à Gênes...........	24.	
Nourriture jusqu'à Gênes y compris un séjour à Toulon..............	21.	
Aux Matelots.....................	2.	8.
Quarantaine commencée le 11e et finie le 23 au soir compris..............	74.	
Transport des Hardes du Lazaret à l'auberge......................	1.	8.
Huit jours de séjour à Gênes........	28.	
Argent de France....	427.	15 s.
Pour une chaize de Gênes à Milan, argent d'Italie 7 philippes valant 11 fr. la pièce........................	77. £	
Domestique et voiturier............	10.	
Un séjour à Milan................	10.	
Aux Domestiques.................	2.	8.
De Milan à Padoue 9 philippes.......	99.	
Aux domestiques et voituriers.........	8.	
Nourriture de 4 jours et demie.......	36.	
De Padoue à Venize...............	16.	
Au voiturier et aux gondoliers.......	4.	
Argent de Venize dont une Livre ne fait que 10 s. de france..	262.	8.

Raisonnement du Sr Rousseau

Il nous reste maintenant des calculs à faire qui ne sont pas aisés parce qu'il y en a une partie en argent de france et l'autre en argent de Venize et que l'évaluation n'est pas exacte. Je suppose que les 100 Pistoles d'appointement que l'on me doit donner soient évaluées à 100 sequins. Cela ferait une différence de 30 à 40 fr. de france à mon profit Je crois que S. E. ne me fera pas de difficulté de passer cette petite différence pour la commodité du calcul, et parce qu'il ne seroit pas supportable que dans nos évaluations, le risque de la perte fut de mon côté. J'ai receu en partant de Paris........................ 775 £ argent de france

à Génes 20 sequins qui font......	440 £	de Venise
Le 10 9bre en Ducats............	36.	
Le 10 X^bre dix Sequins..........	220.	
Le 20 X^bre 2 sequins............	44.	
Le 25. 3 philippes..............	33.	
	773.	

Pour lever toutes les difficultés du calcul proposées par le raisonnement du Sr Rousseau, voicy le party que j'ai pris. C'est de payer argent de france ce qui est dû argent de france et argent de Venize ce qui est dû argent de Venize. Après avoir retranché les choses qui ne m'ont pas paruës devoir être payées dans le compte du dit Rousseau.

Dans le voyage de Paris à Génes je retranche.

Le voyage de Chambéry.............	30. £	
Les 3 séjours de Lyon..............	9.	12 s.
Le séjour d'Avignon...............	3.	
7 jours de séjour à Génes...........	24.	10.
	67.	2.
frais de Paris à Génes selon le compte du Sr Rousseau.................	425 £	15 s.
retranché........................	67.	2.
reste......	358. £	13. s.

Sur 775 £ receuës par le Sieur Rousseau à Paris pris 358. L. pour son voyage de Paris à Gênes restera.. 416.£. 7.
Ajoutez le port du Balot de 1150 £ de Paris à Marseille à 12 £ le 100...... 138.

partant..................... .... 554. 7.

Le sieur Rousseau a receu 554 £ de France. Sur les 1000 £ qui luy sont duës argent de france pour un an de ses gages.

Il faut 446 £ 13 s. de france joindre à 554 £ 7 s. pour faire les 1000 £ de france duës au Sr Rousseau et pour retourner de Génes à Paris 284. 13, moyennant quoy il faut au Sr Rousseau 730 £ de france payée :
en 25 Louis d'or faisant....... 600 £
en 230 £ de Venise faisant..... 115 £ de f. qu'il a receu
et 30 £ monnoye de Ven. faisant 15 £ de f.

730 £ de france surquoi a été retenu ce qu'il doit au Sieur Manzoni marchand.

Dans le voyage de Génes à Venize, je retranche argent de Venize le séjour à Milan........ 10 £.
Sur la nourriture de 4 jours sur 36 £. 9.
De Padouë à Venize sur 16 £........ 14.

33.

La dépense de Gènes à Venize se monte à.............................. 262. 8.
Sur quoi je retranche............... 33.

reste........... 229. 8.

Sur 773 £ argent de Venize qu'a receues le Sr Rousseau il faut prendre suivant mon compte 229 £. 8 s. reste.......................... 543. 12.
Il faut prendre de plus pour 12 mois de Blanchissage selon son compte... 84.

reste receu...... 459. 12.

Il luy faut pour son retour jusqu'à Génes argent de Venize........	229 £.	
reste receu.......	235 £.	12.
qui font argent de france.......	115 £.	6.
portes avec les 25 louis qui font 600 de france. Soit.........	715.	
30 £ argent de Venize.........	15. de france	
	730 £	

La scène qui se produisit entre l'ambassadeur et son secrétaire est bien connue par le récit qu'en a fait Rousseau tant dans les *Confessions* que dans ses lettres à Du Theil, attaché au ministère des Affaires étrangères, lettres qui ont été imprimées. Il y a lieu, ici, de reproduire le récit qu'en a fait l'ambassadeur lui-même à l'abbé Alary, dans une lettre dont la minute est conservée aux archives de la Bretesche, et dont l'expédition est aux archives des Affaires étrangères. Dans un très remarquable article, malheureusement trop peu connu, M. P. Faugère (1) a déjà publié, d'après cette expédition, un extrait de cette lettre. La voici :

LE COMTE DE MONTAIGU A M. L'ABBÉ ALARY.

Venise, le 15 août 1744.

Je vous dirai que nous avons été bien trompés tous deux dans le sieur Rousseau. Je ne suis point étonné de la mendicité dans laquelle nous l'avions vu. Son humeur et son insolence, causés par la bonne opinion qu'il a de lui et par de la folie, le doivent tenir toujours dans cet état.

Je l'ai chassé, comme un mauvais valet, pour les insolences auxquelles il s'est porté : je n'ai pas voulu prendre les choses d'une autre façon, quelques raisons que j'eusse de le regarder comme un espion et ayant abusé de l'état dans lequel je l'avais mis auprès de moi, par rapport à vous qui me l'aviez donné, et dans le désir que j'avois de le trouver comme il devoit être, je mis tout en usage pour qu'il se plût avec moi. Le surlendemain qu'il fut arrivé, il se plai-

(1) Voir le *Correspondant* du 25 juin 1888.

gnit amerement de ce que l'ayant mené dans ma gondole pour aller entendre de la musique, mes gentilshommes ne l'avaient pas mis au dessus d'eux dans ma gondole, me disant qu'il était le premier homme de ma mission, ce que je décidai, suivant l'usage, contre lui.

[Ici, l'éditeur de cette lettre, M. Prosper Faugère, observe que M. de Montaigu se trompait. J.-J. Rousseau, dit-il, n'était pas son secrétaire particulier, mais il remplissait les fonctions de secrétaire de l'ambassade et c'est en cette qualité, par exemple, qu'il était chargé de porter au Sénat les communications de l'ambassadeur. Or, dans les cérémonies publiques, le secrétaire d'ambassade, puis le consul, venaient immédiatement après l'ambassadeur.]

Douze jours après, il me demanda de lui donner journellement une gondole, ce qui étoit la demande du monde la plus ridicule et la plus extravagante que je refusai avec tous les ménagemens qu'on y pouvoit mettre, et par des raisons dont il convint. Quinze jours après, il m'écrivit de sa chambre une lettre dont je vous envoie copie. La chose se traita de ma part tout comme elle l'avoit été auparavant, et de là jusqu'au mois de janvier, et des propos familiers de sa part, et un maintien insolent vis-à-vis de moi, dans mon cabinet, furent les choses qu'il imagina pour obtenir de moi ce que je n'avois pu lui accorder, comptant que je ne pouvois me passer de lui.

Une chaise au bout de mon bureau pour écrire n'étoit pas une place qui lui convint ; il se mit d'emblée dans mon fauteuil et, pendant la dictée que je lui faisois, cherchant quelque fois le mot qui ne me venoit pas, il prenait ordinairement un livre ou me regardoit en pitié. J'ai eu la patience de souffrir cela jusqu'à ce que j'aie été assuré de celui que j'ai. Il y a environ deux mois et demi que ces insolences augmentent, me présentant souvent des lettres mal copiées sur mes minutes, et attendant de me les montrer à signer au moment du départ de la poste, et par malignité et par paresse. La patience m'échappa à la fin ; je lui signifiai

que je le chasserois, en lui reprochant toutes ses insolences et des raisons que j'avais de me méfier de sa fidélité. Par le propos qu'il me tint au sujet de M. le duc de Modène, qui devoit venir dîner chez moi, je lui fis dire qu'il dîneroit ce jour là avec mes gentilshommes, ce qu'il trouva si mauvais, et d'une façon si impertinente, que je crus qu'il étoit fou. Je lui dis tout ce que je pus pour l'araisonner, lui remettant devant les yeux la confiance que j'avois en lui et la manière dont je le traitois d'ailleurs. Il me répondit que toute cette confiance et le reste étoit beau et bon, qu'un écu de plus le toucheroit davantage et qu'il étoit bon pour manger avec tout le monde, qu'il n'étoit avec moi que sur ce pied-là. Il m'avait mis dans la nécessité de lui donner mes chiffres pour mes dépêches chaque fois que cela étoit nécessaire, me disant qu'il falloit qu'il fût seul pour travailler.

Enfin, allant à ma maison de campagne, où j'avois des affaires, et comptant d'y faire mes dépêches, n'ayant pu l'y amener en même temps que moi, je lui dis de me venir trouver par une voiture publique qui va sans cesse de Venise à Padoue, et dans laquelle vont tous les honnêtes gens, comme on va par terre dans des voitures ou dans la diligence. Il ne m'y vînt pas trouver. Je fus obligé de quitter mes affaires par cette raison pour venir ici. Etant de retour, je lui demandai pourquoi il ne m'était pas venu trouver ; il me répondit avec un ton de maître, que cette voiture étoit bonne pour des valets, mais non pas pour un homme comme lui. Je lui dis seulement que je lui confirmois la séparation qu'il savoit depuis longtemqs qu'il y avoit entre nous. Nous vous séparâmes là-dessus.

Quelques jours après, lui ayant dicté un mémoire pour présenter au Sénat, il me l'apporta écrit de la main de mon second secrétaire ; je lui demandai pour lors s'il étoit incommodé dès qu'il n'avoit pas écrit le mémoire ; il répondit en ricanant que non, mais que cette main-là était plus belle que la sienne. Ce fut là le terme de ma patience ; jele

renvoyais fort doucement le récrire ; lui fit présenter le mémoire l'après-midi ; le fis venir dans mon cabinet quand cela fut fait, et lui signifiai qu'il n'étoit plus à mes gages ; que le maintien insolent qu'il avait eu chez moi depuis qu'il y étoit et l'abus qu'il avoit fait de sa place me le faisoient regarder comme le plus grand coquin dont on pût se servir.

J'ordonnai à mon second secrétaire de faire avec lui l'inventaire de ma secrétairerie et que, dès que cela seroit fait, il prît la peine de partir, parce que je ne voulois pas qu'il restât à Venise. La chose faite, je l'envoyai chercher pour lui donner ce que je lui devois ; son compte a été fait sur l'exposé écrit de sa main : à la vérité je ne lui passe ni en venant ni en retournant les séjours de son voyage, lui payant les 100 pistoles que je lui dois pour un an, argent de France, comme il est juste ainsi que le chemin qu'il faut faire, en cette monnoye, et celui de ce pays-ci en monnoye du pays. Il ne me laissa pas lui donner les connoissances de ce compte-là : en entrant dans mon cabinet, lui disant que j'allois faire son compte, il me dit qu'il seroit fort injuste s'il étoit fait selon ma volonté et fort juste selon ses prétentions. A la vérité, ma tête s'échauffa à ce propos et je lui dis qu'il auroit été un temps qu'un insolent comme lui serait sorti de mon cabinet par la fenêtre, que la mendicité dans laquelle je l'avois pris à Paris auroit dû nous faire penser de lui, l'ami qui me l'avoit donné et moi, tout autrement que nous avions fait ; qu'il avait toutes les qualités d'un fort mauvais valet et que je traiterois le compte qu'il m'avoit donné de son voyage sur ce pied-là ; que les cinq jours qu'il disait avoir demeuré à Marseille pour attendre la felouque qui le porta à Gênes lui seroient passés, mais point les autres ni son voyage de Chambéry ni les 16 livres pour venir de Padoue ici, puisqu'il y seroit fort décemment venu pour 2 livres. Il se porta à des insolences si grandes, en me disant qu'il ne recevroit point un compte de cette espèce, dans lequel je faisois entrer comme raison

le port d'un ballot de 1150 livres pesant, qui est arrivé avec les miens à Marseille, et qu'il avoit compté malgré la sûreté où il étoit de sortir avec moi, de faire entrer ici sous mon nom sans payer les droits ; il se porta, dis-je, à des insolences si grandes que je lui dis que s'il ne finissoit pas ce ton-là, en prenant le parti de quitter Venise, je lui ferois sentir jusqu'où s'étendoit mon autorité ; que je lui en rendrois le séjour si pesant par les visites que je lui ferois rendre tous les jours, qu'il n'y auroit rien de mieux pour lui que de s'en aller ; qu'il devoit à un marchand qui ne lui avoit fourni ce qu'il avoit pris que sur ma caution et que j'allois commencer par le payer sur ce que je lui devois ; il me dit qu'il étoit bon pour payer ses dettes, quand je lui aurois payé ce que je lui devois suivant ses prétentions. Je lui dis de sortir de ma maison sur le champ, parce que je ne voulois pas me porter à de certaines extrémités, que je lui enverrois son compte tel que je le faisois l'après-midi, avec le marchand que je voulois qu'on payât sur le champ sachant qu'il étoit un escroc qui devoit à tout le monde.

Ayant appris qu'il avoit passé toutes les nuits pendant l'hiver à jouer à la Redoute, ce qui faisoit que je ne le voyois jamais pour dîner, et le rendoit, joint à son naturel, d'une paresse affreuse, si bien que je n'ai eu pendant que j'ai gardé ce drôle qu'un maintien insolent de sa part, et un fort médiocre service qui m'a été fort à charge. Il lui falloit toujours un poulet ou un pigeon pour qu'il pût souper. Il y a huit jours qu'il est hors de chez moi sans vouloir partir. Je juge que je serai obligé d'en user avec violence. Je joins ici son compte et celui que je lui ai fait ; l'ayant eu de votre main, je vous dois faire cet ennuyeux détail, et pour vous et pour moi, mais la même raison qui m'engagea à le faire demande de vous que vous ayez la patience de vous en instruire.

Après avoir entendu les deux sons de cloche on sera peut-être curieux de savoir ce que pensaient les tiers.

Un document, qui se trouve dans les notes des Théophile Dufour, vient montrer dans quelle estime le comte de Montaigu était tenu par les hautes personnalités de Venise. C'est la traduction d'un rapport inscrit dans le registre des Inquisiteurs (*Annotazioni degli Inquisitori*, t. X. c. 146-147) en ces termes :

Septembre 1744. — L'Excellentissime S[r] François Loredan, Sage du Conseil pour la semaine, m'ayant fait dire, à moi secrétaire, de me transporter au Collège, j'y allai dans la matinée du 4 courant : il me dit que l'ambassadeur de France avait envoyé solliciter, aux portes du Collège, parce qu'ayant congédié son secrétaire, dont il ne se trouvait pas satisfait, il suppliait qu'il fût donné un ordre pour que celui-ci eût à sortir de la ville et de l'Etat; mais, comme la personne n'était pas nommée, les Exc[mes] S[rs] Sages avaient fait répondre qu'ils ne savaient pas quel ordre ils pouvaient donner.

Qu'ensuite l'ambassadeur avait fait présenter un mémoire dans lequel il réiterait la même demande, en nommant la personne, qu'alors les Exc[mes] S[rs] Sages avaient résolu de faire consigner entre mes mains ces mêmes écrits, pour que le tout fût recommandé à la connaissance du Tribunal, afin de répondre aux veux de l'ambassadeur, et qu'il me les consignait.

J'ai répondu que j'obéirai à leurs ordres.

Ayant exposé ce que dessus aux Exc[mes] S[rs] Inquisiteurs d'Etat et fait faire les diligences requises, ceux-ci m'ordonnèrent de rapporter que le secrétaire de l'ambassadeur, Rossau, d'après les renseignements qu'on avait eu, était parti de cette ville le 22 août, soit deux jours avant la première démarche qu'avait fait faire l'ambassadeur ; qu'on savait qu'il avait écrit de Bergame et qu'il avait pris la route des Grisons pour rentrer en France, qu'ils me consignaient à leur tour les pièces remises, ajoutant que si les Exc[mes] S[rs] Sages désiraient autre chose, ils eussent la bonté d'en traiter avec le Sénat. Je m'acquittai de cette mission dans la matinée du 5.

L'Exc^mes^ Srs Sage Lorédan me dit qu'ayant beaucoup de choses à porter à , il ne pouvait en porter une autre au Sénat.

Le 10 du courant, l'Exc^mes^ Srs Sage du Conseil pour la semaine, s^r^ Almoro Justinian, m'ayant fait savoir qu'il me voulait au 'Collège, je m'y transportai : il me fit aller immédiatement sous la consulta et me dit qu'à l'égard de la demande de l'ambassadeur de France, relative à la personne de son secrétaire, les Exc^mes^ Srs Sages pensaient s'en remettre à la prudence du Suprême Tribunal pour faire tenir audit ambassadeur ce qu'ils estimeraient à propos, ne croyant pas devoir porter l'affaire au Sénat.

J'ai répondu que j'obéirais à leurs ordres, en rapportant ce dont ils m'avaient chargé.

Après en avoir rendu compte, on m'ordonna de faire venir le consul Le Blond et de lui dire que le Sr Ambassadeur ayant d'abord fait exprimer le 24 août précédent à l'Exc^me^ Collège son désir touchant l'éloignement d'une personne qui l'avait servi comme secrétaire, et ayant ensuite fait présenter à l'Exc^me^ Collège, sous la date du 31 même mois, un mémoire dans lequel il nommait Rossau, son secrétaire, je pouvais lui dire que, d'après les renseignements qu'on possédait, Rossau était parti de Venise le 22 dudit mois d'août, qu'on savait qu'il était arrivé à Bergame, d'où il avait écrit, et qu'il allait s'acheminer en France par la route de Suisse.

J'accomplis cette mission auprès du Consul Le Blond dans la matinée du 13 courant. Il me répondit qu'après le dîner il en ferait rapport à l'ambassadeur, ajoutant qu'il lui avait, lui-même, raconté les mêmes choses, mais que l'ambassadeur, dans son obstination, n'avait pas voulu le croire il me dit en outre que lui-même avait conduit le secrétaire au bateau, qu'il lui avait prêté de l'argent pour le voyage, et que connaissant le caractère du S^r^ ambassadeur, il ne s'était pas trouvé en position de lui donner un conseil, tan-

que lui [Rossau] faisait profession d'un plus grand zèle pour la République depuis qu'il avait été congédié.

ZOZZI CONTARINI, Chevalier, Inquisiteur,
MICHEL PRIULI, Inquisiteur,
MARC ANTOINE DOLFIN, Inquisiteur.

La pièce qu'on vient de lire renseigne sur la date précise, 22 août, à laquelle Rousseau a quitté Venise. Elle nous montre en outre par la manière dont les inquisiteurs parlent de l'ambassadeur, du consul Le Blond et de Rousseau lui-même, que le portrait que ce dernier nous a fait du comte de Montaigu doit être ressemblant.

PIERRE PAUL PLAN.

P. S. — Dans une brochure qui n'a pas été mise dans le commerce (*Démêlés du Comte de Montaigu ambassadeur de France à Venise avec son secrétaire J.-J. Rousseau*, Paris, Plon, 1904, in-8°), M. Auguste de Montaigu fait allusion aux pièces que je publie aujourd'hui, et qu'il considérait comme insignifiantes. Il n'en reproduit que les deux petits poèmes, inspirés peut-être par la Zulietta, et une seule phrase de deux lignes tirée de la lettre que je suppose adressée à l'abbé Alary. Je tiens à le remercier d'avoir bien voulu me communiquer ces textes.

LE DÉFAITISME DE LA PAIX EN ANGLETERRE

J.-M. KEYNES ET E.-D. MOREL

—

Le défaitisme de la paix naquit en Angleterre: nous entendons par là le mouvement d'idées, la tendance politique qui vise à frustrer les Alliés, la France tout particulièrement, des fruits, si chèrement achetés, de la Victoire. En 1914, nul pays ne comptait plus de pacifistes que la Grande-Bretagne; d'après eux, l'Allemagne était la plus pacifique des nations. Et Buré a pu écrire, avec beaucoup de justesse : « Les pacifistes anglais appelèrent la guerre de 1914. »

Au cours des hostilités, il arriva à Ludendorff de miser sur la répugnance anglaise à faire la guerre comme sur un de ses atouts les plus importants, de même que, depuis, ce fut la politique constante de Cuno de compter principalement sur l'appui du gouvernement anglais.

En juillet 1918, le socialiste Snowden écrivait aux applaudissements de la *Gazette des Ardennes:*

« Même avec l'aide de l'Amérique, les Alliés ne réussiront pas à infliger une défaite militaire à l'Allemagne. »

En mai 1923, Robert Williams, secrétaire de la Fédération des cheminots, dit, loué par l'*Humanité:*

« A vous, mes chers camarades de France, de ne pas permettre à Poincaré-la-brute de menacer plus longtemps la paix du monde. »

Il y a donc, par delà la Manche, contre la France et en faveur de l'Allemagne, *une continuité de dessein* qu'il importe de connaître. Les chefs intellectuels de ce mouve-

ment sont connus; ils se nomment : Bernard Shaw, Robert Dell, Henri Noël Brailsford, Norman Angell, etc.

Nous nous attacherons ici à la personnalité des deux chefs principaux de ce défaitisme de la paix : Keynes et Morel.

I

Fellow de King's College à Cambridge, John Maynard Keynes fut attaché à la trésorerie anglaise pendant la guerre et son représentant officiel à Paris jusqu'au 7 juin 1919, donc pendant toute la période des pourparlers de paix.

Alors que son chef, Hub. Llwelyn Smith défendait la France, Keynes représenta la germanophilie incarnée. *Ce sont ses conseils qui empêchèrent le don immédiat de la Haute-Silésie à la Pologne*, comme l'affirme Jean Longuet, dans le *Populaire* du 19 mars 1921.

Keynes a consigné, dans un livre retentissant paru en décembre 1919 : *Les conséquences économiques de la paix* (dont les syndicats anglais ont fait un tirage populaire), ses amertumes et ses espoirs. Quoique Anglais, il veut être « Européen ». L'idée centrale de son ouvrage, c'est que la paix devait tendre à la guérison de l'Europe *en entier*, car l'Europe forme un bloc compact, uni, solidaire. Or sentir en Européen était, pour un insulaire, chose fort nouvelle et insolite, puisque l'Angleterre restera toujours indifférente, à côté de l'Europe, puisqu'elle « n'est pas un morceau de sa chair, un membre de son corps ».

Keynes, considérant, d'autre part, que la guerre fut *une guerre civile européenne*, prétend raisonner au nom de l'*idéalisme*, soi-disant « fils du bon sens et de l'humanité », mais qui, en fin de compte et pour parler vrai, se réduit à l'universel désir de travailler moins et de posséder plus, de substituer la jouissance immédiate à l'amour de la puissance et aux habitudes d'épargne. Voulant d'abord la paix, Keynes souhaite l'éclosion d'un *monde nouveau*, dont il ne précise pas, — et pour cause, — le statut, mais qu'il déclare imminent de par la vertu toute-puissante de la « Volonté

immanente », qui surgira catastrophiquement comme « une immédiate amitié internationale », — ô le beau rêve ! — mais pour la venue duquel « le remplacement des gouvernements européens est une nécessité préliminaire indispensable ».

Au plafond de son édifice imaginaire, l'économiste britannique place la finance internationale distribuant souverainement la paix, le repos et un plantureux bonheur. Vœu d'une « âme probe et généreuse », pense Laskine. Oh ! que non pas!

Tout son effort va contre la « paix *carthaginoise* » imposée — dit-il — par Clemenceau, le plus éminent des quatre (*the Big Four*), qui seul pouvait conduire une idée et dont, malgré le cynisme, exquise était la culture. Or, Clemenceau qu'on ne pouvait ni mépriser, ni haïr, n'a jamais considéré que la France et l'Allemagne, non le reste. La France, dont il pensait « ce que Périclès pensait d'Athènes », n'a donc voulu que *ruiner l'Allemagne*, comme l'Italie l'Autriche.

Or, *la vraie paix*, — pense Keynes, — *ne pouvait être que wilsonienne*, conformément aux engagements pris de part et d'autre. Jamais homme n'avait abordé en Europe entouré d'un tel prestige. « Jamais nul philosophe n'avait brandi de telles armes contre les grands de ce monde. » Wilson venait panser les plaies de la vieille mère de la civilisation et poser les bases de l'avenir. Jamais déception ne fut si complète. Ce ministre presbytérien, ce Don Quichotte isolé, mal informé, à l'esprit lent, qui voulait avant tout laisser les Boches tranquilles, capitula lentement, — malgré qu'il ait, pour Fiume, enfoncé les talons, — devant les sophistes et les sorciers, le sorcier Gallois surtout.

Mais ce que Keynes ne dit pas, c'est que Wilson lui-même imposa et *vicia* l'armistice, — ce « colossal malentendu », a dit Hauser, — donc la paix. Il ne voyait que *sa* Société des Nations.

Or, le wilsonisme, quoique vomi par l'Amérique d'abord, demeure la clef de voûte de l'édifice européen imaginé par

Keynes : une Société des Nations *totale doit* imposer sa paix, réduire les versements dus par l'Allemagne, supprimer l'inique Commission des réparations.

Voilà ce que pensait Keynes, principal secrétaire de la Trésorerie anglaise, alors que « la crainte de l'Allemagne nous dominait tous encore ».

La *paix panique* française tient donc au manque de confiance qu'avait Clemenceau dans les principes wilsoniens! Or, qui eut tort? Tout le livre de Keynes est suspendu à des idéologies irréelles. Pour lui, l'impérialisme, — c'est-à dire la nécessité, pour une nation, de se défendre par les armes, — est le « serpent » qui se glisse dans le « paradis » économique. — Pourquoi faire si bon compte des sentiments nationaux qui dominent, et domineront longtemps encore, l'Economique? Dès lors, la pensée de Keynes flotte en pleine contradiction (1).

Il blâme surtout la France. Or, dit-il, *c'est l'Angleterre qui est responsable de la forme du chapitre des réparations*, puisque c'est Lloyd George qui fit inclure les 40 milliards des pensions dans le chiffre total des réparations. C'est Geddes qui voulait qu'on pressât l'Allemagne comme un citron ; c'est le travailliste Barnes qui demanda la pendaison du Kaiser, *et « le maître tout-puissant de l'Angleterre » céda au torrent*: son « instinct politique » ne le trompa point. Folie politique, que Keynes semble toutefois pardonner à son prestigieux chef de file, qui voulait « *arracher l'os* » à la France et à la Belgique !

Et la France seule serait responsable de la paix ? qui mit par terre le faible Président, sinon Lloyd George ?

Contradictions également, quand Keynes réclame l'annulation de toutes les dettes de guerre et conseille à l'Amérique, qui fit vivre un moment l'Europe, de ne plus rien donner. Keynes dit excellemment : « L'existence de la dette

(1) Raymond Lefebvre avait noté finement que ce jeune « Turgot moderne », à la courtoisie « lymphatique », *se meut dans l'illogisme* (*Populaire*, 8 juill. 1920).

de guerre menace partout la statibilité financière. » Il souhaite un immense feu de joie dévorant les créances.

Mais le moyen de le réaliser ?

Ce bourgeois « européen » sait trop à quoi s'en tenir là-dessus. Il ne se plaît qu'à attaquer la France : elle devra à ses Alliés quatre fois ce qu'elle donna à Bismarck, dit-il.

Alors, *où est la mauvaise foi punique ?*

Lui qui déclare avoir craint que l'Allemagne ne songeât à construire la *Mittel-Europa* à son profit et à se soumettre l'immense Russie, il appelle cependant l'événement de ses vœux :

Il est de notre intérêt de hâter le jour où les agents et les organisateurs allemands pourront faire jouer dans chaque village russe les causes économiques ordinaires.

C'est de lui encore cet aphorisme à la Caillaux.

Le salut de l'Europe est dans le relèvement de l'Allemagne.

Comme bien l'on pense, les services du Reich ont avidement étudié, minutieusement analysé le livre de Keynes, bréviaire de Lloyd George. Les salons berlinois se le disputèrent à l'envi. Et Lénine l'admira. Au 2e congrès de l'Internationale communiste, en 1920, il disait :

Keynes, diplomate anglais.., ayant pris part pour son gouvernement à la conférence de Versailles qu'il put ainsi observer de très près.., arrive à des conclusions plus fortes, plus claires et plus convaincantes que toutes les conclusions des critiques communistes et révolutionnaires... Keynes est arrivé à cette conclusion que l'Europe et le monde entier sont précipités à la banqueroute par la paix de Versailles. Keynes a démissionné, il a lancé son livre à la face de son gouvernement en lui disant : « Ce que vous faites, c'est de la folie (1) ! »

Ainsi, quel merveilleux instrument que ce livre pour la propagande bolchevique, dont l'un des articles principaux est la suppression du traité de Versailles !

Quant à nous, nous dirons avec Henri Hauser :

Ce livre a ouvert la crise la plus dangereuse pour la paix

(1) Cf. *Bulletin communiste*, 23 sept. 1920, p. 4.

du monde que nous ayons traversée depuis juillet 1914, LA CRISE DU TRAITÉ DE VERSAILLES... *C'est lui qui a ébranlé chez beaucoup d'Anglais la foi dans le droit de l'Angleterre et des Alliés de l'Angleterre* (1).

Non seulement les Anglais furent contaminés, certains esprits dans le monde entier vacillèrent.

§

Se sentant épaulé, il était naturel que Keynes poursuivît sa besogne. Ses pensées étant devenues des « lieux communs », — disent ses éditeurs français, — il se devait à lui-même de proposer, dans *Nouvelles Considérations sur les conséquences économiques de la paix*, une étude « intelligente » du problème des réparations, et, surtout, une revision du traité de Versailles.

Une ingénuité mercantile prodigieuse s'y étale avec un illogisme parfait. Ce pauvre homme n'est vraiment qu'une poche à statistiques.

Décidément et de plus en plus, Lloyd George est son homme, et quel homme ! Versailles, écrit Keynes, était « le meilleur règlement provisoire », et *Lloyd George* « *a pris la responsabilité* d'un traité insensé, en partie inexécutable, qui constituait un danger pour la vie même de l'Europe ». En ayant pris la responsabilité, cet *esclave du Possible*, ce menteur, ce bateleur, — mais les démocraties ne peuvent être que trompées, — s'employa « avec une rouerie sans égale » à écarter les conséquences du traité ! Bien plus, ce marécageux Premier, *après avoir emporté sa majorité en 1918 en promettant tout*, « *se prépare à triompher aux élections générales* EN INTERDISANT A L'ALLEMAGNE DE PAYER ».

Keynes écrivait cela à la fin de 1921. Son pays a quand même montré qu'il valait mieux que cela. Mais quelle froide perfidie, quelle atroce discontinuité de vues cela suppose !

(1) *Action nationale*, 15 avril 1920, pp. 50-51.

Quel était donc le programme de Keynes (et, par conséquent, de Lloyd George) ? Voici.

A la fin de son premier livre, il écrivait : « Nous avons besoin de repos » et d'amour, *The wise want love; and those who love want wisdom* (1).

Aujourd'hui que les dangers d'il y a deux ans sont passés et qu'un nouvel équilibre se pose sur la misère d'Europe, Keynes présente ainsi le plan de son chef :

Du travail pour tout le monde, et plus de bonheur pour toute l'Europe, voilà quel est son programme. *Pourquoi pas après tout ?*

Mais ce programme a des conséquences mortelles pour la France. Ecoutez :

Une vie tranquille, de bons rapports de voisinage, voilà ce qu'on désire par-dessus tout. La folie belliqueuse a passé... *C'est pour ces raisons que le chapitre des réparations du traité de Versailles tombe en pièces* (2).

Le prétendu idéalisme anglais est donc à base de *benthamisme*. Voulant le plus grand bonheur du plus grand nombre, qu'on fasse des affaires et, d'abord, qu'on lui flanque la paix. *Taceat Gallia !*

Imbu de ces idées et armé de ses statistiques, Keynes décrète d'autorité que l'Allemagne ne doit que 36 milliards de marks-or. Qu'elle les paie donc, en 30 ans. Que la rive gauche du Rhin ne soit plus occupée, mais *neutralisée* par l'Allemagne elle-même. Après cela, que l'Angleterre et l'Amérique renoncent, — héroïquement ! — à tout ce qui leur est dû et s'engagent à soutenir « par tous les moyens raisonnables, *sauf au prix d'une guerre*, la France et la Belgique, pour assurer la satisfaction de leurs revendications ainsi réduites ».

Dans de telles conditions, de quoi la France pourrait-elle avoir peur ? Elle n'a qu'à abandonner l'Orient, à ne plus

(1) Les sages ont besoin d'amour, et ceux qui aiment ont besoin de sagesse.
(2) *Nouvelles Considérations*.., pp. 175 et 6.

construire de sous-marins, à désarmer. L'Allemagne ne lui veut, du reste, aucun mal.

La France a tort de croire qu'elle a quelque chose à craindre prochainement de l'Allemagne, sinon les sursauts qu'elle peut elle-même provoquer. Il se passera longtemps avant que l'Allemagne, ayant recouvré sa force et son orgueil, jette les yeux vers l'Ouest. *L'Avenir de l'Allemagne se trouve actuellement à l'Est* (1).

Et si la France n'accepte pas ce programme *minimum*, malheur à elle ! « Si, comme Shylock, elle réclame sa livre de chair, alors que la loi entre en vigueur. » Qu'elle fasse payer, s'il lui plaît, mais ensuite qu'elle paye elle-même, rigoureusement !

Tout cela, parce que l'Angleterre prétend à dominer, encore et toujours, l'économie européenne. Tout cela est dit ingénument, coupé de sentences gaies ou humoristiques :

Vienne, cité de Mozart, qui n'est point faite pour la tristesse. Les hommes d'Etat modernes ont pour méthode de dire autant de sottises qu'en réclame le public.

Cet homme, qu'encombrent les statistiques, serait-il donc un pince-sans-rire ? Avec quelle désinvolture il dispose des finances américaines ! Sans doute, dit-il, le geste yankee rayant les dettes de guerre serait « le plus important de l'histoire du monde » !

Mais le monde est si méchant ! Ce n'est pas dans les affaires internationales que nous trouverons *les satisfactions sentimentales* que nous aimons tant. Seuls les individus sont bons. Toutes les nations sont malhonnêtes, cruelles et sournoises.

Voilà certes un optimisme absolu qui finit bien mal ! Et Keynes de se tirer d'embarras par une pirouette : peut-être, Amérique et Angleterre seront-elles déboutées de leurs demandes « au milieu du mépris universel » ?

Disons-le franchement : jamais nasarde n'aurait été mieux méritée.

(1) *Ibid.*, p. 195. Keynes pousse aussi le capitalisme américain à s'employer en Russie d'Europe et d'Asie.

§

John Maynard Keynes n'est pas seulement un économiste de cabinet, il *agit*. Rédacteur en chef du centenaire *Manchester Guardian*, directeur de *The Nation*, c'est un personnage mondial. Il est allé à Gênes soutenir un projet de stabilisation des changes (1). Certes il ne perd pas une occasion de railler les *mystical milliards* exigés par les experts français. Mais, après s'être arrêté au chiffre de 36 milliards, il en réclame aujourd'hui 50, au lieu des 132 fixés par la Commission des réparations. D'après lui, une conférence internationale devrait régler — définitivement ! — la question des réparations puis celle des dettes interalliées Et pourquoi « un petit emprunt charitable » (2) ne viendrait-il pas aider l'Allemagne à se relever? Enfin, tout récemment, il accusait la politique *déflationniste* anglaise d'arrêter les affaires et d'entretenir le chômage (3).

Que de fois le pauvre homme semble perdre la tête !

Mais dans sa haine têtue contre la France, cet idéologue puritain n'hésite jamais. La note du 11 août dernier dans laquelle le Premier, Stanley Baldwin, considère l'occupation française de la Ruhr comme *illégale* et contraire au texte du traité de Versailles l'a comblé d'aise. Enfin, l'Angleterre officielle reconnaissait *le droit international*, tel qu'il l'avait lui-même toujours enseigné et expliqué. Il a écrit, en effet dans la *Nation* :

Pour la première fois, le covenant est revêtu des insignes de la puissance et de la majesté. Il descend des RÉGIONS ÉTHÉRÉES DE L'ABSOLU *sur le plancher poudreux de l'Europe réelle.*

Mais le covenant, le pacte de la S. D. N., n'est-ce pas la

(1) Il lança alors une magazine en 7 langues : *La Reconstruction de l'Europe*. Il devait être achevé primitivement en 12 livraisons. Les parrains ou collaborateurs étaient Wirth, alors chancelier, Lénine, Nitti, Caillaux, Painlevé, Basch, etc. Keynes inspire le *Berliner Tageblatt*, *The New Republic* (de New-York), etc.

(2) *Ere nouvelle*, 27 mai 1923.

(3) Les enquêteurs du B. I. T. ont conclu de même façon : le chômage sévit dans les pays à change élevé. Quoi de plus naturel ?

politique *sans la force* ? Mauvaise façon de mener des nations « malhonnêtes » et vicieuses. Et l'Absolu se matérialisant : quelle humiliante hypothèse, quelle déchéance !

Ne craignons donc pas de le dire bien haut : *depuis l'armistice*, la France n'a pas eu d'ennemi plus venimeux, plus effectif. Il a été, avant tout, celui qui a dit que l'Allemagne ne pouvait pas payer, ne payerait pas. Plus que nul autre, il a enlevé à la France les fruits de sa victoire.

Quoi d'étonnant qu'il soit « un des hommes les plus populaires de l'Allemagne » (1) et que son premier livre y ait été tiré à plus de 20.000 exemplaires ? D'après lui, l'Allemagne doit demeurer le pivot de l'économie européenne.

Quant à la France, n'aurait-elle pas été en droit d'user, contre cet homme, de quelques représailles?

Il veut aujourd'hui tâcher à « rétablir » la situation économique européenne. Mais qui l'a troublée le premier, si ce n'est lui ?

Pour la première fois après l'armistice, le 19 février 1919, avait lieu à Paris une conférence financière franco-anglo-américaine. Keynes représentait Austen Chamberlain, étant, en ses lieu et place, le vrai chancelier de l'Echiquier. C'est lui qui fit rompre la Conférence. Voici comment l'ancien ministre des Finances, L.-L. Klotz, a conté la chose dans le *Journal* du 21 janvier 1923 :

Que fit Keynes ? Tout de suite il objecta que la livre n'était pas cotée sur le marché à sa valeur qui serait, à ses yeux, de 50 francs. Cette *mégalomanie monétaire* est la vraie cause de la catastrophe financière qui s'est abattue sur l'Univers... Cette défection [de l'Angleterre] mit le Trésor français dans l'impossibilité de poursuivre ses interventions sur le change,... fut la cause prépondérante du désordre économique dans lequel le monde entier

(1) Ludwig, *Vie ouvrière*, 5 mai 1922. Cet auteur se gausse, toutefois, de la « cécité spéciale » de Keynes et de l' « ingénuité » de ses projets.

Un clartiste, Marcel Fourrier, écrit : « C'est *en se plaçant au point de vue même de l'économie marxiste* que Keynes et Caillaux, derniers défenseurs de la bourgeoisie et détestés par elle, — comme Necker et Turgot le furent avant 1789 par les classes privilégiées, — demandent la revision de la paix de Versailles. » (*Clarté*, 15 mars 1922, p. 208.)

se trouva plongé dès la fin de l'année 1919... *Un Keynes y a suffi !*

Concluons. Ce que Bainville a appelé la plus grande mystification de l'histoire : les réparations solennellement promises et perfidement reniées, — est sorti de là.

II

Keynes œuvre contre la France sur le terrain économique; Edmond-D. Morel opère surtout dans le domaine juridique ou historique.

Né français, naturalisé anglais à 24 ans, Morel attira l'attention sur lui comme secrétaire de la *Congo reform association* : il voulait être l'apôtre du Continent noir (1). Lors de l'affaire marocaine, il prit bruyamment parti pour l'Allemagne. Le 17 septembre 1914 (2), il publiait déjà une brochure sur les responsabilités, dont il chargeait la Russie. En août 1917, il fut arrêté à Londres et condamné à 6 mois de prison, pour avoir envoyé en Suisse, à Romain Rolland en particulier, des lettres non contrôlées. Il prétendait travailler pour la paix définitive, pour que se lève « un monde qui reconnaîtra par ses décisions que le massacre de masses d'hommes par des masses d'hommes est un crime » (3).

Depuis, l'auteur du *Black man's burden* a monté, de toutes pièces, la campagne contre la présence des troupes noires en terre allemande. C'est lui qui a inventé *the horror on the Rhine*. Ellis Barker l'en a formellement accusé. Cela commença en avril 1920. Des lettres laudatives lui vinrent : de Jean Longuet, Barbusse, R. Rolland, Paul Louis, Brandès, Enrico Ferri, Trêves, Lucidi, Max de Bade, de la fille de Giolitti, etc. L'affaire fit, en Angleterre et en Amérique, un tapage insensé. Lady Warwick, la belle pro-

(1) C'est Casement, alors consul anglais à Boma, depuis fusillé comme traître, qui semble l'avoir documenté (cf. *Demain*, la revue de Guilbeaux, oct. 1917, p. 406).

(2) Loyson : *Etes-vous neutres devant le crime* ? p. 31.

(3) *Art libre*, nov. 1920, p. 194.

digue, demanda le boycottage des articles de luxe français jusqu'à la libération de ses « sœurs allemandes ». Borah et Hitchcock s'en plaignirent au Sénat américain, le 23 novembre 1922. Von Mach, germano-américain, réunissait à Madison-Square, le 28 février 1921, un meeting de 1500 personnes, sinn-feiners principalement, contre *Die Schwarze Schmach*. En avril 1921, le cinéma s'en mêlait en Allemagne, à telles enseignes que le gouvernement français dut intervenir. La campagne cessa, comme par enchantement. Mais Morel voudrait rendre l'Est africain à l'Allemagne. Cet « ami des noirs » aime encore plus les Allemands.

Sans doute pour payer d'aussi éminents services, le *Labour Party* l'avait désigné longtemps à l'avance pour disputer à Winston Churchill son siège de député (de Dundee) aux Communes (1). Il fut élu haut la main.

E.-D. Morel compte surtout comme fondateur, — avec Trevelyan, Normann Angell, Ramsay Macdonald, Ponsonby et Bertrand Russell, — de l'*Union of democratic Control*, dont il est secrétaire général. Apparue en novembre 1914, elle publiait aussitôt un manifeste en faveur de l'absolue liberté de critique, de « l'échange ouvert d'opinion et d'information », pour que cette guerre fût la dernière, *war to end war*, la guerre pour *tuer* la guerre.

Or, ce sont les principes de l'Union du Contrôle démocratique qui, adoptés par le président Wilson, formèrent la base des clauses de l'armistice.

On pouvait lire dans *Clarté*, le 8 novembre 1919 :

L'entourage immédiat du président Wilson recevait régulièrement les publications de l'*U. D. C.* Il se fonda en Amérique plusieurs sociétés analogues. On dit que la première démarche du président Wilson envers les belligérants s'inspirait de la propagande de l'*U. D. C.*, et son fameux discours de janvier 1917, après le rejet de ses propositions sur la stérilité de la « victoire »,

(1) Son ami, le défaitiste Georges Demartial, annonçait la chose dans *Clarté*, le 30 octobre 1920. Les communistes lui opposèrent, toutefois, un de leurs deux candidats : Gallagher. L'autre, Newbold, fut élu. L'*Outlook* avait appelé Morel « prince des pacifistes ».

était, pour ainsi dire *textuellement*, la thèse de l'*U. D. C.* Plus tard encore, quand le développement de la guerre sous-marine de l'Allemagne amena la participation des Etats-Unis dans la guerre, les quatorze points de Wilson n'étaient que le programme de l'*U. D. C.* Le triomphe moral de l'*U. D. C.* à cette époque était donc total (1).

Comment expliquer cette coïncidence? Le plus simplement du monde. Norman Angell offrait, dans une brochure parue en 1915, le plan d'une Société des Nations. Mais le confident de Wilson, le colonel House, son Eminence grise, avait, dès 1912, publié un ouvrage dans ce sens, sous le titre : *Philip Dru administrator, a story of to-morrow 1920-1935* (2). La ligue américaine *to enforce peace* (pour imposer la paix) date de juin 1915. Wilson employait, pour la première fois, l'expression « Ligue des Nations », le 18 décembre 1916. Le 12 janvier 1917, le congrès socialiste français l'acceptait d'enthousiasme. Norman Angell recevait l'Allemagne, comme toutes les nations quelconques, dans sa fraternité totale. Les autres en firent autant.

L'Union du Contrôle démocratique soutient aujourd'hui les principes suivants : abolition de la diplomatie secrète, *révision du traité de Versailles*, Ligue des Nations *pour la suppression de la guerre*, libre-échange universel sans privilège économique, tutelle des indigènes. A la fin de 1920, elle comptait plus de 400 filiales, dépassait 700.000 adhérents, dont 75.000 ouvriers. Actuellement, elle groupe 30 députés aux Communes.

Aussitôt connues et publiées les dispositions du traité de Versailles, dès mai 1919, elle lançait un manifeste contre la paix « bâtie sur le sable » et rompant la foi due à l'ennemi ; conçue dans l'esprit de la vieille diplomatie, la paix est nulle et non avenue.

(1) Aujourd'hui encore, Bose écrit que les 14 points wilsoniens sont « la *magna charta* de la liberté humaine et de la justice internationale » (*Foreign Affairs*, avril 1923, p. 216.)

(2) Connolly a relevé cette théorie dans *The league of nations* 1919 (cf. Maurras, *Action franç.*, 13 et 14 déc. 1919).

Depuis lors, Morel n'a pas perdu une occasion d'agir contre la France. Non seulement, comme Keynes, il se gausse du « mythe » des réparations, et gémit sur l'Allemagne « martyre », toujours à la veille de s'effondrer, car, — il le dit sans cesse, — « ce n'est pas un intérêt anglais que l'Allemagne soit détruite » ; (mais pourquoi Bernard Shaw faisait-il honte à ses compatriotes de vouloir cette destruction ?) — tandis qu'il ne sait que clamer contre l' « impérialisme » français, militaire *et économique*.

Présentement, Morel croit fermement que l'Europe est « rentrée dans l'ère d'avant-guerre (pre-*war* era) d'anarchie internationale » et que nous sommes témoins de phénomènes à peu près analogues à ceux qui accompagnèrent la chute de l'Empire romain.

Voici ce qu'il écrit (*Foreign affairs*, octobre 1923, p. 71) :

Notre conviction immuable est que, en dehors d'une action combinée positive, préparatoire et organisée des classes travailleuses du monde ou, au moins, de l'Europe, contre la guerre et les politiques nationalistes et impérialistes qui travaillent pour la guerre, un mécanisme officiel international comprenant toutes les grandes Puissances dans les larges lignes du Covenant constitue l'unique espoir d'arrêter les forces destructives qui s'emploient dans la société civilisée à ruiner cette société. Il n'est d'aucune utilité de prétendre que la solidarité internationale des classes ouvrières pour ces desseins existe aujourd'hui. Le nationalisme triomphe là sur l'idée internationale aussi nettement qu'en 1914, en dépit des efforts dévoués de beaucoup de ses chefs (*leaders*). Elle s'est montrée tout à fait incapable d'aider efficacement la résistance passive des travailleurs de la Ruhr, *dont l'abandon par leurs frères en d'autres pays est le plus tragique recul du mouvement ouvrier*, au point de vue international, qui soit arrivé depuis que le mouvement en faveur de la solidarité ouvrière internationale a commencé : *Plus tragique et d'une puissance plus paralysante que la chute de la 2e internationale en 1914*. C'est pourquoi, pour le moment, et probablement pour quelques années encore, un mécanisme officiel international tel qu'une Ligue réelle (des Nations) est l'unique espoir. Telle est aujourd'hui notre pensée, comme en 1914,

Donc un homme comme Morel n'a rien appris. L'expérience de la Grande Guerre est pour lui nulle et non avenue : l'Allemagne demeure la nation pacifique par excellence, pour laquelle doit s'immoler le reste du genre humain.

§

Il nous faut publier ici le résumé qu'il trace dans sa revue *Foreign Affairs* (qui représente aussi officiellement l'*U. D. C.*) de l'histoire française dans ses rapports avec l'Allemagne. Nous ne connaissons rien de plus odieux, voire de plus honteux. Le jour où la majorité du peuple anglais accepterait ces pensées à notre égard, il faudrait désespérer de l'opinion universelle et de la justice.

Voici donc ce qu'écrivait E.-D. Morel, en mars dernier, sur ce sujet, *Security for France* :

Quand on discute le problème d'assurer la sécurité de la France, ceux qui, depuis 1914, ont oublié toute l'histoire qu'ils aient — ou n'aient jamais — apprise, présument toujours que la France, à des périodes successives de son histoire, a été la victime répétée et systématique de l'agression germanique. Cette illusion étonnante est entretenue par des exposés comme ceux de Lord Grey qui, par intervalles, rappelle à la nation que la France a été envahie par la Germanie trois fois en un siècle : exposé strictement vrai en fait, mais produisant une impression entièrement erronée, d'où on tire une déduction tout à fait fausse. Même ceux qui ne sont pas victimes de ces absurdités se sont mis, depuis 1914, dans une disposition d'esprit si particulière que, consciemment ou inconsciemment, ils apparaissent incapables de reculer la date de la guerre de race (*blood feud*) franco-allemande au delà de la guerre de 1870 et, par rapport à la genèse de cette guerre, ils adaptent leurs souvenirs à leurs préjugés.

Les faits, naturellement, prouvent que cette querelle de race a été en opération active (in *active* operation) *pendant plus de 250 ans*, et que, durant la plus grande partie de cette période, l'Allemagne a été foulée aux pieds, démembrée et dévastée par les armées françaises, à un tel degré que *c'est merveille que l'Allemagne ait pu survivre*.

Au XVII[e] siècle, profitant de la guerre de 30 ans, *l'impérialisme* français s'agrandit aux dépens de l'Allemagne (1) et fixe sa frontière permanente au Rhin, par la conquête de l'Alsace en 1670, de Strasbourg en 1681. Et quoi de plus affreux que la dévastation du Palatinat ! Donc Louis XIV rend la France maîtresse du Rhin et implante dans la vie allemande l'ascendant français, jusqu'à la venue de Frédéric II.

50 ans plus tard (1792), la scène est changée, et nous trouvons une armée combinée prusso-autrichienne envahissant cette fois la France, pour sauver la monarchie française de la destruction. Elle fut rapidement rejetée en arrière par les généraux de la Révolution. Quatre années après, les armées françaises traversaient le Rhin et « *pendant neuf ans* (2) la population allemande subit une répétition des horreurs que lui avait infligées Louis XIV ». En 1806, les armées napoléoniennes entrent à Berlin en triomphe, la Prusse est mise en morceaux. Puis se produit la première des invasions dont parle Lord Grey. *Nous y prîmes part*, insiste Morel ; *we took part in it.*

Un autre demi-siècle se passe, et une fois de plus, le militarisme français prétend à déterminer les destinées de l'Allemagne. Pendant ce temps, celle-ci avait heureusement avancé son unité nationale. Mais une fois de plus, la France impériale, « que le Congrès de Vienne (1815) avait réduite à ses frontières naturelles », se dressa devant elle, clamant son *droit* à empêcher l'unification de l'Allemagne. Elle déclare donc la guerre; les armées françaises de nouveau envahissent l'Allemagne, mais sont défaites et ramenées sous Paris. Telle est la 2[e] invasion allemande. « Invasion assurément, mais *comme auparavant* (à l'exception du bref épisode de 1792), *précédée par et résultant d'une*

(1) Appeler l'Alsace d'alors « allemande » est une hérésie historique, dont seuls sont capables des ignorants grossiers.

(2) Souligné dans le texte. Quant à nous, nous soulignons l'absence de tout intérêt spécial suscité par la Révolution de 1789 chez Morel. Naturellement, pour ces germanisés, ça ne compte plus.

(*preceded by and resultant upon*) invasion de l'Allemagne.»

Le système historique de Morel est net : il y eut bien trois invasions allemandes en France, mais toutes *causées par une agression française!* Ainsi devait-il en advenir en 1914.

Mais poursuivons son exposé. « Plus de 40 années de paix suivirent la défaite de l'impérialisme français jusqu'à la grande guerre. » Sans prétendre étudier ici la question des responsabilités de la catastrophe, Morel affirme que l'évidence prouve que les gouvernants républicains de la France prirent une part très active à son déclanchement.

La vérité en la matière est que *l'impérialisme français* a été *la rouille* (*blight*) du Continent européen pendant les trois derniers siècles et la malédiction du peuple de France (1) Il a été le trouble-paix permanent, *the persistent disturber of the peace*; une force continuellement agressive, contre laquelle constamment l'Europe dut se coaliser. Il a décimé le peuple de France avec ses guerres, réduisant la population en des proportions effrayantes. Jusqu'à ce que *des bévues mutuelles*, accentuées par la mésintelligence entre Edouard VII et son neveu le Kaiser, eussent jeté une ombre sinistre sur les relations anglo-allemandes, *aucun historien anglais, aucun gouvernement anglais ne soutint une opinion contraire.*

Et Morel d'aller prendre des arguments dans la correspondance de l'ambassadeur, sir Robert Morier. Etudiant les événements européens depuis 1814, Morier écrivait, le 5 janvier 1870, à lady Derby : « La paix de l'Europe fut maintenue pendant près de 40 ans *par un cordon sanitaire* tracé autour de la France. » Survient 1870. Une paille, dit Morier, eût suffi pour retourner la balance, un mot glissé dans l'oreille de l'empereur Napoléon III par nous, *by uns*, comme durant le système du cordon sanitaire. Mais le mot ne fut pas prononcé.

(1) Inutile d'insister sur cette opposition — fantastique — entre les gouvernements, tous mis dans le même sac depuis 300 ans, et le peuple. Cette unilatéralité (*einseitigkeit*) est effrayante, tout simplement.

Alors, continue sir Robert Morier, il ne restait plus rien qu'une lutte de puissance entre les deux gros voisins. Que cet essai de force dût aboutir à la consolidation de l'Allemagne, c'est-à-dire à *la réalisation d'une loi naturelle* (qui, jusqu'à sa réalisation, eût nécessairement tenu l'Europe dans un état de crainte et de trouble) et à l'extirpation, une fois pour toutes, des prétentions de la France à une position privilégiée et exceptionnelle en Europe, cela me semble un événement si désirable que je me reconnais totalement incapable, du point de vue politique, de comprendre qui que ce soit de sensé désirant un résultat contraire. Il me semble suffisant, pour établir la preuve positive des bienfaits de ce résultat, de considérer pour le moment quelle eût été la conséquence de la victoire française: *le rétablissement des divisions et de l'impuissance allemandes, d'où, pendant les trois derniers siècles, toutes les guerres européennes sont sorties*, et un nouvel accès de napoléonisme (1).

Donc, d'après Morel, né français, toute l'histoire de France depuis trois siècles se résume dans une continuelle *querelle de race*, voulue par elle à l'Allemagne. Toujours et toujours, elle fut l'agresseur conscient et obstiné. Toujours et toujours, *les malheurs de l'Europe vinrent de la faiblesse allemande* et de l'ambition française. Qu'est-ce que Guillaume II à côté de Napoléon Ier ?

Vraiment, tout semble se passer, pour certains esprits d'outre-Manche, comme si le camp de Boulogne les menaçât toujours ! Pauvres gens ! Et Morel croit entendre « la masse des paisibles paysans et ouvriers français » clamant : Protégez-nous contre nos amis, les gouvernants impérialistes (2) !

Non, tant d'hypocrisie passe la mesure. Cet excès d'amitié est un sentiment frelaté.

Selon Morel, en effet, quelles causes empêchent présentement l'Europe de recouvrer ses fonctions normales, sa *normalcy*, comme disent les Américains, sinon l' « impéria-

(1) Tous ces développements sont donnés dans *Foreign Affairs*, mars 1923, pp. 191-192.

(2) *Ibid*, p. 193. Et il conseille la lecture des livres de Caillaux.

lisme » français visant à appliquer le traité de Versailles ? Mais, Dieu soit béni ! la note de Baldwin, du 11 août dernier, a rétabli la situation.

L'ère d'opposition diplomatique a maintenant succédé à l'*interrègne* de la « neutralité bienveillante » de M. Bonar Law... M. Baldwin a fait la chose indispensable. Il a réaffirmé le droit et l'intention de son pays à participer aux conseils de l'Europe. Il a répudié le rôle de simple spectateur dans la ruine progressive de l'Europe. Pour cela le pays lui a une dette (1).

Et toutefois, Morel ne peut s'empêcher de reconnaître que la défense du Président Poincaré est « dévastatrice », *devastating* ; les troupes anglaises ayant, en mars 1921, participé à l'occupation des ports du Rhin.

Tel étant l'état d'esprit général d'Edmond Morel, il est aisé de comprendre à quelle conclusion *devait* logiquement aboutir sa germanophilie intégrale, relativement aux responsabilités de la guerre. Dès le 17 septembre 1914, avons-nous dit, il écrivait sur la question. Guilbeaux publia dans *Demain*, en décembre 1917, ses conclusions sur le sujet : il charge la Russie et la France. On doit se souvenir que c'est à son ami Robert Dell que Jaurès aurait dit, une heure avant sa mort, à propos d'Iswolsky : « Il la tient, sa guerre, le bandit ! » Nous tendons à croire que, sur ce simple mot, boutade peut-être, l'imagination et la haine de Dell et de Morel, Caillaux dans la coulisse aidant, ont bâti le roman de la préméditation du président Poincaré. Nous croyons fermement que c'est de là qu'est venue la fable monstrueuse de « Poincaré-la-Guerre ». Comment comprendre autrement l'acharnement d'un Morel à vouloir abattre ce qu'il appelle la *destructive legend* : l'affirmation de la responsabilité allemande (2) ? Quand Morel affirmait

(1) *A new Chapter opens, ibid.*, septembre 1923, p. 50.

(2) Nous ne pouvons instituer ici une discussion relativement aux travaux (?) de Morel sur les responsabilités de la guerre, il a écrit notamment *Pre-war diplomacy* et *Diplomacy revealed*. Nous en parlons ailleurs (*Cahiers de l'Anti-France*, n° 9 : L'internationale progermanique du défaitisme de la paix).

aux Communes, le 14 décembre 1922 : « Le *mythe* que la France en 1914 a été victime d'une agression brutale est détruit », il faisait preuve de la même étroitesse d'esprit qui accuse la France de « napoléonisme » persistant depuis trois siècles.

Comme son ami Keynes, Morel voit mal les faits. Qu'il daigne quitter les régions éthérées d'un absolu malfaisant et trompeur !

Mais ainsi, rampantes et corruptrices, se répandent contre la France, par le monde entier, les calomnies malsaines.

§

L'Union of democratic control ne s'est pas confinée dans le domaine de l'idéologie ; elle a entrepris d'*agir* ses principes. C'est dans ce dessein qu'elle tint à Genève, du 1er au 3 juillet 1920, son premier Congrès général, avec le désir de *guérir l'Europe*, en fondant la fraternité internationale, par le moyen d'une opinion publique uniformément basée sur l'internationalisme.

14 pays y furent représentés : l'Angleterre, par Morel et Ponsonby ; la France, par Demartial ; l'Allemagne, par Montgelas, Brentano et Woltereck ; l'Italie, par Lucidi, Gerino-Gerini (1), Guido Galli et Balmas ; la Tchéco-Slovaquie, par Joseph Korec ; la Pologne, par le Comte Potoliki, Kempner et Downarowicz ; la Hongrie, par Vajkai, la Bulgarie, par Lytia Schisch-Manow, la Belgique, par Paul Colin ; les Etats-Unis, par Emily Balch, Helen Cheever, Mmes Kohlhamer et Morgan French ; la Suisse, par Marguerite Gobat. Enfin, étaient présents : l'Hindou Waheed et l'Egyptien Mohamed Fahmey.

René Claparède présidait. Il rappela d'abord que les quatorze points du Président Wilson n'étaient que le simple développement des quatre points constitutifs du pro-

(1) Le marquis Gerino-Gerini, « le seul député qui, en dehors des socialistes, vota contre l'entrée de l'Italie dans la guerre », venait d'être nommé sénateur par décret royal (Demartial, *Clarté*, 30 octobre 1920). Guglielmo Lucidi dirige *Rassegna internazionale*, affiliée à *Foreign affairs*.

gramme originaire de l'*U. D. C.* en 1914. Grâces furent rendues à Giolitti, pour son projet de loi, repris de Nitti, interdisant toute diplomatie secrète.

Le général bavarois Comte Montgelas soutint que *la première question* qui se posa était *la reconstruction de l'Allemagne*: elle serait rendue possible par une Ligue des Nations réelle, puis par la réduction des armements. Pour reviser le traité de paix, plaida Demartial, la responsabilité de la guerre doit être élucidée; nous savons dans quel esprit. Brentano se lamenta sur l'attitude du parti indépendant allemand qui avait fait admettre le traité; puis, Paul Colin se plaignit, à la suite de Keynes, du rejet des 14 points, base de l'armistice. Montgelas avait également brandi le livre de Keynes pour affirmer combien la revision du traité importait aux Alliés. Cependant que Galli protestait que Nitti avait été le premier homme d'Etat éminent à proposer cette revision.

Enfin, emporté par son ardeur anti-française, Demartial, — qui, pris d'une vive émotion, embrasse alors Montgelas, — déclara qu'il dévouerait le reste de ses jours à corriger le *tort moral* fait à la Sainte Germanie, les Alliés ayant insulté à l'intelligence de l'humanité. Mais bientôt la paix tuera les gouvernements. Là-dessus, Ponsonby demanda la création d'une vraie et totale Ligue des Nations.

Rendant compte du congrès dans *Clarté* (17 juillet 1920), Paul Colin écrivait :

> Des liens permanents et solides réuniront désormais, *contre la réaction commune, toutes les forces antiimpérialistes, anticapitalistes, antimilitaristes.* Et dans ce contact permanent, elles puiseront un supplément de puissance.

Le clou du congrès avait été l'annonce de la formation, à Genève, du *Bureau international pour la défense du Droit des peuples*, remplaçant le *Comité pour la reprise des relations internationales*.

Ce simple petit fait est excessivement révélateur, car, à

lui seul, il nous apprend que le *défaitisme de la paix* naquit là.

La secrétaire du Congrès de l'*U. D. C.* avait été, en effet, la Polonaise Dr Marie Rusiecka, qui avait joué ce rôle au Comité central pour la reprise des relations internationales, *créé après Zimmerwald,* Merrheim, aujourd'hui fou, et Bourderon avaient fondé la section française en janvier 1916. *C'est ce comité qui tenta de bolcheviser la France,* ce sont les brochures de propagande éditées par le comité central qui répandirent partout le virus défaitiste léninien (1).

Or, ce sont tous les meneurs *bourgeois* du zimmerwaldisme que nous retrouvons à Genève, en août 1920. L'Hindou Waheed, Mohamed Fahmey appartenaient audit Comité. Non seulement l'*U. D. C.* y adhérait, mais encore l'*Associazione del controllo popolare,* dont font partie Lucidi Gerini et Galli, la *Ligue internationale des femmes,* dont est membre Marguerite Gobat, et Emily Balch secrétaire ; la *Société d'études documentaires et critiques sur la guerre,* de Demartial, Morhardt, Oscar Bloch, Félicien Challaye, etc. (2). D'autre part, Montgelas et Lujo Brentano font partie de l'*Heidelberger Vereinigung* (section de l'*U.D.C.*) à laquelle appartiennent l'ex-chancelier Fehrenbach et l'ex-ministre des Affaires étrangères Dr Simons. Woltereck, professeur à l'Université de Leipzig, dirige la revue pacifiste *Vivosvoco* paraissant à Berne. S'agrégea enfin à l'*U.D.C.* vers juillet 1921, l'*Union populaire pour la paix universelle,* présidée par Lucien le Foyer, et dont le secrétaire est René Valfort (3).

(1) Nous racontons ces efforts tout au long dans notre : *De Zimmerwald au bolchevisme.*

(2) Enfin toutes ces sociétés étaient agrégées à *Clarté* (*ibid*). p. 174 note.

(3) Les vice-présidents étaient : Demartial, Oscar Bloch, Paul Reboux; Gouttenoire de Toury était trésorier. C'est sans doute cette Union qui est devenue la Ligue néo-pacifiste pour la Société des peuples présidée par René Valfort. Récemment, au sujet du conflit italo-grec, Lucien Le Foyer avait convoqué les diverses sociétés pacifistes dont il est le délégué permanent. Mais personne ne vint. MM. les pacifistes étaient en vacances (*Ere nouv.*9, sept. 1923).

Par cet aperçu synthétique rapide, on voit sur quelle agglomération mondiale de groupements multiformes Edmond Morel le germanisé et son *U. D. C.* étendent leur action anti-française.

Qu'il y ait un défaitisme de la paix aujourd'hui puissant, là en sont les raisons.

§

Il nous reste à conclure. En Keynes et en Morel, nous avons montré les deux agents principaux de ce que Lysis a nommé fortement la *dévictorisation.* C'est Morel qui a forgé le mot *Peacewar*, pour indiquer la guerre de la paix, faite par la France. Mais, lui rétorquerons-nous, si le monde va mal, si la paix manque, c'est que personne au monde n'a pu encore *réaliser* celle qui nous a été donnée, celle de Versailles. M. Poincaré s'y emploie enfin, tenant tête, tenace, ferme, tranquille, au monde entier.

Lloyd George a pu dire le 8 septembre dernier: « L'épidémie de dépréciation de la puissance britannique, qui sévit actuellement sur le continent, est inquiétante. » A qui la faute ?

La paix de Versailles est, avant tout, *une paix britannique*. Pourquoi l'Angleterre, une fois reçue sa part de butin : la flotte allemande, a-t-elle lâchement abandonné sa partenaire ? Pur égoïsme.

Il s'ensuit naturellement que les partisans français des idées anglaises sont obligés d'abandonner sa cause. Un rédacteur de *l'Ere nouvelle*, Vial-Mazel, a écrit :

Il faut avoir le courage de le dire, l'ennemi de l'Europe, c'est l'Angleterre. Les innombrables concessions que la France lui a faites n'ont abouti jusqu'ici qu'à empêcher une politique suivie vis-à-vis de l'Allemagne et de la Russie; et il arrive de ce fait sans précédent dans l'histoire du monde que *la France est rendue responsable de l'impérialisme anglais* et que l'Allemagne est accusée de la mauvaise foi que l'Angleterre a mise à appliquer le traité de Versailles.

La leçon est dure, mais juste.

JEAN MAXE.

RENOUVEAU

—

I

L'oriot chante et cet oiseau
Dont j'ignore comme il s'appelle.
Tel autre, semble-t-il, épèle
Ses notes, aux trous d'un roseau.

« Ramages », autant que « bocages »,
Demeurent bannis de nos vers,
— Les poètes ont mis en cage
Même l'aronde et le pivert. —

Pourtant chaque printemps démêle
Cet inépuisable concert
Où donne de la Philomèle,
Ecrirait un auteur disert

Je vous préfère, Séraphique,
Qui prêchâtes la gent des airs
Avec, pour toute rhétorique,
Votre pauvre cœur grand ouvert.

Que Notre-Seigneur-Dieu préserve
Nous, et ceux qui naîtront de nous,
De ceux-là par qui devint serve
La terre où poussent fleurs et choux ;

Qui découpèrent, dans les arbres,
Des figures de tableau noir

Et qui profanèrent le marbre,
Pour une Olympe de boudoir.

La vie est morne qu'ils nous firent
N'y perdis-tu pas ton latin
Que, d'ailleurs, tu ne pus traduire
En un simple quignon de pain ?

Alors même qu'ils batifolent
Portant perruque ou battant l'œil,
Malingriers et barbacoles
Ont l'air de mener votre deuil,

Notre Mère la Bonne Terre
Que, jusqu'aux taches de rousseur,
— On eût dit notre grande sœur, —
Du fond de mon cœur, je révère.

II

Ils sont le nombre et je suis seul,
Tout nu comme un petit saint Jean.
Devant qu'ait fleuri ce tilleul,
Ils seront des mille et des cent.

Celui-ci qui découvrit Dieu
— J'eusse craint qu'il ne s'enrhumât —
Sur le tard, a fait du saint lieu
Une façon d'économat.

Quand cet autre, en hellène vêt
Un cœur rebelle à s'émouvoir,
On dirait qu'il rend des arrêts
Mais — las ! — il les rend sans surseoir.

Cette bacchante qui nous vint
— De quel souk ou de quel fondouk ? —

A mis trop d'éther dans un vin
Tout parfumé de peau de bouc.

J'en sais un, dont le mirliton
Se transforme en flûte de Pan,
Qui baptisera Parthénon
Une bastide à Draguignan.

Fils de tabellion, un tel,
Dès le matin en smoking
Dit sa rolls-royce et ses cocktails
Et le charme des sleeping.

Celui-ci parle volapuk
Et cet autre petit russien,
A moins qu'un vocable caduc
Ne lui donne l'air patricien.

D'autres poussent de vagues cris,
Alignant, au hasard, des mots,
Durant que poursuit quelque prix
D'icelui le sage chromo.

III

Dans cette foire-là d'empoigne,
Implorant la bonne aventure,
Qu'en ma main les lignes témoignent
D'une évidente courbature,

Il n'importe, puisque recueille
L'ombre innocente des platanes
Le paraphe d'un chèvrefeuille,
Au seuil de mon âme paysanne.

Paysanne autant que maquignonne,
Et ne boudant la contrebande,

Le bon vin, le jeu, la Madone,
Les truands — non plus les truandes.

Qu'elle — en ce printemps — se contente
Lorsque dans un matin d'églogue
Des vapeurs traînent sur les menthes,
De ce raisonnable apologue.

IV

Pour Don Quichotte fils, Dieu sait que dépensa,
— Sans compter les soucis — de douros, de pistoles,
— Il aimait qu'un coulis fût suivi de rissoles —
La fille bien en chair du bon Sancho Pança.

— N'entends-tu pas, lui disait-elle, sur la Manche
Le vent dans les moulins ?... Mais lui n'entendait rien.
Avant que d'entourer de ses deux bras ses hanches
Il se signait, pourtant, étant fort bon chrétien.

Quand il ne resta plus un cep, plus une olive,
Plus un maravédis, que tout fut consommé,
Une marrane s'en vint, pour acheter l'armet
Et la rondache suspendue à la solive.

La fleur du magnolia, dans le feuillage noir,
Au soir méticuleux faisait ses confidences,
Un alcarazas s'évaporait dans le parloir...
Elle dit : « Vraiment, nous n'avons pas de chance. »

Il en convint, étant d'excellent naturel,
Mais comme elle parlait d'aller trouver Don Sanche,
On ne sait quel parent du côté paternel,
Il entendit le bruit des moulins de la Manche.

Et mourut, n'ayant plus que faire, désormais...

La fille de Sancho survécut et, fidèle,
Racheta la rondache, et la lance et l'armet
Et les fourbit, pour elle seule, à la chandelle...

V

Des nouvelles du renouveau,
Je n'en sais pas de plus nouvelles :
L'oriot chante et cet oiseau
Dont j'ignore comme il s'appelle...

JACQUES DYSSORD.

L'AMOUR PLATONIQUE

DANS QUELQUES LIVRES DE L'ANNÉE

—

Ce n'est ici que l'observation d'un fait et l'essai d'une explication. Je ne sais si nous nous affinons, mais il est sûr que nos pères d'il y a quatre ou cinq générations, s'ils revenaient, nous verraient avec une certaine pitié, et peut-être avec horreur. Car nous sommes plus loin de la bête qu'ils n'étaient, mais nous voilà des anges équivoques.

Longtemps Gaulois fut synonyme de bon vivant, d'homme qui voyait la vie comme un Flamand voit la peinture, et qui prenait enfin les biens du monde pour ce qu'ils étaient : des biens. Ce Gaulois-là, le moyen âge avait eu beau le faire jeûner à jours fixes, tout de même, au sortir de la messe, il paillardait à propos. Au fond, c'était un paysan, au sens latin du mot, car le paganisme, le culte des dieux indigènes, des bois, du sol, des fontaines pourrait bien être la religion profonde de la France. Un tel peuple tient à Pan et à son culte.

Bonnes habitudes d'ailleurs de toute une bonne Europe. Car les Anglais eux-mêmes étaient comme nous, qui habitaient alors la *Merry England*. L'adjectif par la suite disparut sous l'effort de l'absurde réforme, et l'horrible dimanche anglais commença de régner. L'abstinence et le méthodisme, l'hypocrisie du verbe et de la chair tinrent alors leurs assises. La queue de cette Réforme, c'est, à travers les bouges à opium, ou les secrets d'alcôve déballés dans la boue londonienne, Coleridge et Oscar Wilde. Shakespeare était plus sain.

N'en croyons ni l'Alighieri et sa *Vita nuova*, ni le Pé-

trarque et son *Canzoniere*, ni quelques troubadours, ou les bergers de *l'Astrée*, ou les seigneurs de la *Carte du Tendre*. Trop d'éléments poétiques, trop de modes aussi se mêlent à tout cela. Jeu d'un charmant ou d'un génial esprit, ou bien petit office d'une chapelle, c'est cela l'amour platonique. Mais Cervantes qui avait été soldat et nous laissa des comédies pré-moliéresques, a bien voulu se moquer de quelqu'un en peignant le très ridicule amour de don Quichotte pour Dulcinée du Toboso.

Seulement Cervantes et tant de gentils esprits de son bord, l'âme d'aujourd'hui ne les comprend qu'à moitié. C'est qu'elle est tortueuse et compliquée. Des toxiques nombreux l'empoisonnent, et parmi eux le *juste, puissant et subtil opium*, et sa sœur la cocaïne qui fait les visages blafards. Or ces poisons exaltent la sentimentalité au détriment de la sensualité. J'entends que, dans la fumerie, le mâle perdu dans un brouillard, le voici tout en caresses, mais que, physiquement, il est un peu le frère de ce dragon noir qui se balance sur le fond jaune de la draperie, et peut passer pour une apparence.

Et qu'en cette fleur de civilisation les poisons physiques interviennent pour hâter le travail de poisons intellectuels et supprimer enfin le sensuel de bon aloi au profit du sentimental et de toute la cérébralité de la luxure, c'est bien possible après tout. Mais le problème est trop vaste. Contentons-nous d'affirmer que l'obsession est maladive, qu'elle est toujours avec la timidité, l'indécision, l'excès d'analyse à la base du platonisme et qu'enfin, dans le platonisme moderne, il semble y avoir moins un reflet théologique ou bien un jeu littéraire qu'une espèce de systématisation de ce que les femmes nous pardonnent le moins : le manque d'appétit.

§

Réflexions dont l'illustration pourrait être fournie par quatre romans de l'année. Cette rencontre ne peut manquer

de frapper. Dans la production romanesque de l'année littéraire 1922-23, voici quatre livres qui par une bizarre coïncidence vont nous servir de répondants. C'est de M. Henri Béraud : *le Martyre de l'Obèse* ; de M. Jacques Rivière : *Aimée* ; de M. Henry Bordeaux : *Yamilé sous les Cèdres* ; de M. t'Serstevens : *le Vagabond sentimental*.

Honnêtes livres qui ne sont guère licencieux, et où l'amour ne s'oriente ni vers Lesbos, ni vers Sodome. Aucun masochisme, aucun sadisme non plus. Rien que d'assez naturel, mais dans les quatre une aboulie formidable étreint les hommes, et se traduit par une véritable maladie de la volonté, évoluant sur le point particulier de l'amour. Cinq héros (M. Béraud pour sa part en a deux) : cinq malades de la même maladie. Le cas est trop curieux pour être abandonné. Ces auteurs ne travaillent pas selon la même formule, n'appartiennent pas à la même génération. Quel ange peut bien les avoir visités, porteur du germe étrange de la même épidémie ?

§

Bien que je ne prétende exposer le mécanisme de l'amour à qui que ce soit, on me permettra de commenter ici Maurice de Fleury qui dans sa *Médecine des Passions* démonta jadis, pour les lecteurs du *Figaro*, tout le mécanisme de l'impuissance.

Toutefois, au moment d'entreprendre ce bref commentaire, rappelons que nos héros, avant d'être des impuissants, sont de toute évidence des obsédés. Quelle que soit la puissance de leurs obsessions, peut-être pourraient-ils s'en défaire en assouvissant leurs désirs, mais une timidité curieuse intervient, causée peut-être par une exaltation de l'esprit d'analyse. Il ne reste plus alors qu'à essayer de s'en tirer, par des livres comme tant d'écrivains, un *Journal* comme Amiel, des dessins comme Rops qui *ne pensait qu'à ça*.

Il y a là une véritable maladie dont les phénomènes sont très pénibles à supporter.

Toutes les fois, dit Maurice de Fleury, qu'on dit d'un homme : il est amoureux fou, amoureux sans espoir, amoureux platonique, on désigne par ces expressions une personne atteinte d'une maladie d'âme qui passe pour être cruelle, au point de déterminer des souffrances qui, d'avis unanime, comptent parmi les plus déchirantes qui soient.

Pour prouver que « l'amour sentimental doit être rangé au nombre des intoxications passionnelles, au même titre que l'alcoolisme, l'éthéromanie, la morphinomanie, la cocaïnomanie, etc., » M. Maurice de Fleury raconte une histoire qu'il tient d'une femme. Histoire de flirt. Celle d'un benêt de savant qu'une allumeuse tient sur le gril. L'homme n'ose rien. « L'intoxication amoureuse est en effet tout ce qu'il y a de plus paralysant. » Mais il s'énerve au jeu. Le voilà, incapable de travailler, capable de faire des sottises. Elle se sauve. Ecoutez-la parler :

Il m'a écrit des supplications d'une touchante lâcheté, des appels éperdus, cinq ou six fois... puis ses lettres, encore tristes, se sont espacées doucement, et puis... plus rien. La douleur s'était tue. L'isolement avait agi comme il doit faire. L'apaisement était venu, et sans doute la guérison définitive.

Le cas est assez beau d'une intoxication passionnelle avec sa conclusion classique : l'inhibition. Par la suite d'ailleurs, la coupable repentante guérit son amant, on devine par quel honnête et charmant procédé.

Mon Dieu oui, tout bonnement. Est-ce bourgeois ? Peut-être, mais c'est qu'alors le bourgeois est humain.

On ne peut surchauffer indéfiniment une locomotive condamnée à l'inaction. L'énergie-vapeur doit s'employer sous peine d'être dangereuse. L'énergie-amour est pareille ; pour qu'elle ne détériore pas la vivante machine qui la reçoit, il faut qu'elle se réalise et qu'une activité correspondante l'utilise. Il faut un accomplissement.

Brantôme le savait déjà qui fit un livre d'autre chose que de nuées. Et ce vieil auteur aussi qui écrivait en latin : « *Bonum*

est diffusum sui. Le bien, c'est la diffusion de soi-même. » En deux mots, le contraire du flirt.

§

L'histoire de M. de Fleury peut passer pour un premier roman. Voici le thème de celui de M. Rivière. François aime une femme honnête, mais amante assez complexe et toujours sur le point de se donner à lui. De toute évidence, elle n'attend qu'une secousse pour s'alanguir et succomber. Seulement l'homme se noie dans un débat de conscience qui n'aboutira pas. Douleur au début. Douleur à la fin. Evidemment il lui est impossible de prendre une décision, et c'est par excès d'analyse. L'esprit d'examen possède le héros qui, en cela, a quelque chose du réformé-type, mais ce que les autres appliquent à la religion, ce goût de la remise perpétuelle en discussion des principes les mieux établis, et notamment des rapports traditionnels de l'homme et de Dieu, il l'applique, lui, aux rapports des hommes et des femmes.

Ce François est l'image du XIX[e] siècle, de ce pauvre et grand siècle incertain. Il est coiffé, vêtu, chaussé du XIX[e]. Le brouillard qui est tombé sur ces quatre ou cinq générations est inimaginable d'épaisseur et de durée. Notre homme en a les os trempés. Le siècle éclate sur lui, frémit dans cette intelligence pure, livrée à toutes les morsures de l'air, sans volonté ni muscles autour d'elle en carapace, et qui fait songer au bernard l'ermite avant qu'il ait trouvé sa coquille, pauvre et ridicule proie molle. Il le sait d'ailleurs. Ecoutez-le devant son visage :

Il n'y surprenait rien de fuyant ni de proprement lâche ; il était plutôt craintif, ou mieux encore susceptible, il y avait autour de la bouche quelque chose d'avide et de mal décidé... La seule lumière que j'y visse briller, c'était celle de l'intelligence, mais elle ne pouvait me servir de rien.

Le maître de François, plus que Benjamin Constant encore, c'est Amiel, l'exemple le plus net qui fut jamais des dé-

testables aboutissants où conduit le système de perpétuel examen ; le héros suisse de l'impuissance.

L'ivresse même que nous avions goûtée si souvent, dans nos entretiens, avait pour jamais tari la possibilité de cette autre ivresse que nous nous fussions procurée l'un à l'autre sans paroles et par le seul mystère de nos corps emmêlés. L'ignorance ne nous envelopperait plus jamais de sa faveur, et cette ombre ne reviendrait plus sur nos âmes qui eût permis la méprise de nos lèvres, et nous eût laissés nous gorger bouche à bouche, à l'abri de toute idée, du long miel endormi dans nos membres.

N'est-ce point cette sorte de gens que Napoléon appelait des idéologues. Napoléon qui disait que « *sa main de fer n'était pas au bout de son bras, qu'elle était immédiatement reliée à sa tête* ». Il est bien évident que le cerveau et la main de notre héros ne sont pas, reliés ou le sont mal. En voici la preuve :

Je ne savais pas prendre ni plier contre moi l'objet qu'avait choisi mon désir ; j'errais autour de lui, je l'effleurais de mille caresses mentales, mais je m'adaptais en même temps à tous ses contours, et recevais sa forme au lieu de lui donner la mienne.

Si l'amour sentimental est une chaîne, entraînant un rétrécissement du champ de la vision, l'amour physique est une libération. C'est même la plus simple façon d'éliminer le poison absorbé. Ce disciple d'Amiel ne semble pas y songer, soit qu'il aime trop son poison, soit qu'il n'aie pas la force de réagir. Il imagine trop vivement et trop longtemps. Notre puissance nerveuse est limitée. Toute l'énergie que nous consacrons à imaginer nous manque au moment d'agir. Au lieu de posséder, l'amoureux platonique, désarmé devant la femme, est possédé. Ainsi se constitue l'impuissance à réaliser ; en l'espèce, l'impuissance tout court.

Exemple : Aimée se prête à des privautés en taxi. Sa défense est faible, juste suffisante pour couvrir sa pudeur.

« Elle avait détourné la tête, fermé les yeux....

— Non, répéta-t-elle plus bas, laissez moi !..

Je laissai tomber mon front sur sa poitrine avec un gémissement, vaincu par une force absolument innommable, épuisé comme après une lutte immense, et résigné déjà.

Ce geste rappelle l'histoire de ce malade de Bennett, rapportée par Ribot.

Un jour il demanda un verre d'eau ; on le lui présenta sur un plateau, mais il ne pouvait le prendre, quoiqu'il le désirât ; et il laissa le domestique debout devant lui pendant une demi-heure, avant de pouvoir surmonter cet état...

Les médecins appellent cela de l'*asthénie*, et cette carence de la volonté est purement pathologique.

L'histoire de François et d'Aimée ne vaudrait peut-être pas un si long commentaire si elle apparaissait seulement sentimentale. Mais Aimée, cet objet charmant, est l'image de tous les objets, de tous les buts, de toutes les entreprises. En tout temps, en tout lieu et même, j'imagine, sous le coup du danger, ce *craintif*, cet *humble* François analysera, mais n'agira pas. Examinant sans arrêt, il ramènera dans l'analyse la volupté que la nature a placée dans la possession, et se nourrira éternellement de ces plaisantes et douloureuses imaginations.

§

Que pourrions-nous faire dans le courant de la vie quotidienne de ce héros douloureux et charmant ? Pas grand chose. Sur la valeur humaine des deux de M. Béraud, bien que l'un soit musclé, il ne faut pas davantage compter, ni sur le maigre ni sur le gros. Car leur cas est identique à celui-ci, malgré l'apparence drôle dont le Lyonnais a recouvert son ouvrage, et qui trompa des juges superficiels. On sait que *le Martyre de l'Obèse* est le roman d'un gros buffle mâle tenu en laisse par une pécore qui lui fait faire le tour du monde pour fuir son mari. L'histoire est plaisante, et au fond mélancolique à souhait, mais je crois que le ridicule de l'obèse essoufflé nous cache le sujet véritable qui n'est autre que le martyre de l'amour platonique.

Les héros sont deux, comme on le sait, l'obèse et le mari, et c'est un double supplice que nous admirons. Car les deux sont malades, encore que le cas de l'obèse soit plus nettement étudié. Le pauvre homme ! On le fait courir à travers le monde, on le roule comme une futaille sur trois continents ; il est nettement grotesque. Pourtant il poursuit ce but amoureux, mais sans jamais l'atteindre. On peut penser que son physique le fait dédaigner de la belle. Ou bien que l'amour-propre l'arrête. Mais non, c'est le courage :

S'il m'arrive de frapper chez elle, elle me crie : « Allez-vous-en. N'ouvrez pas. Je viens de me déshabiller. J'ôte ma chemise !»

L'imbécile s'en va. « *Le courage*, dit-il, *me manque toujours.* » Est-ce assez net ? Au surplus, essaye-t-il de pousser son avantage ? Elle le gifle. Prétend-il s'en aller ? Elle l'embrasse.

Une bonne preuve que le physique de l'obèse ne le dessert pas. Un jour elle s'offre à lui : « *Sois heureux*, dit-elle, *mon gros !* »

La scène a du piment. Ecoutez le malade qui traîne derrière cette femme depuis six mois, la désire avec fureur et que plus rien ne sépare de la possession. Il va s'abriter derrière le mot pour se refuser à l'acte.

J'étais refroidi. Ce « mon gros » avait tout gâté. Oh ! non pas assurément que ces mots eussent touché le point sensible de mon amour-propre. Ne me croyez point si sot ! Mais ils m'avaient, hélas tout à coup rappelé au sentiment de ma disgrâce; une clairvoyance malencontreuse me montrait, comme je l'eusse pu voir au fond d'une glace, mon propre individu dans l'appareil de la volupté; je me voyais en imagination... Enfin je redoutais la surprise de mon amoureuse... Voilà pourquoi je reboutonnai très vite mon gilet, et en trois pas, sans un mot, je quittai la chambre.

Résumons. Extrême timidité. Imagination toujours en mouvement. Appréhensions perpétuelles. Avec tout cela il ne peut se dépêtrer de la femme, se libérer de cette présence. Sa volonté est mise dessous. Il appréhende, craint,

retarde, et, au moment décisif, recule. « *J'étais refroidi* », dit-il.

Passons. Il a du plomb dans le corps. Sous une apparence florissante, c'est un homme que le platonisme a touché en ses centres nerveux. C'est un blessé de la cervelle. Le mari n'est pas moins malade, mais il fait plutôt figure de « *mental* » qui se plaît à des discussions comme celle-ci que rapporte sa femme :

Mon mari ne pouvait croire d'abord que vous eussiez mené six mois durant et seul à seul avec moi la vie d'hôtel, sans que je devinsse votre maîtresse. Une pareille possibilité lui échappait. A la fin : Si ce n'était incroyable, dit-il, ce serait trop drôle.

Mais lui-même qui se moque de l'obèse, est-il maître de ses réactions ? Point. Il fait une scène de violence :

Sa figure jusqu'alors rouge et gonflée devint tout à coup très pâle : je voyais ses lèvres trembler. Il m'effrayait...

Puis c'est une crise de larmes.

Chagrin coléreux d'un garnement, dont on contrarie des caprices.

Puis du théâtre :

Il se retourna, revint, non sans une galanterie affectée.

Et demanda à celle qu'il venait d'insulter de l'accompagner à la gare.

Il part enfin. Mais la preuve qu'il est obsédé, c'est que, de Paris, il envoie

un télégramme insensé. Il réclame sa femme au téléphone pour lui tenir un discours mêlé d'injures et de supplications. Après cela il expédia une nouvelle dépêche et finalement, au milieu de la nuit, il reprit le train.

Injures, scandales, grande scène. Il fait alterner la câlinerie et la basse injure. Des lettres ;

Un mélange affreux de prières et d'outrages.
Des télégramme en clair, pleins de contrition.

Finalement, il écrit à celui qu'il croit être l'amant de sa

femme pour lui demander humblement de sermonner la fugitive. Voilà bien le trait terrible, l'humiliation par excellence, la signature du platonique. Notre homme n'est pas étudié du point de vue purement sexuel, mais si ce grand nerveux eût été à la place de l'obèse, il eût agi exactement comme lui, trop heureux de faire le petit chien, de tenir un ruban dans sa gueule et de jouer le rôle du nègre de Verlaine qui

soulève un peu trop haut la jupe... pour voir ce dont la nuit il rêve.

Compagnons d'infortune. Aussi incapables l'un que l'autre de s'imposer ou d'effacer l'image, de *prendre* cette chair ou de l'*oublier*. Platoniques.

§

Qu'une femme est tranquille avec ces diables d'hommes! On ne voit pas qu'Aimée ait jamais eu peur. Si la voyageuse de l'obèse eut parfois besoin de s'imposer, croyons que c'est parce que l'obèse et le mari n'étaient pas du *monde* ou bien pas assez *intellectuels*, mais la place n'a jamais été menacée. Les amantes de Baccio peuvent être aussi tranquilles. Cet homme dont le nom signifie : baiser, n'ira pas plus loin que cela.

La scène, d'abord, classique, afin de poser notre héros:

Baccio fait asseoir Violetta, fille facile, sur ses genoux, mais il demeure les mains inoccupées ; la fille se pique et s'éloigne. Là-dessus dans sa chambre, ce dadais songe à elle.

La chair imprégnée d'une détresse immense, (il) se laissa tomber d'un bloc sur son lit. Mais il n'osait fermer les yeux de crainte de voir se dessiner sous ses paupières l'image nue et savoureuse de Violetta... il maudissait le destin qui avait fait de lui un tendre, un sentimental, toujours à l'affût de l'amour et ne l'atteignant jamais... Alors il se passa une chose extraordinaire.

Oh ! ce n'est qu'un rêve érotique ; une ombre de femme se dévêt devant lui.

Quand elle n'eut plus sur elle que sa double toison, (elle) se pencha sur Baccio, prit ses lèvres entre les siennes, et s'étendit

à ses côtés... Ensuite il la connut... Et il entra dans la mort délicieuse qui s'empare de l'homme après l'amour...

On traite ces affections dans les cliniques. On y est habitué à ces jeunes gens accablés de rêves érotiques, et qui, pour parler comme M. t'Serstevens et la Bible, ne *connaissent* point la femme. Pris d'une timidité insurmontable, ils font de merveilleux amants platoniques. Ce sont des malades et qu'il faut plaindre et soigner. Celui-ci (je parle du héros) est un « intellectuel » de métier, d'une vie physique peu active, avec cela une cervelle féminine sous une apparence mâle, et qui, tout compte fait, quoique organiquement bien constitué, se trouve psychiquement impuissant. Qu'il cherche à présenter cette faiblesse comme une conquête merveilleuse, à son aise. Mais nous, nous savons que cet homme, normal dans la solitude, n'est plus, en présence de l'éternelle, terrible et douce adversaire, qu'un désir douloureux et vain qui se résout en soupirs...

Notre ennui est plus vif encore à constater qu'en face de ce lamentable héros, l'auteur trace la silhouette d'une manière de bas portefaix spirituel à ses heures, et qui, lui, est un homme à femmes. Rabelais aurait bien ri de cette invention, de cette séparation de l'humanité en deux groupes: les boucs et les moutons (ces derniers seuls ayant du génie); Rabelais en aurait ri et Ronsard, et le divin Racine et Chénier, et *tutti quanti*. Ce Paloumbo est fait de limon, nous laisse entendre l'auteur. Ma foi oui, mais nous-mêmes...?

Vraiment, sommes-nous devenus cette pauvre proie : une génération d'anxieux, d'abouliques, d'impuissants ?

Nous définissons volontiers l'homme : un composé harmonieux d'intelligence et de chair. Nous ne divinisons point la chair, mais pourquoi l'éliminer ? Elle est du jeu. En tout cas il est de fait que volontiers nous crierions : A bas le sentiment ! et que la romance qui faisait pleurer Musset nous fait rire. Le sentiment nous paraît bas, c'est du sensualisme délavé, c'est un désir qui ne parvient pas à

l'acte, et point faute d'occasion, mais faute de volonté. Cette analyse pour l'analyse, ce repli douloureux sur soi nous paraît tout le contraire de l'analyse barrésienne, par exemple, que l'on poursuit une fois satisfait l'animal. « *Sentir le plus possible* » et le plus naturellement du monde. Ce ne semble pas être l'avis de M. t'Serstevens. Et notre agacement, nous le lui avouerons est porté à son comble par le fait que les scènes se déroulent en Italie où les anciens étaient si férocement épris des belles. Que l'auteur le demande à Brantôme, à Cellini ou à Stendhal.

Lui-même n'a pas dû échapper au sentiment de dégoût qui est le nôtre. Et pour se renforcer, il nous a tout de go, Dieu me pardonne, lâché dans les jambes Byron « *cet autre vagabond sentimental* ». Ah ! monsieur, Byron, Byron, avec cette petite brune de Guiccioli ! ou avec cette fille de Godvin, je crois, qui vint d'Angleterre en Italie expressément pour être possédée par lui ! ou même, avec sa sœur, si le fait est vrai. Ce jeune cavalier, tireur, rameur, athlète complet, sensuel en diable, le père de la petite Allegra, et qui, si le mal romantique le tint, du moins sut agir sous le feu des beaux regards comme sous celui des réguliers turcs. C'est un bouclier qu'il faut qu'on vous enlève. Et Byron ne saurait couvrir ce Baccio qui n'est qu'un vain bruit de lèvres.

La conclusion, nous la fournira le mot de Paloumbo au vagabond :

Ta cervelle te gêne beaucoup en cette affaire.

C'est la meilleure des critiques par l'auteur lui-même. Car l'oubli et puis la haine des sens proviennent de ce que l'intelligence n'a pas été, le temps qu'il fallait, sacrifiée à l'instinct.

§

Au fond de l'amour platonique, tout au fond, il y a la timidité, et par ce mot entendons la seule peur qui existe, celle dont peuvent témoigner tous ceux qui ont fait la

guerre, la peur physique. M. Henry Bordeaux s'est dévoué à nous le souligner.

Toutes les histoires platoniques sont d'ailleurs au fond des histoires de vaincus. Et les circonstances ne font jamais qu'offrir des occasions de dérobades. Partout il y a manque de volonté. Comme les trois écrivains précédents, M. H. Bordeaux prend pour héros sympathique un débile. L'histoire vaut ce qu'elle vaut, et de vrai ce n'est qu'une sotte histoire de fellah ! Mais ce fellah est platonique. C'est un Khalil qui a réussi dans la vie, s'est enrichi, est demeuré, dit-on, honnête homme. Quand il était jeune, il avait une fiancée, la fleur du Liban, et se la laissa enlever sans lutte ; la famille s'étant constituée en tribunal suprême et l'ayant condamnée à mort, il refusa d'être juge, se fit son avocat, et volontiers eût accepté de la reprendre déshonorée ; entraîné par le frère de la fille dans une expédition destinée à la reconquérir ou à la tuer, quand il la tint au bout de son fusil, il hésita et ne tira pas (le phénomène est bien connu, c'est l'équivalent de l'obnubilation sexuelle au moment décisif de l'amour) ; quand elle fut prise, il plaida pour elle jusqu'à ce qu'on l'ait mis sous clef comme un enfant qui ne sait que pleurer. Car, bien plus levantin qu'oriental, non seulement ce héros dont M. H. Bordeaux fut le terne confident rompt la logique des âmes primitives, mais il amollit sa race, trahit son sol, et méthodiquement châtre l'éternel amour. Non seulement il apparaît plus marchand de femmes que soldat, comme un débile, un impulsif, un faible, mais au vrai c'est un malade, ainsi que le montre une des bonnes scènes du livre, celle où l'amant heureux, revenu en crevant ses chevaux jusqu'au point où Yamilé a été exécutée, trouve le cadavre et sanglote sur lui. Khalil cependant regarde de loin ce spectacle comme un chacal regarde manger un lion, et ne s'approche que, la proie enlevée, pour lécher le sang. Car, lorsque son rival s'est enfin retiré, emportant le corps, écoutez-le :

J'allai occuper sur le sol la place même où la mort avait étendu

ma bien-aimée. J'y découvris un peu de sang que je bus mêlé à la terre.

L'horrible confusion de faiblesse, de débilité physique et morale, mêlée à cette perversion sentimentale et sexuelle ! Même il ajoute :

Ainsi furent célébrées, sous les cèdres, mes noces avec Yamilé.

On voit qu'on ne fait pas au héros un procès de tendances. Ce sont bien là les noces du platonique. L'auteur n'y ajoute qu'un filet de perversion.

§

L'obèse et le mari, Baccio, François et toi, Khalil, qu'on vous confronte maintenant avec d'autres êtres imaginaires ou non : avec ce jeune Rousseau qui montrait son sexe aux filles en jaillissant brusquement des coins d'ombre, et fut dressé par Mme de Warens après qu'elle l'eût avisé du nécessaire ; avec le Nicolas de Restif de la Bretonne qui s'oubliait sur les pantoufles de son amante, ce qui peut passer pour du fétichisme caractérisé ; avec les héros enfin du marquis de Sade.

D'emblée, on voit la différence. Maladie des deux parts, mais ici ce sont des pervers, et là c'étaient des impuissants.

Une grande ombre pourtant plane sur eux. Celle de Baudelaire. Si l'on en croit Nadar et le biographe qui, dans son étude sur le poète, classe le propos, Nadar, allant visiter la Duval, trouva maîtresse et femme de chambre, à ce qu'il dit, bien près d'être complaisantes. Et les deux femmes contèrent que Baudelaire devant la Duval se contentait de lui embrasser la cuisse. Il est peu vraisemblable que la métisse ait achevé de crucifier la machine nerveuse de ce grand homme en le tenant au platonisme, et c'est lui plutôt qui, brisé par ses douleurs et par son œuvre, mû par on ne sait quel idéalisme pervers, s'est détourné de la possession joyeuse. Et ce que l'on en dit ici est pour montrer que

notre époque pourrait être la fille de ce grand lyrique sauvé par son génie, mais dont la bizarrerie, l'outrance, le déséquilibre dans la vie quotidienne (et, si l'histoire est vraie, l'impuissance) ressemblaient si fort à tout ce que nous voyons autour de nous.

Comparons-les encore, nos héros, à ce grand malade d'Amiel. L'impuissance esthétique et métaphysique du Suisse nous paraît l'équivalent de l'impuissance sexuelle de ceux-ci.

Un besoin, dit Schérer, dominait Amiel, un besoin dont l'expression revient souvent dans le journal, « le besoin de totalité ». La limite l'inquiète. Rien, dans sa conception, n'est réel en soi, rien n'existe à part, de sorte que tout le conduit à tout, et qu'il débouche sans cesse sur l'encyclopédie des connaisances humaines...

Mettez-le devant une femme. Il voudra embrasser son corps, son cœur, son intelligence, toutes les catégories dont elle se compose. L'apparence ainsi lui échappera. Il l'analysera au lieu de la conquérir; il l'adorera au lieu de la posséder. Il est très au-dessous d'un hussard.

Il me faut un effort, disait-il, pour me ressaisir, pour m'affirmer et me personnaliser.

Le hussard n'a pas besoin de cet effort, n'ayant jamais perdu sa personnalité.

L'amour physique, le seul qui soit, comme disait Dumas, est l'expression la plus haute d'une personnalité, puisque, sous un caractère généralement soldatesque, c'est, consentie ou subie, l'affirmation d'une supériorité.

Et le biographe avoue :

La conséquence est qu'Amiel, en amour, reculait devant l'aveu, et qu'en littérature, il reculait devant une œuvre.

En deux mots, devant la réalisation, Amiel était un délicat. Les héros dont nous poursuivons l'analyse ne reculent pas devant les aveux dont, au contraire, ils sont prodigues ; ils ne reculent que devant le geste.

Mais ce *génie stérile* est tout de même leur maître. Il nous fournit ainsi la philosophie de l'amour platonique qui sera l'application à l'érotisme du principe de perpétuel examen, et là, comme ailleurs, l'horreur de la conclusion. Rien ici d'analogue à ce que Stendhal raconte sur certaine défaillance (voir le chapitre des Fiascos). Nous ne nous trouverons point en présence de ces effondrements brusques et inattendus de la puissance virile, sortes d'obnubilations momentanées qui, fatigue à part, ne se rencontrent d'ailleurs que chez les grands nerveux. Non, ici, il s'agit d'un trouble de l'esprit, et ces esprits malades, apeurés, incapables de se fixer, démolis par les images qui les assaillent, retiennent leurs propres corps.

Nous l'avons dit, ce que nous faisons en ces quelques pages, ce n'est pas le procès du désir, mais celui du sentiment entendu comme un perpétuel désir qui se nourrit de lui-même. M. Emile Henriot nous faisait remarquer récemment :

> qu'énumérant, à l'heure mélancolique du déclin, les femmes qu'il avait adorées, (Stendhal) a lui-même noté que, presque toutes, il les avait aimées sans les avoir.

Mais encore regretta-t-il de ne pas les avoir eues et se hâta-t-il de mettre ces défaites au compte de circonstances en entremêlant les cyprès aux lauriers.

Il est d'ailleurs permis au poète, platonique par force, de tâcher de dévier son désir naturel et de le muer en sonnets ou tragédies. Tel Ronsard grison qui dut capituler devant Hélène de Surgères ou Corneille devant la du Parc, et qui eussent volontiers, pour la fille convoitée, jeté au feu l'un ses *Sonnets à Hélène*, l'autre ses *Stances à la Marquise*.

Mais ce sont là des Français de vieille race. Que plus équivoque déjà est ce Franco Irlandais de Moore, le divin auteur des *Mémoires de ma vie morte*.

> Ces gracieuses créatures qui ont souri, soupiré près de lui, Moore les a-t-il aimées? demande son biographe, Daniel Halévy.

J'en doute. « Vous seriez bien attrapé, dit l'une d'elles, fort clairvoyante, si je retirais ma fourrure et si je vous disais : je reste.

Tant que cela ? Il a pu arriver à l'excellent Moore de ressembler au héros de M. Rivière ou à tel autre que nous avons décrit comme quand chez Mary Laurent :

Nous causâmes longtemps dans sa chambre à coucher.

Sachant que Mallarmé est l'amant de la belle, il hésite :

Il est inutile, je crois, dit Mary, que nous restions plus longtemps dans ma chambre à coucher.

Mais avec celle qui venait d'Amérique pour que Moore l'aidât à donner un littérateur à l'Etat du Texas, il paraît que ce fut différent.

Pour en revenir à Stendhal, M. Emile Henriot, un peu plus loin, avoue qu'il faut considérer *De l'amour* comme la somme des observations cliniques d'un malade sur sa maladie.

Et c'est dire que, hors la manifestation de l'instinct, tout est, dans cet ordre-là, peu ou prou, pathologique. C'était l'opinion de Janet qui identifiait formellement l'amour à une maladie ; « elle naît en nous, disait-il, dans un moment de dépression, d'épuisement nerveux et évolue à la manière des psychoses, des maladies de l'esprit ».

N'allons pas si loin. M. Henriot veut rire. Et M. Janet voit des malades partout. Si malade que veuille le voir M. Henriot, Stendhal, qui avait connu des cruelles et des capitulardes, finit d'une façon qui nous permet de penser qu'il fut normal plus souvent qu'on ne pense. Que la critique du platonisme ne nous mène pas trop loin, à médire du véritable amour.

§

Duquel ? Hélas ! du seul qui soit. De l'amour physique. Se remettre en face de la femme et dire avec les soldats, avec les athlètes qu'il y a là une architecture de chairs à posséder comme une ville, à enlever comme une coupe. La lutte en vue de la possession.

La réhabilitation de la chair d'abord. La réhabilitation aussi de l'acte riche d'une conclusion. Car, sous toutes ces impuissances, il y a de lamentables états d'esprit : un idéalisme qui lâche terre, s'emberlificote de cas de conscience, huguenotise à perte de vue; un amour propre qui se résout en défaillance physique: quelque horreur de la chair avec un arrière-goût franciscain; la lâcheté de corps et d'âme et la peur de la bataille.

Ecoutons Moore :

Les femmes avaient un sens meilleur de l'amour quand jadis elles formaient de longues théories qui se déroulaient parmi les bois en fleurs, pour aller suspendre des guirlandes au sexe énorme du dieu Pan.

Blasphème? Non. Moore, ici, touche le réel. Autour de la beauté, de la grâce, de cette partie charmante de la matière, de ce sourire de la terre et des eaux qu'il faut voir en la femme, les hommes sont comme un cercle de moustiques. Autour des fronts, dans les marais, les moustiques tournent en bourdonnant. Quand leur ronde est rapide, on dirait une auréole. Mais le plus affamé, le mieux adapté, celui en qui l'instinct est le plus fort, va droit à la peau de la victime, pique au hasard de sa vie, pompe et s'enfuit tout lourd de sang.

PIERRE DOMINIQUE.

DANS LES COULISSES DE LA GUERRE[1]

NOTES D'UN CHEF DE LA SURETÉ D'UNE ARMÉE

—

IX

Les signaux lumineux

En 1914, dans la période comprise entre l'avance et le recul ennemis, les Allemands recrutèrent et laissèrent sur place des espions qui avaient mission de les informer par signaux lumineux.

Les moyens furent rudimentaires et sans danger graves pour nos troupes. Ils consistaient dans le lancement de fusées d'artifice pour signaler une relève, des emplacements de batteries, des dépôts de munitions, etc... Le but fut rarement atteint.

Dans les Flandres, vers le milieu de l'année 1915, un Français et deux Belges, dont une femme, furent surpris, la nuit, au moment où ils se disposaient à lancer vers le ciel des fusées destinées à indiquer aux Allemands un mouvement de troupes. Arrêté, le trio subit le peloton d'exécution dans les fossés des fortifications de Dunkerque.

L'armée adverse eut plus avantageusement recours aux signaux optiques.

Le traître V..., soldat dans une arme d'élite, fut pris, à l'arrière des lignes, maniant avec dextérité vers les

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 603.

positions allemandes une petite lampe électrique de poche. Affecté au service des chiens de guerre, V... avait attiré l'attention par ses absences nocturnes fréquentes. Adroitement filé, le traître fut appréhendé en flagrant délit et passé par les armes.

Le procédé employé par cet individu est un jeu d'enfant pour qui connaît la signalisation optique : faire glisser légèrement le bouton du levier de la lampe de manière à amener la lamelle de cuivre à un demi-millimètre environ de la prise de contact avec la pile électrique ; appuyer ensuite pour établir le courant et procéder par points et par traits, comme le ferait sur un appareil morse un télégraphiste transmettant une dépêche.

Il y eut aussi des signaux de jour.

Un berger signalait aux Allemands des positions de batteries. L'homme se plaçait à une distance connue de l'ennemi, par exemple à 500 mètres des batteries. Il ouvrait son manteau et le tenait étendu dans la direction du point à battre.

A la fin de 1915, les signaux lumineux et autres avaient vécu.

Il n'en resta pas moins dans les troupes combattantes une nervosité qui, pendant toute la durée de la guerre, se manifesta avec recrudescence au moment des relèves, notamment lorsque des unités entraient en ligne dans un secteur qui leur était inconnu.

Au front, les signaux lumineux ont fait couler plus d'encre que les diatribes de la presse sur la censure.

Les signaux suspects ont été, dans la plupart des cas, signalés par des hommes de troupe. Ceux-ci, mal orientés, prenaient pour des signaux à l'ennemi les moindres lumières vacillantes de l'arrière, les fusées réglementaires utilisées pour guider, la nuit, les aviateurs de bombardement, les fusées éclairantes même des troupes amies ou ennemies.

Les erreurs d'optique étaient fréquentes lorsque les

troupes occupaient un saillant prononcé dans les lignes allemandes.

Les chefs, soucieux de la protection de leurs hommes, abondaient dans le sens des narrateurs. Les rapports débordaient de faits précis, soulignant d'habitude un bombardement violent sur un point de la ligne occupée et à l'arrière des tranchées. Ces documents étaient transmis d'urgence et hiérarchiquement au S. R. de l'armée, qui dépêchait sur les lieux son personnel de sûreté. Malgré les circonstances graves, un éclat de rire clôturait généralement les résultats de l'enquête. Le but à atteindre était de rassurer les combattants.

Un long rapport de division signala, à s'y méprendre, que, dans la nuit, au cours des relèves, des signaux optiques suivis de bombardements avaient lieu dans une direction donnée. Un sapeur télégraphiste, consulté, avait traduit des lambeaux de phrases : « Soir... lève... troupe... » Cela paraissait sérieux. Le point d'émission était situé dans la plaine des Flandres belges,à proximité du village d'Elverdinghe, à environ trois kilomètres de la ligne de feu. L'aile droite française et l'aile gauche anglaise s'appuyaient sur cette petite localité détruite et inhabitée.

Un soir de relève, en effet, vers 21 heures, les signaux reprirent d'intensité pendant le passage d'un régiment allant prendre position. Il faisait une nuit d'encre ; le terrain, légèrement humide, feutrait le pas des combattants. A quelques centaines de mètres à l'est, chez nos amis anglais, le canon tonnait. De ci, de là, des 240 tombaient et éclataient avec ce « pflaff » brisé bien connu. Nos alliés avaient une manière à eux de harceler le boche en ne lui laissant aucun moment de répit. Celui-ci, parfois, ripostait.

Toutes les mesures de précautions avaient été prises pour tenter la capture de l'espion. A une heure H, les agents du C. E., postés en nombre sur le terrain, se diri-

gèrent à pas de loup, revolver au poing, dans la direction des signaux. Une marche convergente à travers champs les conduisit jusqu'aux abords d'une ambulance chirurgicale de première ligne, édifiée en bordure d'un chemin par lequel défilaient en silence les troupes de relève. L'un des baraquements était muni d'une petite lucarne faisant face à l'ennemi et placée à hauteur d'homme, derrière laquelle brillait, avec éclat, une seize bougies. En passant devant cet objectif, les soldats, marchant sans alignement, occasionnaient involontairement de nombreux points et des traits de toutes dimensions. Vue de loin, l'illusion des signaux optiques était permise. S'il n'y eut pas d'arrestation d'espion, quelqu'un, à l'ambulance, paya d'arrêts sa négligence et l'on ne vit plus de signaux optiques les soirs de relève.

Un autre rapport signala des signaux lumineux dans la direction du clocher de Woesten (Belgique), près duquel se trouvait un moulin à vent dont les ailes étaient immobilisées par ordre.

Chacun sait que les moulins furent l'objet d'une surveillance attentive. Ne disait-on pas que les ailes, placées de certaine manière, signifiaient une indication à l'ennemi ?

A des heures variables de la nuit, des signaux apparaissaient par traits verticaux et horizontaux. Quelques nuits d'observation ne donnèrent aucun résultat. Les signaux continuaient à paraître par intermittence, à plusieurs heures d'intervalle. On résolut de placer un guetteur sur un arbre, à proximité et dans la direction du clocher. La sentinelle, haut perchée, fatiguée sans doute de n'apercevoir que des fusées éclairantes, commit, dès le premier jour, l'imprudence d'allumer quelques cigarettes. Le lendemain un obus boche atteignait de plein fouet le sommet du clocher qui s'écroula avec fracas.

L'explication des signaux ne tarda pas à être connue.

Tous ceux qui ont parcouru cette région en voiture automobile savent que nos frères d'armes belges montaient une garde vigilante dans leur petit coin de terre non envahi. Pas un carrefour de route qui ne fût surveillé nuit et jour par des gendarmes. La nuit, ceux-ci étaient munis d'une lampe tempête pour faire les signaux d'arrêt aux rares véhiculesautomobiles qui se risquaient, feux éteints, dans cette zone voisine de la ligne de feu. Il se produisait ceci : le ronflement d'un moteur approchait-il sur la route ? le gendarme élevait et abaissait sa lanterne pour signifier l'arrêt. Dès qu'il avait vérifié l'identité des occupants, il agitait son fanal de droite et de gauche afin d'indiquer que la voie était libre. Des toiles furent dès lors placées en bordure sur chacun des côtés de la route et les troupes ne virent plus ce qui les avait un moment tracassées.

Un soir, vers dix heures, un guetteur signala deux fusées vertes et une fusée rouge, émises dans la direction d'un bois voisin de son poste d'observation. Le téléphone fit des appels. Les troupes en cantonnement furent alertées. De puissantes voitures sillonnèrent les routes à la recherche des agents de l'ennemi.

L'une des voitures dut traverser un village occupé par un état-major anglais. Halte ! fit une sentinelle, son arme braquée sur les automobilistes. Examen des laissez-passer, conciliabules. Le fils d'Albion ne voulut rien entendre pour laisser aller plus avant la voiture.

— Prenons par l'autre rue, dit un des passagers.

Quelques coups de volant... Halte ! Nouvelle présentation de papiers.

— *Good night,* dit le factionnaire, en posant la crosse de son fusil à terre.

Ce bonsoir signifiait : « Vous pouvez passer. »

Les recherches amenèrent les voyageurs à quinze kilomètres de leur point de départ, au milieu d'un terrain d'aviation. Les fusées vertes et rouge avaient été lancées

par des hommes du parc pour signaler leur direction à des avions de bombardement rentrant de mission.

Cette phobie des signaux lumineux fut exploitée par des mystificateurs avides de récompenses ou de permissions à titre exceptionnel. Il y eut des signaux simulés.

Le soldat ordonnance d'un capitaine commandant une batterie d'artillerie de campagne entra un soir vers onze heures, en titubant, dans le poste de commandement de son chef. L'homme hurlait de douleur en se frottant des yeux rougis ; sa face portait des traces d'un barbouillage de poussière grise.

Le soldat expliqua qu'ayant voulu se saisir d'un individu faisant en arrière de la batterie en position des signaux avec une lanterne à verres bleus et rouges, il avait reçu de l'espion une poignée de poivre à la figure.

Rapport urgent, porté par express à l'armée. Il fallait, disait-on, à tous les degrés de la hiérarchie, se débarrasser des espions qui infestaient le pays.

Mentionnons que, quelques jours auparavant, nos alliés belges avaient découvert, dans un trou d'obus, trois sous-officiers allemands, vêtus en scaphandriers, venus là, à travers la plaine inondée, pour relever des positions de batterie et s'informer des faits et gestes de nos voisins.

Interrogé, le militaire réédita avec force détails son histoire. Après avoir reçu la poignée de poivre dans les yeux, il était tombé sur les genoux au milieu d'une flaque de boue. Bien que n'y voyant plus, il s'était dirigé à tâtons vers la cagna du capitaine...

Une courte enquête auprès des cuisiniers de la batterie révéla qu'un paquet de poivre avait disparu de la cuisine, lieu ordinaire des assises du militaire. Sur la capote, sur le pantalon, pas la moindre trace de boue. Pressé de questions, l'homme, penaud, courba la tête et se tint coi.

La supercherie n'avait d'autre but que de se faire octroyer une permission pour l'Algérie, son pays d'origine.

La ville martyre de Reims donnait, avant la guerre, l'hospitalité à de nombreux Boches qui, croyait-on, avaient conservé des intelligences dans le pays. L'un des frères Mumm, fabricants de champagne, n'était-il pas chef d'escadron dans l'artillerie qui nous était opposée au delà de Reims ?

Cette ville doit détenir le record de l'espionnage présumé par signaux lumineux.

Les casernes Neufchâtel avaient la spécialité de recéler des espions une fois ou deux par semaine. Cependant, ce point de mire, situé à deux mille mètres des tranchées, était constamment battu en brèche par les canons allemands postés dans le massif de Béru et autour du fort de Brimont. Les espions devaient faire montre d'un réel patriotisme et de courage, pour s'y maintenir sous la mitraille !

Il devenait urgent de les arrêter ou de faire cesser cette légende de signaux lumineux constants vers les lignes allemandes.

Pendant quinze nuits, un personnel du service de sûreté de l'armée y fut mis en faction. Ces agents restèrent à leur poste sous les plus violents bombardements. Les signaux lumineux disparurent. La surveillance cessa momentanément. Quelques jours après, nouvelle alarme. Un artilleur aperçut des signaux à l'une des fenêtres les plus élevées des casernes ; il se rendit seul au-devant du danger. Mal lui en prit, car, à peine arrivé tout en haut des escaliers, il fut salué par plusieurs coups de revolver... L'espion prit la fuite...

Cette pétarade insolite avait alerté les mitrailleurs et les artilleurs du voisinage. Les issues furent immédiatement gardées, l'on fit des rondes. D'espion, point. L'artilleur revint, racontant à qui voulait l'entendre, avec un calme qui dénotait une grande maîtrise, que, sur le point de se saisir d'un individu coiffé d'une casquette grise,

celui-ci avait fait feu dans sa direction sans l'atteindre, puis avait disparu.

Malheureusement pour notre artilleur, le conte préparé était invraisemblable ; il dut reconnaître qu'il avait machiné la mise en scène.

Mais cette peur obsédante de l'espionnage par signaux lumineux, tout en faisant la part des réalités, eut du moins un résultat assez inattendu : celui de tenir les troupes en éveil.

X

Agents secrets.

Les agents secrets parvenaient généralement dans les lignes ennemies par les pays neutres ; un certain nombre y étaient déposés par avions ; d'autres s'y rendaient par les tranchées et les fils barbelés.

Les S. R. de ... s'occupaient plus particulièrement des premiers ; l'armée des seconds.

L'adjudant X..., homme dont l'audace égalait le courage, fut le premier des pilotes volontaires qui, à la Ve armée, réalisa le dépôt aller et retour par avion d'un agent dans les lignes ennemies.

Le regretté Védrines accomplit plusieurs prouesses de ce genre. Prouesses, oui ! plus dangereuses qu'un vol ordinaire au-dessus du territoire occupé : atterrir dans un lieu relativement inconnu, étudié sur la carte, loin de sa base et à l'arrière des lignes ennemies. L'avion pourrait-il reprendre son vol après l'atterrissage ? Risquer d'être fusillé, pour le moins fait prisonnier. Serait-il attaqué au retour par une escadrille de chasse ? Autant d'inconnues de nature à donner la chair de poule au plus brave.

Quant à l'agent, pris, il était fusillé sans recours. Il fallait des hommes énergiques, doués du plus grand sang-froid, prêts à tout. Leur vie, en quittant le terrain d'aviation, ne tenait qu'à un fil, et ils le savaient.

A la tranchée, au combat, le soldat frôle la mort à chaque pas : s'il tombe entre les mains de l'ennemi, sa vie est sauve. Pour l'agent, rien de semblable. Livré à ses propres moyens, circulant au milieu d'un guêpier, la moindre erreur peut lui être fatale.

L'agent déposé par avion demeurait un nombre variable de jours dans les lignes ennemies. Il repartait par la voie des airs, en possession des renseignements qu'il avait pu se procurer en liaison avec les services organisés sur place. Il était remplacé par un nouvel informateur venu avec l'avion qui le ramenait au quartier général de l'armée.

Chaque agent était porteur d'un certain nombre de pigeons-voyageurs, utilisés pour transmettre les événements urgents : concentration de troupes sur un point donné; attaque en préparation dans tel ou tel secteur, etc.

Par la suite, ces précieux volatiles plurent du ciel en grand nombre sur le sol sali par l'Allemand.

Un aéronef en miniature se chargeait de convoyer les messagers. L'appareil se composait d'un petit sphérique auquel étaient suspendus quatre paniers munis de parachutes, renfermant un nombre variable de pigeons-voyageurs et des journaux français ; des instructions y étaient jointes pour ceux qui en feraient la découverte.

Une note du service météorologique de l'armée pour indiquer la direction et la vitesse du vent, et les ballons partaient à la chute du jour avec leur chargement.

Par une ingénieuse combinaison d'horlogerie, les paniers, soutenus par leur parachute, tombaient doucement et à l'heure voulue par l'expéditeur.

Le lendemain à la première heure, de bons Français recueillaient les oiseaux, les restauraient et procédaient au lâcher. Chaque pigeon emportait une dépêche répondant aux questions posées. Les volatiles étaient envoyés par deux et emportaient le même message. Soit fatigue, soit que le lâcher eût lieu par temps défavorable, l'un

des pigeons pouvait rester en route ; le second avait des chances d'arriver à son colombier.

A la fin de mai 1918, les Allemands trouvèrent aux environs d'Hirson un pigeon épuisé, portant un message faisant connaître que des transports de troupes s'effectuaient vers le Chemin des Dames. Quelques jours après, le 27, l'offensive allemande dans ce secteur était déclanchée. Ce fut là, on s'en souvient, l'origine de la seconde bataille de la Marne.

Les procédés employés pour déposer les agents par avion et les moyens de transmission par pigeons furent découverts par les Allemands. Aussi eûmes-nous à déplorer la mort de quelques braves, vendus par des traîtres, qui payèrent de leur vie le dévouement à la patrie.

Un journal de Nice, ville d'où était originaire l'agent Mô, de la Ve armée, rapporta comme suit la fin tragique de cet agent :

COMMENT MEURT UN FRANÇAIS

Le bon Français dont on va lire la dernière lettre, écrite à ses parents, alors qu'il se savait voué immanquablement à l'assassinat par de lâches ennemis, Eugène Mô, non seulement est mort en brave, mais il a eu la force d'âme de s'entretenir avec les siens, longuement, par cette lettre, et de témoigner vaillamment tout son mépris à l'Allemand odieux, en clamant son amour pour la France.

De tels soldats tombent, mais ils ne meurent jamais dans le souvenir de tous ceux qui ont pu connaître leur trépas héroïque.

On ne lira pas sans une émotion profonde la dernière lettre d'Eugène Mô à ses père et mère, et celle qui la précède, d'un de ses camarades, M. Clément Ladurelle, à qui il en avait confié le dépôt avec mission de la faire parvenir :

Poix, le 3 décembre 1918.

Monsieur et Madame,

Après quatre années de captivité, je puis enfin aujourd'hui vous faire parvenir cette lettre qui m'a été confiée par votre fils, Eugène Mô, le 13 juillet 1915, dernier jour de ma captivité avec lui dans la prison de Rethel, car j'ai été trente-six jours en cellule avec ce pauvre ami qui a eu le malheur de tomber entre les

mains de ces barbares en faisant son devoir pour notre chère France.

Votre fils avait atterri à Suzanne, près d'Attigny (Ardennes) et il m'a dit qu'il avait été dénoncé par des gens qui travaillaient dans une ferme des environs de Suzanne.

J'ai appris que votre fils était mort en brave et au cri de : « Vive la France », le 5 août 1915, à Amagne-Lucquy-Gare et enterré au cimetière de Lucquy (Ardennes).

L'officier allemand commandant le peloton d'exécution a voulu lui bander les yeux, mais Eugène n'a pas voulu, et il lui a même craché au visage.

Voilà, Monsieur et Madame, ce que je peux vous dire sur les derniers moments de votre cher fils.

Recevez, Monsieur et Madame, les sincères salutations d'un ami de votre fils.

CLÉMENT LADURELLE.

à Poix, par Courtissol (Marne).

Lettre d'Eugène Mô.

Kultur ! Kultur !
France quand même :
Mon frère venge-moi ! et je te bénirai.

Prison de Rethel, 9 juillet 1915.

Mes bien-aimés parents,

C'est de ma triste cellule que je vous écris cette dernière lettre qui, hélas ! est mon dernier adieu à vous tous que j'aimais tant, ainsi que mon adieu à la vie et à ma chère France pour laquelle j'ai fait de grand cœur le sacrifice de ma vie, comme doit le faire tout bon patriote.

Je suis aujourd'hui à mon quarante-neuvième jour après ma condamnation à mort, et le soixante-cinquième depuis mon arrestation. Vous devez certainement être au courant de mon affaire, car elle a fait grand bruit dans tout le département. Hélène et sa sœur furent aussi arrêtées en même temps que moi ; Hélène doit être à l'heure qu'il est en Allemagne.

Je vous dirai que je suis étonné de mon calme, à l'heure où beaucoup d'autres s'exaspèrent. Je me suis énormément fait de mauvais sang au début, mais, aujourd'hui, je me suis fait une raison. Aussi j'attends avec calme et résignation le moment où l'on doit me conduire au poteau. Je ferai de mon mieux pour mourir crânement au cri de : « Vive la France », de sorte que vous

pourrez être fiers et vous consoler de ma mort en disant : « Mon fils est mort en brave. »

Certes, j'aurais préféré mourirle fusil à la main,j'aurais peut-être pu en tuer quelques-uns avant. Ma destinée voulait que je sois assassiné par mes ennemis. Je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pouvoir vous embrasser une dernière fois avant de me mettre en route pour mon dernier voyage.

Je vous demande pardon devant Dieu de tout le mauvais sang que je vous ai fait faire par mon caractère fantasque. Vous pourrez être fiers de moi et aller remercier de ma part M. le général Goiran de tout le mal qu'il se donna pour moi dans mes mauvais moments qui sont rachetés dignement. Dites-lui que j'avais mérité que l'on s'occupe de moi. Tôt ou tard, je m'en suis montré digne. Voilà comment je paye ma dette contractée envers tous ces messieurs qui s'occupèrent de moi l'année dernière.

On m'a proposé plusieurs fois des marchés odieux et qui auraient déshonoré à jamais notre nom. Avec mépris, j'ai tout repoussé. Hier encore, les chefs de l'espionnage allemand sont venus et m'ont proposé ma grâce à la condition de leur donner des renseignements. Je les ai reçus avec calme et ils me quittèrent dépités. Ils s'attendent à une faiblesse de ma part, mais je saurai tenir bon jusqu'à l'heure suprême.

Mon avocat, un officier allemand, a fait une demande de recours en grâce à l'empereur.J'ai une chance sur mille d'être gracié parce que j'ai pu prouver que j'étais soldat.On ne peut pas reprocher à un soldat de faire son devoir.

Tous les jours,je prie Dieu de vous garder longtemps et qu'il vous donne du bonheur dans votre vieillesse ; vous aurez, au moins, cette joie de voir mes frères et mes camarades revenir à leur foyer en vainqueurs. Vous verrez aussi une France plus libre, après cette terrible guerre, qu'elle ne chercha cependant pas.

Que puis-je vous dire sur moi-même ? Rien de bien grave.

Je souffre bien d'être tout le temps enfermé, car je dois vous dire que les premiers temps e dma captivité, j'avais droit à la promenade dans la cour de la prison (deux heures par jour) ; mais,depuis quelque temps, cela m'a été supprimé ? Ma seule joie, bien modeste d'ailleurs, consistait en quelques livres de littérature et un traité de philosophie. Le commandant de la place les fit brûler. Je ne sais vraiment comment qualifier de telles ignominies, mais ce qui me console, c'est que mes camarades sauront me venger de toutes ces lâchetés contre moi commises.

J'avais sur moi, le jour de mon arrestation, le portrait de mon petit neveu. Je le cachai si bien que, quand on me fouilla, ils ne purent le trouver ; ils l'auraient brûlé ou déchiré. Vous ne pouvez pas vous faire une idée de l'importance que l'on attache à de petites choses comme celle-là dans des moments si terribles. Aussi, je le garde sur mon cœur, et tous les jours je le contemple et l'admire ce bel innocent. En l'embrassant, c'est toute la famille que j'embrasse. Il ne me quittera pas un instant. Quand il aura l'âge de raison, il se rappellera de son oncle qui l'a tant aimé sans le connaître.

J'espère que mon beau-frère reviendra sain et sauf de cette guerre. Je fais des vœux pour lui ainsi que pour mon frère qui, à l'heure qu'il est, doit être au front aussi.

Dites aussi de ma part à tous les amis et connaissances, sujets italiens, combien j'admire l'entrée en ligne de l'armée italienne pour la défense de la plus juste cause. Vive l'Italie ! ma seconde patrie et celle de mes aïeux.

De ma prison, j'entends au loin le canon français. Je vous dirai même qu'il se rapproche et qu'il se pourrait bien qu'un jour, ce soient les soldats français qui viennent ouvrir la porte de ma cellule. Ces jours derniers, un aéroplane, que je suppose faisant partie de mon escadrille, est venu voler au-dessus de Rethel et a lancé trois bombes sur la ville. Mes camarades me vengeront, j'en suis certain. Je voudrais vous dire beaucoup de choses encore, mais hélas ! Je n'ai pas de papier et cette feuille me vient de ma chère Hélène, c'est tout ce qu'elle avait ici. Je dois donc terminer cette lettre un peu décousue, mais j'espère qu'elle vous parviendra, car la personne à qui je la confie est un bon Français et non un lâche comme il n'en manque malheureusement pas ici.

Je joins à cette lettre le meilleur de mon cœur et mes plus doux baisers à vous,que j'ai tant aimés. Adieu, mon cher papa, adieu, maman bien-aimée,et vous tous, Louis, Adeline, Pierre, François et ce brave Luigi. Ma dernière pensée sera pour vous tous. Mon dernier soupir : Vive la France !

Jeune encore en mourant, ils me verront sourire.

Celui qui n'a jamais cessé de vous aimer et qui se dit plus que jamais votre fils dévoué.

EUGÈNE MÔ
soldat aviateur, condamné à mort,
le 20 mai 1915 à Rethel.

Faites part de ma lettre à cette brave famille Lucus, qui fut ma seconde famille. J'ai laissé quelques affaires chez eux, ils se

feront un devoir de vous les faire parvenir. Dites leur que, dans ma captivité, je ne les ai pas oubliés non plus par la pensée.

Je les embrasse tous bien fort et que l'avenir leur soit favorable.

Hélène vous fera parvenir mes affaires civiles qui se trouvent dans notre malle à Reims ; entre autres un très bon pardessus en ratine, un joli costume gris et deux autres un peu usés ; une belle paire de chaussures vernies et un tas d'autres choses qui pourront servir à mon frère, tout cela étant de sa taille. Il y a aussi dans notre malle une aquarelle signée de Émile Verbrugge, un prix de Rome belge, et qui a une certaine valeur. J'espère qu'Hélène se fera un plaisir de la donner à M. Lucus en souvenir de moi, cela lui fera bien plaisir, étant collectionneur de tableaux. Je termine donc ainsi, car je n'ai vraiment pas la tête à moi. J'attends avec calme que l'on me sorte de cette terrible incertitude. Quant à la grâce, je n'y compte guère.

Encore une fois, très chers parents, soyez forts devant le malheur qui vous frappe. En voulant me frapper, ils ne font que m'honorer.

Adieu vous tous que j'aime. Adieu, mes amis, adieu le sport où je connus de si grands succès. Adieu, ma chère France. Je meurs content de t'avoir servie de toute mon âme.

Je vous embrasse de nouveau tous, mille millions de fois comme je vous aime.

Votre fils jusqu'à la mort et au delà.

EUGÈNE MÔ
condamné pour crime de haute
trahison, le 20 mai 1915, à Rethel.
Fusillé lâchement le...

Vive la France une et indivisible.

Triste mois de juillet, le 13, Saint-Eugène, le 14, Fête Nationale, et le 20, mon anniversaire. Mourir à 24 ans, en pleine jeunesse.

La personne qui vous fera parvenir cette lettre vous dira, aussitôt qu'elle pourra vous écrire, la façon dont je serai mort et comment se passèrent mes derniers moments.

Adieu ! adieu ! à tous courage et vengeance.

Eugène Mô fut assisté dans ses derniers moments par le prince Max de Saxe, aumônier catholique de l'armée saxonne.

Dans une lettre adressée aux parents du jeune homme, le prêtre relate la fin glorieuse de notre héros :

... Il ne cessa de témoigner de son plus ardent amour de la patrie française ; il avait demandé à être fusillé en uniforme militaire ; et en embrassant un drapeau français. Cette faveur suprême lui fut refusée. Il ne voulut pas qu'on lui bandât les yeux ; il ouvrit lui-même sa chemise et, montrant la place du cœur aux soldats qui devaient tirer, il leur dit de frapper juste, puis il tomba au cri de : « Vive la France » !

Parmi les milliers de morts de la grande guerre, trouvera-t-on une autre fin plus héroïque ?

La mission des agents du service des renseignements ne fut pas toujours facile. Les profanes auraient le tort de croire que les voyages d'un espion s'accomplissent sur un chemin de roses.

Nous empruntons encore à un article de journal l'odyssée de l'agent Preux, de la Ve armée.

Nous pourrions choisir d'autres exemples non moins dignes d'être contés. Prenons celui-ci, puisque la presse facilite notre tâche.

UN HÉROS, UNE POIGNÉE DE BRAVES

Dans la zone occupée bien des héroïsmes ont été méconnus.

Avant la guerre, Preux était préposé des douanes quelque part dans les Ardennes. Ardent patriote, caractère entreprenant, il fut à trois reprises débarqué par avion dans les pays occupés. Après avoir exécuté sa mission et renseigné nos armées par pigeons, Preux parvint à deux reprises à rentrer en France en gagnant pédestrement la Hollande malgré des dangers et des obstacles sans nombre qui parsemaient sa route.

Le 2 août 1916, l'avion du lieutenant Sénard déposait Preux avec quatre pigeons au lieu dit « la Chapelle », sur le territoire de Malvy, proche de Lavaqueresse. Il avait pour mission de fournir des renseignements sur l'ennemi et de détruire la voie ferrée dans la région de Nouvion-la-Capelle.

Deux personnes aperçurent l'atterrissage, MM. Fauchart et Furet. Ils abordèrent Preux et lui fournirent toutes indications nécessaires, de l'eau pour les pigeons, des vêtements civils pour lui-même. Il fit passer en France libre des renseignements précieux sur les agissements de l'ennemi. Si celui-ci avait battu en retraite, Preux devait faire sauter la voie ferrée d'Hirson à Busigny.

Du 2 août 1916 au 9 juillet 1917, Preux resta caché dans les bois cherchant à surprendre les faits et gestes des boches. Il eut à souffrir des intempéries du terrible hiver 1916-17, il devint perclus de rhumatismes. Toujours traqué, il essuya à plusieurs reprises les coups de feu des gendarmes allemands. Il arriva toujours à leur échapper.

Pour la population civile, il fut tour à tour marchand de beurre, fabricant de balais, prisonnier civil évadé ; les gendarmes boches croyaient « l'homme des bois » un simple braconnier.

Un jour, un policier teuton vint à la mairie de Lavaqueresse et prévint le secrétaire, M. Delvas, instituteur, que des braconniers se trouvaient dans les parages ; qu'une battue allait être organisée le lendemain pour les pincer, qu'il fallait prévenir les habitants de ne pas s'aventurer hors de l'agglomération. Preux, averti, se réfugia dans la maison Larive, du Vert-Buisson, qui hébergeait déjà deux Anglais. La famille Larive accueillit cordialement le brave douanier.

Les démarches les plus osées n'arrêtaient pas Preux dans l'accomplissement consciencieux de sa mission périlleuse. Il se faisait introduire dans les maisons ; les habitants faisaient jaser les boches cantonnés et, caché derrière une porte ou un rideau, il faisait son profit des renseignements livrés par le Germain.

Il nous est impossible de narrer tout ce que l'héroïque gabelou passa pendant ces onze mois. Le docteur Compain, qui le soigna à diverses reprises, M. Mayeur qui lui porta le laitage nécessaire à sa guérison, purent constater sa ténacité et son abnégation. Il habitait une hutte aménagée par lui dans un tas d'épines et devait se contenter de repas froids. M. le docteur Compain et le garde champêtre, M. Grégoire, lui portaient aux endroits convenus des vivres que M. Delvas prélevait sur le ravitaillement communal.

Le séjour de Preux, devenu Lucien Prévost, était encore rendu plus difficile par l'arrivée dans la région d'un déserteur allemand avec lequel il se rencontra forcément et dont il dut à certains moments partager la vie précaire. Malgré sa situation atroce, le courageux douanier refusa toujours les faux papiers qui lui auraient permis de se mêler à la population civile à titre d'évacué ; il n'avait qu'un but, rentrer en France non envahie.

Il partit le 9 juillet, vit sa femme et sa famille sans nouvelles de lui. Sa tête était mise à prix depuis 1915. Sa maison était surveillée. Malgré toutes ces difficultés, il resta quatre jours chez lui sans cependant révéler sa présence à son petit garçon qu'il se contenta de voir et entendre. Deux jours après, il arriva à Liége.

Il allait gagner la Hollande quand il fut trahi, arrêté et emprisonné dans les geôles allemandes pendant de longs mois. Il ne rentra qu'après l'armistice.

Si, au moment de son arrestation, les Allemands avaient connu la qualité de notre brave préposé des douanes, son compte eût été réglé en peu de temps par l'octroi dans le corps des douze balles réglementaires.

Un agent, retour de mission de courte durée dans les lignes ennemies, se présenta, après avoir franchi les tranchées allemandes, aux avant-postes français ; il était vêtu en tenue bourgeoise.

Un pékin en ce lieu ne pouvait être qu'un espion.

A l'officier qui l'interrogeait, il répondit :

— Je viens de chez les barbares.

— Comment ?

— Je viens de chez les barbares.

L'interpellateur crut cet homme fou. Ne pouvant tirer autre chose de cet étrange visiteur, il le fit conduire entre quatre baïonnettes au chef du secteur.

L'officier supérieur réitéra :

— Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ?

— Je viens de chez les barbares.

— Vous dites ?...

— Je viens de chez les barbares.

— Ah çà, mais...

— Je viens de chez les barbares. Mon..., si vous voulez savoir qui je suis et d'où je viens, téléphonez à l'état-major de l'armée.

Le malheureux s'efforçait de prendre une intonation de manière à se faire comprendre. Rien n'y fit. Cette réponse n'ayant pas convaincu le chef du secteur, celui-ci déclara :

— Vous êtes un espion et je vais vous faire fusiller.

Notre agent n'en menait pas large. Pris entre la consigne de ne souffler mot à quiconque de sa mission et la menace du poteau d'exécution, il n'en persista pas moins

à remplir fidèlement son rôle. Il ne dit rien et se laissa conduire, toujours encadré de baïonnettes, dans un local servant de prison où il fut étroitement surveillé.

A l'état-major de l'armée, le chef du S. R. ne voyant pas son agent revenir au jour fixé se rendit, le lendemain, aux nouvelles. Il s'adressa à un officier du secteur par lequel l'agent avait reçu l'ordre de rentrer.

Là, il apprit que,« Je viens de chez les barbares », était au secret depuis la veille.

— Mais c'est inconcevable, dit le chef du S. R., nous attendons de cet homme des renseignements de la plus haute importance et...

L'explication fut de courte durée. Les mots de passe : « Je viens de chez les barbares », par suite d'une erreur de transmission,n'avaient pas été communiqués au chef du secteur.

Il s'en fallut de peu cependant que l'agent,malgré ses dires,fût passé par les armes... Nous étions à une époque où l'on ne badinait pas.

XI

Un roman d'espionnage.

Nous le devons à un agent du S. R. de la marine italienne.

En mars 1917, le *Berliner Tageblatt* se fit l'écho d'un cambriolage quelque peu romanesque, commis au consulat d'Autriche-Hongrie à Zurich.

Un coffre-fort avait été fracturé et vidé de son contenu, lequel consistait en de nombreux documents secrets intéressant l'espionnage organisé en Italie par la nation qui avait le plus intérêt à connaître la capacité militaire de nos alliés.

Le coffre était, disait le journal, une merveille de construction à doubles parois d'acier, au milieu desquelles

circulaient des gaz asphyxiants, destinés à foudroyer l'imprudent qui oserait s'attaquer à cette forteresse.

L'aventure fut connue dans la suite.

Nos amis italiens, émus par les nombreux attentats commis dans la péninsule : coulage de navires, poudreries qui sautaient, etc., avaient appris par leurs agents que le siège de l'espionnage dirigé contre leur pays se trouvait vraisemblablement au consulat austro-hongrois à Zurich.

Un agent volontaire et d'un patriotisme éprouvé, nommé Papini, mécanicien d'une habileté consommée, tenta de résoudre l'énigme.

L'opération, on le conçoit, était dangereuse. A Zurich, le premier soin de Papini et de ses collaborateurs fut d'éloigner du consulat les veilleurs de nuit. Ceci fait, il pénétra dans l'immeuble pendant que ses amis faisaient le guet; il examina attentivement les lieux prit, l'empreinte des serrures ; il essaya même d'ouvrir le coffre-fort, mais sans succès.

Quelques jours après, le 25 février, à 10 heures du soir, muni d'instruments perfectionnés et mis au point, Papini revint à la charge. Nous étions en plein carnaval et Zurich s'amusait... L'audacieux cambrioleur s'évertuait fébrilement depuis plusieurs heures à forcer le bloc d'acier. A un moment donné, la première enveloppe du coffre-fort céda. Papini, trébuchant, recula à demi asphyxié : il venait de recevoir dans le visage un jet de gaz empoisonné. Revenu de cette émotion, le courageux agent se remit à l'ouvrage.

A trois heures du matin, il eut la joie de voir le monstre éventré. Avec le contenu, il remplit plusieurs valises, puis il sortit pour rejoindre ses aides. Le lendemain, tous étaient à Milan avec leur précieux fardeau.

L'inventaire des documents fut des plus instructifs. Non seulement les agents du contre-espionnage italien mirent sous les verrous une bande d'espions et de traîtres

impliqués dans différentes affaires, notamment celle relative à l'attentat commis contre le cuirassé *Leonardo da Vinci*, mais encore on eut, de l'autre côté des Alpes, la preuve de la fourberie de certain prélat allemand, camérier secret du pape, qui fut prié de repasser la frontière s'il ne voulait, par sa présence, créer des difficultés au Vatican, ou se faire mettre en prison.

Un conseil de guerre italien le condamna, par contumace, aux travaux forcés.

Tous les agents envoyés en mission à l'ennemi ne furent pas des héros. Il y eut quelques défaillances, très rares, ajoutons-le.

L'un d'eux, P..., passa à l'ennemi. Ce traître dénonça en Belgique des agents camarades de son service, qui furent passés par les armes.

D'autres simulèrent des voyages en zone occupée.

X... quitta la France, pourvu des fonds nécessaires pour mener à bien sa mission. A la frontière belge, il fut pris de trac et partagea la somme qui lui avait été remise avec le guide chargé de le conduire à destination.

A son retour en France, il raconta qu'ayant été arrêté à Anvers, les Allemands l'avaient conduit au S. R. de cette ville. Les bureaux étaient, dit-il, situés au premier étage d'un immeuble où trônait une femme surnommée « la Baronne », directrice du service. Les gardiens l'avaient laissé un instant seul dans une antichambre. Profitant de ce relâchement dans la surveillance, il avait descendu précipitamment les escaliers, avait bousculé deux sentinelles en armes et s'était enfui par les rues tortueuses de la ville. Quelques jours après, il franchissait la frontière hollando-belge.

Au cours de missions antérieures, cet agent avait recueilli et rapporté de précieux renseignements. La crainte d'être pris l'avait, cette fois, arrêté.

XII

L'ordonnance de von Below, commandant la 1re Armée allemande.

Les Allemands s'émurent. L'espionnite régna chez eux à l'état aigu et endémique. Aussi payèrent-ils la forte prime à la délation.

Les arrestations d'agents, pendant la guerre, furent dues, pour la plupart, à la trahison, à des atterrissages malheureux et non à l'habileté des agents du contre-espionnage ennemi.

Dans ce nombre, le capitaine de cavalerie X...s'évada des prisons allemandes et put rejoindre son armée.

Cette belle figure de soldat, ce brave à tous crins, fit plus tard payer aux Allemands son arrestation. On le revit à l'arrière-front ennemi en compagnie de son pilote préféré, l'adjudant X..., devenu capitaine.

Les dépôts d'agents et de pigeons voyageurs, l'attitude hostile de la population, incitèrent von Below, général d'Infanterie, commandant la première armée, à prendre des mesures coercitives. A la date du 18 mars 1917, il publia l'ordonnance suivante :

ORDONNANCE

En supprimant les ordonnances en vigueur jusqu'à ce jour, il est ordonné ce qui suit, pour tout le territoire de la première armée, y compris le territoire belge des étapes.

I

Tout officier ou soldat ennemi rencontré en arrière des lignes allemandes et encore en armes sera fusillé, s'il ne se rend pas à la première sommation.

II

Il est interdit aux civils de s'approcher des lieux de combat. Toute personne qui, sans autorisation, sera rencontrée sur le théâtre des opérations, qui dépouillera des soldats morts ou blessés ou qui, sans autorisation, s'occupera d'une façon quelconque des morts, sera fusillée sur le champ.

III

Toute personne qui franchira ou qui tentera de franchir les lignes des avant-postes allemands sera fusillée.

IV

Tout acte hostile dirigé contre les intérêts de l'armée allemande, contre les personnes faisant partie de l'armée allemande ainsi que contre celles qui s'y rattachent ou contre les objets ou matériaux appartenant à l'autorité allemande ou pouvant être utilisés par elle est interdit.

Sera considéré en particulier, comme acte hostile : toute action nuisible à la santé d'une personne, la destruction ou la détérioration d'armes ou d'effets d'équipement, de vivres, de matériaux de chauffage, de chevaux ou de bétail, de fourrages, de voitures automobiles et autres, de bicyclettes et motocyclettes, d'essence ou d'huile, d'installations de la voie ferrée, des lignes télégraphiques, téléphoniques ou de haute tension et du matériel nécessaire à l'installation des dites lignes.

V

Il est interdit de lancer des ballons et des cerfs-volants, de lâcher des pigeons-voyageurs, d'installer des stations radiotélégraphiques ou de s'en servir, de sonner les cloches sans autorisation et de fournir d'une manière quelconque des renseignements aux autorités militaires ou civiles des puissances ennemies.

VI

Toute infraction intentionnelle ou toute tentative de contravention aux prescriptions des § 1 à 5, ainsi que toute invitation ou incitation à en commettre, entraînera la peine de mort.

En cas de circonstances atténuantes, la peine de mort pourra être commuée en celle des travaux forcés à perpétuité ou une peine de dix à quinze années de travaux forcés. S'il s'agit d'un délit commis par négligence, la peine applicable pourra être celle d'emprisonnement.

VII

Toute démonstration anti-allemande est strictement défendue ainsi que la propagande de fausses nouvelles de guerre.

Toute infraction à cette prescription ou toute incitation ou invitation à en commettre, sera punie d'un emprisonnement pouvant atteindre un an, à moins qu'une peine plus sévère ne puisse être appliquée suivant les lois en vigueur.

VIII

Quiconque tentera d'empêcher, soit par la force, par menace ou par tout autre moyen, des habitants occupés de leur propre gré à des travaux exécutés pour l'autorité allemande ou surveillés par elle, sera puni d'un emprisonnement pouvant aller jusqu'à deux ans, à moins qu'une peine plus sévère ne soit applicable suivant les lois en vigueur.

IX

Tout ballon ou parachute, trouvé ou saisi en descendant en pays occupé, doit être remis, sans aucun retard, au poste militaire le plus proche (sentinelle, patrouille, garde ou commandanture), ainsi que tous les journaux, publications, feuilles volantes ou autres objets y étant attachés.

Si tel poste allemand n'est pas accessible sans laissez-passer spécial, tous les objets désignés ci-dessus devront être remis à la mairie la plus proche, contre reçu indiquant la date et l'heure de la remise. Le maire est obligé de les transmettre sans aucun retard à l'autorité allemande la plus proche sans en donner communication à personne.

Devront être remis aux mêmes postes et de la même façon tous les manifestes français, feuilles volantes, journaux ou autres publications imprimées depuis le début de la guerre sans l'autorisation allemande.

Les contrevenants aux ordonnances ci-dessus, de même les maires pour tout retard coupable dans la remise des ballons, etc.., seront punis d'emprisonnement pouvant aller jusqu'à cinq ans, et d'une amende pouvant atteindre 10.000 marks, ou d'une de ces deux peines, à moins qu'une punition plus sévère ne soit encourue.

X

Les personnes qui, pendant la guerre, faisaient partie d'une armée ennemie ou étaient à sa suite et qui se trouvent actuellement en tenue civile sur le territoire occupé par les troupes allemandes, seront punies de la peine de morte ou, dans un cas moins grave, de réclusion.

Quiconque aura nourri, logé ou aidé un soldat ennemi ou se sera dispensé de révéler, sans retard, l'existence d'un individu de ce genre à l'autorité militaire la plus proche sera puni de réclusion (5 ans au moins), plus d'une amende pouvant atteindre 10.000 marks.

Dans un cas moins grave la punition peut aller jusqu'à deux ans de prison ; en outre on pourra infliger une amende s'élevant à 3.000 marks ou n'appliquer qu'une de ces peines.

Cette prescription pénale ne comprend pas les soldats français ayant terminé leur service militaire et appelés lors de la mobilisation :

a) au service de réquisition des chevaux et voitures ;

b) au service de garde des voies ferrées ;

c) aux services auxiliaires (établissement de cantonnements, compagnies d'ouvriers, etc...)

A la condition qu'ils n'aient porté,pendant le service,ni armes, ni habit militaire, sauf les postes et patrouilles du service des gardes des voies ferrées, et qu'ils aient été régulièrement renvoyés après avoir fini leur tâche.

XI

Il est absolument interdit de parler aux prisonniers ou de leur passer des lettres, des vivres ou d'autres objets quelconques.

Les contrevenants à cette prescription seront punis d'un emprisonnement pouvant s'élever à trois ans ou d'une amende pouvant atteindre 10.000 marks.

XII

Toutes les armes blanches, à feu, tranchantes ou pointues (y compris les objets provenant d'héritages, ceux rouillés et hors de service, les fusils de chasse et toute arme faisant partie d'une collection ou servant d'ornement mural ou d'objet d'art), ainsi que les cartouches de tous genres, les explosifs et obus doivent être remis à l'autorité allemande.

Si des armes ou des cartouches sont trouvées, le détenteur ainsi que le propriétaire devront subir la peine de mort.

Dans un cas moins grave, surtout lorsqu'il sera constaté que les armes n'ont pas été cachées avec intention hostile ou que leur remise en a été négligée,ils seront frappés d'emprisonnement (réclusion jusqu'à 15 ans ou prison jusqu'à 5 ans). En outre on pourra infliger une amende s'élevant jusqu'à 15.000 marks ou n'appliquer qu'une de ces peines.

Les maires ou administrateurs des communes dans lesquelles :

a) on arrête un soldat ennemi ;

b) un soldat ennemi s'est caché ;

c) où on a trouvé des armes ou des cartouches,seront frappés d'emprisonnement (réclusion jusqu'à 15 ans ou prison jus-

qu'à 5 ans). En outre on pourra infliger une amende s'élevant jusqu'à 15.000 marks ou n'appliquer qu'une de ces peines.

Toute commune, dont la population est susceptible d'avoir sa part de responsabilité des infractions indiquées, devra s'attendre à une amende élevée.

XIII

Dans le cas où une personne, ayant commis l'un des délits mentionnés dans les articles précédents, ne pourra être découverte, ou ne pourra être rendue responsable, une contribution sera imposée à la commune sur le territoire de laquelle le délit aura été commis ou tenté.

Les habitants de la commune répondront solidairement avec leur fortune de la contribution imposée.

Q. G. de l'armée, le 13 mars 1917

VON BELOW

général d'infanterie.

Cet arrêté fut exécuté avec rigueur. Les finales de certains articles : « A moins qu'une peine plus sévère ne soit encourue », reproduction d'ordonnances antérieures, laissaient une marge aux juges allemands dans l'application de la peine et ils en firent largement usage au cours de l'occupation.

Témoin l'exemple ci-dessous :

7 mob. Etp. Komdtr.
IV. A. K. VII. A.

La Fère, le 10 janvier 1916.

PUBLICATION

Extrait de l'ordre de l'inspection du 8-1-16.

Les soldats français Duroiher Auguste, du 2e régiment de hussards, et Restoux Victor, du 136e régiment d'infanterie, ont été fusillés à Saint-Richaumont le 7 janvier 1916 parce que, en dépit de la publication de l'Inspection du 11 novembre 1915, ils ne se sont pas présentés aux autorités allemandes jusqu'au 20 novembre 1915, mais après la date fixée ont été attrapés en civil dans le territoire des étapes.

Annoncé à la connaissance publique.

FELDHOFF

Rittmeister et Kommandant.

Un placard analogue fut affiché lors de l'assassinat, le 14 mars 1916, à Laon, de M. Fricoteaux, maire d'Anguillancourt-le-Sart, de son adjoint, M. Évrard, et du garde-champêtre Derbois, dénoncés par la répugnante Alice Aubert, le lâche Reselle et quelques autres.

JEAN T...

FIN

LE RÈGNE DE LA VITESSE

—

L'énorme succès populaire du Salon de l'Automobile, et celui non moins grand des « circuits » tels que le Grand Prix de l'Automobile-Club de France, sont des phénomènes qui donnent à réfléchir.

Il est impossible de penser que les foules y soient attirées par la mécanique même de l'automobile. La perfection de celle-ci ne se révèle guère qu'aux initiés. Sans doute, le profane admire de confiance les lignes harmonieuses d'un beau châssis ou les formes élégantes d'une voiture de course bien racée, mais il ignore le prodige qui fait répéter les quatre temps d'un moteur jusqu'à quarante fois par seconde.

Au surplus, si ce goût de la mécanique était le seul attrait, on verrait le public s'extasier aussi devant l'inouïe complexité d'un métier à tulle ou devant les mouvements quasi-intelligents de certaines machines-outils modernes. Or, il est facile de le constater, la section de mécanique des expositions est presque toujours désertée.

Les curieux qui se pressent autour des barrières d'un circuit, et ceux qui visitent le Salon de l'Automobile, n'ont pas et n'auront, pour la plus grande partie, d'autre véhicule à leur disposition que l'autobus départemental ou parisien ou tout au plus un taxi. Ils sont attirés par ces spectacles parce que l'automobile est un engin de vitesse qui accroît les possibilités humaines.

Au dernier Grand Prix de Tourisme, qui précédait le Grand Prix de Vitesse, les grosses voitures de tourisme, chargées de lourdes carrosseries et rationnées chi-

chement en essence par un règlement trop sévère, passaient néanmoins devant les tribunes à plus de 90 à l'heure. J'ai cependant entendu tomber cette appréciation dédaigneuse des lèvres d'une petite dame trop blasée: « Ils ne vont pas assez vite, ce n'est pas une course. » A la petite dame du circuit, les voitures de tourisme paraissaient aussi lentes que les diligences de Charles X à l'homme de 1850.

§

En effet, la conquête de la vitesse a toujours été le rêve des hommes et ce rêve n'a guère pris corps que depuis cent ans à peine. Auparavant, les étapes de cette conquête ont été d'une lenteur extraordinaire au cours des âges. Pendant un temps immémorial, l'homme n'a su se transporter que par ses propres forces et tous ses progrès, en dehors de la voile, ont surtout consisté à utiliser la rapidité de déplacement des animaux.

L'homme est, en effet, un des animaux les plus lents de la création. C'est une larve qui se traîne avec peine à la surface de la croûte terrestre. La plupart des êtres sont plus « vites » que ce bipède mal construit pour la course, et dans un match qui réunirait en compétition un exemplaire de chacun des animaux du globe, l'homme serait probablement dans les bons derniers et tout au plus au rang du mouton.

§

On a coutume de dire que les profondes transformations sociales du XIXe siècle et de notre XXe siècle sont dues à la découverte de la vapeur, de l'électricité et du moteur à explosion. L'influence de ces découvertes n'a été si profonde que parce qu'elles sont génératrices de la vitesse dans toutes les branches de l'activité humaine. L'homme a pris le goût de la vitesse, c'est un virus nou-

veau qui lui a été inoculé. Aussi bien dans les déplacements que dans tous les actes de la vie, la recherche de la vitesse est la préoccupation dominante de la vie moderne.

En fait, aller vite, penser vite, travailler vite, sont autant de moyens de prolonger la vie. Le temps, en dépit des mesures astronomiques, est une notion purement anthropomorphique. C'est une fiction commode pour mettre à la portée de nos sens infirmes la succession des événements. La multiplication des sensations par la suppression des temps morts de l'activité humaine allonge évidemment la durée utile de la vie.

Le métropolitain qui permet à l'employé parisien de gagner chaque jour une heure sur son transport accroît par cela même le temps actif de sa vie de 1350 journées de travail de 8 heures en trente ans, c'est-à-dire de près de quatre années.

Tout le monde connaît la progression suivie dans la vitesse des transports. Sur route ou sur rail, elle a presque décuplé depuis cent ans, depuis les 16 kilomètres à l'heure des diligences aux 180 kilomètres des voitures de course. Ce dernier chiffre pourrait être aisément atteint par le chemin de fer si les voies étaient plus solides. La vitesse « terrestre » paraît d'ailleurs être limitée aux environs de deux cents kilomètres à l'heure. Ce record a été atteint et même dépassé sur de courtes distances par des engins spéciaux, mais les difficultés viennent non pas de la puissance du tracteur, mais surtout de la résistance de l'air et encore plus de la résistance mécanique du chemin de roulement, route ou voie ferrée. Pour dépasser 120 kilomètres à l'heure, vitesse normale atteinte aujourd'hui, il faudrait des routes ou des voies spécialement construites dans ce but et il n'est pas impossible de prévoir qu'il en sera ainsi avant longtemps, à cause de à la concurrence de l'avion.

Ce dernier a fait franchir une nouvelle étape. La résis-

tance de l'air, qui croît avec le carré de la vitesse, est le seul obstacle à ses possibilités, mais l'utilisation des hautes régions de l'atmosphère, où l'air est moins dense, permettra sans doute de réaliser commercialement des vitesses de l'ordre de 4 à 500 km. à l'heure.

Ceci ne tuera donc pas cela. Pour réaliser des vitesses très supérieures aux vitesses terrestres, l'avion devra s'élever très haut et le temps perdu pour l'ascension et la descente feront notablement baisser la moyenne commerciale, si le trajet est trop court. Pendant plus d'un siècle, les transports terrestres subsisteront encore, mais ils seront réservés aux trajets relativement courts de quelques centaines de kilomètres, car avec des voies améliorées, ils seront encore plus rapides que l'avion et probablement plus économiques. L'engin aérien, par contre, détrônera tous les transports maritimes que la résistance de l'eau condamne à une irrémédiable lenteur.

§

Taylor, mort en 1916, en pleine force d'âge, fut un génie de la vitesse. La vie de cet homme admirable est un magnifique exemple de labeur et de ténacité que l'on devrait donner en modèle à nos enfants. Taylor n'est guère connu du grand public que par son «système». Il a appris aux ingénieurs à organiser scientifiquement le travail, à en accroître la rapidité, et par là le rendement, en économisant tous les mouvements inutiles à son accomplissement. Mais son grand œuvre, connu seulement des spécialistes, consiste dans ses travaux sur la coupe des métaux. Par d'innombrables expériences, dont l'énumération seule force au respect, et vingt ans de travail acharné, Taylor a déterminé les conditions optima du travail rapide des métaux. Il a défini la forme des outils, indiqué les meilleures vitesses de coupe, les angles sous lesquels on devait attaquer tel ou tel métal et surtout conduit à la découverte de l'acier dit rapide, universel-

lement employé aujourd'hui dans la fabrication des outils. Du coup les temps d'usinage des métaux se sont trouvés réduits dans de très fortes proportions, souvent de dix à un. Taylor a doté l'industrie d'une méthode de travail merveilleuse que les hommes, malheureusement, se sont empressés d'appliquer aux œuvres de destruction.

On peut dire, sans crier au paradoxe, que Taylor est le plus grand tueur d'hommes qui ait jamais existé, car sans lui, sans ses travaux, aucun des belligérants n'aurait pu produire avec cette rapidité les énormes quantités de canons, d'avions, de tanks et surtout d'obus qui ont rendu la grande guerre si meurtrière.

§

Au surplus, malgré sa longueur apparente, cette guerre a été essentiellement une guerre de vitesse.

Napoléon disait déjà qu'il faisait la guerre avec les jambes de ses soldats. La tactique n'a pas changé et les jambes des soldats ont été remplacées par les engins qui ont dû se montrer plus « vites » que ceux de l'adversaire. L'avion le plus rapide battait infailliblement l'avion le plus lent. Le canon de 75 était supérieur au 77 allemand parce qu'il pouvait en un temps donné tirer plus d'obus, et c'est grâce à nos moyens de transports automobiles, plus puissants que ceux des Allemands, que nous avons pu parer à l'insuffisance des voies de rocade de notre front. Sur mer également la vitesse a primé la puissante masse.

A la guerre, comme nous allons le voir pour les machines, la vitesse augmente la puissance militaire, parce que cette dernière est aussi le produit du nombre par la rapidité de déplacement.

§

Partout dans l'industrie on recherche la vitesse. Tous

les progrès réalisés, dans quelque ordre que ce soit, sont dus à ses applications. Une grande loi de mécanique élémentaire nous apprend que la puissance, c'est-à-dire en fin de compte l'efficacité, de tout ce qui se déplace ou de tout ce qui tourne est le produit de la vitesse par l'ef- ou le couple.

Or le couple est essentiellement fonction des dimensions de la machine. On ne peut agir sur lui qu'en augmentant ces dimensions, c'est-à-dire le poids et par là le prix de la machine. Mais le prix d'une machine influe sur le prix de revient de l'objet fabriqué ou du service rendu, puisque ce prix de revient est grevé de l'intérêt et de l'amortissement du capital immobilisé par la machine. La vitesse, elle, est gratuite ; c'est en quelque sorte l'élément impondérable de la puissance dont la valeur n'a pas de limites théoriques (1). Elle n'en connaît d'autre pour l'instant que la résistance des matériaux et l'ingéniosité des dispositifs qui lui permettent de se développer.

Aussi tout l'esprit inventif des ingénieurs tend à accroître la puissance des machines, sans augmenter leur poids et uniquement en agissant sur la vitesse.

La machine à vapeur en offre un premier exemple frappant. Nous admirions, il y a vingt ans, les majestueuses machines horizontales qui donnaient, par leur masse, leurs bielles puissantes, leurs volants énormes, une remarquable impression de force. Aujourd'hui, on leur substitue de minuscules turbines à vapeur qui atteignent des vitesses qui nous semblent prodigieuses pour l'instant et qui sembleront peut-être ridicules à nos petits-fils. On voit alors dans certaines usines électriques déjà anciennes, mais en voie d'agrandissement, un immense hall occupé par une batterie de machines horizontales à piston, et au bout du hall un petit engin, camus et

(1) Toutefois, il a été démontré récemment qu'aucune vitesse ne pouvait dépasser celle de la lumière, mais il y a de la marge !!!

compact, qui tiendrait aisément dans un de nos appartements parisiens et qui pourtant, à lui seul, produit plus de courant électrique que toutes les autres machines réunies.

Les progrès du moteur à essence ont été dans ce sens vertigineux. Le technique de ce moteur, âme de l'automobile moderne, a été en effet très rapidement mise au point et depuis quinze ans ses organes n'ont pas changé, mais la vitesse de rotation ou de déplacement de ceux-ci atteint des valeurs qui eussent semblé inaccessibles aux premiers ingénieurs de l'automobile. Ainsi d'un moteur de deux litres de cylindrée dont la puissance dépassait péniblement 15 chevaux il y a quinze ans, on tire aujourd'hui jusqu'à plus de 100 chevaux.

Grâce aux travaux de Taylor et à toute une série de dispositions ingénieuses, nos machines-outils modernes taillent l'acier plus vite que l'on ne travaillait le bois autrefois. Les progrès sont si rapides dans cet ordre d'idées que certaines machines se démodent bien avant d'avoir pu être amorties, uniquement parce que l'on invente une machine qui travaille trois ou quatre fois plus vite sans coûter plus cher.

Cette recherche de la vitesse apparaît même dans le domaine agricole, pourtant le plus lent à s'émouvoir. Pas un paysan ne consentirait à battre les céréales au fléau, le fauchage manuel va disparaître, on vend plus d'automobiles dans les campagnes qu'à la ville et bientôt les animaux de trait, trop lents, céderont la place aux tracteurs plus rapides pour tous les travaux de labourage ou de hersage.

§

La raréfaction de la main-d'œuvre due à l'immense hécatombe de la guerre, l'invincible poussée sociale vers la réduction du nombre d'heures de travail, sont autant

de facteurs qui ont puissamment contribué aux progrès de la vitesse dans toutes les branches de l'activité humaine.

Il y a là, et bien que nous aimions la vitesse pour elle-même puisque les spectacles de vitesse pure ont toujours la faveur du public, une sorte de réaction de défedse qui permettra à l'humanité de se remettre assez rapidement de la grande secousse où elle a failli périr.

La vitesse est reine, nous lui renndos un culte qui est justifié puisque, sans augmenter notre effort, elle augmente nos possibilités et multiplie nos sensations. Sans nous en rendre bien compte, ce culte est de tous les instants. Notre parqle ne connaît plus la distance grâce au téléphone, nous trouvons le taxi trop lent bien souvent, et le succès des grands magasins est surtout dû à ce qu'ils évitent les pertes de temps dans les achats multiples et de nature différente.

Toute la puissance de la presse moderne réside dans sa rapidité d'information, si intensément désirée par le public qu'un journal se couvrirait de ridicule en annonçant une nouvelle de l'avant-veille.

La vitesse est le facteur de beauté de la plupart des sports et c'est surtout elle que le public goûte plus ou moins consciemment.

Si, en boxe, les favoris de la foule sont ceux qui frappent le plus fort, le plus courageusement et le plus longtemps, il n'en reste pas moins vrai que l'efficacité d'un coup est proportionnelle au carré de la vitesse avec laquelle il a été porté et en définitive, à poids égal, le boxeur le plus vite remporte le plus de victoires.

La beauté du rugby nous a été révélée du jour où nous avons compris qu'un match ne se gagnait pas en bousculant les adversaires et que la masse de la ligne des avants devait être intelligemment mise au service des trois quarts pour leur permettre de développer leurs combinaisons et déployer leur vitesse.

Les sprinters du cyclisme ont toujours connu des gloires populaires beaucoup plus éclatantes que les stayers. Les hommes de fond sont admirés, mais les hommes de vitesse sont des idoles. Avoir du fond, c'est avoir de la volonté et posséder des qualités physiques développées par un entraînement raisonné ; beaucoup d'hommes y parviennent. Dans tous les sports,on devient stayer, mais on naît sprinter, et l'amour des foules va toujours vers ceux qui par leur vitesse dépassent les possibilités que l'on accorde communément aux hommes.

Le cheval de course qui tend désespérément ses naseaux vers la ligne d'arrivée, l'athlète qui termine un cent mètres, la poitrine en avant, la figure convulsée par la grimace sublime de l'effort, le rush final d'un sprinter cycliste, qui, les muscles saillants, semble littéralement jeter sa machine en avant, sont autant de spectacles qui empoignent le cœur des hommes. Les foules, à ce moment précis, ont une âme commune dont l'angoisse précède le coureur. Tout effort comporte sa beauté, mais celle-ci ne devient tangible que si le résultat de l'effort se traduit immédiatement par une rapidité qui semble dépasser les limites de la nature.

Quoi qu'en puissent penser les poètes et les rêveurs, il faut nous résigner à vivre vite. Les progrès que nous ferons en ce sens nous permettront de nous tirer du chaos économique dans lequel nous vivons. Le temps est une denrée dont le prix s'accroît chaque jour. *Times is money,* les Anglo-Saxons ont raison. Notre race latine, d'esprit vif et de compréhension rapide, est certainement la mieux douée qui soit pour comprendre la valeur de cet adage. Apprenons à nos enfants à connaître la valeur d'une minute et à introduire dans les actes de leur vie le facteur « Temps » dont nos aïeux n'avaient cure.

PHILIPPE GIRARDET.

LE
JOURNAL INTIME DE NICOLAS II

—

L'année dernière, la maison d'éditions russes « Slovo », à Berlin, a fait paraître deux gros volumes des lettres de l'impératrice Alexandra Feodorovna à son mari l'empereur Nicolas II. Chacun de ces volumes contient le texte anglais et la traduction russe de ces très intéressantes lettres. Dans la courte préface de cette édition, le traducteur ne dit pas un mot de l'origine de ces lettres, ni si la traduction a été faite directement sur le texte original. On sait que cette correspondance ainsi que journal intime de Nicolas II ont été trouvés après le massacre de la famille impériale, dans un coffret de bois qui fut remis au gouvernement des soviets. Dans le volume III des *Archives Rouges*, revue publiée à Moscou, est paru un court article de M. Serguéiev, sur l'édition de Berlin des lettres de l'impératrice. Comparant les textes de l'édition « Slovo » et les originaux conservés à Moscou, l'auteur établit que l'édition « Slovo » a été faite d'après une copie que les éditeurs sont parvenus à se procurer et que le texte publié est, sauf quelques erreurs, sensiblement conforme à l'original.

Le journal intime de Nicolas II, que publie également « Slovo » est évidemment une copie de l'original, plus défectueuse que celle des lettres de l'impératrice. Se taisant de nouveau sur l'origine de leur texte, les éditeurs disent, dans la préface, que Nicolas II tint son journal pendant des dizaines d'années — presque jusqu'à sa mort — avec une régularité extraordinaire.

Naturellement le volume publié est loin d'être le journal

complet (celui-ci formerait une douzaine de volumes); ce sont des fragments, choisis par les éditeurs entre les dates du 1er janvier 1890 au 5 août 1906, avec de nombreuses interruptions, intéressant des périodes plus ou moins longues — de quelques jours à des années entières. D'ailleurs les éditeurs mentionnent dans leur préface qu'ils ont omis maints passages, se bornant à les résumer, à cause de leur monotonie. De ce fait cette publication perd beaucoup de sa valeur historique; mais, même fragmenté, ce journal reste un document du plus haut intérêt. Il éclaire d'une façon remarquable toute la psychologie de Nicolas II et explique son règne, toutes les fautes et les folies de cette période de l'histoire russe pendant laquelle le gouvernement, et surtout la Cour, avaient l'air de mener à l'abîme, sciemment, volontairement, la Russie et la dynastie.

Le journal publié commence, comme nous l'avons dit, en 1890. C'est une date importante pour le futur empereur encore héritier du trône; elle marque un grand changement dans son existence : il a terminé ses études « définitivement et pour toujours », écrit-il. Or il s'agit d'études spéciales, militaires, dont les leçons lui étaient données par deux professeurs de l'Académie militaire : les généraux Leer et Pouzyrevski. Quant à l'instruction générale, elle était « terminée » depuis quelques années déjà. Dans ses *Souvenirs*, le comte Witte fait maintes remarques ironiques et cruelles sur l'instruction et l'éducation de Nicolas II. Evoquant le témoignage de Pobiedonostzev, Witte dit que les professeurs de Nicolas II devaient se borner à lui faire des leçons sans jamais l'interroger. Comme on le voit d'après son journal, à cette époque de sa vie, sauf les orgies, le théâtre, les bals et quelques exercices militaires, rien n'intéresse le futur empereur de Russie. A la date du 6 janvier 1890, nous lisons :

J'aurais beaucoup voulu faire l'exercice avec une compagnie de hussards, mais j'avais oublié d'en demander l'autorisation à papa. A la cérémonie religieuse j'étais à côté de tante Marie. Nous

avons déjeuné dans la salle de malachite. Vorontzov et tante ont été avec nous au patinage. Nous nous sommes amusés et avons couru comme des fous. On a pris le thé chez Xénia avec les Chérémétiev. Nous avons dîné à 7 h. 1/2 et sommes allés au théâtre Michel où l'on jouait « Mlle Eve » — très charmant.

Avec des variantes assez insignifiantes c'est chaque jour la même chose. Par exemple, le 12 janvier, vendredi :

Je me suis levé à 10 heures et demi. Je suis sûr que j'ai une espèce de maladie du sommeil, puisqu'on ne peut m'éveiller par aucun moyen. J'ai reçu le lieutenant Machkov, qui a passé deux ans en Abyssinie. Nous sommes allés au patinage sans les Vorontzov. Après un léger dîner, nous sommes allés au théâtre Alexandre. C'était le bénéfice de Mme Savina, on a joué « La fiancée pauvre ». On est allé souper chez Pétia, on s'y est saoulé assez bien et on s'est beaucoup amusé.

Et tout le long de l'année on soupe chez Pétia, chez Vorontzov, à la maison, ou avec des officiers de la garde, et on se « saoule », on s'amuse. C'est l'existence la plus vide, la plus pauvre qu'on puisse rêver. De temps en temps, Nicolas inscrit :

Assisté au comité des ministres; la séance a duré vingt minutes.

Tantôt il rentre à deux heures du matin, tantôt à quatre; on joue beaucoup à la roulette. Presque toutes les notes quotidiennes de février 1890 sont analogues à celle-ci:

J'ai travaillé une demi-heure avec Pouzyrevski. A 11 heures et demie je suis allé chez petite tante pour répéter notre nouveau spectacle. Sazonov assistait à la répétition et nous a donné des conseils. Tante Olga, l'oncle Michel et S. Dolgorouki ont déjeuné. Nous avons patiné, c'était très gai; le soleil brillait comme au printemps. Repas léger à huit heures, puis on est allé chez Sandro (1). On a joué à la roulette; j'ai perdu 9 roubles. Après cela on a soupé très gaiement et chanté en chœur.

Cette indifférence absolue de Nicolas pour les affaires de l'Etat se manifeste non seulement quand il n'est encore que

(1) Grand-duc Alexandre Mikhaïlovitch marié à l'une des sœurs de Nicolas II.

tzarévitch, mais aussi quand il est devenu empereur. Dans tout son journal on ne trouve aucune trace de quelque intérêt que ce soit pour les affaires politiques.

En revanche, ce qui remplit toute sa vie, ce qui absorbe tout son être, c'est l'immense amour dont son cœur déborde pour sa fiancée Alice de Hesse, ensuite sa femme, l'impératrice Alexandra Féodorovna. La guerre, la révolution, les troubles agraires, la perte des armées russes, le massacre des ouvriers, rien de tout cela n'existe pour lui, rien de tout cela ne l'intéresse. Il n'existe pour lui qu'une chose : son amour pour sa femme. De ce point de vue le journal de Nicolas II est, si l'on peut dire, « le chant de l'amour triomphant ».

L'empereur d'Allemagne vient-il en Russie avec son frère Henri de Prusse, dans le journal de Nicolas II nous ne trouvons de cet événement que cette simple mention :

A 8 heures et demie on est allé à la rencontre de Guillaume et de Henri. J'ai dîné avec eux sous la grande tente.

Cette note est de mai 1890. C'est à cette époque, au cours des manœuvres, que Nicolas II remarqua pour la première fois la ballerine célèbre Mme Kchesinskaïa, avec laquelle il eut une liaison qui dura jusqu'à son mariage. Dans ses souvenirs, le prince Volkonsky, ancien directeur des théâtres impériaux, parle, avec des détails curieux, de l'influence énorme de cette danseuse dans la direction des théâtres, grâce à son intimité avec l'héritier. Le 6 juillet, Nicolas note dans son journal, après avoir décrit quelques exercices pendant les manœuvres :

Après le dîner nous sommes allés au théâtre. Décidément Kchesinskaïa cadette m'intéresse beaucoup. J'ai soupé chez l'oncle Vladimir.

C'est cependant vers la même époque que Nicolas commence à noter dans son journal les sentiments que lui inspire sa future épouse. Le 20 août de la même année il écrit

Mon Dieu, comme j'eusse voulu aller à Ilinskoié (1). Il y a là-bas maintenant Victoria et Alice. Si je ne la vois pas maintenant, il me faudra attendre encore toute une année et c'est pénible.

Et le 26 :

Je me suis demandé longtemps si l'on me permettra ou non d'aller à Ilinskoié après les manœuvres.

Toujours fidèle à son sentiment pour Alice de Hesse, nous trouvons à la date du 21 décembre 1891 ce passage important :

Ce soir, chez maman, nous étions trois : maman, moi et Aprak(2). Nous avons parlé de la vie de famille, de la jeunesse d'aujourd'hui, du monde. Involontairement cette conversation a touché la corde la plus sensible de mon âme, a touché ce rêve, cet espoir, dont je vis de jour en jour. Il y a déjà dix-huit mois que j'en ai parlé avec papa. Rien n'est changé depuis ni en mieux ni en pire. Mon rêve est d'épouser un jour Alice de H. Je l'aime depuis longtemps, mais encore plus profondément, plus fortement, depuis 1889, quand elle a passé six semaines à Pétersbourg. Longtemps j'ai résisté à mon sentiment, tâchant de me tromper par l'impossibilité de réaliser mon rêve sacré.

Le seul obstacle, l'abîme entre elle et moi, c'est la question de religion. Il n'y en a pas d'autres et je suis presque convaincu que mes sentiments sont partagés. Tout est en la volonté de Dieu. Espérant en sa miséricorde je regarde l'avenir calmement et avec confiance.

Un mois plus tard, le 29 janvier 1892, Nicolas revient sur le même sujet.

Dans la conversation avec maman, ce matin, elle m'a fait allusion à Hélène, fille du comte de Paris, ce qui m'a mis dans une situation délicate. Je me trouve placé à l'embranchement de deux routes : moi, je veux aller d'un côté, maman, évidemment, désire que je prenne l'autre. Qu'adviendra-t-il ?

Dès lors, dans le journal de Nicolas II, il est de plus en plus souvent question d'Alice, et pendant son long voyage

(1) Propriété du grand-duc Serge, près de Moscou.
(2) Surnom familier de la princesse Obolensky.

en Egypte, aux Indes, au Japon, il pense souvent à elle. Du reste ce voyage, dans lequel le tzarévitch était accompagné de son frère Georges, du prince Bariatinsky, de Kotckoubéï, du prince Obolensky, de Volkonsky et du prince Oukhtomsky, tient peu de place dans le journal de Nicolas II : quelques notes laconiques et sans intérêt. Par exemple, le 17 novembre.

Sur le Nil. A midi nous nous sommes arrêtés à Louqsor, avons visité le temple ; ensuite, à âne, nous sommes allés au temple de Carnak ; une masse énorme, extraordinaire. Nous avons pris le café chez notre consul. Après dîner, en secret, nous sommes allés voir les almées. Cette fois c'était mieux : elles se sont mises nues et ont fait différents tours avec Oukhtomsky.

Les années 1891 et 1892 furent pour la Russie deux années de terrible disette. Dans les fragments publiés nous ne trouvons aucune mention de cette effroyable calamité, mais Nicolas commence son journal de 1893 par les paroles de l'empereur Alexandre III en réponse aux félicitations du nouvel an :

Dieu fasse que l'année qui commence s'écoule aussi heureuse et tranquille que celle qui vient de se terminer.

Le passe-temps du futur empereur reste toujours assez monotone. Ses notes sont du genre de celle-ci :

Nous avons regardé, à travers les trous de la clôture la Perspective Newsky (1).

Le théâtre, les soupers, les beuveries paraissent être comme auparavant les seules occupations de Nicolas.

Mais l'année 1894 apporte un changement radical dans son existence. En 1890, la princesse Alice de Hesse, venue en visite à Pétersbourg en vue d'un mariage possible, avait été éconduite. Mais l'amour qu'elle avait inspiré au tzarévitch devait triompher de tous les obstacles. Grâce à l'influence de la sœur aînée d'Alice, Elisabeth, mariée au grand-duc

(1) La famille impériale habitait alors le palais Anitchkov, sur la Perspective Newsky.

Serge, grâce à la nécessité — vu la maladie grave d'Alexandre III, — de marier l'héritier le plus tôt possible, la question du mariage avec Alice de Hesse fut reprise et cette fois résolue positivement. Accompagné de deux de ses oncles et d'une suite brillante, Nicolas se rend à Cobourg. L'aumônier de l'empereur, Ianychev, qui a reçu la mission de convertir à l'orthodoxie la future impératrice, et Mlle Schneider, qui est chargée de lui apprendre le russe, sont également du voyage. Les fiançailles sont entourées d'une mise en scène imposante ; la grand'mère de la fiancée, la reine Victoria, est venue exprès de Londres pour cette solennité. Guillaume II, qui prend un vif intérêt à cette union, est aussi présent.

Nicolas, fiancé officiellement, continue son journal, qui, dès lors, change un peu de caractère, car il en a ouvert les pages à sa fiancée. Celle-ci ne lit pas encore le russe, mais elle inscrit en anglais, sur le cahier du journal de nombreuses notes qui la caractérisent merveilleusement. A côté des serments d'amour passionnés, ce sont des appels à la bénédiction de Dieu et des saints, des sentences religieuses et morales empruntées à des livres anglais, français et allemands. C'est désormais un véritable duo d'amour qui s'écrit sur les pages de ce journal.

Il y a quelque chose de merveilleux, écrit-elle, dans l'amour de deux âmes qui se fondent en une seule et qui ne se cachent pas une seule pensée l'une à l'autre. La joie et la souffrance, le bonheur et la douleur, ces âmes partagent tout et, du premier baiser au dernier soupir, elles ne chantent que l'amour.

Ailleurs :

Mon trésor, que Dieu te bénisse et te garde ! N'oublie jamais celle dont le désir le plus ardent est de te rendre heureux.

Je rêvais que j'étais aimée. En m'éveillant je me suis convaincue que c'était la réalité, et, à genoux, j'ai remercié Dieu. Le véritable amour est un don de Dieu, chaque jour plus profond et plus fort....

Chaque langue a un mot sacré ; en anglais : Forget me not, en français : Souvenirs...

Dors heureux et que les vagues douces te bercent, écrit-elle quand Nicolas s'embarqua pour rentrer en Russie. Ton ange gardien veille, je t'embrasse tendrement...

Je suis à toi, tu es à moi, sois-en sûr. Tu es prisonnier dans mon cœur et la clé est perdue et tu y resteras toujours, cher Nicky...

Ne dis jamais de mal des hommes : l'amour, l'amour, l'amour. On ne se lasse pas de répéter ce mot, n'est-ce pas ? Sois béni !

Mais dans une de ces notes écrite pendant son séjour en Crimée, quand l'empereur Alexandre III, atteint d'un mal incurable, se meurt dans son palais de Livadia, Alice de Hesse laisse deviner le rôle qu'elle jouera plus tard devenue impératrice, quand pourra s'exercer librement tout l'ascendant qu'elle a pris sur le faible Nicolas II.

Avec insistance elle recommande à Nicolas de ne pas oublier qu'il est le futur empereur et d'exiger que les médecins qui soignent Alexandre III fassent leurs rapports sur l'état de l'auguste malade avant tout à lui et ne prennent d'ordre que de lui.

Mon cher garçon, je t'aime si tendrement, si profondément. Sois ferme et ordonne au Dr Leyden (1) et à l'autre de venir chez toi, chaque jour, te dire dans quel état ils le trouvent, et tous les détails de ce qu'ils jugent nécessaire de faire pour lui. Ainsi tu seras le premier informé de tout et alors tu pourras aider à convaincre ton père de faire ce qu'il faut (2). Et si le médecin a besoin de quelque chose, qu'il vienne directement à toi. Ne permets pas aux autres d'être les premiers et de l'effacer. Tu es le fils préféré de ton père, et ils doivent t'interroger et prendre ton avis en tout. Montre ta volonté et ne permets à personne d'oublier qui tu es. Pardonne-moi, mon chéri.

Dans une autre note on voit que la future impératrice

(1) Célèbre médecin allemand qui soignait Alexandre III, avec le professeur Zakharine.

(2) Alexandre III était très rébarbatif aux prescriptions de ses médecins.

rêve sinon de dominer, du moins de régner à côté de son mari :

C'est une consolation de tâcher de vivre et d'agir comme nos chers défunts, de faire ce qu'ils auraient désiré que nous fissions et de s'appliquer à suivre leurs exemples.

Je suis sûre qu'ils sont près de nous, qu'ils nous aiment profondément. Tu as de nombreux devoirs très lourds. Que Dieu te donne la force de les accomplir et permets à celle qui bientôt deviendra ta femme de partager avec toi toutes les joies et toutes les tristesses.

Quant à Nicolas, toujours le même sentiment d'amour remplit son cœur. Le 5 avril 1894, il écrit :

Mon Dieu, quelle journée ! Après le café du matin, vers 10 heures, chez tante. Elles sont venues, Ernie et Alice. Elle a embelli étonnamment, mais elle avait l'air extrêmement triste. On nous a laissés seuls. Alors entre nous commença cet entretien que je désirais tant depuis si longtemps et dont, en même temps, j'avais peur. Nous avons causé jusqu'à midi, mais sans succès ; elle résiste toujours au changement de religion. La pauvre a pleuré beaucoup. Nous nous sommes quittés plus calmes.

Enfin Alice de Hesse finit par se laisser convaincre et le 8 avril les fiançailles ont lieu.

Jour merveilleux, inoubliable, dans mon existence, jour de mes fiançailles avec ma chère, mon incomparable Alice ! Après dix heures elle est venue chez tante Michen (1), nous avons causé ensemble et nous nous sommes expliqués. Mon Dieu ! quelle montagne tomba de nos épaules ! Quelle joie ce sera pour mes chers père et mère ! Toute la journée j'ai marché comme étourdi, ne comprenant pas bien ce qui m'arrivait. Guillaume était dans une chambre voisine et attendait avec les oncles et les tantes la fin de notre conversation. Tout à l'heure il est allé avec Alice chez la reine, ensuite chez tante Marie où toute la famille, dans la joie, s'est léchée. Après le déjeuner on est allé à la chapelle de tante Marie où a eu lieu un service de Grâces. Ensuite nous sommes tous partis pour Rozenau où l'on a organisé un bal à l'occasion de la nais-

(1) Grande-duchesse Marie Paolovna.

sance du petit Baby. Je n'avais pas envie de danser. Je me suis promené dans le jardin avec ma fiancée; nous nous y sommes assis. Je ne puis même pas croire que j'ai une fiancée. Nous sommes rentrés à la maison à 6 heures un quart, il y avait déjà un monceau de télégrammes.

Ensuite ce sont les journées entières passées avec la chère fiancée; ils lisent ensemble des romans anglais et français, entre autre *Matelot*, de Pierre Loti. Mais bientôt, le tzarévitch doit rentrer en Crimée, l'état d'Alexandre III s'aggravait et, le 20 octobre 1894, Nicolas écrit :

Mon Dieu, mon Dieu, quelle journée ! Dieu a rappelé à lui notre bien-aimé père. La tête me tourne. Je n'y puis croire tant l'horrible réalité me paraît invraisemblable. Toute la matinée nous sommes restés en haut, près de lui, sa respiration devenait difficile, à chaque instant il fallait lui donner de l'oxygène. A deux heures et demie il a reçu les derniers sacrements ; peu après les tressaillements commencèrent et la fin arriva. Le père Jean est resté à son chevet plus d'une heure, et lui tenait la tête. Il est mort comme un saint. Dieu, aide-nous en ces pénibles journées ! Pauvre chère maman ! Le soir, à 9 heures et demie, il y a eu service funèbre dans la chambre. Je me sens anéanti. Ma chère Alice souffre de nouveau de la jambe.

Nicolas est devenu empereur, mais en vain cherchons-nous dans son journal la trace de ses sentiments de souverain chef autocrate d'un peuple de 180 millions d'hommes. Des détails sur les funérailles, l'amour passionné pour sa jeune et belle femme, le souci d'organiser le nid familial, c'est tout ce qui intéresse et retient l'attention du jeune empereur.

Le gouvernement bolcheviste a publié des documents desquels il résulte qu'aussitôt sur le trône Nicolas II reçut un projet de constitution pour la Russie. Sans même le lire, après avoir parcouru seulement les premières lignes, il écrivit en marge : « Charabia ». Dans ses *Mémoires* le comte Witte raconte que Dournovo, président du comité des ministres, au moment de la mort d'Alexandre III, lui dit

de Nicolas II : « Ce sera quelque chose comme une copie de l'empereur Paul, mais de notre époque» ; et le roi Edouard VII, alors prince de Galles, qui était au dîner de mariage, fit cette remarque à la jeune impératrice : « Comme le profil de ton mari rappelle celui de l'empereur Paul ! »

Nicolas devenu empereur ne pense qu'à une chose, hâter son mariage. Quelques mois avant, le 24 juin, il écrit :

Chaque jour je bénis Dieu et le remercie du fond de mon âme pour le bonheur qu'il m'a accordé. L'homme n'a pas le droit de souhaiter un bonheur plus grand ou meilleur sur cette terre. Mon amour et mon admiration pour ma chère Alice grandissent sans cesse. Après le café je me suis promené et ensuite nous nous sommes occupés : elle écrivait, moi je lisais. Nous avons fait une promenade en voiture, nous sommes allés voir mon éléphant de Ceylan, qui a beaucoup grandi en ces trois ans. Je me suis couché de bonne heure, à onze heures.

De temps en temps il note quelques occupations :

Chez moi est venu Bunge, et ensuite Mouraviev.
Après une courte promenade j'ai reçu Witte.

Mais tout cela l'intéresse très peu et chaque note du journal se termine par :

Aujourd'hui j'ai passé une soirée merveilleuse avec ma chère Alice.

Ou.

J'ai terminé un livre avec Alice : « Les demoiselles de Lyre ».

Enfin le 14 novembre, jour du mariage :

Le jour de mon mariage ! Après le café, pris avec tout le monde, nous sommes allés nous habiller. J'ai mis l'uniforme des hussards et à 11 heures et demie je suis allé avec Michel au Palais d'Hiver. Sur toute la Newsky il y avait des troupes pour voir passer maman et Alice. Pendant qu'on procédait à sa toilette dans le salon de malachite, nous attendions dans le salon arabe. A midi dix a commencé à se remplir la grande église du palais, d'où je suis sorti marié. Mes garçons d'honneur étaient

Michel, Georges (1), Cyrille et Serge. Dans la salle de malachite on nous a remis un immense cygne en argent, cadeau de la famille. Après avoir changé de costume, Alice est montée avec moi dans une voiture attelée à la russe, avec postillon, et nous nous sommes rendus à la cathédrale de Kazan. Il y avait foule dans les rues; à peine pouvions-nous passer. Au palais Anitchkov la garde d'honneur du régiment des uhlans de la garde nous a rencontrés. Maman nous attendait dans nos appartements, avec le pain et le sel. Toute la soirée nous avons répondu aux télégrammes. Nous avons dîné à huit heures et sommes allés nous coucher de bonne heure, parce qu'Alice avait un violent mal de tête.

Les affaires de l'Etat, comme nous l'avons dit, n'intéressaient guère Nicolas II. Obligé d'assister à un comité pour la construction des chemins de fer sibériens, il note dans son journal :

On a résolu vingt-cinq propositions; il m'a fallu beaucoup lire; ma seule consolation c'est que les séances du Comité des ministres soient terminées.

Les plus grands événements se produisent sans faire aucune impression sur Nicolas II, du moins si l'on en juge d'après son journal. Les défaites de l'armée russe, la débâcle du Tsousima, les massacres du 9 janvier 1905, toutes ces catastrophes sont mentionnées incidemment, tandis qu'il note les menus détails de sa vie conjugale :

Nous avons lu un nouveau livre français sur le séjour de Napoléon à Sainte-Hélène...

Nous sommes rentrés à la maison pour le thé...

J'ai lu à Alice *La petite paroisse*. Nous avons dîné en tête à tête et ensuite nous avons lu encore dans mon cabinet de travail.

En 1895 le bonheur de famille est scellé par la naissance de la première fille, Olga. En mai 1896 eut lieu le couronnement dont l'éclat fut obscurci par la catastrophe de Khodynka, où deux mille personnes trouvèrent la mort. Malgré cette catastrophe qui montrait toute l'incurie du

(1) Le roi d'Angleterre, alors duc d'York.

gouvernement, et dont le principal fauteur était le grand-duc Serge, gouverneur de Moscou, les fêtes ne furent pas décommandées et le soir même, à l'ambassade de France, l'empereur ouvrit le bal avec la comtesse de Montebello, et l'impératrice avec l'ambassadeur de France. Witte dit dans ses *Mémoires* qu'on avait vivement conseillé à Nicolas II de ne pas aller à ce bal, mais celui-ci avait repoussé ce conseil en disant que ce malheur ne devait pas obscurcir les fêtes du couronnement et que par conséquent, il fallait ignorer la catastrophe de Khodynka.

A partir de 1896, il y a une grande lacune dans la publication du journal de Nicolas II, qui ne reprend qu'en 1904. C'est l'année de la guerre russo-japonaise.

Après avoir noté, le 23 janvier 1904, ses impressions sur l'Opéra *Mefistofele*, qu'il vient d'entendre avec Chaliapine et Sobinoff, et *Le Retour de Jérusalem* qu'il a vu au théâtre Michel, le 26 janvier l'empereur écrit :

Rentré chez moi, j'ai reçu d'Alexéiew un télégramme m'annonçant que cette nuit des croiseurs japonais ont tiré sur les trois croiseurs russes *Cesarevitch*, *Retvisan* et *Palada*, et cela sans déclaration de guerre. Que Dieu nous vienne en aide !

De temps en temps nous trouvons bien dans le journal quelques nouvelles sur la guerre, mais sans que jamais y soit jointe l'impression produite par ces nouvelles ; tandis que nous lisons toujours :

Suis allé à la messe avec les enfants... Ai pris le thé chez maman... Ai déjeuné au mess des officiers...

Le 3 juin :

On nous a photographiés en groupe dans le jardin. Nous sommes partis à 3 heures un quart.

Longtemps nous nous sommes promenés sur le lac et nous avons joui du beau temps. Après le thé dans le jardin, je suis allé à 6 heures à Tsarskoiv. J'ai reçu la mauvaise nouvelle qu'on a tiré sur Bobrikov, au palais du Sénat, et qu'il est grièvement blessé. Nous avons dîné sur le balcon pour la première fois. L'oncle Wladimir a pris le thé chez nous...

Deux lignes, c'est tout ce qu'accorde Nicolas II à l'attentat contre le Gouverneur Général de la Finlande. Cependant il se montre sensible à l'assassinat de Plehwe, qu'il apprend en voyage.

15 juillet, jeudi :

Ce matin Hesse m'a apporté une pénible nouvelle : le meurtre de Plehwe, tué par une bombe jetée sur lui, à Pétersbourg, en face de la gare de Varsovie. La mort a été instantanée. En même temps que lui son cocher a été tué et sept personnes blessées, entre autres le commandant de ma compagnie du régiment Sémionovsky, capitaine Svekinski, qui est blessé grièvement. En la personne du bon Plehwe j'ai perdu un ami et un irremplaçable ministre de l'Intérieur. Dieu est sévère pour nous deux dans sa colère.

Deux semaines plus tard, le 30 juillet, un événement heureux, la naissanee d'un fils, met le comble au bonheur familial de l'empereur. Il écrit :

Un grand jour pour nous, jour inoubliable dans lequel la grâce de Dieu nous a visités. A une heure un quart de l'après-midi, Alice a mis au monde un fils qu'on a nommé, après les prières, Alexis. Tout s'est passé extraordinairement vite, du moins pour moi. Le matin comme toujours je suis allé chez maman ; ensuite j'ai reçu le rapport de Kokovtzev et un officier d'artillerie, Klopikov blessé pendant la guerre. Je suis revenu chez Alice pour déjeuner. Elle était déjà en haut et une demi-heure plus tard l'heureux événement se produisait. Les paroles me manquent pour remercier Dieu comme il conviendrait pour la consolation qu'il nous a envoyée en cette année de pénibles épreuves. Ma chère Alice se sentait très bien. Maman est arrivée à deux heures ; elle est restée longtemps avec moi avant de voir son nouveau petit fils. A cinq heures je suis allé avec les enfants au service religieux pour lequel toute la famille était réunie. J'ai envoyé une masse de télégrammes.

Dans le journal de cette même année 1904, à la date du 14 janvier, nous trouvons mentionné incidemment la « réception de deux Kalmoucs du Don, de l'officier Oulanov et du lama Oulianov, qui partent pour le Thibet ».

Cette note correspond à certains faits jusqu'ici inconnus de la politique orientale poursuivie par Nicolas II, qui voulait, sur les conseils de Guillaume, provoquer des troubles aux Indes et dans le Thibet, pour atteindre l'Angleterre. C'est d'une telle mission qu'étaient chargés l'officier Oulianov et le Lama, ainsi qu'il résulte de la correspondance entre Guillaume et Nicolas, retrouvée également après le meurtre de ce dernier.

Un peu plus tard, le 24 février, l'empereur reçut pour la première fois un homme qui devait, par la suite, jouer un certain rôle dans l'existence du couple impérial.

Badmaiev, Bouriate, filleul de papa, a été chez moi. Il m'a raconté beaucoup de choses intéressantes sur son voyage en Mongolie.

Et deux jours plus tard :

Après le déjeuner j'ai eu une longue conversation avec Badmaiev sur les affaires de Mongolie où il part ces jours-ci. Il y a beaucoup de choses intéressantes dans ce qu'il raconte.

Il s'agit de ce Badmaiev, vaguement médecin, qui plus tard soigne le tzarevitch à l'aide de drogues secrètes, tandis que Raspoutine le guérissait par ses prières. Dans les fragments du journal publiés par « Slovo », nous ne trouvons malheureusement rien sur ce dernier personnage.

Les désastres des armées et de la flotte russe, dont les nouvelles se succèdent sans qu'aucun succès en vienne adoucir la rigueur, laissent l'empereur calme; il les note sans commentaires, entre les déjeuners et les soupers, les thés et les occupations familiales. Son grand souci, c'est la santé de sa femme et de ses enfants.

A la date du 8 septembre 1904 nous trouvons dans son journal :

A 11 heures je suis allé à la messe avec les enfants. Alice et moi étions très inquiets de l'hémorragie ombilicale du petit Alexis qui a duré, avec des rémissions, jusqu'au soir. Il a fallu mander en hâte Korovine et le chirurgien Fedorov. Vers sept heures on

a mis un pansement. Le petit était extraordinairement calme et gai. C'est pénible de vivre de pareils moments d'inquiétude. Le temps est magnifique.

Cette hémorragie était la première manifestation de l'hémophilie, héréditaire dans la famille de Hesse, dont souffrait le tzarevitch Alexis; et c'est parce que Badmeiev et surtout Raspoutine avaient trouvé le moyen d'arrêter ces hémorragies que ce dernier fut admis dans l'intimité du couple impérial.

Si la guerre malheureuse contre le Japon semble avoir peu troublé Nicolas II, la révolution qui en découla et qui éclata en 1905 paraît l'avoir laissé complètement indifférent. Il ne voit pas le danger ; il n'y croit pas. On connaît l'histoire de la manifestation ouvrière du 9 janvier. Une foule de 120.000 personnes, icônes en tête, est conduite par le prêtre Gapone au palais d'Hiver, pour remettre à l'empereur lui-même les suppliques des ouvriers. Des ordres sont donnés de charger la foule ; plus de deux cents personnes, surtout des femmes et des enfants, sont tuées. Sur cet événement voici tout ce que nous trouvons dans le journal de Nicolas II :

9 janvier 1905, dimanche. Journée pénible. A Pétersbourg ont eu lieu des désordres sérieux parce que les ouvriers voulaient arriver jusqu'au Palais d'Hiver. Les troupes ont dû tirer en différents endroits de la ville ; il y a beaucoup de tués et de blessés. Mon Dieu, comme c'est pénible ! Maman est venue chez nous directement de la messe. Nous avons déjeuné tous ensemble ; je me suis promené avec Michel ; maman est restée chez nous pour la nuit.

Mais l'empereur ne s'inquiète point de savoir quelle est l'origine de ces troubles, quels sont les fauteurs de ces massacres ; et quelques jours plus tard, le 19 janvier, quand la police lui présente une députation d'ouvriers triés sur le volet, venue pour le saluer, Nicolas II croit qu'il a bien affaire aux délégués des ouvriers des usines et des fabriques, et il s'adresse à eux en ces termes :

Je crois aux sentiments honnêtes des ouvriers et en leur dévouement inébranlable pour moi. C'est pourquoi je leur pardonne leurs fautes.

Cependant la révolte de l'équipage du cuirassé *Potemkine* touche Nicolas II, qui revient plusieurs fois sur cette affaire dans son journal de juin 1905.

En juillet de la même année a lieu la fameuse rencontre avec Guillaume II à Bjorki, qui se termina par le traité offensif et défensif conclu entre les deux empereurs et détruit par Witte. Mais dans le journal de cette époque, il n'y a pas un mot sur ce traité ; de l'entrevue, Nicolas ne relate que les différentes distractions, les déjeuners et dîners qui l'accompagnaient. A la date du 11 juillet, que Witte donne comme celle de la signature du traité, il écrit, après avoir donné quelques détails sur l'orchestre du cuirassé allemand *Berlin* qui a amené Guillaume II à Bjorki :

Je suis rentré à la maison sous la meilleure impression des heures passées avec Guillaume.

Et le lendemain, 12 juillet :

Depuis ce matin la vie reprend son train. Ç'a été une joie de revoir les enfants, mais pas les ministres. Alexandre Leuchtenberg a déjeuné. Nous sommes allés à Sergueivskaïa voir tante Maroussia. Nous sommes rentrés à 4 heures et demi, et avons joué au tennis. J'ai lu longtemps.

On a dîné à 8 heures et demie sur le balcon, et j'ai passé la soirée à la maison.

La publication du journal s'arrête au 5 août 1906. Ces dernières pages présentent peu d'intérêt et sont composées d'une façon très défectueuse. Il est à souhaiter que le gouvernement des Soviets, qui détient l'original du journal intime de Nicolas II, entreprenne la publication intégrale de ce remarquable document historique.

J.-W. BIENSTOCK.

ÉLODÉA

OU

LA ROUE DE LA FORTUNE

—

PREMIÈRE PARTIE

I

Le Syndicat des Commerçants :
« Quelle est celle-ci qui monte par le désert comme une colonne de fumée inquiétante d'aromates, coloriée de myrrhe, scintillante d'encens inconnu et de toutes sortes de poudres de Perlinpinpin ? »

Un soir de premier mai 1921, dans la chaleur d'un printemps insolemment sec, trois élégants commerçants du centre parisien étaient assis à la terrasse d'un café de la place de l'Opéra et sur le point de se faire, enfin, des confidences. Chacun aurait bien voulu parler aux autres de la visite d'une certaine jeune femme, pas jolie, mais pas laide, maigre, très blonde, aux cheveux courts, aux yeux bleu-pervenche et qui, sous prétexte d'affaires commerciales, avait obtenu d'eux un rendez-vous. Aussi bien voilà pourquoi, s'ils brûlaient de parler de la femme, aucun n'avait eu le souci de raconter le but exact de sa visite. Prurit de vanité, de bavardage et de curiosité, d'une part, de l'autre méfiance professionnelle. Alors, silencieux, ils sirotaient leur bischop, faisant craquer les fraises durcies, rares épaves dans la fraîcheur glacée, soit sous leurs molaires, soit avec précaution sur leurs incisives selon l'état de leur denture.

Robert Bastard, celui qui paraissait le plus las des trois, son canotier posé en arrière, le veston de son complet bleu marine ouvert largement sur un prestigieux gilet blanc, s'occupait à tracer des signes cabalistiques sur le trottoir avec sa canne de jonc lorsque de petits pieds chaussés de daim gris s'empêtrèrent dans le mince bâton qui tomba si brusquement que son manche en écaille blonde, très riche, se brisa.

Les regards courroucés de Robert Bastard frappèrent comme deux balles le visage de la maladroite. Celle-ci reçut le coup sans broncher « en plein front » (comme à la guerre les gens sympathiques) ; mais, aussitôt, elle esquissa une phrase de regrets avec une certaine dignité réticente par laquelle elle entendait faire comprendre au monsieur à la canne que si le pommeau en était brisé, il y avait aussi de sa faute à lui.

Voyons ! s'installait-on à la terrasse du café le plus fréquenté de Paris pour se livrer aux fantaisies d'une graphomanie excentrique ! Si, au moins, cette canne avait inscrit sur la poussière : ou *Sta Viator!* ou *Stop!* ou simplement : *Passage interdit !* à la bonne heure ! Et encore, une canne, ce n'est pas fait pour l'écriture mais pour la marche ou la défense.

Ces réflexions et celles en riposte de Robert Bastard restèrent confinées chacune dans le lobe du cervelet où, dit-on, les idées prennent naissance.

Au fond de ces deux cerveaux mis en présence et en rogne par cet incident, se formèrent les éléments de deux colères comme en ont les caractères bien trempés. Mais aussitôt née, la colère du monsieur fut noyée dans les deux yeux bleu-pervenche de la dame aux souliers gris... car il venait de reconnaître sa visiteuse du matin. Aussi, — retour illogique des choses, — sa canne reprit-elle immédiatement sa valeur d'avant-guerre. Même il se sentit très heureux qu'elle fût cassée. D'ailleurs, elle était affreuse, cette canne. Et voilà que, de son côté,

la dame aux pieds gris, confuse, proposait non seulement de payer les dégâts, mais d'offrir à M. Robert Bastard une canne « de sa composition », une canne comme il n'en aurait jamais vu.

A ces mots, le regard de Robert Bastard quitta celui de son interlocutrice et fit vivement, comme le jet lumineux d'un projecteur, son tour d'horizon pour s'assurer de l'état d'esprit de ses amis devant ce changement d'attitude et ces propositions plutôt inattendues. Il put constater, là aussi, la naissance d'un nouveau fait : ses deux compagnons souriaient après avoir salué la dame, un peu moins poliment cependant que Louis XIV les femmes de chambre quand il les croisait dans un escalier.

Sur ce, les yeux de pervenche se détournèrent afin de surveiller les petits pieds de daim gris dans la traversée du boulevard. La dame s'était dit : « Tiens, mes trois calendars, fils de rois marchands! « Et à la réflexion : « Oh tout au plus trois chevaliers de guéridon ! »

Cependant, la démarche légère, elle disparaissait Avenue de l'Opéra.

— Dis donc, Robert ? demande l'un d'eux, tu la connais cette femme ?

Hésitation de Robert qui se décide enfin :

— Oui... Elle est venue ce matin au bureau.

— Pas possible !

— La vie est comique, remarqua le grand Giacometti surnommé « le petit frisé » parce que sa nuque grasse de bébé Cadum n'est garnie que de quelques légers flocons de toison blonde.

— Moui... Moui..., fait Marius.

La fortune assurée de cet homme de poids et sa réputation bien établie de commerçant avisé donnaient à ces sourds meuglements la valeur d'un oracle des plus favorables.

Et, comme chacun avait le désir secret de cesser tout commentaire sur cet incident, la conversation reprit,

alimentée par des faits divers, les mérites du gagnant à Longchamps, la grève, le cours des perles fines, du dollar et de la livre, tout naturellement et à la fois comme on tourne une salade.

II

« Que tu es belle, ma bien-aimée, que tu es belle ! Tes yeux sont les yeux de la Colombe sans ce qui au-dedans est caché... Tes dents sont comme des troupeaux de brebis tondues.

« Tes lèvres comme une bandelette d'écarlate et ton parler doux comme du miel d'oranger. Comme un quartier de grenade, ainsi sont tes joues, sans ce qui au-dedans est caché, tes deux mamelles sont comme deux faons jumeaux qui paissent parmi les lys. Etc... etc... »

Le soir même, les trois calendars, — chacun dans l'intimité de son home, c'est-à-dire les pieds dans des pantoufles usagées et les cheveux un peu dépeignés par le frottement sur l'anti-macassar, — pensèrent à peu près à la même heure, — on est si peu original grâce au déterminisme ! — la même chose sur le compte de la jeune femme. Et si, *in petto*, ils formulèrent ainsi leur jugement : « Gentille petite femme, costaude et, ma foi... », ils s'arrêtèrent devant l'index menaçant de leur prudence professionnelle et n'achevèrent point leur pensée : Les « bisness » c'est des « bisness » ! comme disaient les poilus.

III

Traite ton affaire avec ton ami et ne révèle pas un secret à un étranger.

(Les Proverbes.)

Élodéa, de son côté, rentra chez elle, ce même soir, lasse, très lasse, découragée.

La réunion de ces trois hommes autour de la même table de café, ces trois mêmes hommes qu'elle avait visités séparément pour affaires commerciales, — un début ! —

lui semblait une force hostile accumulée, un « bund », un cartel, un syndicat d'acheteurs sans entrailles.

Au commencement était l'action, Goethe l'avait écrit une fois et Élodéa le répétait tous les matins au saut du lit : *Im Anfang war die Tat !*

Elle était, en effet, active, courageuse, tenace et sans peur, elle avait foi en elle-même. Surtout, elle *voulait* réussir. En se déshabillant, elle chantonna un scherzo à double rythme vif et astringent qui ventila ses pensées sombres, car, par don du ciel, elle était aussi musicienne.

Puis elle repassa dans sa mémoire son entrevue avec ces trois hommes... Et voilà ! le matin, à leur bureau, s'ils trimaient pour se faire de l'argent, le soir, eux, ils allaient au café, se délectaient avec un bischop, des fraises glacées !...

Elle poussa un soupir et commença à ôter ses souliers de daim gris.

— Tiens, dit-elle, la canne de M. Bastard y a fait une éraflure ! Souliers fichus ! Si je les lui faisais payer ?... Et mes bas de soie grise, troués ! fichue aussi, la marque au Lys ? Total : journée de 150 francs. Heureusement que mes jambes, elles, sont encore un peu là, mes belles chéries !

Et elle caressa avec bonhomie ses fidèles servantes. Les jambes d'Élodéa ! C'est que, vraiment, elles étaient à vous tourner la tête. Supposez deux colonnes de marbre rose, longues, minces, exprimées avec intelligence. La rotule petite et saillante, le mollet ample et haut ; la cheville... ma foi, la cheville, rien de la lourdeur grecque, mais pas plus épaisse qu'un poignet de petite fille en bonne santé, et un pied à couvrir de bagues et de baisers.

Donc devant la glace, Élodéa, debout, contemplait ses jambes : « Dire que vous êtes si jolies, murmura-t-elle, mes petites chéries et que je suis si malheureuse. Si malheu-

reuse et, sans doute, laide puisque personne ne songe à me pincer ni en métro, ni en autobus ? C'est bien ma guigne ! Nous avons beau trotter ensemble, nous n'arrivons pas à faire fortune !...

Voix du moraliste : « Ce n'est pas avec ses jambes, mais avec ses bras et ses mains que l'on *doit* faire fortune !

— Bien entendu, merci, vieux cuistre ! Nonobstant, demain, c'est de cet affreux mérinos noir que je vais vous couvrir, mes jambes ! Et puis il va falloir recommencer nos courses...

Au fond, de mes trois calendars, c'est encore Bastard qui me plaît le plus... Il me plaît, mais il ne m'a rien commandé. Belles paroles, un point. Et pourquoi son insistance à savoir si j'ai un atelier ou si je fais tout moi-même ? Cette méfiance doucereuse me gratte la gorge comme des confitures de cerises trop cuites. Ai-je donc l'air d'une intrigante ? L'innocence brille cependans dans le bleu clair de mes yeux !... Bah ! prenons la vie avec philosophie et disons : « Sainte Vierge, ils n'auront ni mon secret, ni mes poudres, ni ma fleur. Je ne leur offre que mes dernières inventions. Je les leur offre, ils les prendront ! Car, puisqu'il me faut faire fortune, je les vaincrai, mes trois calendars, fils de rois, rois du marché des articles de Paris ! »

IV

JOURNAL D'ÉLODÉA

2 avril 20. — Ce matin, j'entre chez M. Giacometti (nouveautés et fantaisies pour dames) avec mes cartons. On me prend pour une acheteuse. Toutes les demoiselles ont le sourire.

— M. Giacometti, je vous prie !

— Vous avez à lui parler personnellement, Madame ?

— Oui, Mademoiselle.

— Qui dois-je annoncer ?

— Dites, je vous prie, que c'est de la part de M. Gendront-Tiffaine.

— Ah!... C'est pour proposer ?

— Oui.

— Passez dans la cour, entresol, porte à gauche.

Tous les sourires se sont pincés... Quel océan, quelle distance astrale entre le sourire du vendeur qui espère et l'expression maussade et méprisante du même individu quand il s'aperçoit qu'au lieu d'un client, il n'a devant soi qu'un gagne-sa-vie comme lui ! Et la jolie vendeuse, la si jolie qu'on l'épouserait, là, tout de suite ! qu'elle se fait laide, doux Jésus, avec sa face injurieuse soudain constipée par le dédain !

A l'entresol, petit appartement sordide. Je m'étonne de ce disparate dans une si élégante maison. Il y a des femmes brillantes qui ont, comme cela, des dessous pauvres.

— Commencez à déballer, me jette d'un air indifférent une dactylo aux cheveux blonds et embrouillés autour de la figure, un vrai cocon crevé par le ver-à-soie qu'est le bout de son nez.

Je déballe mes objets sur une grande table à tapis de drap gris, dont le joli ton les fait valoir ; sans me presser je les aligne et pas du tout au hasard. Leurs couleurs jouent sur le tapis.

C'est prêt, il ne manque que M. Giacometti.

Arrive une demoiselle, muette peut-être. Elle s'assied de travers, en amazone, sur le tapis gris et ronronne à lèvres closes l'air de. « *Oh ! la troublante volupté...* » Evidemment, elle fait comme chez elle. Sa jambe ballotte. Oui, oui, elle est jolie ta jambe avec son mollet haut et ton pied bien chaussé, tes bas de soie marrons, et tes souliers mordorés vernis à neuf au pinceau !... Que ce pied qui remue est donc exaspérant ! Cette cheville est tout de même

un peu engorgée, ma belle et ce pied mignon plutôt en fer à repasser... Mais je garde mes réflexions pour moi. Il faut être prudent en affaires.

Tout à coup, le fredonnement a cessé et des deux lèvres pincées s'échappe un :

— Combien vendez-vous ces objets ?

Je dis les prix.

— A condition, n'est-ce pas ?

Ce n'est plus une amazone sur le tapis gris, c'est une sorte d'oiseau aux pattes brunes, une pie grièche qui, du bec et des ongles, va mettre à mal mes « propositions » !

Je deviens exquisement polie ; j'aime prendre le contre-pied.

— Malgré tout mon désir de vous être agréable, mademoiselle (comme je mens !), non, je ne laisse jamais d'objets à condition.

— Alors nous ne pouvons prendre qu'un ou deux modèles...

— Oh ! mademoiselle, comment voulez-vous que je ne vous cède qu'un ou deux modèles !

Un ou deux modèles... Je pose, en prononçant ces mots, l'index au milieu du front pour indiquer à cette personne le siège de mon génie, et reprends doucement :

— Mais vous savez mieux que moi, mademoiselle, que modèle signifie invention, source probable du succès et que cela se paie sur d'autres bases qu'une commande d'objets en série ! Je suis d'ailleurs toute disposée à traiter sur ces bases-là avec la maison Giacometti.

Froidement, la demoiselle descend des hauteurs de la table de proposition et s'en va comme elle était venue avec son refrain à bouche close : « *Ah ! la troublante volupté !...* »

Entre M. Giacometti que je n'attendais plus. Comme les hommes sont donc plus simples et plus ronds en affaires ! Je comprends tout de suite que mes prix sont trop élevés pour sa maison. Il m'explique qu'avec ses frais

et, il ne s'en cache pas, le gros gain qu'il veut réaliser, je ne lui apporte pas une affaire « intéressante ». J'apprends seulement aujourd'hui le sens et la valeur du mot « intéressant ». C'est énorme ! Mais, moi aussi, j'estime que mes objets sont intéressants. Et tranquillement, méthodiquement, je les remballe dans leurs papiers de soie de couleur, ou leurs gaines de peau. M. Giacometti, avec complaisance, me les passe après les avoir gardés un peu dans ses mains hésitantes et comme réchauffant le serpent de la tentation. Il les caresse de la paume et de l'œil. Mon orgueil ne s'éjouit nullement. J'aimerais mieux le moindre billet de mille d'une sérieuse commande.

Giacometti conserve plus longtemps dans sa main une petite boîte burgotée dont la nacre fait arc-en-ciel quand il la tourne vers la fenêtre. Il la flaire presque. Il hésite. Je l'examine froidement et je saisis au bord de ses cils drus, courts et gris de la poussière de son magasin, qu'il ne me commandera rien.

— Ne pourriez-vous baisser vos prix, madame ? me dit-il enfin.

— Par douzaine peut-être, Monsieur, et encore !...

—... C'est bien fâcheux... Attendez !... j'ai une idée, je vais téléphoner à mon ami Marius Revaigne. Ces jolis bibelots, c'est tout à fait pour lui.

Il prend le téléphone :

— Allo ? C'est toi Marius ?

Je trouve que le ton de sa voix change dans le pavillon de l'appareil. Mais aussi Marius Revaigne, quelle difficulté de rendre ce nom-là distingué !

— Dis donc. Ecoute ! Peux-tu recevoir une dame qui montre des bib... des objets-nouveautés ?... Alors je te l'envoie de suite... (de suite !)... Madame, voici ma carte. M. Marius Revaigne vous attend. Je serais très heureux de faire profiter un ami de votre talent et ainsi de vous rendre service. Excusez-moi, je vous prie, je suis très pressé.

Et il sort, comme il est entré, sans cérémonie. D'ailleurs qui fait encore des cérémonies ?

Allons, je rengaine mes petits « bibelots nouveautés », je les replace dans le petit carton rose et blanc et me voilà repartie en campagne, direction Marius Revaigne, au cœur même de Paris.

V

JOURNAL D'ÉLODÉA

4 avril 1920. — Et ma toilette ? Pour ces visites, j'ai choisi ma robe de crêpe de chine gris-souris plissée. Elle est sobre et donne une valeur considérable à mon collier de jade vert qui, aujourd'hui, d'un double gros nœud me serre le cou. Ainsi les bouts du collier tendus par les glands jouent la Rivière Verte entre mes seins. N'allez pas croire, je vous prie, que j'aie quoique ce soit d'indochinois dans mon anatomie.

Bellotte (Bellotte n'est qu'une modeste cousine du Gérardhouvillois et Splendide Alphonse), Bellotte est grise, du gris de ma robe ; endormie elle glisse tout le temps de mes épaules. Un gros paillasson me coiffe comme une calotte et avance en auvent juste au-dessus de mes yeux. Mes touffettes de cheveux blonds,— j'ai coupé le reste à la Jeanne d'Arc il y a huit jours, — font mode et très jeune pour mes 35... Mes souliers de daim gris et bas gris... Mais que la tache rose de mon carton est donc vilaine sur cet ensemble !

Me voilà chez Marius. *Entrez sans frapper.* Je tourne le bouton de cuivre : timbre fort. J'entre dans un sombre vestibule.

— M. Marius Revaigne !

— C'est pour une commande ?

Je connais bien l'aimable sourire à seize dents pour le moins du vendeur professionnel.

Dame en gris, cheveux coupés, collier de jade vert ;

malgré le carton, il n'y a pas à s'y tromper, le vendeur m'étiquette acheteuse et bonne affaire !

— Mais non, Monsieur, c'est pour proposer des objets à M. Marius Revaigne.

— De la part ?

Le sourire s'est rétréci sur deux dents à la nicotine en une grimace de marsupial.

— De la part de Mme Élodéa.

Le désenchanté passe devant moi, pour « me montrer le chemin » sans doute et me fait entrer dans une grande pièce claire.

C'est curieux combien dans cet établissement de luxe je me sens plus chez moi que dans le sordide entresol Giacometti. Tout ce que j'inspecte ici est de bon goût et si bien fait, si fini, si cossu que c'en est un repos. Dieu que c'est bon de ne pas voir de la camelote, ne fût-ce que pendant dix minutes ! Moi aussi, j'ai du Marius Revaigne chez moi, mais pas besoin de le lui dire. Cependant, au point de vue création, je constate que Marius n'est plus dans le mouvement. Il piétine sur son beau stock. Son imagination aurait-elle vieilli ?

Le voici. C'est un pépère. Dès qu'ils ont du ventre et des cheveux grisonnants, les hommes n'ont plus d'âge pour moi.

Tandis que je déballe ma marchandise, nous parlons de Giacometti. Marius regarde mes bibelots. Il s'étonne qu'ils n'aient pas fait l'affaire de son ami.

J'explique en baissant la voix (j'ai du tact) :

— Trop cher !

Marius me fait des compliments. Surtout la délicatesse des formes et des couleurs, l'imprévu, l'imagination l'étonnent. Même s'il n'avait rien dit, j'eusse senti que ça lui plaisait, car je commence à identifier, chez l'adversaire le plus fermé, les coups d'œil bienveillants et le toucher satisfait.

— Malheureusement... (Marius hésite lui aussi. Le

verdict du juge va s'abattre comme un pan de mur sur toutes mes bibeloteries...) Malheureusement, ces charmants objets, — car ils sont charmants, — n'ont rien à voir avec notre clientèle...Madame,vous devez savoir que, dans le commerce, il ne faut pas se laisser aller à sesgoûts personnels. Hélas, quand on est commerçant et patron de la plus grande maison du cœur de Paris, il faut s'obliger à acheter pour sa clientèle. Et ma clientèle à moi ne va qu'à l'ancien ou au moderne directement inspiré de l'ancien. Je suis désolé sincèrement de ne pouvoir faire affaire avec vous. Ce que vous me montrez est raffiné, sensible, de goût exquis, parisien et dans la tradition française, mais tout de même trop inattendu !... Savez-vous ce qu'elle fera ma clientèle ? Elle prendra l'objet en main, s'étonnera, l'admirera, mais ne l'achètera pas...

— Alors, Monsieur Revaigne, fis-je résignée, je n'ai plus qu'à... J'eusse été cependant très heureuse de travailler pour votre maison que j'estime comme une des meilleures, si ce n'est la meilleure dans sa spécialité (Vlan ! je lui renvoie sa balle de compliments). Mais je comprends très bien vos raisons. Je vous remercie de vos flatteuses appréciations sur mes travaux et je vous assure que je ne regrette pas ma visite...

Avec flegme, je remosaïque mon carton rose de petites masses de papier de soie multicolore.

M. Marius m'aide aimablement. Il me passe les objets pour que je puisse les empaqueter plus vite,— mais il s'attarde encore lui aussi à caresser trois bibelots de laque, trois boîtes, une rouge, une noire et une blanche. Il les aligne, les change de place, les met debout à plat, les garde dans sa main;son pouce va et vient en demi-cercle sur le relief et le creux de la décoration et de l'incrustation. Ce pouce gras et pâle semble très satisfait de ce contact.

— Madame, me fit enfin M. Revaigne, ces trois objets,

je voudrais, si c'est possible, les garder pour moi. Je les achète... parce que je ne suis pas ma clientèle et qu'ils me plaisent.

— C'est que, Monsieur, ce sont mes modèles !

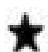
— Oh ! je comprends, voyons ? Eh bien gardez-les aussi longtemps que vous en aurez besoin. Vous me les céderez plus tard.

— Convenu ! Merci, Monsieur, très flattée de plaire à la Maison Marius Revaigne. Peut-être qu'un jour viendra...

Aussitôt je me sens vulgaire. Dieu ! que c'est ennuyeux, maintenant, à tous les produits de luxe ou de beauté on donne comme noms des embryons de pensées si j'ose ainsi parler. Et quelles pensées! Et voilà qu'autour de mes narines voltige l'odeur de ce parfum tandis que l'image de la petite poule-pintade, coiffée en gueule de raie, son flacon à bout de bras, se filme devant mes yeux.

M. Marius Revaigne me reconduit jusqu'à la porte avec les marques,— mettons,— dela plus grande politesse.

Reveste ! Tout de même, dans la rue, je siffle, car la veste est bien taillée, signée Marius, le meilleur faiseur. Et même, je suis contente, parce que, maintenant, j'ai la certitude que mon travail est bien fait, puisque Marius a choisi pour lui trois boîtes de laque, mes préférées.



Il est cinq heures. Je suis tout près d'Adélaïde ou: les « *Caprices de Fadette* ». Très bonne maison. J'entre sans recommandation, pour voir le sourire...

— Madame ?

Coup d'œil au collier de jade, aux souliers de daim. Elle est femme et regarde aux pieds, la mâtine !

Adélaïde, — port de marquise, — est encore belle avec

ses cheveux tout blancs, collés à frimas et donc les cinq pointes frontales atteignent presque de noirs et vindicatifs sourcils... et, là-dessous des yeux de braise !

— Madame, c'est pour vous proposer des bibelots de ma façon (ô Mercure, Dieu des marchands et des voleurs aussi, quel jargon inspires-tu à tes adeptes !)

— Des ouvrages de dame ? J'en ai soupé ! laisse tomber d'une voix de mêlé-cass la marquise Adélaïde. Puis par-dessus mon épaule, fixement, elle regarde les passants dans la rue. Enfin, tournant vers moi son vieux beau visage insolent, fardé de rouge délayé dans du verjus :

— Et puis, ici, je vends, je n'achète pas !

Elle m'a presque mordue en me jetant : « Je vends ! » Aussi suis-je toute surprise quand elle ajoute, radoucie :

— Revenez en octobre...

VI

JOURNAL D'ÉLODÉA

18 avril. — Hier je me suis rendue chez M. Bastard. J'avais une recommandation et n'ai pas trop attendu dans l'antichambre.

M. Bastard est un homme qui me plaît... Je l'écris tout de suite parce que si, dans l'avenir, nous faisons des affaires ensemble, je veux me rappeler que j'ai eu du flair.

Il m'a poliment priée de passer dans son « cabinet d'études ». Installation sobre et cossue dite « genre Maple ».

Après avoir déposé son chapeau de paille et sa canne, — trop riche, — sa canne à crosse d'écaille blonde, moins bien que lui !

— Asseyez-vous, Madame, m'a-t-il dit, et, s'il vous plaît, déballez.

Me voilà soudain engloutie dans un vaste fauteuil de cuir mou. J'agite les bras comme un noyé. Bastard me

tend la main pour m'aider à me relever et je déballe. Il est resté debout, lui aussi, me regardant, m'a-t-il semblé, avec une certaine méfiance. Pourtant je n'avais pas mon collier de jade ! Il dû apercevoir mes bagues... Puisque je déballe du blanc et du rouge, impossible s'il est artiste qu'il n'aime pas le vert de mon émeraude que brandit mon petit doigt, le rouge de mon rubis, crète d'un roi des gobe-mouches... Je m'arrête, il ne faut pas allonger la sauce d'un récit à moins qu'elle ne soit piquante, ni, quand on parle affaires, employer le style de Buffon, au lieu de celui du code, genre Stendhal, si j'ose dire.

M. Bastard porte un complet de serge bleue d'une bonne coupe, point trop pincé à la taille, ni rembourré aux épaules comme les vêtements dits de confection. Ses souliers noirs sont plats, bien cirés ; ils réclament, toutefois, des guêtres blanches. Bastard a préféré des chaussettes lavande à baguettes jaunes. Il ne porte point de moustaches et son teint légèrement bistré accentue encore la vivacité de ses prunelles que domine une certaine arcade sourcilière inventée peut-être par Praxytèle et qui se porte encore chez les Anglo-Saxons ; là-dessus énormément de cheveux ondulés, noirs comme ses souliers, aussi brillants. Il les lisse d'une main distraite et sympathique pendant que, déférent et sérieux, il m'interroge.

Lui aussi a une bague un peu prétentieuse à son petit doigt, un scarabée de lapis-lazuli, monté à l'antique sur de l'or vierge.

Il est visiblement content de ce que je lui montre. L'ajustage, la décoration, le procédé de fabrication de chaque objet l'intéresse. Il veut, comme Marius, de l' « impeccable »... Mon travail, déclare-t-il, est décidément ce qu'il lui faut. Il fait venir ses deux premiers vendeurs. Un petit et un grand. Le petit, — le diable l'emporte, — à première vue me paraît hostile. Le grand, lui, opinera d'après son patron. Je vois ça dans son œil !, comme dit

Mark Twain de l'araignée qui a le projet de voler une bottine. Les trois inquisiteurs se rapprochent. Moi, je m'écarte en victime. Pendant qu'ils discutent entre eux jusqu'à mon parapluie nain, — l'original, car depuis !... — et qui les amuse, je regarde la pièce, grand bureau confortable, mais aride ; murs beiges, plinthes grises, sopha couleur vieux buis, tapis beige. Mon œil n'est ni offensé, ni réjoui. J'ai la sensation d'être dans un bain très reposant, un bain de son. Sur la cheminée, un vase beige en grosse céramique d'Extrême-Orient. A côté, une grande photographie sous verre : une femme blonde... j'allais dire beige, assise, avec trois enfants idem, bien balancés. Ce groupe aussi est reposant.

M. Bastard revient vers moi.

— Eh bien, Madame, nous allons prendre votre nom, votre adresse. Je crois que nous pourrons faire ensemble quelques affaires. Un peu plus tard, ces Messieurs vous demanderont un rendez-vous pour choisir dans vos modèles ce qui conviendra le mieux à notre maison.

Je remballe...



6 mai. — Je suis restée longtemps sans sortir. Beaucoup travaillé et peu mangé. Mais j'ai créé ! J'y vais bon jeu, bon argent. Je me passionne. J'en rêve la nuit ! Je rêve d'inventions tout à fait singulières, de combinaisons hétéroclites, d'assemblages bizarres, de couleurs imprévues. Tout ce que j'ai mis, mets et mettrai au monde danse autour de moi une ronde affolante, s'agrippe à mes chevilles, se mêle à mes cheveux. Et mon porte-monnaie est un sac rempli d'or qui se dandine lourdement en faisant de la musique ! Je suis en nage et crac ! réveillée, je retombe sur la dure et crissante paillasse de la miséreuse raison ! Tout mon argent est dehors, en avances pour achats de matières premières. Croyez-vous que ce soit bon marché ces aventurines, ces malachites, ces

blocs rustiques de quartz pour mes bouquets d'Iskender, ces perles de Murano et ces nacres de Formose ?

Là-dessus, le visage de Bastard me revient en mémoire. Je le vois en arborescence au milieu d'un cristal de roche, sur la tige d'une lampe-bougeoir, sur la crosse émaillée d'une canne ou encore inscrite en camaïeu sur la réserve d'un vase en porcelaine dure, produit mirobolant d'une de mes futures fabriques. Car Bastard est le seul de mes nombreux marchands dont j'aie gardé le souvenir image. Il est sérieux ; il a même l'air triste. A-t-il des peines de cœur ? des ennuis d'argent ? J'écarte cette dernière hypothèse; sa maison est prospère. Il faut qu'elle soit prospère. Que deviendrais-je sans elle ? Restent donc les peines de cœur. Qu'il en ait, cela est nécessaire pour l'idée toute de fantaisie et sympathique que je me fais de lui.

VII

JOURNAL D'ÉLODÉA

8 mai 1920. — Oh ! les charmants jeunes gens chez qui j'ai été reçue ce matin à l'Isle-Saint-Louis !

D'abord, quelle maison ! Quel admirable immeuble, comme disent les imbéciles. Quelle admirable « demeure », dirai-je moi qui ne le suis pas. Ça signifie quelque chose, « demeure » ! «Demeure », c'est un commandement. Et on y reste de père en fils. N'empêche que cette demeure-là avait appartenu au Duc de Saint-Nazaire et qu'un beau matin, demeure ! demeure ! ces pauvres ducs de Saint-Nazaire avaient fichu le camp, pour, au bout du compte et du XXe siècle, céder la place à la firme J.-P. Larigouille-Batifol et Cie !

N'ayez crainte, la beauté de cette demeure ne sera pas décrite. Un mot suffira, si vous avez de l'imagination : eurythmie.

J'entre donc dans le salon Louis XV en rotonde ; boi-

series gris-très-soutenu, sobres, à rechampis bleus assez foncés. Contre le mur, un canapé de velours usagé, une table quelconque minuscule, qui, dans cette pièce de grande allure, a l'air d'avoir été montée des offices, quelques chaises, un buffet à tiroirs, un encrier sur le buffet. Un jeune homme debout, personnage muet, genre nature-morte. Deux jeunes gens assis.

L'un d'eux, dont la cravate de satin noir fait trois fois le tour du col, se lève et me salue à l'ancienne.

— Damoiselle, nous ne vous espérions plus. Vous étiez annoncée pour deux heures et demie et il en est trois. Mais ce n'est pas un reproche. C'est un regret de ne pas vous avoir possédée une demi-heure plus tôt. Damoiselle, mettez-vous à votre aise, ôtez vos gants, votre manteau. Déposez-là votre en-cas et prenez place parmi nous sur ce sopha qui va avoir le bonheur de vous être utile.

Je m'amuse énormément. Je me crois reine de comédie au théâtre du Vieux-Colombier.

La voix de J.-P. résonne sous la coupole. Les amours peints du plafond, que je regarde tout à coup, nous jettent des roses comme à des acteurs.

— Damoiselle, mettez-vous à votre aise et déballez, je vous prie...

Il a baissé la voix. C'est presque une caresse. Pour un peu j'entendrais : — Ne craignez rien, remettez-vous !

Je n'ai pas peur du tout. Le déballage commence. Jean-Paul, dont le vocabulaire est superlatif, ne contient pas son enthousiasme.

— Quels bijoux ! Mais c'est tout à fait, exactement, précisément ce que nous cherchons, Damoiselle ! C'est que nous sommes, nous, dans le mouvement de demain... *up to date !...* Nous sommes des jeunes ! Nous aimons tout ce qui est nouveau, inédit et hardi, hardi, voyez-vous ! Par cela même nous nous tenons les premiers sur la place de Paris ! L'avenir, oui, Damoiselle, l'A-ve-nir est

à nous ! Et je puis bien vous le dire, là entre nous, nous tenons aussi toutes les grandes villes, les Eaux, les côtes d'azur, d'émeraude, d'argent et d'or, les Riviera, la Mer, l'Océan, l'Étranger, la Roumanie, et l'Amérique... Nous avons une énorme clientèle en Amérique... Je ne vous apprendrai pas que les Américaines, c'est comme les sauterelles : qui en connaît une les connaît toutes... En un mot, nous tenons la place dans le monde entier !

— ... ?

— Je passe maintenant la parole à mon aimable associé et ami Batifol (l'associé roule des yeux, mais ne bronche pas)... et... voici ce que nous proposons... mais avant toutes choses, je vous en avertis, pas de Chinois ! Pas même de Coréen. Les Américaines n'en veulent plus. Elles les prennent pour du Japonais. Vous savez l'Ile Yap, la Californie et le reste !... Toutefois, avec mon placier, un placier comme il n'y en a pas deux à Paris... Un jeune lui aussi...

— Comme vous, Monsieur, risqué-je timidement.

— Nous, nous sommes des sur-jeunes, nous marchons à l'extrême pointe de l'avant-garde, escaladant sans hésiter les Himalayas de l'Inédit pour planter la firme de notre maison sur les Everests de l'Exceptionnel. Mais aussi quelle conquête d'Art, Damoiselle ? Ces conquêtes nous les suspendons, ici, à un clou. Les femmes passent et se jettent dessus littéralement. Et alors, ce ne sont pas des petites commandes, ce ne sont pas des douzaines, mais des centaines, des milliers d'articles qui sortent de notre maison. Alors, c'est le filon, la vogue, la grosse affaire, la fortune !

A Louis-Philippe Dempsey (je viens d'ainsi surnommer dans mon cœur Jean-Paul Larigouille, car il m'a knocked out d'ahurissement, d'espoir, de méfiance), Louis-Philippe Dempsey s'arrête, sourit et s'assied. Je m'attends à voir l'associé me passer les sels et m'éventer, mais celui-ci, dont le bouc radical, car les radi-

caux socialistes ont tous une sorte de bouc au menton, dont le bouc, dis-je, remue sur une lavallière bleue tendre à pois blancs, essaye d'une engageante voix, trouble comme un œil de poisson mort, de m'expliquer comment, après la parade, se joue la pièce et de quelle façon sera traitée l'affaire entre mes bibelots d'art et leur maison de commerce. Et voici ce qu'il m'offre : il m'achète et me paie aussitôt sept à huit modèles. Le placier les propose ensuite aux détaillants et me transmet les commandes... La marche ordinaire des affaires de ce genre.

Quels sont mes risques ? Voir mes précieuses inventions traîner dans le monde entier jusqu'à la Dobroudja, jusqu'au Colorado, le long de toutes les côtes de saphir et de rubis, d'émeraude, d'or et d'argent... Si encore je les accompagnais dans ce beau voyage ! mais les voir revenir déflorés, honteux, copiés partout en camelote et revenir surtout sans commandes !

— Je ne dis pas non, fais-je. Je réfléchirai.

Mille remerciements aux Damoiseaux, et je remballe.

Toujours rien de vendu ferme et mon escarcelle s'aplatit comme une déception.

VIII

JOURNAL D'ÉLODÉA

10 mai. — J'ai enfin rendez-vous avec M. Boudin propriétaire de la célèbre maison *Majesté*.

Il fait malheureusement une chaleur torride, une chaleur noire qu'on voit vibrante, suspendue dans ses trois dimensions en travers de la large et courte rue. Sa masse vous touche, vous entoure, vous étreint : un banc de gélatine à 35°. «Triomphe »,—c'est mon beau chapeau,—me fait mal à la tête. Pourquoi, diable, avoir choisi justement mon beau chapeau ? Il met ma tête en nage (en nage... ça ne s'avoue pas, tant pis !) sous mes cheveux

coupés. Mes mèches à la Jeanne d'Arc vont pendre lamentablement et je n'ai pas mon petit peigne pour leur redonner de l'allure !

Ai-je voulu éblouir ce gros commerçant ? Ai-je pris toutes ces précautions de toilette pour l'impressionner, pour ne pas,— au minimum,— être considérée comme une vulgaire quémandeuse ? Oh ! ce moment de gêne, d'ennui sur le seuil de ces « locaux à usage de commerce », lorsqu'on ne les foule pas du pied libre et assuré de la Dame riche qui achète.

Ces marchands,ils commencent toujours, — la lèvre inférieure en avant : heu ! — à vous faire une tête comme si on ne devait jamais leur offrir autre chose qu'une banale camelote ! Ah ! que j'aimerais mieux leur acheter ce qu'ils ont de plus beau plutôt que leur proposer ce que je fais de mieux, ce qui n'est déjà pas si mal !

Enfin, je pénètre sous la voûte de *Majesté*. Quelle délicieuse fraîcheur ! Tout est en marbre, jusqu'au commis préposé à l'ascenseur. (Non, non, je ne dirai pas « liftier »). Je suis obligée de lui taper sur l'épaule et de répéter deux fois que je monte chez *Majesté*, à la Proposition. Il veut absolument me mener dans le Salon de vente.

Stop, au 2e étage. — Une glace. J'ajuste « Triomphe » et que vois-je ? Quelle idée m'a prise ? C'est mon gros macaron de diamants,— une pièce importante, — là, juste au-dessus de mes yeux, sur la cocarde de Triomphe et qui retient les grandes plumes d'autruche noires ! J'ai aussi ma robe noire,ma *Very Best* et, pour comble , vissées à mes lobes, mes longues boucles d'oreilles en poire ! Enfin mes seuls et derniers capitaux.

Une once de poudre rose sur le nez, sur les lèvres, du rouge de rubis, une épingle neige en guise de peigne... et j'essaye mon sourire ! Les blanches petites brebis tondues s'avancent en ligne de combat bien alignées entre les bandelettes d'écarlate.

Je n'ai pas envie de rire du tout, même de cette biblique de comparaison. Et, tout de même, l'aspect de mon carton rose m'arrache un soupir. Il a tant traîné ces jours-ci, ce vieux cher carton, qu'il n'est plus guère qu'une cabossade ! Les bords sont décollés ; la ficelle a entaillé le fond et le couvercle. Rassurez-vous, ce n'est pas encore le cabas de la marchande à la toilette. Je sais très bien faire les paquets !

J'ai sonné. On m'a ouvert un cabinet tout blanc à carreaux givrés genre salle de bains.

— M. Boudin n'est pas rentré. Il ne tardera pas, Madame.

Je reconnais, à la voix confortable de l'employé, un Alsacien. Et comme c'est l'heure de goûter, ainsi qu'au cinéma, dans un immense clin de diaphragme passe devant mes yeux, à cinq pieds du sol, une petite table vêtue d'une nappe brodée au coton rouge et couverte d'excellentes victuailles : un épais café au lait, un *Kugelhof* bien monté et reluisant comme une poterie de Sarreguemines et aussi un de ces fameux tortillons aux raisins, dits *Schnecks* dans les flanc desquels se cachent des amandes hachées et de la cannelle. Phûûût ! tout disparaît et, avec ma faim, je m'asseois sur ma chaise. Dans cette inesthétique cabine vitrée, je reviens bien vite à la réalité. Trois quarts d'heure s'écoulent ainsi. Je trouve le temps long. Mais je suis résignée et peu à peu si loin,— grâce à mon imagination,— si loin de *Majesté* que me voilà toute étonnée d'entendre, de l'autre côté de la cloison, une voix brève, sèche, pressée :

— La Dame ? La Dame où est-elle ? Une heure qu'elle est là, dites-vous ? Le diable l'emporte !

Va pour le diable, je suis prête à tout. Soudain un petit notaire redingoté envahit le bureau.

— Bonjour, Madame. Vous m'apportez des bibelots de la part de M. Potel ?... Je ne connais pas M. Potel. Mais montrez-les moi tout de même, vos bibelots, Madame.

Il est pressé. Vite, je les dépose sur les deux seules chaises cannées qui soient là. Dans quelles conditions, bon Dieu, M. Boudin voit-il toutes ces petites choses fragiles !

Il en prend une.

— Madame,— sa voix est sans ménagements, — vos bibelots, ce n'est pas pour *Majesté.* Ce n'est pas assez cher, assez riche. (Qu'à cela ne tienne ! eût répondu une mazette ; mais je ne suis pas une mazette !)... Et puis, je vais vous parler franchement, Madame. Vous n'êtes pas faite pour le métier que vous entreprenez...

Il a regardé Triomphe, le cabochon, les boucles d'oreilles... Je suis fauchée.

— Alors, Monsieur, il ne me reste plus qu'à remballer mon petit bagage... et à m'excuser de vous avoir dérangé. Cependant, puisque vous m'avez donné un conseil, je vous serais obligée de le compléter. Voici mon cas. Je suis sûre que j'ai créé certaines valeurs... je ne veux pas me résigner à enfouir tout cela au fond d'un tiroir. Que faire ?

— Madame, prenez un placier.

— Un placier ?

Suit *l'instruction for use.*

Pendant qu'il parle, je considère Boudin. Il est courtaud et laid. Mais avec quelle clarté il m'explique les affaires commerciales, avec quel bon sens il me met devant l'évidence de certaines nécessités, avec quelle bonté, quelle loyauté, il cherche à me venir en aide, le brave homme !

Il est tard. Je romps vivement « pour ne pas abuser » et lui serre la main comme à un maître nageur qui vous a empêché de boire un bouillon.

IX

JOURNAL D'ÉLODÉA

7 juillet. — Le bouillon, il est bu et jusqu'au fond de

la tasse ! Je n'ai plus un sou et je suis devenue mince à faire pâlir les vermicelles.

D'autres cieux plus cléments, d'autres humains plus compréhensifs de mes mérites, un autre plan pour mon activité ? Londres, peut-être.

Titine, une fidèle malle, est soigneusement garnie de mes trois robes. Mon tub, — qui me sert de caisse à chapeaux ... contient avec peine mes trois coiffures. Pour traverser les mers, ou plutôt le Simplon, car, combinaison de la dernière heure, j'ai quelque espoir de pain plus quotidien à Venise, Bellotte sur mon épaule et Trotte-toujours sur ma tête feront l'affaire... Trotte-toujours est un petit agneau mort-né, de race Galurin, c'est-à-dire en toile cirée cerise, toute brodée de laine frisottée.

Ce soir, mon cœur, pauvre agneau, toi, tu es noir et tout défrisé.

DEUXIÈME PARTIE

X

> Soyez les bienvenus, étrangers. Que m'apportez-vous dans vos bagages ?

Venise, avril 1922. — Quatre heures du soir

Quel coup de soleil sur la façade de la casa Petrarca malgré ses stores baissés, stores oranges naturellement, à peine plus oranges que les murs ocreux et rutilants de la maison.

Solitude et silence jusqu'à ce qu'une gondole chargée de trois voyageurs et de valises en peau de vache, — vache de corridas, plus endurantes, — s'arrêtât au bas des escaliers de la *riva*.

Sérieux de visage, élevés de taille, trois étrangers en descendirent. Trébuchant contre les banquettes enjambées, appuyés au poing du vieux mendiant dont le crochet de fer happe la barque accostée, ils montèrent

enfin les degrés de l'escalier. Ce n'étaient pas des marins, bien sûr, mais de notables gentlemen, à en juger par l'arlequin des étiquettes multiples collées aux flancs de leurs bagages.

— Ils ont l'air cossu! prononça en italien une voix féminine provenant du seuil de la maison.

— A quoi voyez-vous ça? (Organe plus grave avec une pointe d'accent « forestier ».)

— Aux nippes, Signora.

La gérante de la maison Petrarca et une femme de chambre s'avançaient ensemble pour recevoir les nouveaux venus.

— Gibier de palaces, Signorina, murmura encore la servante, ce sont encore des raseurs; nous n'en aurons que des ennuis... Et puis, il vous faut prendre congé des dames anglaises.

Il y en avait, en effet, quatre qui se pressaient sur le quai étroit, munies chacune d'un plaid, d'une fiasque de vin rouge et entourées d'un important amas de paniers et de valises. La gérante leur désigna la gondole accostée, dont le gondolier, soudain effronté et prolixe, invectivait contre les trois voyageurs en réclamant un formidable supplément de pourboire qu'il voulait aussi royal que modeste leur équipage. Quelques sous de plus glissés par la gérante et il remerciait d'une voix chaude et fluctuante comme si déjà elle entonnait quelque air d'opéra italien. De nouveau flegmatique, il embarquait les Anglaises avec un doux sourire et des gestes d'Antinoüs ayant fait son temps dans la marine.

Cependant les trois voyageurs étaient montés au premier étage. Sous la conduite de la méfiante soubrette, ils visitaient les chambres qu'avait retenues la Signora Righini pour les « trois Excellences du Commerce parisien ». La gérante qui tendait l'oreille ne leur entendit faire aucune remarque approbative : « Parfait, madama», ou : « Ça va ! ça va ! signora », ni même récriminatoire

sur l'étage, la rue, ou le confort. Elle en conçut quelque dépit : la clientèle de la Casa se montrait généralement plus loquace et bénévolente.

Les trois belles chambres pourtant ! Avec l'orgueil de son entreprise, Mme la Gérante ne pouvait concevoir que ces trois chambres là justement ne subjugassent point tout le monde par le bon goût et l'élégance discrète de leur décor, de leur ameublement, par leur gaieté et surtout les agréments multiples de la petite terrasse aux balustres à fuseaux qui surplombait le Grand Canal. Point-de-vue pour artistes y compris les photographes, tremplin pour les poètes et, dès le crépuscule, invite aux amoureux ; en vérité, lieu d'élection pour tout être humain, même cervelé en cro-magnon.

De ces trois voyageurs, aucun n'était donc, à première vue, artiste, ni amoureux, ni poète ? Il fallait être vraiment un sinistre primaire pour ne pas admirer ce mirifique panneau : côté soleil, scintillante route d'or vif, et côté ombre, coulée de laque noire et profonde. En fête et en deuil, mi-partie, l'urbaine Adriatique comme il convient à cette farceuse et douairière épouse des Doges. Et, à gauche, le Rialto, son arche de petit triomphe, ses portiques couverts et montants, et la silencieuse animation de ses escaliers... Voyons, cette vue ne méritait-elle pas le sacrifice de quelques secondes ? Oreilles de butor, si vous n'écoutez avec intérêt ce mystérieux clapotis au flanc des gondoles amarrées, ni celui, plus discret, de la marée adriatique dans les fentes des murs et sur le seuil des palais où elle ne couvre et découvre jamais, malgré tous ses efforts, qu'une seule marche ! Et la douceur de cette rampe polie, tiède comme un corps vivant... n'y goûtaient-ils donc pas, ces bêtas, une sensation voluptueuse en s'appuyant sur elle pour jouir plus longtemps de ce coin de Venise avec la vue, l'ouïe et le toucher ?

Il y a un an, Mme la Gérante, accueillie au débarqué

par ces complexes et troublantes sensations, eût souhaité, le cœur gros de chagrin et d'enthousiasme, faire partager son admiration au monde entier, — si loin d'elle, — ou embrasser quelqu'un — absent !

Aujourd'hui, elle était un peu vexée, vexée pour sa Casa Petrarca, vexée aussi pour elle-même. Elle eût désiré, — c'est le conteur qui le suppose, — qu'un, au moins, de ses trois clients s'avisât, sinon de la beauté du paysage, mais bien que la gérante était encore belle et vraiment pas « comme tout le monde ».

On les avait annoncé « voyageurs de commerce ».

— Mercantis, murmura-t-elle.

Mais en se retirant, au ralenti dans l'espoir d'entendre enfin ce qu'elle souhaitait qu'on lui dît, elle se demandait :

— Ces têtes-là ? Mais où diable ai-je vu ces trois têtes là ?

De ces trois hommes en pleine maturité d'âge, d'action, de santé, au premier aspect identiques entre eux socialement, le caractère individuel s'affirma dès qu'ils furent livrés à eux-mêmes sans témoins. Le plus âgé d'apparence, à cause d'un léger embonpoint et d'un soupçon de petit ventre pointu, s'arrêta, fronça les sourcils et lança dans toutes les directions des coups d'œil certains et vifs ; puis, tout soudain, comme choisit le faucon son petit poulet dans la campagne et l'amateur le meilleur cigare dans la boîte, sans hésitation prit possession d'une des chambres en jetant sur le lit sa canne et son chapeau.

Le numéro 2, ahuri, distrait, fatigué, une pèlerine élégante sur le bras, son sac à la main, chercha, dans un clignement d'yeux à la manière des myopes, un meuble, une chaise, une chambre quelconque, enfin ! pour y déposer ses affaires et sa fatigue.

Quant au troisième, lui, qui sifflotait *Stella d'Italia*, il s'était précipité sur la terrasse. Peu lui chaut l'avenir même commercial de son voyage. Il est tout au moment

présent et s'enivre déjà de la vue de la glycine pendante dont il caresse les feuilles nouvelles. Pourquoi la gérante n'est-elle pas là pour recueillir ce baume de sympathie dont elle a soif ?

Avec sa tout petite jumelle à prisme qu'il suspend toujours à son cou, comme un bijou de jais, par un ruban de soie noire, il scrute le canal que va rosir bientôt le crépuscule. A droite San Toma, à gauche le Rialto à peine assombri, haut courbé en travers du chemin tremblotant des eaux. Il s'amuse de la course rythmée de deux gondoles dont le sillage se moire des couleurs du prisme et, çà et là, aux fenêtres des anciens palais, des loques sordides, soudain glorieuses comme des étendards quand le vent lance dans le soleil leurs couleurs déployées. Juste à ses pieds, il entend le doux clapotis de l'eau, le balancement des barques qui se poussent de la hanche en brinquebalant et ce bruit de grêle ténue et pressée, le crissement du troupeau innombrable des crabes promeneurs à marée basse sur les murs rougis de cette cité de castors (la comparaison est de Gœthe, heureusement pour l'auteur !).

— Cette boîte est divinement placée ! crie enfin l'admirateur à ses inattentifs compagnons. Il insiste :

— Hé, là-bas ! comment sont les lits ?

— Exquis !... à l'œil du moins ! répond l'un.

— Jaunes avec des pois bleus ! précise l'autre.

— Quoi ? Des punaises ? Et les draps ?

— Blancs comme la Padilla !

— Voyons, c'était une Espagnole !

— Tiens !... Mais qui diable t'a indiqué cette drôle de baraque ?

— La tante à Robert, tu sais bien, la Signora Righini. Elle a des intérêts dans la maison.

Dix minutes plus tard, des ailes au talons, tel Mercure, nos trois voyageurs de commerce s'envolaient vers la Merceria et la place Saint-Marc.

XI

Ce soir même, la gérante, au cours de son habituelle randonnée dans les appartements, s'étonna fort que ses nouveaux pensionnaires, si gentlemen d'allures et sérieux d'âge, eussent abandonné leurs chambres dans un pareil désordre. Elle avait pourtant l'expérience de cette fièvre qui vous empoigne au débarqué et vous pousse à sortir au plus vite pour prendre contact avec une ville ou un site, à s'élancer avant même de déjeuner (Monsieur, on sert à midi !) dans ce domaine nouveau toujours paré d'un prestige auquel n'est pas étranger un préalable et intensif montage de califourchon, comme disait Sterne. Mais califourchon, bourrichon ou dada, cette hâte, cette fièvre ne proviennent-elles pas de la « déplorable manie de la certitude » qui nous pousse à rechercher si la réalité vaut le rêve,— et tout ce qu'on s'en est promis de plaisir. Les uns, malchanceux, s'aperçoivent du néant de ce rêve et que la réalité n'est pas sa sœur ; les autres, rares, se réjouissent de l'imprévu toutes les fois que ce dernier remplace différemment, et avec plus de générosité, l'image à laquelle ils s'étaient attendus.

Élodéa l'avait constatée, cette fièvre, chez tous les jeunes gens débarquant à Venise et même chez d'incorrigibles chevaux de retour. Mais ces trois hommes sérieux, elle pensait, en parcourant leurs chambres, qu'ils avaient dépassé l'âge de l'imprudence, de la trop grande confiance et du dada. A l'exception de la chambre n° 12 méticuleusement rangée, les n°s 11 et 13, quel capharnaüm ! Pile de mouchoirs démolie au fond du sac par une grosse main impatiente, objets du nécessaire de toilette posés çà et là, au hasard. Les costumes poussiéreux en tas sur les meubles, les chaussures à la dérive, tout cela livré à l'indiscrétion, voire, — autre part qu'à la Casa Petrarca, — à l'indélicatesse du service...

D'un tour de main expert, avec l'œil volontairement discret, la Gérante remit vivement en place ce qui appartenait à chacun. Elle constata, au cours de cette opération, qu'un flacon d'eau de Cologne s'était répandu sur les losanges verts d'une commode en marqueterie à laquelle elle tenait beaucoup. Cet alcool avait beau être celui du Chevalier d'Orsay et parfumer toute la chambre au musc un peu vulgaire,— à son goût, — il n'en avait pas moins rougi le vernis, la belle patine du temps, c'est-à-dire de Louis XVI et de « Louis XVI français, » ce qui empirait le désastre.

La Gérante bougonna : « Fichue cette commode, déflorée ! Une journée d'ouvrier à mettre dessus à 4 lires l'heure. Voilà un litre d'alcool qui coûtera cher à cet hurluberlu ! »

Et poursuivant son investigation : « Et ça, qu'est-ce encore ? du *Synthétique*, ce gros flacon en boule ? et cette pâte de Yan Lang pour les ongles des pieds ? Ah ! Monsieur va chez Yan Lang ? Jolie connaissançe ! Et ce cold cream vert ? La barbe de ce Seigneur doit être dure comme du fil barbelé. Après tout, c'est peut-être un voyageur en parfumerie !... Mon Dieu ! tout ce qu'il y a sur ce lit ! »

Cette rage de tous les voyageurs masculins de jeter en vrac sur le lit, des faux-cols aux chaussures, tous les objets propres ou sales, l'exaspérait. Voyons ? Pourquoi les porte-manteaux sont-ils faits ? Ceux de la Casa Petrarca, pourtant, se fixent solidement au mur, larges à souhait et, n'y a-t-il pas aussi dans un coin de chaque chambre ce *stander* viennois en bois courbe, ce perchoir à habits nommé chez nous « perroquet » ?

La Gérante prend une canne et un chapeau pour les y accrocher... — Tiens cette canne ! Manche riche d'écaille blonde... Hé là ! Voyons, voyons ! une fissure raccommodée juste au milieu de la béquille... parfaitement ! Hé bien, le monde, ah ! qu'il est petit !

De ses doigts minces, fermes, directs, elle présente cette canne à la certitude de ses yeux. Mais oui, sur le manche un filet d'or poli affirme à la japonaise les sinuosités d'une flagrante-immodeste-orgueilleuse réparation.

— Ainsi c'est elle-même ! Il y a presque un an de cela les trois bonshommes du café de la Paix... Et moi, collier de jade, robe grise, souliers de daim, chaleur suffocante... et ce que je me suis fait mal au pied en accrochant ce bâton ! Tout de même, par sa faute à cet idiot de Bastard,— objets de luxe, maison en plein cœur de Paris, — le plus sympathique des trois, — les autres heu ! heu ! Je me souviens maintenant !... Charmant son intérieur avec la photographie de sa femme et de ses enfants sur la cheminée. Etoile filante, moi ou lui, car je ne l'ai jamais revu. Voilà que je soupire. Il y a de quoi vraiment ! Lui aimait mes bibelots, mais ses vendeurs, eux, ne m'aimaient pas; je ne leur avais donné aucun indice de la forte commission probable. Est-on bête quand on commence et quand on finit aussi !

Elle tenait toujours la canne en mains. Pendant un moment, sa pensée s'appesantit sur son ancienne vie, sur les audiences accordées par les grands marchands à la mode, leur générosité en compliments et leur abstention en fait de commandes.

— Et maintenant, trois de ces marchands parisiens étaient ses hôtes, à elle, !

« En voilà une histoire ! » conclut-elle.

Elle éprouva, sur le champ, un curieux sentiment à l'égard, mon Dieu, oui ! de son mobilier. Elle le considéra avec, — si j'ose parler ainsi, — un nouvel œil, celui de Bastard et de ses compagnons, hommes de goût parisien. Après tout, comment trouveraient-ils ces chambres ? Les aimeraient-ils ? Elle eut le désir enfantin qu'ils les appréciassent autant que jadis ses bibelots et nouveautés d'art. Car il était vraiment bien, ce mobilier, avec les grosses roses pourpres des rideaux en Chintz à fond

noir, le ton ocre des murs relevé de citron vif, les chaises rustiques, le vieux lit en bois de merisier clair et poli, la belle commode avec son gros bouquet de fleurs marquetées sur le ventre, son dessus de bois losangé vert et poli comme un marbre... rongé par la grande tache d'eau de Cologne d'Orsay. Bah ! inutile de récriminer. Ce qui est fait est fait. Le *Lux luxuria* ou quelque autre popote, l'enlèvera facilement, murmura-t-elle poussée, certes, par une secrète sympathie que je crois devoir dès à présent signaler, au cas où le lecteur ne l'aurait déjà constatée par ses propres moyens.

Ce fut, bien entendu, sans aucun étonnement qu'une fois rentrée dans son bureau, elle lut, sur les feuilles de déclaration réglementaires, ces trois noms :

Marius Revaigne, commerçant à Paris.
Jules Giacometti, commerçant à Paris.
Robert Bastard, commerçant à Paris.

★

Élodéa avait jadis fait de la graphologie, au temps où avant la catastrophe, elle menait, comme on dit, la vie bourgeoise, c'est-à-dire au temps où, suffisamment rentée, elle ne travaillait pas. L'écriture lui avait toujours paru une révélation inconsciente, obligatoire du caractère de l'individu, par l'individu lui-même, une sorte d'aveu. Et si, continuait-elle, on prétend qu'avec trois lignes de l'écriture d'un homme, un juge peut le faire pendre, ce n'est pas parce que ce juge est de mauvaise foi, mais parce que, le plus souvent, l'homme le mérite. L'âme d'un honnête homme, — la sienne propre, — a bien fait reculer d'horreur M. de Maistre !

Et maintenant, voici ces trois messieurs sur lesquels elle avait fondé à tort tant d'espérances et disparus de sa mémoire depuis près d'un an, les voilà tout nus devant elle... je parle, bien entendu, au figuré. Hé bien, à première vue, ces écritures n'étaient pas du tout celles de

trois mécréants, bons pour le pal ou la corde ! Ni Dieu ni Diable ne pouvaient en revendiquer le patronage exclusif.

Dans la signature de Marius, elle retrouva l'homme arrivé, posé, calme, certain de son avenir, un tantinet égoïste avec promesses d'augmentation, aimant les belles choses comme elle avait pu le constater dans son magasin rempli d'objets d'art.

Les tortillons minutieux et quelque peu incohérents, dont Giacometti entourait les majuscules de sa fine écriture, témoignaient d'une vive imagination flanquée de prétention et laisser aller. Heureusement qu'un point de prudence terminait ces indices inquiétants pour la carrière d'un commerçant ; mais quel bon cœur dans les jambages des N et des U !

La signature de Bastard lui plut et ce qu'elle y lut ne l'étonna pas. C'était une écriture anglaise, élégante, — anglaise du XXe siècle, bien entendu, rien de l'anglaise du temps de la reine Victoria. Elle dénotait le goût du luxe, du confort, des beaux nécessaires, des gants en peau de kangourou, des bottines chères et des pipes Dunhill. Bastard était positif, orgueilleux, ce qui est une qualité, vaniteux aussi, ce qui est un défaut, mais vaniteux de son physique, ce qui n'est, pour les âmes bien nées, qu'une constatation. Ambitieux, peu imaginatif. De petites courbes assez prolongées dans le courant de sa forte et large écriture permettaient d'entrevoir que, sous cette façade, se masquait un sentimental. L'expérience de la vie ne l'avait pas encore endurci ; livré à sa seule vocation et si son papa l'avait laissé faire, il eût plus volontiers embrassé une demi douzaine de Muses ou même les neuf que baisé au front le buste d'Hermès. Mais oui, une certaine culture classique ! En somme, résuma Élodéa, un caractère. Mais pourquoi, en ce moment, ce caractère semblait-il déprimé ? A quoi voyait-elle cela ? Mais, parbleu, la signature *Bastard* s'inclinait

vers la droite et sa dernière syllabe *tard* tombait presque sur la ligne inférieure.

Au développement de ce portrait graphologique appuyé, le plus simple d'esprit aura compris que Bastard allait passer personnage de premier plan et jouer un rôle important dans la vie d'Élodéa.

XII

Je ne décrirai pas Saint-Marc.

Cependant, nos trois calendars, le chapeau sur l'oreille, le sifflotement aux lèvres, avaient pris le vent du côté de la Lagune. Ils s'étaient décidés à aller, d'abord, chez Florian déguster le chocolat-crème traditionnel.

Florian toujours le même. Mais quel public ! L'ensemble de ces gens-là s'accordait à la vilaine couleur du marbre galantine de lapin qui recouvrait les guéridons. Ces clients vulgaires mangeaient grossièrement, préoccupés, se hâtant, comme au buffet de la gare. Leur fâcheux accent se dissimulait sous un français ou un anglais *poiteux et dordu* ou *gribble and grooget*. D'instinct, nos amis, — pourquoi ne seraient-ils pas nos amis après tout depuis que, par leur écriture, nous les savons honnêtes gens ? — se redressèrent la poitrine en avant comme si elle eût été encore pavoisée de rouge et vert.

Leur chocolat brûlant avalé en hâte, ils se levèrent, décidés à fuir cette vilaine compagnie gâcheuse de leur joie : Bastard pour payer, sortit d'un beau portefeuille en maroquin vert à coins d'or un tas de petites et sordides coupures. (Vous voyez, Élodéa ne s'était pas trompée dans son portrait graphologique.)

— Allons, dit-il, oublions Florian le bochisé pour Venise-la-belle !

Ils étaient devant Saint-Marc et, par chance, à cette

heure exquise, fameuse, — quoi donc encore ? — du crépuscule...

— Vous souvenez-vous, leur dit soudain Bastard, qu'en 1913, un soir après dîner au *Cavaletto*... — avons-nous ri dans la Merceria avec ces jolies filles blondes aux châles noirs !.. — nous sommes allés prendre une gondole pour rejoindre la sérénade flottante. On chantait en chœur le refrain des Barcarolles et celui de ce ridicule : *Tripoli ! ô Tripoli !*

— Tiens écoute, interrompit Giacometti et il siffla : — *Tui — tui — tui ! Tui — tui — tui — tui !*

— C'est infect ! déclara Marius.

— Infect ou non, nous l'avons trouvé très bien ! Et peut-être même alors l'eussions-nous préféré au lamento de plain chant sur lequel, jadis, des gondoliers très certainement aux gages de quelque romantique Byron, se renvoyaient les vers alternés de l'Arioste du du Tasse.

Là-dessus Giacometti et Marius réservèrent prudemment leur avis. Mais, ensemble, ils se mirent à siffler langoureusement une barcarolle et les voilà partis, l'âme toute chavirée de poésie et subjugués par des souvenirs d'un charmant et naïf lyrisme... O Venise, illusionniste de camelote !

— Entrons à Saint-Marc ! décida Marius devenu grave. Il ne faut pas rater les effets du soleil oblique dans les vitraux.

— Moi, je rate le bénitier... Où donc est-il ? s'enquit à voixbasse Bastard qui était pieux jusqueset y compris les seules pratiques du culte extérieur.

La mosquée chrétienne leur apparut petite, bien assise, un peu gauchie toujours sur ses piliers et, — entre chien et loup, — grignotée en haut par le soleil à travers les vitraux en flammes, dévorée en bas par l'ombre envahissante...

Rassurez-vous, lecteur ! je ne décrirai pas les impressions que ressentirent les trois calendars. Ils ne sont pas

nouveaux venus à Venise. Ils en ont même écrit à leurs familiers de diverses façons dont la meilleure était signée Bastard (une salade Barrès, Régnier, J.-L. Vaudoyer et Gabriel Soulage), car il avait quelque lecture. Il vaut mieux, si vous êtes friands de belles descriptions, vous reporter aux œuvres complètes de ces Seigneurs de lettres. Donc, *stop!* pour tout développement qui n'aurait rien à faire avec cette histoire et, surtout, pas de littérature.

— Vous direz ce que vous voudrez, déclara Giacometti, moi, je suis ému ! Je la retrouve celle qui fut et sera la Belle entre les Belles! Toujours la même et toujours imprévue, amante paisible et généreuse se donnant à vous en magnificence, en tendresse... Venise, je te salue !

— Oh, là là ! mais, mon garçon ! fit Marius, te voilà parti !

Giacometti ne se démonta pas :

— Oui, Venise... lyre sur laquelle Orphée et...

— Orphée suffit ! interrompit Bastard. Voyons, il n'y a pas de lyre à quatre mains !

— ...De laquelle Orphée aurait tiré des sons de volupté élyséenne avant même, —privilège d'un Dieu,— d'avoir posé ses doigts sur les cordes de l'instrument sacré !

— Il est malade, déclara Marius, sortons tout de suite.

— J'allais justement vous le proposer. Je veux revoir ma Vierge, celle que j'ai adorée la dernière fois et dont je ne me souviens plus du tout !

— Ce cas est fréquent chez les dégénérés, concéda Marius.

— Voyons ! Elle était au-dessus d'une porte latérale à gauche. Juste en face de l'antiquaire où j'ai acheté, il y a deux ans, ces ravissants plateaux de laque birmane, — bonne affaire avec ces modèles-là !

Son bijou Zeiss au nez, Giacometti chercha le haut-relief à travers de vilains échafaudages tout souillés de gravats.

— La voilà, la pauvre ! C'est à peine si je la reconnais. Ce doit être elle tout de même. Je la croyais assise. Elle m'avait aussi semblé toute petite et tristaude et cette dame-là est grande, malicieuse et gaie. Tiens, ce n'est pas la même pierre qui a fourni la tête et la robe. Et il lui manque un doigt, un doigt de pied, le grand du milieu...

Bastard rompit les rangs et l'énumération en s'en allant fureter chez l'antiquaire et acheter des cartes postales. Il n'aimait pas entendre Giacometti, l'homme des petits détails et des petites pensées, expertiser devant des monuments ou des sites sacrés. Les affaires et les voyages, ça fait deux, disait-il. En affaires, seulement, la mesquinerie est permise ; d'aucuns la recommandent et l'appellent Prudence, Avisement, Sagesse...

Marius rallia l'escouade :

— Où dînerons-nous ? Au *Vapore*, bien entendu ?

— Si tu veux, répondit Bastard. Dans une petite heure. Vous y serez avant moi. Je vais à San Toma voir ma tante Righini, la remercier pour la Casa...

XIII

Le vaporetto amena Bastard de *San Zaccharia* jusque chez la Signora Righini. Elle habitait au *Ponte dei Pugni* près de San Toma un entresol spacieux. Cette tante gigogne, qui n'avait jamais quitté Venise, était le point de ralliement de nombreux neveux et petits-neveux courant le monde en quête de vendre au meilleur compte les produits de l'industrie familiale, verreries, céramiques, poteries de cuisine, d'art et de décoration pour parcs et jardins. Autour de la grande table de son salon, recouvert d'un tapis de faux Aubusson à franges roses, se groupait de temps à autre, et régulièrement à Noël, à Pâques et à la Trinité, une bonne douzaine de gaillards rasés, intelligents, avertis, ayant le flair des fluctuations

de la mode, quelquefois trop fougueux, tous fascistes. Les sages conseils de la tante Righini ramenaient les choses au point pratique et rémunérateur. On peut dire que, sans jamais mettre la main à la pâte de verre, la Signora enfantait la prospérité de la *ditta* Righini et empêchait ses jeunes parents de casser vitres, verres, porcelaines et cristaux.

La Signora, grande liseuse, communiait avec la culture française au moyen de la *Revue des Deux Mondes*. Car, à l'étranger, recevoir la *Revue des Deux Mondes* est encore un indice d'intelligence et de sérieux. Aussi, des piles de la revue saumon s'étageaient-elles, d'ailleurs la plupart non coupées, sauf aux feuillets du roman, sur les rayons d'une bibliothèque du plus pur style Napoléon III allié au rococo Victor Emmanuel, mélange en vérité délicieux!

La vieille dame n'avait, d'autre part, aucun souci des actualités sauf en poterie, aucune curiosité des choses intellectuelles présentes; d'Annunzio et Guido da Vérona exaspéraient son sens rassis. Si elle supportait Carducci, c'est parce qu'il était anti-clérical et anti-romantique. — Je déteste, répétait-elle, les songes creux, les cymbaliers et les bavards! malgré qu'elle-même... au reste, écoutez-la :

— Et comment va mon Roberto ? s'écrie-t-elle dès qu'elle aperçoit Bastard. Toujours beau garçon es-tu ? Toujours si élégant, chic, à la dernière mode !... On fait ce qu'on peut, dis-tu? Oui, tu as mille fois raison, on fait ce qu'on peut. Et dis-moi ? Les enfants ? Irma, une grand fille ? Ah ! elle a déjà fait sa première communion privée. C'est vrai, en France, aussi, à six ans, comme un petit lapin ? Et tu dis que c'est tout ton portrait, la fillette ? Elle sera donc belle. Et le petit ressemble-t-il toujours à sa mère ? Pauvre Lelia ! Je lui souhaite à cet enfant toutes les vertus de ta chère défunte et cette gaieté et cette douceur et aussi une meilleure santé ! Et

toi, tes affaires, ton commerce, ça va ? Toujours content à Paris ? Mais que la vie doit te sembler triste, par moments ! Il faudra te remarier, vois-tu. Oui, je sais, les enfants, tu as peur d'une marâtre. Mais, enfin, il y a de braves femmes en France ! Il y en a bien en Italie ! (Elle rit.) Et tu sais, les fils Barrovieri ont tellement augmenté leur industrie qu'ils ont abandonné leur petite casa. Ce n'est plus eux qui la gèrent. Y es-tu bien au moins ? Et tes camarades ? Moi-même j'y suis allée. J'ai visité les chambres avec Mlle Janson. L'as-tu vue, la Janson ? C'est une rude tête ! Pour une femme, c'est incroyable ce qu'elle en a. Elle est à tout, à la cave et au grenier. Elle a transformé cette vieille maison. Je ne veux pas dire que, du temps de nos cousins, elle fût mal tenue, non, grands dieux ! mais ce n'était pas ça. Eux, c'était la routine, la routine italienne, la routine romaine, pire que la routine vénitienne ! Cette Française-là, en tous cas, crois-tu, leur gagne plus d'argent qu'on ne s'y pouvait attendre... Economie, entente, honnêteté... Et sais-tu, si distinguée ! Une nouvelle pauvre, j'en jurerais ? Enfin, tu es content ? Et tu verras la nourriture. Allons, adieu, à bientôt ! Combien de temps restes-tu à Venise ? Il faut pourtant que je te parle un peu de ta dernière commande de vases anciens. C'est tout à fait l'affaire du Barroviere. Ils ont installé à Burano une immense *furnace*. Les perles, ils en font toujours, naturellement — et de très belles cette année. Tu verras, on est tout à l'Egyptien, aux couleurs safran, turquoise morte, vieux rouge, tout à fait sarcophage de momies. Il y en a aussi qui ont de petites formes de lentilles, de fèves, de macaroni, de vermicelles.. on s'inspire chez soi. Tu les aimeras. Si ! si !

« J'ai fait mettre de côté pour toi tout un lot de pâte d'Aventurine, comme tu me l'avais recommandé. Tu as bien fait de t'y prendre à temps ; il n'y a plus que la maison Righini qui fabrique de l'Aventurine. Tu la feras façonner à ton idée par Paolo. Et puis encore autre

chose ! Tous tes surtouts en miroir sont gravés. Entourage de roses et jasmins,comme tu le désirais. C'est très réussi, je les ai vus. Je pense que ce sera un grand succès pour Noël... C'est cher, oui. Il n'y a plus que deux bons graveurs à Venise et ils se sont syndiqués. Fourches caudines ! Addio !

« Eh ! ne t'en vas pas ! J'allais oublier : tes vingt lustres anciens et tes cinquante girandoles de l'époque sont prêts. Paolo les a suspendus dans la pièce où sont tes autres commandes, à gauche, au fond, dans la cour du magasin de gros. Tiens, voilà la clef. Allons, à bientôt, mon petit Roberto. Fais de bonnes affaires, toi et les camarades. Et amuse-toi bien, pendant que tu es à Venise. Mais, tu sais, les autres petits disent que Venise est tout à fait raplapla. Tu vas aux Musées, crois-tu ? Ils sont fermés. La seule chose vraiment bonne que nous ayons, Ursula, hé bien, sa salle est en réparation... Je ne sais pas, Roberto, si tu es comme moi, mais le San Giorgio dei Sciavoni ce n'est pas du Carpaccio comme celui d'Ursula. Ursula au lit, vois-tu, c'est tout à fait feue ta chère femme. Je l'ai toujours aimé cette peinture à cause de cela. Quand elle était toute petite et que je la menais à l'Académie, je lui disais : Lili, à qui ressemble cette dame au lit ? Tu ne sais pas ! eh bien ! regarde-la bien : c'est à toi qu'elle ressemble. Et toi, tu lui ressembleras tout à fait quand tu seras grande.

« Voyons, voyons ! je parle, je parle tant que tu vas dire que je suis une vieille bavarde, d'autant plus que te voilà en retard pour ton dîner. Où ça ? Au *Vapore* ? Les enfants, maintenant, vont chez Bocardi. Ils disent que c'est plus gai. Addio filio ! »

— Ouf ! fit Roberto, un pied sur sa gondole. Mais quelle brave femme de tante !

XIV

D'heureuse mémoire de gourmet, naguère encore, le

Vapore passait pour un bon restaurant indigène et le plus typique. Bastard se rappelait un vieux chasseur gras, à terribles moustaches Royal-Savoie, ridiculement sanglé dans un court spencer de groom et qui, paternel et farceur, présentait sur la paume de la main, en rapide vol glissé, un plat garni de hors-d'œuvres compliqués et bizarres, moules farcies, mazanete, homards, scampi, canocci, tendres crevettes et autres fruits de la Lagune. Ces canocci, quelle horreur! avec leurs corps roses de scorpions mal bouillis et piqués du jais de leurs méchants petits yeux... Et le minestrone aliacé et le sambayone onctueux comme une crème de beauté dans cet énorme bol et qui vous conduit jusqu'aux limites du mal de mer...

C'est là aussi qu'on voyait, méprisant les belles femmes parées, de beaux jeunes gens, forçats d'un singulier sentiment qui les réunissait de poignet à poignet par une chaîne d'or lourde à la vue, légère au porter sans doute, qu'on nomme esclavage et qui sert surtout à attirer l'attention sur un spectacle équivoque. Cet attachement forgé n'avait même pas le mérite d'être une imprudence, un risque, car le moindre choc ouvrait les porte-mousquetons et libérait les éphèbes, — faux Apollons à la trop jolie petite tête coiffée de trop longs cheveux soyeux, rejetés en arrière, dans les ondulations desquels passait, de temps à autre, le geste névrosé de trop jolies mains, longues, fines, aux doigts alourdis de bagues épiscopales ornées d'énormes topazes, améthystes ou beryls.

Mais ce soir, quel changement, ce *Vapore !* Mauvaise saison, sans doute. Pas un chat, piètre éclairage, plus de Victor Emmanuel en spencer. Des garçons de café, aussi graisseux que la cuisine, vont prendre les ordres d'une triste caissière derrière un comptoir de quatre sous, tout cela minable, abandonné. Dans un coin un pensionnaire, maussade, au milieu nos trois amis, et, dans l'autre coin, une dame, — de lettres italiennes à l'entendre, —

parle fort. Elle informe tout le monde, c'est-à-dire le pauvre personnel, la caissière et nos trois amis atterés et silencieux, de son départ, le lendemain, pour Taor-mina. Elle demande une figue pour son dessert... Une pile de journaux avait presque suffi à son dîner.

Giacometti fredonne :

Pruneau cru,
Figue cuite,
Figue crue,
Pruneau cuit !

mais personne ne l'écoute ni même ne sourit. Nos amis se hâtent.

— Un raté comme chez Florian ! soupire Bastard. Ça commence bien. Allons-nous en !

— Et mon raki ? proteste Marius.

— Tu nous embêtes ! Pourquoi du raki à Venise ?

Dehors, il pleut. De grosses gouttes plates comme des pastilles de menthe, presque de la neige, et qui mouillent beaucoup en fondant. Les calendars sont confondus, désabusés. Marius parle de reprendre le train le lendemain à midi, les affaires vivement bâclées dans la matinée.

— Voyons ! voyons ! fait Bastard. Une bonne nuit à la Casa Petrarca et nous retrouverons la belle Venise de jadis dans la fraîcheur rose du matin.

Marius soudain renifle : merveilleuse odeur de petit café.

— Et mon raki ? insinue-t-il.

— Tiens, entrons-là.

C'est un bistro. Ils boivent debout du raki qui leur paraît bon au point qu'ils finissent par vider la bouteille à la santé de Venizelos,— dans ce temps-là c'était un grand homme,— et à déclarer que « l'Allemagne paierait » ! Néanmoins ils consentirent à s'acquitter, pour elle, encore de cette dernière dette.

SAINT-MARCET.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Ernest Delahaye : *Rimbaud, l'artiste et l'être moral*, Messein. — Marcel Coulon : *Le Problème de Rimbaud*, poète maudit, Gomès, Nimes. — André Gide : *Dostoïevsky*, Plon. — Henri Massis : *Jugements*, Renan, France, Barrès, Plon. — Vérine : *Derrière le sourire, pensées et réflexions*, Chiberre.

Dans ce dernier volume : **Rimbaud**, *l'artiste et l'être moral*, M. Ernest Delahaye a moins cherché à nous révéler la vie extérieure de ce poète maudit que celle de son esprit. On sait tout ce que M. Delahaye, ami de collège et d'adolescence de Rimbaud, et Paterne Berrichon, le beau frère du poète, ont fait pour la publication et l'interprétation des œuvres de l'auteur des *Illuminations*. Ici, M. Delahaye aperçoit, dans le rôle joué par Rimbaud dans l'évolution de notre littérature, une sorte d'action divine, sans métaphore. Et même le dernier chapitre de son livre qui s'appuie sur l'Evangile et sur saint Paul est un véritable sermon sur la grâce. On y voit Dieu, précipitant la fin du poète maudit et régénéré par une grâce efficiente qui se manifeste si gracieusement par la mutilation, l'infirmité, la souffrance, la mort. Dieu « opprimait le corps pour assurer, définitif, le triomphe de l'esprit ».

Ces subtilités témoignent, de la part de M. Delahaye, d'une grande piété envers Dieu et envers saint Rimbaud, vierge et martyr, mais vraiment cela dépasse de trop haut la critique littéraire.

Au reste, que Rimbaud, mourant et déjà inconscient, ait accueilli, — sous la suggestion de sa pieuse sœur, qui le veillait et guettait sa belle âme, — la dernière illumination des cierges bénis, cela n'aurait pas un grand intérêt, ni une grande portée philosophique. Que M. Claudel, premier consul de Dieu, ait trouvé (on trouve toujours ce qu'on cherche), dans l'œuvre maudite de Rimbaud, des raisons fulgurantes de croire et de s'agenouiller, c'est parfait et même fort réjouissant, mais cela prouve

seulement que M. Claudel, qui est un bon poète, raisonne avec son cœur, sonore de tant de belles métaphores. Personne d'ailleurs n'en sera surpris, si on réfléchit que la philosophie religieuse de M. Claudel est bâtie sur de somptueux calembours.

Mais une légende s'est créée : l'œuvre de Rimbaud est devenue un Evangile, ou plutôt une sorte d'Apocalypse où, grâce à l'obscurité lumineuse des images personnelles, on peut y découvrir tout ce que l'on veut, aussi bien la foi que le scepticisme.

Il était temps, s'écrie en tête de son livre : **Le Problème de Rimbaud**, poète maudit, M. Marcel Coulon, de « mettre un peu de critique à côté de tant d'hagiographie » et d'apporter un Rimbaud véritable et capable de servir la littérature et la Poésie.

L'apparition et la disparition de Rimbaud, écrit-il, sont un « accident unique qu'aucun fait connu ne peut expliquer et dont nulle analogie n'aidera à éclaircir le mystère, un problème dont aucune hypothèse naturelle ne facilite la solution ».

Cependant, insinue M. Marcel Coulon, si Rimbaud, à l'âge de dix-huit ans, a pu, sans regret, quitter la poésie, c'est qu'elle n'était pour lui « qu'un moyen de prendre conscience avec son instinct de révolté » et qu'elle ne fut dans sa vie qu'une « chose accessoire ».

Révolté ! on pourrait voir en Rimbaud une sorte de Nietzschéen avant Nietzsche. Ce qu'il a tenté, lui aussi, c'est de renverser les valeurs morales du christianisme, et, nouveau Julien l'Apostat, restaurer le culte païen de l'art et de la morale. Ses deux ennemis sont : la Femme à laquelle il reproche d'avoir remplacé Eros par le Christ, et le Christ lui-même, ce « Dieu qui nous attelle à sa croix ».

Ces deux ennemis « la Femme et le Christianisme, les deux complices, serrés à la gorge par sa main crispée, sont choqués l'un contre l'autre » — dans le poème des *Premières communions*, où il nous montre la compagne de l'homme ne pouvant guérir « du baiser putride de Jésus ».

D'après l'étude psychologique de M. Marcel Coulon, l'inversion sentimentale et sexuelle chez Rimbaud rentrerait dans ce renversement nietzschéen des valeurs morales et ne serait chez le poète maudit qu'une sorte d'intellectualisation de ses sentiments de révolté. Marcel Coulon nous donne une analyse de l'aventure

passionnelle de l'Epoux infernal et de la pauvre Vierge Folle, et conclut au réalisme le plus socratique des amours du couple Rimbaud-Verlaine.

La psychologie me semble insuffisante pour expliquer cette misogynie, même occasionnelle et pourtant il serait très grave de faire entrer la pathologie dans ces cas d'inversion sentimentale si l'on songe que les philosophes grecs ont exclu la Femme de leurs traités sur l'Amour.

Je ne vois personnellement dans ce fait qu'une intellectualisation de sentiment, une libération artistique de l'instinct sexuel, à laquelle parviennent les individus les plus individualisés. Mais il n'est pas interdit de rechercher les raisons physiologiques de cette cérébralisation de l'amour chez les grands invertis de la littérature et de l'art. Une note du Chat, dans le *Journal*, nous expose cette argumentation d'un « psychiatre des plus distingués », mais qu'on ne nomme pas, au sujet du cas Rimbaud :

Le mystère du génie de Rimbaud procède davantage de la médecine que de la littérature. En effet, on peut affirmer, sans crainte d'être démenti, que le poète maudit relève de la pathologie générale. Fils d'un capitaine de cavalerie alcoolique et d'une mère sujette à des crises de « délire constant », il faut voir dans cet atavisme la naissance, puis la disparition de son génie.

La naissance par une excitation anormale du système nerveux ; la disparition soudaine par *un affaissement spontané des tissus cérébraux*. Et pour confirmer son diagnostic, l'éminent praticien cita des exemples de la morbidité de l'auteur de *la Saison en Enfer*, troubles morbides qu'il constate d'ailleurs tous les jours chez d'autres anormaux et chez d'autres *vieillis prématurés* : fugues répétées dans la jeunesse, impulsions criminelles, etc...

Ceci qui expliquerait les fugues de Rimbaud, et son évasion de la littérature, n'explique pas son génie, qui n'a d'autres causes que le hasard. Mais je pense qu'il faut retenir cet embryon de critique physiologique, qui, d'ailleurs, ne fait qu'étayer la solution que M. Marcel Coulon propose au « problème » de Rimbaud : « S'il a écrit la *Saison en Enfer*, c'est parce qu'il n'est plus capable d'écrire. Il n'avait pas été abandonné par la Muse. *Il l'avait tuée.* » Meurtre pour lequel je demande au Procureur de la République des Lettres d'accorder des circonstances atténuantes d'irresponsabilité. Il ne faut pas oublier que « le centre des idées génitales, ainsi que l'a écrit le Dr Voivenel, dans son

livre *Littérature et Folie*, est fonctionnellement rattaché au centre du langage ». On en pourrait conclure que l'évasion de Rimbaud, de la littérature et de la Poésie, ne tient peut-être qu'à une petite lésion de ce centre du langage, à une petite fêlure d'où goutte à goutte ont fui les images poétiques en même temps que les « idées génitales ». Décidément non, ce n'est pas Rimbaud qui a tué sa Muse: la Muse a seulement fui son amant, parce qu'il ne pouvait plus la... réjouir.

§

Déséquilibre physiologique dont l'œuvre de l'écrivain est une sorte de redressement. Je trouve une confirmation de cette hypothèse dans les intuitions que formule André Gide dans son essai sur **Dostoievsky.** A l'origine de chaque grande réforme morale, écrit-il, nous trouverons toujours « un petit mystère physiologique, une insatisfaction de la chair, une inquiétude, une anomalie ». Et, citant, lui-même, une de ses pages déjà anciennes, André Gide ajoute:

> Il est naturel que toute grande réforme morale, ce que Nietzsche appellerait toute transmutation de valeurs, soit due à un déséquilibre physiologique... A l'origine d'une réforme, il y a toujours un malaise; le malaise dont souffre le réformateur est celui d'un déséquilibre intérieur. Les densités, les positions, les valeurs morales lui sont proposées différentes, et le réformateur travaille à les réaccorder: il aspire à un nouvel équilibre; son œuvre n'est qu'un essai de réorganisation selon sa raison, sa logique, du désordre qu'il sent en lui; car l'état d'inordination lui est intolérable. Et, je ne dis pas naturellement qu'il suffise d'être déséquilibré pour devenir réformateur, mais bien que tout réformateur est d'abord un déséquilibré.

En renversant les valeurs morales, c'est son propre équilibre physique et moral que Nietzsche chercha à restaurer. Une philosophie n'est en somme qu'une généralisation d'un état d'être particulier, et c'est lui-même d'abord que le réformateur veut réformer.

Il est curieux de constater avec André Gide encore que tous les réformateurs, qui proposèrent à l'humanité de nouvelles évaluations, possédaient ce que M. Binet-Sanglet, l'auteur de la *Folie de Jésus*, appelle une tare. Et il se trouve ainsi que les œuvres les plus saines, les plus vivifiantes, sont œuvres de malades: réaction physiologique. Toute littérature, poésie, art, n'est

en somme qu'une réaction organique pour retrouver l'équilibre vital.

Mahomet était épileptique, note A. Gide, qui n'ose parler de Jésus ; épileptiques les prophètes d'Israël, et Luther et Dostoievsky : « Socrate avait son démon, saint Paul la mystérieuse « écharde » dans la chair, Pascal son gouffre, Nietzsche et Rousseau leur folie. »

C'est son épilepsie qui provoque chez Dostoievsky son « optimisme éperdu ». Je ne chercherai pas la « tare » d'André Gide, mais elle doit être un peu équivalente à celle du Christ, dont il épouse la doctrine avec une béatitude « éperdue ». C'est même ce qui l'approche si amoureusement de Dostoievsky dont il écrit : je ne connais pas d'auteur à la fois plus chrétien et moins catholique. Alors on ne comprend vraiment plus le nietzschéisme de l'auteur de l'*Immoraliste* : les valeurs morales que Nietzsche a voulu retourner comme un sablier, ce sont les valeurs chrétiennes, chères et indispensables à la vitalité d'A. Gide. Le paganisme de Nietzsche, ce n'était en somme que du bon catholicisme, paganisme reconstitué. Mais comment se reconnaître dans toute cette casuistique ? S'il fallait absolument essayer de comprendre, j'insinuerais que M. André Gide se retrouve si intensément dans l'œuvre de Dostoievsky, parce que l'auteur des *Frères Karamazov* (prétextes de ces causeries un peu éparpillées) y reconnaît son propre « quiétisme ». Il y a, à distance, un très curieux rapport entre M. Gide et Mme Guyon. Son hérésie d'ailleurs ne troublera pas M. Gide, parce qu'il est anti-papiste et ne craint pas les excommunications. Mais que nous sommes loin, en vérité, de toute vraie philosophie !

Nous nous en éloignons encore davantage avec ces **Jugements**, ces dogmatiques jugements de M. Henri Massis sur Renan, France et Barrès. M. Massis ne nous cache pas que Renan a « travaillé à l'abaissement des valeurs morales », et qu'il « a porté atteinte aux notions premières de l'intelligence ». Il a inspiré, « par son mépris de la théologie et de la métaphysique, l'aversion des principes universels de la raison » !!! Quant à Anatole France, cet humaniste, il « est profondément inhumain ». Son humanité n'est « qu'une absurde mascarade ». Et pour Maurice Barrès : « il faut souhaiter qu'il cède enfin à cette voix profonde qui réclame son ascension à la lumière et qui cher-

che à redresser mystérieusement le cours de sa vie. Puisse son âme entrer dans le mystère de l'Eglise dont il se sent, au fond de lui-même, le fils, et chanter... » (suit la chanson, trop longue pour pouvoir être citée ici).

Je ne m'indignerai pas de ces jugements, parce qu'ils sont sincères ; mais, si je les trouve tout à fait vivifiants pour le public, je les trouve aussi un peu humiliants pour l'élite. Ce qui me réjouit, c'est que ces auto-da-fé d'hérétiques sont dressés au nom de la Raison. Ce fanatisme religioso-rationnel est terrifiant. On songe à Robespierre, ce grand réformateur et ce grand moraliste, cet artiste qui a réalisé sa littérature en action.

Et concluons par cette pensée que je trouve **Derrière le sourire** de Vérine : « Je plains ceux qui n'ont jamais perdu momentanément l'équilibre : il y a des clartés qui leur manquent. »

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Jeanne Perdriel-Vaissière : *Le Toit sur la Hauteur*, Chiberre. — Amélie Murat : *Le Sanglot d'Eve*, Garnier. — Diane de Cuttoli : *L'Enchantement Multiple*, lettre-préface de Paul Valéry, Chiberre. — Adrienne Monnier : *La Figure*, « les Amis des Livres ». — Lucien Fabre : *Vanikoro*, avec un portrait de l'auteur par Foujita, « Nouvelle Revue française ». — René Kerdyk : *Nuages cousus*, avec un dessin de A. Dunoyer de Segonzac, « Librairie de France ». — Canudo : *S. P. 503, le Poème du Vardar, suivi de la Sonate à Salonique*, avec une image de l'auteur par Picasso et un frontispice musical de Maurice Ravel, « Renaissance du Livre ». — François Porché : *Sonates*, Emile-Paul frères.

Le vœu du poète, vivant parmi les laboureurs et bûcherons des campagnes, serait que, de sa maison, **le Toit sur la Hauteur**, un témoignage et un encouragement aient fortifié son chant. Qu'on y « trouve le foyer et l'azyme », qu'on s'y assoie, qu'on y mange dans la paix, et que l'âme se ranime. Des paysages véridiques rendent grâces et sont très purs. Ils tremblent au passage ému de la brise, en Béarn, s'emplissent de vieilles souvenances en Vendée, se dressent farouches, capricieux et têtus sur la côte d'Arvor, face à l'Océan, dont la rude rafale mord, les flagelle, les cingle. Mais le poète, Mme Jeanne Perdriel-Vaissière, élève des accents modestes, groupe des strophes sincères, comme pudiques, dans l'acceptation courageuse de la vie telle qu'elle est faite et des événements quoti-

diens. Parfois son chant sonne si sensible à la grave exaltation des joies, des espérances maternelles, qu'elle crée, toute humble et dans l'ignorance, croirait-on, de la nouveauté profonde des sentiments exprimés, un poème tel que : *Il est, de par le monde, une enfant...* sans conteste le plus beau, le plus émouvant de ceux, souvent très doux, pensifs, familiers, intimes, dont se compose le recueil. Mme Jeanne Perdriel-Vaissière s'assied, en un noble rang, aux côtés de ses sœurs, Mme de Noailles, Mme Gérard d'Houville, auprès de Mme Lucie Delarue-Mardrus, de Mme Jeanne Catulle-Mendès, de Mme Périn, de Mme Henry-Rosier, de Mme Hélène Picard, de maintes autres en France, ou de Mmes Jean-Dominique, Marie Gevers en Belgique, et dans les divers pays où notre divine langue est en usage...

De maintes autres, dont la moindre, certes, n'est pas Mme Amélie Murat. *D'un Cœur fervent* jadis le poète a chanté ses *Bucoliques d'Eté* ; maintenant elle ambitionne que ses poèmes, dédiés à ses sœurs, aux « femmes qui ont souffert par l'amour et qui ne l'ont pas maudit » expriment, enthousiastes et confiants, cette vaste douleur contenue, convulsive, dont à jamais est formé **le Sanglot d'Eve**.

L'amour qui se dérobe, la vanité insatisfaite d'aspirations d'amante ou de mère, la mélancolie de se voir, désolée, avancer dans la vie, et l'espoir qui s'atténue n'ont point empêché l'âme du poète, si décroît la foi en la Divinité et en l'ordre préconçu de la Providence, de demeurer fervente envers la vie, envers l'univers, dans l'extase de deux êtres éperdus qui communient d'une unique fièvre par le corps et par la pensée. Et cela est infiniment noble à coup sûr, et cet orgueil, si l'on peut dire, de résignation opiniâtre et courageuse empreint maintes pages, au recueil de Mme Amélie Murat, d'une sorte très personnelle de beauté. Quelques cris d'âpre sincérité, le bercement adroit d'une technique sûre de ses ressources compensent, et au delà, les nonchalances éparses ou certaines faiblesses dans le laisser-aller de la diction.

Pour Mlle Diane de Cuttoli la vie brûle de ses plus juvéniles splendeurs, de toute la joie de ses promesses. Rien n'altère son enthousiasme ; et le ciel, la terre, la mer de son admirable île natale, les paysages divers, les jardins « lacs d'odeurs », le sol qui se confond avec le désir même de l'amant, le son du cor dans le maquis, les solitudes où elle sent le mystère planer

rien qui ne concorde à cette joie, à cette lumière formant **l'Enchantement Multiple** dont ses yeux, dont ses bras, dont son cœur et sa pensée infiniment frémissent. On ne saurait s'attendre, chez qui se trouve encore à un tel point possédée par l'ivresse du monde et de l'amour en rêve, à la stricte volonté de se plier à un art habile ou savant. Ce ne sont qu'effusions tendres, hardies, éloquentes, dédain ingénu du savoir et de la contrainte. Qu'importe? Une âme jeune et fervente s'offre innocemment et sans détour. L'exception vaut qu'on y reconnaisse quelque mérite. Ces poèmes, dit excellemment Paul Valéry, sont visiblement enfants immédiats de ses rêveries et leur mouvement passionné se transporte, presque sans artifices, de son âme à l'âme d'autrui.

Egalement de Paul Valéry, qui « connaît la terreur des froides créatures », Mlle Adrienne Monnier aurait pu réclamer le parrainage à son premier essai, qu'elle nous présente dans une typographie et dans un format de tous points parfaits. Elle s'est essayée à évoquer, par un petit nombre de traits précis, **la Figure** des poètes qu'elle considère comme les plus hauts de notre temps, et dont les soins de son assidue propagande ont répandu l'œuvre et le renom. En sentences brèves elle en suscite, à son gré, l'image physique ou, plus volontiers, l'image morale et le mystère, très diligemment, et les admirateurs de ces poètes lui en sauront gré.

Je conçois assez que Paul Valéry ait découvert dans M. Lucien Fabre un de ces esprits pour lesquels le sien se sent un faible. M. Fabre « s'est donné une culture singulièrement dense et complète ». On ne saurait oublier que, des premiers, sinon le premier, il s'est fait, en France, l'introducteur et l'analyste des théories d'Einstein. Le culte de la poésie n'exige pas le *sacrifizio dell' Intelletto* : sans doute. Il proclame, dans l'*Avertissement* de son nouveau recueil, **Vanikoro**, son horreur des répétitions oiseuses, des redites faciles, ou de la *manière*, son désir de ne connaître, malgré la ruse des prétextes, aucun autre sujet que « la bête verticale qui porte la tête en haut », et, par respect du lecteur, par goût impérieux de la concision, sa pudeur intellectuelle ne redoute pas d'encourir le blâme, qu'on prodigue, d'obscurité. Je souscris à toutes ces dispositions, à mon avis, excellentes ; je ne répugne pas au souci des choses nouvelles exprimées par la poésie, encore que je fasse quelques réserves quant à

l'emploi dans le vers français de vocables étrangers. J'ouvre le volume sur ces vers :

> Dans le havre où dissonne un cri de cygne triste,
> Le vent quotidien de cette matinée
> Sur ce front anxieux d'une amour mutinée
> Poursuit avec ennui la ride qui persiste...

Me voici en sympathie, de toutes façons, avec le poète. Mais pourquoi, suis-je à chaque instant buté à des expressions sans valeur et périmées ? Dans ce poème, par exemple, d'un ensemble si beau si la tenue en demeurait jusqu'à la fin rigoureuse, *La Chair*, je trouve après :

> Un suave sommeil gonfle la gorge douce.
> Le murmure du songe anime sur la mousse...

ce vers sensiblement moins bien venu :

> De la déesse au jour tous les attraits dormants...

suivi de cette vraie *chute*, à rêver dans un opéra-comique :

> Que je redoute de tourments !

Analysons encore la technique de ce poème, d'autres aboutiraient à de semblables conclusions ; il évolue, comme chez Valéry, comme chez Mallarmé, ou chez Hugo, et Chénier, sur l'emploi de la rime en tant que pivot à son développement. Or, voici les douze vers du début sur une seule page : pas une rime n'est à retenir ! Aucune invention inattendue, aucune relation neuve reliant deux sons coutumiers par la hardiesse d'une arabesque de sensation ou de spiritualité prestigieuse, divinatrice. Des participes (errante, transparente ; altéré, sacré ; puisée, épuisée, enflammée, armée); des adjectifs se correspondent; ailleurs des verbes à l'infinitif. Si vraiment la rime n'était que cette misère, à quoi bon la conserver? Paul Valéry la sait élire et polir avec subtilité. Que n'est-ce en cela, plutôt qu'en se conformant à des tours de langage, que M. Fabre puisse avec raison évoquer son grand exemple ? Malgré mon désir, je l'avoue, et des oasis de satisfaction soudaine et apaisée, le nouveau livre de M. Lucien Fabre m'est encore, comme le premier, une déception. Je ne puis le considérer comme le produit d'un esprit banal ; il n'y suffit pas d'y rencontrer d'heureux hasards faisant contraste à de la médiocrité. M. Fabre vise plus haut et ce qui l'y autorise, c'est

que, par intervalles, il atteint où il serait de force, par conséquent, à se maintenir presque toujours.

Il ne saurait me déplaire que ne consentant à être dupes de sentiment, par mélancolie, par regret ou nostalgie, des poèmes alertes, tendres ou pensifs se relèvent d'un assaisonnement de *parisianisme* élégant, évasif, discret. C'est le cas de **Nuages Cousus**, le recueil charmant, sensible, où se mêlent les larmes au sourire, et beaucoup de tristesse à un ragoût singulier de prompt et de joli esprit, que vient pour M. Kerdyk de mettre au jour la Librairie de France. Les motifs sont très simples: des notations de voyage en Hollande, en Angleterre, en Italie, même dans la province ou la campagne française; le souvenir des choses environnantes ou des choses délaissées, le désir de la bien-aimée absente, le souci de l'éloignement, la joie contenue de vivre enfin l'un de l'autre rapprochés, un sourire entrevu, un coin d'épaule, une étreinte. Parfois le poète songe au peu d'importance qu'aura eu son existence, et de quels rêves, de quels espoirs les circonstances extérieures ou sa propre indolence, croit-il, l'auront fait choir. Et c'est, alors, le retour inévitable sur soi-même, avec quelque chose de poignant en raison de la sincérité dépourvue d'emphase, de ce qu'on sent vibrer au cœur du poète, en accents aussi profonds qu'ils sonnent impondérables et, cependant, précis:

Avoir été tout amour et n'aimer rien.
Etre la cloche dans l'air, mais pas le ciel.
Avoir sonné les heures essentielles,

Et la mort de mes amis les plus aimés
Et la mort aussi du rêve humanitaire,
Et la mort des baisers cloués à la terre

Où dorment peut-être les dieux de la paix...
Finir en quelle coupable indifférence
Dans l'au jour le jour, sans tenter de conclure.

Ne rien chercher que la vaine solitude
Non par crainte, ni par orgueil, mais par paresse.
Ne plus sculpter sa route tant elle ennuie.

Mais rire, puisque ce masque en vaut un autre
Et tout à coup sangloter dans ton épaule,
Grâce unique et dune blanche sur ma nuit...

Il est très rare que M. René Kerdyk oublie de revêtir le mas-

que, mais un mouvement fébrile et secret trahit presque toujours la crispation : ce qui, d'ailleurs, ne l'empêche jamais de charmer, alerte, gracieux et délicat.

S. P. 503, le Poème du Vardar suivi de la Sonate à Salonique, M. Canudo, en des regrets liminaires, en définit la forme, la valeur et la portée : le poème est d'un soldat, dit-il, qui a vécu l'aventure orientale depuis les Dardanelles ; des « Chevauchées » et des « Atmosphères », d'essence à la fois sensuelle et cérébrale, s'ordonnent en une composition diligemment symphonique, et la métrique en est conforme aux règles strictes de la composition musicale. Dans ce tumulte de sensations, de perceptions, de souffrances, d'aspirations, de désirs et de colères, la volonté de l'homme grandit, s'appuie ou ploie, se réserve, se retrouve ; la foule bondit ou défaille d'une âme commune ; le poète lui-même est emporté par le torrent, et, d'autres fois, le domine. L'immensité d'un tel dessein dépasse la conception ordinaire du poème. N'est-ce une gloire de le tenter ? Et M. Canudo peut à son gré s'en déclarer satisfait.

M. François Porché n'a point tort, aux **Sonates** où il exerce la dextérité de ses dons lyriques, de modifier la parole du sage oriental, qu'il ne comprenait pas bien à quinze ans : « Ta grâce est redoutable à l'égal d'une armée », il y préfère : « redoutable à l'égal de la mort » ; ma foi ! j'ai la même préférence, qu'Alfred de Vigny avait eue avant nous. Les préventions que pouvaient donner les poèmes de guerre ou les pièces de théâtre de M. Porché, et sa désignation aux libéralités de l'Académie française, fléchissent heureusement par la lecture du présent recueil. Il n'est pas sans intérêt de dégager le sens secret et poétique des agitations quotidiennes de l'existence coutumière. M. Porché y réussit fort souvent ; ses idées sont subtiles et ingénieuses volontiers ; parfois son vers les supporte non sans grâce et même sans excessive lourdeur ; de fraîches et vives images s'y dégagent souvent d'un fatras poussiéreux d'expressions plates ou toutes faites. C'est pourquoi les poèmes courts, où l'impression se condense, sont les meilleurs.

ANDRÉ FONTAINAS.

THÉATRE

La Rentrée. — Théâtre Cora Laparcerie : *Le Masque de Fer*, pièce en 4 actes et en vers, de M. Maurice Rostand. — Un manifeste de M. Copeau. — Mémento.

« *Theâtres n'ayant pas effectué leur réouverture...* » en tête des courriers, chaque matin, la liste s'abrège. Bientôt il n'y aura de fermés que les théâtres morts, dont les noms s'en iront, dans le passé, rejoindre ceux de la salle Ventadour et des Delassements Comiques. On rouvre les portes, c'est la rentrée. Soirs mélancoliques ! Il pleut sur les noires capotes des taxis, les feux versicolores des enseignes tordent leurs reflets dans l'ébène luisant des trottoirs. Mais comédiennes et salles, également repeintes, flambent aux lumières. Les belles perdeuses de perles méditent des films ingénus où détectives et reporters tiendront leurs rôles. Les auteurs relisent, dans les trains, leurs devoirs de vacances. Les beaux cabots font le « tour de la presse... » On rentre. Voici, sous les porches, le cortège sarcastique des généraleux. Globes, affiches, ayants-droit, contrôleurs, vestiaires, vents coulis, programmes, ouvreuses... Fini de rire, la fête recommence !

M. Maurice Rostand s'est dévoué. Il a ouvert le bal. Un nouveau théâtre, ou, pour mieux dire, un théâtre nouvellement baptisé, l'ancien Mogador que Mme Laparcerie porta sur les fonts, a joué la pièce du fils de la gloire : **Le Masque de fer.** Je dois un aveu. C'est d'un pied irrité que j'ai pris le chemin de la rue Mogador. M. Rostand ne m'avait pas invité. Payer au théâtre m'est doublement odieux, d'abord parce que je suis Français, ensuite parce que je n'aime pas à renverser les rôles. A parler franc, les auteurs devraient payer les critiques, non pour louer leurs ouvrages, mais pour les entendre. Mais nous sommes encore bien loin d'un si haut degré de civilisation. J'ai donc fort coléreusement passé aux guichets, afin d'assister à la communion de deux dynasties lyriques, sous les espèces de M. Rostand fils et de Mme Richepin-bru. Qu'allais-je voir encore ? quel ours, quel mirliton ?..Et bien ! ma foi, j'ai été surpris. *Le Masque de Fer* est un beau drame historique, qui eût fait un excellent mélodrame, si M. Maurice Rostand ne l'avait écrit en vers. En vers, c'est façon de parler. M. Maurice Rostand qui, dans ses recueils, atteint souvent à cette grâce qu'on appelait autrefois fugitive,

écrit, pour le théâtre, en vers de théâtre. On sait ce que cela signifie : il s'agit de cette langue artificiellement colorée, bourrée, va comme je te pousse, dans le moule aux alexandrins, et qui s'échappe, en cordons monotones de la bouche des héros, Charlemagne, Severo Torrelli, M. de Bergerac, Olivier le-Daim, Bonaparte, Alkestis etc. Un peu mieux, un peu plus mal, ils la parlent tous, cette langue de mirliton sacré. Le vers de théâtre est un héritage du pré-romantisme. Avant Casimir Delavigne, il n'y avait que deux sortes de vers, les bons et les mauvais, et nul n'imputait à nécessité dramatique les débordements de Campistron. Le postulat du « vers de théâtre » est une chose dont il ne fait pas bon plaisanter devant les neveux de Sarcey. Allez un peu leur parler du *Concile féerique*, du *Cloître* ou seulement de *Polyphème*. Ce ne sont point là vers de théâtre, équarris à grand train et servis aux oreilles des clients, tout comme on offre à leurs yeux l'enluminure grossière du carton-pâte. Ils n'en veulent point. Depuis les *Vêpres siciliennes*, le ramage ampoulé des dramaturges n'a fait que choir du pathos dans le patois. Cela jusqu'à l'avènement de la famille Rostand. La chute alors atteignit au vertige. Le vers de théâtre fut soudain à la poésie dramatique ce que la lampisterie est aux flammes des vestales. Et nous vîmes apparaître ces images, si j'ose dire héréditaires, le point rose sur l'i du verbe aimer et le bonbon qu'on suce avec l'œil, dignes ascendants de l'aile extraite du soupir final et du poing posé sur l'éternité... Il est vrai que M. Maurice Rostand, entouré de ses admirateurs, a fini par perdre toute retenue. Il écrit follement des vers à faire craquer la voûte céleste : Vers de théâtre ! La critique opine et tous les éléphants de guerre du compte rendu hochent leurs trompes avec des barrissements d'enthousiasme. Passons.

Mais la pièce ? Je l'ai trouvée bonne et vivante. Romans et pièces historiques m'amusent également, pourvu qu'ils s'attachent moins aux événements qu'aux caractères et donnent le pas à l'atmosphère sur le document. C'est tout à fait le cas de ce *Masque de Fer*, hardi, vif, dru et plaisant, très bien affabulé. M. Lucien Dubech a dit : « On dirait d'un drame de cape et d'épée écrit par un Alexandre Dumas qui serait devenu un peu fou. » Voilà un bel éloge. Je connais plus d'un auteur de roman historique qui l'eût voulu mériter. Il emporte les griefs que certains firent

à M. Rostand, et, en particulier, le reproche de s'être complu en des hypothèses les plus audacieuses. De toutes les fables, il a choisi la plus singulière, celle que donna l'abbé Soulavie, rédacteur des Mémoires du Maréchal de Richelieu. L'abbé tenait ses pièces (affirmait-il) du maréchal, qui les tenait de la fille du Régent. Rien de mieux. M. Rostand a raison. La recherche de la vérité historique est une chose, l'agrément des belles énigmes en est une autre. Pour moi, je prévois, sans la moindre réprobation, les films qui, dans un siècle, exalteront l'aventure de Raspoutine ou la vie tragique des derniers Habsbourgs. A l'auteur du *Cercueil de Cristal*, il sera beaucoup pardonné pour avoir beaucoup aimé le mensonge. Peut-être, en surcroît, se libérera-t-il, quelque jour, de ses flatteurs. Il vaudra beaucoup mieux, dès lors, que sa réputation, — du moins il s'en fera une nouvelle, moins bruyante et plus durable. Il ne tient qu'à lui de trouver le meilleur emploi de dons qui ne courent point les rues. La pièce a été médiocrement jouée par l'ensemble de la troupe. Une seule exception, pour la directrice, qui, en jeune Louis XIV, se montra non pas médiocre, mais saugrenue. Ce n'est rien, d'ailleurs, au prix de ce qu'elle réservait aux gens, quelques jours plus tard, lorsqu'elle imagina de se montrer sous les traits de **Théodora**. Mais cela passe les bornes. Changeons de propos.

§

M. Jacques Copeau publie, comme chaque année, au seuil de la saison dramatique, une sorte de manifeste. On connaît le ton de ses écrits. C'est un mélange de fierté, de fermeté, de raideur, d'irritation et de dogmatisme. Le directeur du Vieux-Colombier est au surplus bon analyste et bon logicien. Il se connaît, sait ses défauts. Son tort est de reprocher à autrui de ne les point partager. Le scepticisme, l'amabilité, la bonhomie et la modestie l'irritent comme autant d'injures personnelles. Il semble tout à fait incapable d'accepter sans gronder un univers que ne peuplent point exclusivement de petits Copeaux, enseignés par lui et partageant sa table frugale, son eau claire et son « sens du divertissement ». Peu à peu il incline à la pédagogie. A force de parler à des enfants soumis, il ne souffre plus la contradiction : « Celui, écrit-il, qui s'est fait une idée sur la destinée dramatique de son temps et cherche à l'orienter voit peu à peu se dresser contre lui des auteurs mécontents, une jeunesse impatiente, des critiques fri-

voles... » Frivoles ! le beau mot que voilà, et qui désigne tant de choses propres à échauffer la bile de M. Copeau. Frivole, il ne l'est point, fichtre non ! C'est justement ce qu'on lui reproche : « *Propagera-t-on longtemps encore la légende d'un Vieux-Colombier triste ?* » De qui M. Copeau veut-il parler? Qui donc propage sa légende, sinon les habitués de ses spectacles? Il veut passer pour gai tout en haïssant la frivolité. Bon. Mais le rire ne se commande pas. Est-ce notre faute si des farces écrites avec une rigueur prédicante nous font moins penser à la joie de vivre qu'à la peur de mourir ? « Riez tout de même ! » dit Copeau. Et il se fâche. Il me fait penser à ces parents qui, conduisant leurs mômes chez le photographe, les assomment de claques, pour les décider à prendre un air content.

Et voici que l'humeur de Copeau fait de lui un pamphlétaire. Il se défend, à coups de fouet :

Je me suis efforcé depuis dix ans à retrouver pour moi-même, puis à rendre sensibles pour ceux qui voulaient bien me suivre, les conditions de travail et les principes essentiels d'un art déchu dans ses méthodes et pour ainsi dire destitué de ses ambitions. C'est ce qu'on appelle mon esprit de didactisme. Il est aisé de défigurer une chose ou un homme avec un mot. Mais je demanderais volontiers à quelques-uns parmi ceux qui nous jettent ce blâme de qui ils ont appris ce qu'ils savent, si ce n'est de nous.

De qui s'agit-il? De Jouvet ? de Dullin ? Les noms !

Fort heureusement, il y a dans le manifeste en question de meilleures choses. Ce morceau, par exemple, qui exprime fortement la doctrine de Copeau.

Presque tous les jeunes gens d'aujourd'hui réclament à grands cris la liberté. La liberté de quoi ? de briser leur instrument et de faire avorter leur génie. Il se peut qu'une époque fasse grande consommation d'artistes, et qu'elle n'ait point d'art. La nôtre est dans ce cas. Ce n'est point le talent qui manque, mais un chemin bien tracé où s'engagent de neuves énergies. Et, très particulièrement dans notre domaine du théâtre, où tout est à refaire, ce n'est pas grâce à d'heureuses rencontres, même répétées, qu'une renaissance pourra se produire. Car elle ne saurait être l'œuvre que de ce « grand amour » dont parle Léonard, qui est « fils de la grande science » et de sa servante : la grande raison.

Voici la conclusion de M. Copeau :

Certes, nous ne laisserons pas de poursuivre la réalisation de cette tragédie moderne vers laquelle les meilleurs de nos devanciers et quelques-uns d'entre nous ont cherché et cherchent une issue. Mais, pour le moment, le plus net de notre tendance, c'est incontestablement une comédie claire, directe, bien construite, de tradition toute latine et française, inspirée par l'esprit du temps, ses caractères, ses ridicules, sa vie sociale, ses mœurs politiques. Une comédie de plus en plus délivrée de littérature et de sentimentalité. Et la comédie de cette sorte-là, c'est à quoi se mesure le degré de civilisation d'une époque.

Mémento. — Gaité Rochechouart : *C'est Mariole*, revue de M. Georges Arnould. — Théatre de Paris : *L'Esclave errante*, pièce en 3 actes et 6 tableaux de M. Henry Kistemaeckers. — Maison de l'Œuvre : *La Maison avant tout*, pièce en 3 actes de M. Pierre Hamp. — Théatre des Arts : *Pygmalion*, comédie en 5 actes de M. B. Shaw, version française de A. et H. Hamon. — Théatre Fémina : *Les amants saugrenus*, pièce en 3 actes de M. Jacques Natanson.

HENRI BÉRAUD.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

A propos de l'hérédité des caractères acquis. — Joh. Schmidt : *La Valeur de l'individu à titre de générateur*, Comptes rendus des travaux du laboratoire Carlsberg. — T.-H. Morgan, A.-H. Sturtevant, H.-J. Muller, C. Bridges : *Le Mécanisme de l'hérédité mendélienne* édition, française par Maurice Herlant, Lamertin, Bruxelles.

Les questions relatives à l'hérédité restent toujours une des grandes préoccupations des biologistes. La solution des problèmes soulevés est des plus difficiles, sinon impossible pour le moment. Il est regrettable que l'étude expérimentale du déterminisme des caractères n'ait pas précédé celle de la transmission des caractères. A mon avis, les biologistes ont mis la charrue avant les bœufs ; aussi n'arrivent-ils guère à défricher le terrain.

Au sujet de l'hérédité des caractères acquis, on n'est pas prêt de se mettre d'accord. M. Cuénot, l'éminent biologiste, conclut à la « négation complète et absolue de l'hérédité des caractères acquis » ; il va jusqu'à mettre en doute la bonne foi de ceux qui prétendent avoir donné des preuves expérimentales de cette hérédité. D'autres biologistes déclarent que l'hérédité des caractères acquis est certaine, et n'a pas besoin d'être prouvée expérimentalement.

Récemment on a fait grand bruit autour des expériences de deux savants américains, MM. F. Guyer et E.-A. Smith. Ces au-

teurs ont enlevé les cristallins des yeux de quelques lapins qui venaient d'être tués, ils les ont broyés dans un mortier, délayés dans de l'eau salée, et ils ont injecté l'émulsion ainsi obtenue dans le péritoine ou dans les veines d'une poule, et ce à deux ou trois reprises. D'après les principes bien établis par les bactériologistes, le sérum de la poule ainsi « préparée » doit acquérir la propriété de détruire le tissu cristallinien du lapin. En effet, si, avec ce sérum de poule, on fait, pendant quinze jours, tous les trois jours, des injections à des lapines pleines, parmi les rares petits qui viennent au monde vivants un certain nombre présentent des anomalies oculaires plus ou moins graves : le cristallin est opaque, ou bien l'œil est de dimensions réduites, ou encore le globe oculaire est entièrement résorbé. De plus, la malformation de l'œil ainsi acquise par le traitement initial est *héréditaire*. Pendant huit générations, loin de s'atténuer, elle s'est accentuée plutôt. Et si l'on croise des mâles à yeux défectueux avec des femelles normales provenant des lignées indemnes, dans chaque portée un certain nombre de petits ont des yeux anormaux.

M. Cuénot lui-même paraît avoir été impressionné par cette expérience ; mais finalement il ne la déclare pas satisfaisante. Il s'étonne que la substance qui détruit les cristallins n'agisse pas sur ceux de la mère gestante, et n'agisse que capricieusement sur ceux des fœtus en voie de développement (9 fois sur 61). « Un mauvais sort veut que les preuves de l'hérédité des caractères acquis ne présentent jamais cette plénitude d'évidence qui entraîne irrésistiblement la conviction et laisse l'esprit en repos. »

§

Du laboratoire Carlsberg, à Copenhague, sont sortis des travaux également fort intéressants concernant l'hérédité. Un naturaliste fort distingué, J. Schmidt, s'est efforcé entre autres d'apprécier **la Valeur de l'individu à titre de générateur**.

En génétique, on distingue les caractères qualitatifs et les caractères quantitatifs. La couleur des cheveux d'un homme est un caractère qualitatif, tandis que sa taille est un caractère quantitatif. Les caractères quantitatifs sont ceux qu'on peut compter, mesurer ou peser ; les caractères qualitatifs, au contraire, ne sont pas susceptibles d'être exprimés par des valeurs numériques.

L'une de ces catégories de caractères est-elle plus importante que l'autre ? Cela dépend du point de vue auquel on se place. Il est

bien certain que, dans la majorité des cas, la valeur dite productive d'un individu est en rapport avec ses caractères quantitatifs. La force musculaire des bras d'un homme, la lactation d'une vache, la teneur en sucre d'une betterave, sont des exemples de caractères quantitatifs. Or, comparativement à ce que nous savons déjà au sujet de la transmission héréditaire des propriétés qualitatives, les données relatives à l'hérédité des caractères quantitatifs sont très restreintes. Dans une conférence faite en 1914, le célèbre biologiste anglais M. Bateson déclarait: « Au sujet de la transmission des caractères quantitatifs, nous ne savons encore que très peu de choses, presque rien. » A quoi cela tient-il ? On ne saurait contester l'importance que présente au point de vue pratique la connaissance de l'hérédité des propriétés quantitatives; tout au contraire : chacun sait que dans tous les pays on fait des efforts persévérants pour « améliorer », « perfectionner » les animaux domestiques et les plantes cultivées ; on a aussi entendu dire que « ces efforts comportent de grandes difficultés et que dans une large mesure on travaille au hasard ». Pour J. Schmidt, cela tient en partie à ce que souvent on n'a pas su faire une distinction fort importante, celle entre la « valeur personnelle » d'un individu et sa « valeur générative ».

Je vais essayer, au moyen d'un exemple emprunté à J. Schmidt, de faire comprendre cette distinction. Supposons qu'un éleveur de porcs cherche à obtenir des animaux à croissance rapide. Le temps qu'un jeune cochon met à atteindre un certain poids dépend de deux choses : 1° des soins qu'on lui donne, de la manière dont on le nourrit, des conditions extérieures au sens le plus large du mot ; 2° des dispositions héréditaires, de la « valeur générative » des parents. Pour l'éleveur, il s'agit de sélectionner, en vue de la reproduction, entre les porcs qu'il possède, ceux qui, toutes conditions égales d'ailleurs, présentent la propriété d'engendrer des petits capables d'atteindre dans le minimum de temps un certain poids P ; une pareille lignée à minimum de « temps de développement » permettra d'utiliser de la façon la plus économique à la fois le temps et le fourrage.

Si l'éleveur possède deux jeunes verrats, x et y, pour savoir quel est le meilleur procréateur au point de vue de la production d'une descendance à croissance rapide, il opérera de la façon suivante. Supposons que les deux verrats soient apparemment

équivalents, l'un et l'autre ayant mis le même temps, 86 jours, à atteindre le poids P, autrement dit qu'ils aient la même « valeur individuelle ». Accouplons-les l'un et l'autre avec deux truies, *a* et *b*. Les croisements entre *x* et *a* donnent des petits qui mettent en moyenne 90 jours à atteindre le poids P; les petits issus de *y* et de *a* ne mettent que 83 jours pour atteindre ce même poids; *y* se montre donc supérieur comme procréateur. Schmidt admet que la valeur moyenne de la descendance coïncide avec la moyenne des valeurs des parents, si le développement de ces derniers avait eu lieu dans les mêmes conditions du milieu que celui de la descendance, autrement dit que si, dans le second cas, la descendance met 7 jours de moins à atteindre le poids P, c'est que la valeur générative de *y* est supérieure de 14 jours à celle de *x*. D'autre part, les petits issus de *x* et de *b* (l'autre truie) atteignent le poids P en moyenne au bout de 93 jours, et ceux issus de *y* et de *b*, au bout de 86 jours, encore 7 jours de moins. Il est facile de conclure que la valeur générative de la truie *a* a été supérieure de 6 jours à celle de la truie *b*.

La même méthode a été appliquée par Schmidt à l'étude de la transmission héréditaire du nombre des vertèbres des poissons, à celle de la grandeur de certaines fleurs. Elle peut être étendue à tous les animaux et à tous les végétaux à reproduction sexuelle; elle peut rendre de réels services aux éleveurs.

§

Parmi les caractères qualitatifs qui peuvent être transmis par hérédité, les caractères accessoires, ornementaux, sont ceux qui se sont prêtés le mieux à l'analyse expérimentale; ils sont soumis aux célèbres lois de Mendel, qu'on pourrait appeler aussi lois de Naudin. Grâce surtout à T. H. Morgan, en Amérique, et au savant français, L. Cuénot, ces lois ont pu être vérifiées et précisées sur un grand nombre de faits. Dans un livre remarquable de T. H. Morgan et de ses collaborateurs, **le Mécanisme de l'hérédité mendélienne**, tous ces faits sont exposés avec clarté et enchaînés de façon à en montrer l'intérêt. Comme le dit le professeur Brachet, dans la préface qu'il a écrite pour ce livre, « le nom du savant biologiste américain est trop connu, trop hautement estimé dans tous les milieux scientifiques du monde entier pour que la traduction française d'un livre de lui ait le moindre besoin d'une estampille ou d'une

approbation quelconque ». M. Cuénot, de son côté, déclare : « Tout est intéressant dans ce livre, et celui qui veut se mettre au courant des complications graduelles de la théorie mendélienne depuis une vingtaine d'années ne saurait trouver un meilleur guide. »

Evidemment, on peut faire des réserves au sujet de l'interprétation de faits donnée par Morgan. Ce sont les chromosomes, ou corps colorables du noyau des cellules, qui fourniraient la clef des phénomènes de la transmission des caractères mendéliens. Malgré le parallélisme impressionnant qu'établit Morgan entre la distribution des chromosomes et celle des facteurs génétiques, on peut mettre en doute la localisation si précise de ces facteurs dans les chromosomes. Peu importe pour l'instant : l'essentiel est que la théorie de Morgan s'est montrée féconde : elle a permis de prévoir des faits que l'expérience a vérifiés ; elle est en parfait accord avec nombre de données de la cytologie moderne.

En lisant ce livre de T. H. Morgan, on conçoit que Maurice Herlant, jeune biologiste belge mort prématurément, ait désiré le mettre à la portée du public cultivé de langue française ; ce livre fut, d'après M. Brachet, « une des dernières pensées, un des derniers enthousiasmes scientifiques » de l'élève qu'il aimait tant, et qui promettait de devenir à son tour un maître.

GEORGES BOHN.

SOCIÉTÉ DES NATIONS

Note sur la quatrième Assemblée. — On se pose dans le public et la presse toute espèce de questions : la S. D. N. a-t-elle répondu à l'attente des peuples ? A-t-elle justifié la confiance mise en elle ? A-t-elle fait faillite ou des progrès ? Les questions manquant de précision, il n'est pas étonnant que les réponses soient contradictoires et imprécises. On cherche ici à faire le point.

La 4e Assemblée s'est ouverte au bruit du canon italien. Dès le début, la foi nouvelle formulée dans le Pacte s'est heurtée aux réalités nationales. En même temps, par un avertissement avec frais, le désastre de Yokohama rappelait aux représentants des peuples les réalités terrestres ou géologiques. Mais il y a déjà une procédure et des rites. Tandis que les spectateurs suivaient des

débats dont la publicité est chère à l'école de lord Robert Cecil, les manœuvres allaient bon train dans la coulisse, et lord Robert n'était pas le dernier à y jouer son rôle.

Depuis que la S. D. N. existe, il y a un conflit latent entre le nationalisme, la plus forte religion du temps présent, et la foi internationale. Le différend italo-grec a fait éclater le conflit latent. Grâce à Mussolini, on a pu mesurer les forces en présence. C'est le nationalisme qui l'a emporté. Les avantages immédiats d'une action rapide sont apparus. Avant que les peuples fussent revenus de leur stupeur, l'Italie avait pris possession de Corfou. Mais ce qu'on vit aussi, c'est dans quelles limites pouvait s'exercer l'action d'un Etat ou d'un groupe d'Etats. A l'instant le plus dangereux de la crise, le 5 septembre, lord Robert Cecil fit donner lecture solennelle de l'Evangile, c'est-à-dire des articles du Pacte. Dès cet instant, il fut évident que si l'Italie tenait un gage, elle devait compter avec les autres membres de la Société. On s'achemina vers un compromis.

Bien entendu les rêveurs et idéalistes ne sont pas contents. Pour eux le Pacte contient des paroles magiques dont l'inefficacité les remplit d'indignation, comme si, dans tous les domaines, des accords et des conventions pratiques n'étaient pas le complément nécessaire des principes. Si le nationalisme italien a pu braver (dans certaines limites) la foi internationale, c'est que le même nationalisme sévit, à des degrés divers, dans les autres Etats considérés isolément. En attendant qu'une nouvelle Croisade soit possible, il n'y a qu'à préciser les principes du Pacte et leurs conditions d'application. C'est à quoi on travaille depuis quatre ans. Un des effets du différend italo-grec aura été d'obliger la S. D. N. à préciser la portée des articles invoqués, puisque leur lecture très solennelle est inopérante.

Ce sont surtout les « petits » Etats qui ont manifesté du mécontentement et de l'appréhension, et il est certain que l'Italie en aurait usé avec moins de désinvolture si elle s'était trouvée en présence d'un grand Etat. Ecartons les dissertations sur le principe de l'égalité des Etats, pour considérer quelques cas : les Scandinaves ont, paraît il, envisagé leur retraite de la Société. Mais qu'ont ils fait pendant et depuis la guerre pour la cause commune ? Ils ont vécu, ils ont tâché de gagner de l'argent, et si on ne saurait le leur reprocher, on peut se demander quelle auto-

rité cette politique leur confère dans le concert des nations? Les sermons de M. Branting partent d'un bon naturel, mais un sermonnaire n'est pas un homme d'Etat. Son collègue M. Nansen s'est trouvé dans une situation fausse, car il est en même temps premier délégué de son pays et fonctionnaire de la S. D. N. Quant au troisième membre de ce Triumvirat bien-pensant, lord Robert Cecil, il a troqué son indépendance d'apôtre contre un portefeuille britannique et il a été désavoué par son gouvernement en pleine offensive transcendantale.

Beaucoup de citoyens suisses voudraient que leur pays sorte de la S. D. N. Il y a de la logique et de la force dans l'argumentation de ces citoyens, car quoiqu'il soit facile, au moyen de mots habilement choisis, d'accorder l'eau avec le feu et le jour avec la nuit, la neutralité n'est qu'une forme d'abstention, c'est-à-dire d'égoïsme national. Le principe de neutralité a déjà joué plus d'un mauvais tour à la Suisse et ce n'est pas fini. On vit M. Motta, pendant la 4e Assemblée, faire un pas en avant suivi de deux pas en arrière, monter au fauteuil de la présidence et s'arrêter à mi-chemin, retenu par le pan de sa redingote, sur instructions venues de Berne.

Voici maintenant le cas tout différent de la Belgique. Bien qu'elle soit elle aussi un « petit » Etat, elle joue au Conseil, dans la S. D. N. et en Europe un rôle qui n'est pas proportionné à sa petitesse : elle récolte les fruits de sa politique.

La 4e Assemblée, plus que les précédentes, a affirmé sa volonté. Elle a refusé de discuter l'œuvre du Conseil avant de savoir ce que le Conseil ferait dans l'affaire italo-grecque. Elle a refusé de donner une vice-présidence à l'Italie. Le Conseil a compris qu'il ne fallait pas brusquer l'Assemblée, qu'il fallait au contraire la ménager. Il a gagné du temps et très habilement manœuvré, en attendant que l'orage eût passé. Si bien qu'en fin de compte l'Assemblée lui a voté des félicitations et des remerciements. Comme toutes les foules, l'Assemblée obéit à des sentiments qui la soulèvent et la laissent retomber. Tour à tour elle regimbe et se soumet. Elle fera d'utile besogne dans la mesure où les protestataires sauront au bon moment former une opposition résolue et dans la mesure où le Conseil, organe politique, saura utiliser pour une politique déterminée les forces éparses et hésitantee. Jusqu'ici on a surtout cherché le point où les contraires s'équilibrent et se

neutralisent. La politique de la S. D. N. a été une recherche du point mort. La S. D. N. a fait son possible pour qu'il n'y ait pas de secousse trop forte, pour replâtrer et faire tenir ensemble pendant les quinze ans nécessaires à l'exécution des traités. La S. D. N., en fait de politique, a fait ce qu'elle a pu pour rester en dehors de la politique. Mais elle y est entraînée. Le moment est venu, comme l'a dit M. Benès, de créer la politique de la S. D. N.

PRICE HUBERT.

LES REVUES

Revue des Deux Mondes : Lettres, à Coppée, de Stéphane Mallarmé ; ses inquiétudes, dès 1866 ; un jugement du « bon » François Coppée dans son journal intime de 1873 ; Mallarmé supérieur aujourd'hui à ses contemporains comblés par le succès. — *La Renaissance d'Occident* : vers de Grégoire Le Roy, tirés d'une étude sur son œuvre. — *Rythme et Synthèse* : poèmes de MM. René Morand et Marcel Sauvage. — Mémento.

M. Jean Monval publie dans la **Revue des Deux Mondes** (1[er] octobre) des lettres de Stéphane Mallarmé à François Coppée. La première est de décembre 1866 ; la dernière, de juin 1896, a trait à l'érection du monument de Verlaine, au Luxembourg. Cette correspondance confirme ce que l'on savait, d'ailleurs, des inquiétudes de Mallarmé. Elles ont, toute sa vie, dominé ce maître inoubliable et fait son enseignement si lumineux supérieur à l'ensemble de son œuvre. Professeur à Besançon, au traitement de 1.700 francs, isolé, là-bas, des jeunes amitiés de lettres qu'il venait de nouer, l'an d'avant, chez Mendès, — ses « chefs », écrit-il, le « surveillent comme un homme douteux », il n'a « encore que la moitié de son appartement », il s'écrie, et c'est un alexandrin : « Ah ! le miroir ancien du Silence est brisé ! »

Cette lettre, de décembre 1866, révèle un Mallarmé très semblable déjà à celui que notre jeunesse a écouté. A propos d'un poème de son ami, il exprime sa propre esthétique :

Votre livre est encore trop mêlé à ma vie, et je suis trop voluptueux (surtout parmi le malaise où je me sens), pour faire d'un bonheur intime un article. Est-il même nécessaire de vous dire *qu'il est selon tout mon être? Le Lys* est une des plus magnifiques minutes que m'ait accordées la Poésie. *Ferrum est quod amant,* encore. Je crois que c'est bien là *vous* : une si nette pureté que toutes les autres émotions que susciterait le poème (profondeur, richesse, par exemple), loin de s'éma-

ner séparement en l'esprit, concourent encore à cette pureté, arrêtée, unique, — et que rien ne rayonne comme autour de l'œuvre des gens qui pensent à côté, ni même ne s'extravase en cadre, mais se fige en le contour coupé là où il cesse d'être. (Selon moi, il n'y a pas d'autre Poésie maintenant.) Le hasard n'entame pas un vers, c'est la grande chose. Nous avons, plusieurs, atteint cela, et je crois que, les lignes si parfaitement délimitées, ce à quoi nous devons viser surtout est que, dans le poème, les mots, — qui déjà sont assez eux pour ne plus recevoir d'impression du dehors, — *reflètent les uns sur les autres jusqu'à paraître ne plus avoir leur couleur propre, mais n'être que les transitions d'une gamme.* Sans qu'il y ait d'espace entre eux, et quoiqu'ils se touchent à merveille, je crois que quelquefois *vos mots vivent un peu trop de leur propre vie comme les pierreries d'une mosaique de joyaux.*

D'Avignon, où il enseigne l'anglais, en avril 1868, il commence ainsi une lettre à son ami :

La charmante attention de son envoi à part, votre volume m'a été droit au cœur. Il a ranimé en moi le vers divin qu'une affreuse souffrance tient captif depuis si longtemps, ce recueil exquis écrit à sa gloire ! Ah ! que vous êtes sage de n'avoir voulu rien voir qu'à travers lui ! Pour moi, voici deux ans que j'ai commis le péché de voir le Rêve dans sa nudité idéale, tandis que je devais amonceler entre lui et moi un mystère de musique et d'oubli. Et maintenant, arrivé à la vision horrible d'une œuvre pure, j'ai presque perdu la raison et le sens des paroles les plus familières.

Et plus outre :

Je donnerais les vêpres magnifiques du Rêve et leur or vierge pour un quatrain, destiné à une tombe ou à un bonbon, qui fût *réussi.*

Adieu, mon cher ami, je ne sais si un jour je vous reverrai, accordé au ton des choses et revenu, mais quoi qu'il arrive, et quand même la triste insanité triompherait, je garderai votre image chère, bien au fond de moi-même. Assurez nos Maîtres de mon culte *éternel*, et assurez nos amis qu'aux minutes où mon cerveau ne se maudit pas, je converse avec eux comme en un temps meilleur ; ce qu'il y a de plus intime à Villiers et à Mendès ainsi qu'à vous.

Vers cette époque, Villiers et Mendès firent le voyage d'Avignon pour répondre à un appel désespéré de Mallarmé qui leur lut un grand poème toute une nuit et le brûla. Le récit de cette lecture, que j'ai plus d'une fois entendu, m'est un souvenir tragique. Le mot n'est pas trop fort.

Après 1870, Mallarmé professa l'anglais à Paris. Il revoit ses amis de lettres. M. Jean Monval note :

... « L'exquis insensé ! » disait, avec un sourire malicieux et pourtant amical, Coppée qui note dans un journal intime, le 18 juillet 1872, sa « dernière folie » : « Hier, Mlle H... est venue déjeuner à la maison et a fait la connaissance de ma mère et de ma sœur. Très charmante et très extraordinaire, Mlle H... blonde, vierge et wagnériste. Un grand talent de pianiste, et de l'esprit comme un gamin. — Vu le poète italien Gualdo, dont la grâce maladive me séduit beaucoup. Passé avec lui la soirée chez Mallarmé .. La lune le gêne. Il s'explique le symbolisme des étoiles, dont le désordre dans le firmament lui paraît l'image du hasard. Mais la lune, qu'il appelle avec mépris « ce fromage », lui semble inutile. Il rêve sérieusement un âge plus savant de l'humanité où on la dissoudra très facilement par des moyens chimiques. Un seul point l'inquiète : la cessation des marées, et ce mouvement rythmique de la mer est nécessaire à sa théorie des symbolismes du décor humain. Hélas ! hélas ! Pauvre raison humaine ! »

Et Coppée souriait, plein d'indulgence pour son ami auquel il persistait à trouver un charme singulier.

Mallarmé n'était pas l'insensé que supposait Coppée, certes non ! Et Mallarmé fut toujours plein de la plus courtoise indulgence, lorsque, devant lui, notre jeunesse critiquait François Coppée. Aujourd'hui, la revision des valeurs corrige les effets de la faveur populaire. Il n'y a pas de suffrage universel, quant aux œuvres de l'esprit. La louable fidélité de M. Monval à la mémoire de Coppée n'empêche que Mallarmé soit le maître que toute une génération a suivi et que, longtemps encore, la jeune poésie consultera. Que vaut le meilleur poème des *Intimités* ou du *Reliquaire*, où il y a des pièces parfaites, auprès de *l'Après-midi d'un faune?*

§

M. Gaston Heux consacre à son grand compatriote le poète Grégoire Le Roy une étude et une monographie que l'on peut lire dans **La Renaissance d'Occident** (numéros de septembre et octobre, et à suivre). Voilà un grand Belge à peu près ignoré en France. Nous l'aimions déjà, il y a presque trente ans, lorsque ses débuts nous enthousiasmaient, comme ceux de Van Lerberghe, de Verhaeren, de Maurice Maeterlinck. M. Heux écrit d'excellentes choses sur l'œuvre du poète. En reproduisant ses vers anciens, si simples, si beaux, nous voudrions susciter des

lecteurs français à tel recueil : *Le Rouet et la Besace* ou aux *Contes d'après minuit,* dignes des vieux maîtres flamands :

J'étais assise à la fenêtre
— Ma maison se mire dans l'eau, —
J'étais assise à ma fenêtre,
Je voyais passer les bateaux.

Ils passaient ainsi que la Vie ;
Ah ! combien j'en ai vu passer !
Ils passaient ainsi que la Vie...
Ma vie aura bientôt passé !

Je suis assise à ma fenêtre ;
J'attends que passe le Bonheur...
S'il venait un jour à paraître
Ferait-il signe vers mon cœur ?

Je suis assise à ma fenêtre
Le Bonheur ne viendra-t-il pas ?
Hélas ! il a passé peut-être...
Et n'ai rien vu quand il passa.

Si j'avais, comme saint François,
Un manteau de bure ou de laine,
J'en vêtirais ceux qui ont froid,
Et j'irais tout nu dans la plaine.

Et si mon cœur était de pain,
Je le pendrais à ma poitrine,
Et j'en couperais des tartines,—
Pour les enfants qui auraient faim.

§

Rythme et Synthèse, où collabore un groupe qui se réclame du noble esprit de M. René Ghil, donne cette fois (septembre) des poèmes de M. René Morand et de M. Marcel Sauvage, qui, très différents, ont toutefois un air de parenté.

Vous remarquerez que Laforgue et M. Gustave Kahn aussi ne sont étrangers ni à la forme, ni au fond de cette pièce de M. Morand. Elle mérite beaucoup de sympathie pour l'apport personnel du poète, cependant; car cet apport est bien de ce temps-ci:

QUATRE HEURES

Café Fernand et table verte
Avec un air pincé de signal.

Dites, dites ce qu'on attend
Sous les arbres de banlieue
Où s'attirent doucereux
Des chants pour habiller les âmes.

Au paysage si démodé
Appuyons ferme nos épaules

Tant de fantaisie bleue
En cette fumée de pipe
Qui montre à Dieu la voiture
Du repasseur unijambiste!

Sans y penser la Seine
(Glissez du diable...)
Ourle sa boucle.
Noyés d'hier cernés de reflets verts
Et pleine bouche font aux sirènes
Des aveux mous.

Les peines de cœur, ma chère, il en est trop,
Les lavandières sous leurs battoirs les écrasent.

Des pays pourris d'états d'âmes,
Un lot de ciels pour cinéma,
Des horizons sonnant du cor.
Ah, ferme-toi aux confidences
Des nostalgies suburbaines...

Les « Poèmes de la Sarbacane » de M. Marcel Sauvage sont une jonglerie de bulles d'or.

Peu de mots pour exprimer beaucoup, à la mode des vieux Chinois ou de nos rédacteurs de maximes, c'est louable à coup sûr, surtout si l'on enferme une authentique découverte dans le peu d'espace que l'on s'assigne de remplir. On dira la valeur des épigrammes de M. Sauvage, en le félicitant d'émouvoir par de discrètes variations sur des airs connus:

FEU D'HERBE

Heure par heure
j'ai tissé de beaux habits
pour habiller la réalité
pour ne plus que tu pleures...

Devant mon livre ouvert
— j'y songe à présent,
tu es partie tel soir d'hiver.
Va, brille et brûle, mon ver luisant,

pipe : fumée qui monte, tourne et n'écris rien.

POÈTES ASSASSINÉS

Nous savions des chansons ailées,
nous avions des jardins élus,

hélas, il faut vivre et manger,

lors, dans nos âmes trop lasses,
que de beaux oiseaux sont morts,

sans musique, sans joie, ni rime d'or.

MÉMENTO. — *Revue des Deux Mondes* (15 septembre) : « Antioche et la traversée du Taurus », par M. Maurice Barrès. — « Le service géographique de l'armée pendant la guerre », un article fort documenté de M. Arthur-Lévy, sur un des organes les plus importants de la guerre. On y voit les savants à l'œuvre et l'industrie optique accomplir des prodiges pour la défense nationale.

La Revue Universelle (1er octobre) : « Louis XVI et la naissance de la Révolution », par M. J. Bainville. — M. E. Pilon : « *Adolphe* et Benjamin Constant. »

Le Monde Nouveau (15 septembre) : M. A. Lantoine : « Les plagiats de Molière ». — « Reportage et reporters », par M. E. Bourcier. — M. H. Bachelin : « Vauban et M. Daniel Halévy ». — M. G. Truc : « L'œuvre de M. Henri de Régnier ».

Revue de l'Amérique latine (1er octobre) : *** « L'union panaméricaine ». — M. Pierre Denis : « Le pétrole au Vénézuela et en Colombie ». — M. Ch. Dullin : « Le mouvement théâtral moderne ».

La Renaissance (29 septembre) : « Impressions de Suède », par M. Georges Lecomte. — « Maurice du Plessys », par M. R. de la Tailhède. — M. A. Thérive : « L'Immoralité prétendue de la Littérature française ».

Le Progrès civique (29 septembre) : « Salaires et salariés agricoles », par M. E. Guillaumin. — « Les bizarreries de l'orthographe française », par M. P. Fontrailles.

Les Maîtres de la Plume (1er octobre) : M. P. Brulat : « Notre époque attend sa littérature ». — Enquête, afin de désigner par le suffrage des écrivains français, « les cinq hommes ou femmes de lettres les plus illustres en France ».

Le Crapouillot (1er octobre) : « Le Visiteur », conte d'A. Tchékhov. — « Caprices », de R. G. de la Serna. — « Petite enquête sur les goûts littéraires des coloniaux et des étrangers », par M. J. Galtier-Boissière. Cette enquête est basée sur les résultats de « l'Office de Livres » ouvert par la revue pour le service de ses abonnés.

Le Bulletin de la Vie Artistique (1er octobre) : T.., dans un article

intitulé « Caméléon », expose les découvertes de M. Ed. Sandoz et ses associés. Elles tendraient à un bouleversement du décor des intérieurs et du décor scénique, par l'appropriation de procédés chimiques et physiques nouveaux aux réactions des couleurs dans un milieu lumineux.

Clarté (1er octobre) : M. Léon Moussinac: « Cinéma Américain ».

La Revue critique (25 septembre) : « Le charme d'Athènes », par M. H. Brémond. — M. Claveline : « Les gants de Daniel Lewis ».

La Nouvelle Revue (1er octobre) : « Les fourmis-hommes », par M. E. de Morsier.

La Revue hebdomadaire (29 septembre) : M. Dantès Bellegarde : « La république d'Haïti ». — « Paul Claudel », par M. H. Clouard. — La fin du « Fontanes » de M. André Beaunier.

Le Mouton blanc (septembre-octobre) : fort numéro de 103 pages, en « hommage à Jules Romains » que célèbrent en vers et en prose une trentaine d'écrivains, et un bon portrait de M. Le Fauconnier.

La revue expose ainsi son intention :

L'Hommage à Jules Romains est un hommage des jeunes générations. Ainsi s'explique la composition du présent numéro. Nos lecteurs nous pardonneront de ne pas trouver ici les noms de quelques aînés de Jules Romains, notamment ceux de quelques maîtres justement glorieux dont l'approbation nous eût été précieuse. Mais, à part un ou deux écrivains du même âge dont le témoignage s'explique, nous avons désiré que tous les collaborateurs de l'*Hommage* fussent plus jeunes que celui à qui il se trouve dédié. Il va sans dire que les témoignages auraient pu être beaucoup plus nombreux. Mais le souci d'ordonner autant que possible des études particulières, d'en composer une image assez fidèle, ne nous a pas permis d'additionner les marques écrites de sympathie suscitées par notre projet. — Si l'on veut bien songer que Jules Romains n'a que 38 ans, on pourra mieux apprécier la signification d'un acte dont *le Mouton blanc* est fier d'avoir pris l'initiative.

Cette revue change de direction. Elle paraîtra désormais sous l'autorité de Mme Marthe Esquerré.

Floréal (29 septembre) : « Edouard Manet », par M. J.-F. Louis Merlet.

La République (29 septembre) : « Il faut rétablir la République », par M. Victor Snell.

La Revue française (30 septembre) : « La femme et la maison », par divers. — Suite d'une enquête sur « La Caricature ». Réponse de M. L. Capiello.

La Revue de France (1er octobre) : « Samuel Butler », par M. V. Larbaud. — Deux lettres inédites de Baudelaire à Victor Hugo. — Le second article de M. Fernand Vandérem sur la nécessité d'un « Ministère des Lettres ». En vérité, il ne manquerait plus que de voir aboutir un tel projet ! Si l'on entend créer une littérature officielle, à côté

de l'académique, il n'est que de prendre au sérieux le désir de M. Vandérem qui a parfois bien de l'esprit à gaspiller.

Les Marges (15 septembre): M. A. de Bersaucourt : « Le typographe ». — « Vingt ans bientôt... », poème de M. Maurice Magre. « Jeux », poèmes de M. A. Métérié. — La chronique des spectacles de M. Claude Berton.

L'Opinion (17 septembre) : « Sur le Sinaï de Genève », par M. Jules Chastenet. — M. A. Thérive : « l'Eternel adultère ».

Le Correspondant (25 septembre) : M. Léonce Celier résoud par l'affirmative cette question : « Mazarin a-t-il été naturalisé français ? »

Europe (1er octobre), numéro consacré au comte de Gobineau, avec des fragments inédits et un portrait.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

OPÉRA-NATIONAL : *Padmavati*, opéra-ballet, poème de M. Louis Laloy, musique de M. Albert Roussel ; *le Trouvère*, opéra de Verdi.

Notre Opéra a dignement terminé une saison qui fut fort intéressante. J'ai entendu lui reprocher d'y avoir à l'excès négligé les compositeurs français. A mon humble avis, je le confesse, j'étais plutôt tenté de penser qu'il en abusait, eu égard à la pauvreté de ce qu'il nous révélait de la sorte. Est-ce avec intention qu'il avait réservé pour la fin le meilleur, si on peut ainsi dire en un cas où toute comparaison s'abolit ? On attendait impatiemment **Padmavati**, achevée dès 1918, et il est advenu depuis assez de choses en musique pour qu'on pût redouter que l'œuvre n'arrivât peut-être un peu tard. Mais elle est de qualité trop rare pour être soumise à la mode et ne point braver même les coups de coude d'une impétueuse évolution. En qualifiant leur ouvrage d' « opéra-ballet », les auteurs semblent avoir voulu souligner leur dessein de renouer la tradition de « l'opéra français » des XVIIe et XVIIIe. La velléité était curieuse, sinon hardie, car l'opéra de nos aïeux ne brillait guère ni pour la cohésion ni pour la vraisemblance. Les entrées de ballet y surgissaient souvent, même à peu près toujours, plutôt comme des cheveux sur la soupe. La « tragédie mise en musique » s'y déroulait morcelée, comme à travers une manière de mascarade. Nos pères y découvraient sans embarras des dieux et des héros mythiques en perruque, des déesses en vertugadin ; ils ne sourcillaient point à l'aspect d'aimables La-

cédémoniennes gémissant, en paniers, sur le triste trépas de Castor et non plus aux gambades de pimpants prépalikares se trémoussant sur un « air gai » devant son catafalque. MM. Albert Roussel et Louis Laloy ont montré que le genre était heureusement amendable. Certes on pourrait prétendre que, dans *Padmavati*, le drame soit par moments quelque peu noyé dans la luxuriance des manœuvres chorégraphiques et des cortèges, mais, outre que nous verrons que ce n'est pas sa faute, ceux-ci du moins sont logiquement amenés et font corps avec l'action. M. Louis Laloy a fort adroitement adapté à ces fins une vieille et célèbre légende hindoue. Padmavati, reine de Tchitor, était d'une beauté sans égale. Un brahmane eut l'audace d'élever jusqu'à elle ses regards et son désir et fut chassé. Pour se venger, il passe chez le cruel Alaouddin, sultan des Mongols, et par ses récits lui inspire une passion lascive pour cette créature idéale inconnue, « vivante image du lotus céleste ». Le prétexte d'une alliance fraternelle introduit Alaouddin à Tchitor où le roi Ratan-Sen reçoit courtoisement, mais non sans quelque appréhension, son ancien ennemi. Celui-ci, en effet, quoique entré avec une faible escorte, a dissimulé son armée autour de la ville. On apporte la coupe rituelle. Alaouddin tergiverse et souhaite admirer d'abord « les merveilles de ce séjour ». Les guerriers, les esclaves et jusqu'aux femmes du palais se succèdent devant ses yeux hypocritement ravis. Mais il veut plus encore et, sur son insistance et l'ordre de Ratan-Sen, Padmavati apparaît sur la terrasse de la demeure royale et entr'ouvre un instant son voile. Ebloui, troublé jusque dans ses entrailles, Alaouddin se retire précipitamment avec ses gardes. Après qu'il a franchi la dernière enceinte de Tchitor, le brahmane proclame sa volonté : pour prix de l'alliance, il exige Padmavati ; si on la lui refuse, il viendra la saisir. C'est la guerre. La foule se rue sur le brahmane, l'égorge et court aux armes. Et, tandis que résonnent au loin les clameurs, Padmavati s'avance hiératique, seule en face du cadavre. Elle a tout entendu, déplore le sacrilège qu'elle ne put prévenir et supplie les dieux de ne la séparer jamais de Ratan-Sen, fût-ce dans la mort. Le second tableau nous fait voir Padmavati refugiée dans le temple de Siva. Alaouddin est victorieux. Il daigne accorder une trêve jusqu'à l'aurore : Padmavati devra se livrer à lui, sinon il anéantira Tchitor et exterminera ses habitants jusqu'au dernier, hommes, femmes

et enfants. Ratan-Sen, ulcéré de pitié pour son peuple innocent, adjure la reine de se résoudre au sacrifice. Elle se révolte. Il lui commande d'obéir. Mais Padmavati le préfère mort que coupable d'un tel crime contre l'honneur. Elle le poignarde et il tombe dans l'ombre en murmurant : « Qu'avez-vous fait? » Et elle : « Où êtes-vous ? Je ne vous quitte pas. La mort va nous unir. » Toute cette scène est poignante sans déclamation ni grandiloquence. Poète et musicien y ont rivalisé de justesse d'expression, de sobriété tragiquement émouvante. Les rites funèbres s'accomplissent. Les incantations des prêtres évoquent les filles de Siva, esprits de la mort. Puis on transporte le corps de Ratan-Sen sur le bûcher qui s'embrase. Padmavati le suit. Et soudain la porte du temple s'effondre dans l'aube pâle. Alaouddin vainqueur arrête ses soldats d'un geste et contemple immobile la crypte empourprée par les flammes.

En son ambiance de fastueux apparat et de liturgie fantastique, ce drame humain d'éréthisme, de traîtrise et de mort offrait à l'art du musicien, du poète et du chorégraphe une matière des plus propices. Sinologue érudit, qui nous donna jadis au Théâtre des Arts *le Chagrin dans le Palais de Han*, M. Laloy est averti sur toutes les Asies. Il a pénétré jusqu'au fond de cette âme orientale mystérieuse et multiple, féline, fanatique, rigide ou fataliste, et en traduisit les accents dans une langue harmonieuse et forte d'où résulte certes l'unique poème digne de ce nom qu'on ait onques ouï à l'Opéra depuis sa fondation séculaire. Le musicien y trouva l'occasion de son œuvre maîtresse, au point même qu'on se demanderait si, plutôt que la symphonie peut-être, le théâtre n'était point sa vocation véritable. Son art, dans *Padmavati*, est très complexe et participe à la fois de la formation de l'artiste, de sa sensibilité propre et aussi de circonstances plus ou moins accidentelles. On y dépisterait volontiers, au début, quelques vestiges de son passage à la *Schola*, dont le d'indysme transparent de la Danse guerrière à cinq temps semblerait le moins avantageux témoignage. Par ailleurs, il me souvient qu'au cours d'une conversation le compositeur me déclarait un jour : « Après tout, comme disait mon vieux maître Gigout, il n'y a jamais que douze notes. » M. Albert Roussel a longtemps ostensiblement subi l'influence de cette assimilation simpliste d'où découle inéluctablement un arbitraire qu'il confondait avec l'indépendance. Et tout

arbitraire est oiseux. On ne peut méconnaître qu'il ne reste dans *Padmavati* quelques traces de cet empirisme aléatoire. On y rencontre certaines progressions ascendantes dont la montée graduelle s'engendre de l'élévation par demi-tons d'une des « notes » de la polyphonie ; sans que l'oreille et moins encore l'intelligence reçoivent une quelconque satisfaction de l'agrégat sonore qui en dérive. Un endroit de la danse de Dourga (page 185 de la partition) présente un singulier spécimen de recherche gratuitement quintessenciée de quoi l'artificiel n'est pas plus justifié par l'effet que par l'analyse. Mais ce ne sont que des instants dans cette partition considérable. A peu près partout autre part, on éprouve que la sensibilité harmonique du musicien a évolué avec une ampleur imprévue ; que, peut-être à son insu et sans en avoir pris verbalement conscience, il ressent désormais nettement que ces « douze *notes* » de nos claviers, héritées du passé avec le préjugé de la gamme, représentent une infinité de *sons* doués d'affinités naturelles, de rapports impliquant dans le langage musical des « fonctions » grâce auxquelles l'arbitraire est éliminé et dont le jeu renouvelé sans cesse constitue l'unique raison d'être de l'art. Et son instinct est un guide plus sûr que son empirisme antérieur. Il use ici avec une aisance logique des ressources les plus récentes de l'harmonie contemporaine. Les accords de 11e, 13e, 17e et 19e naturelles sont fréquents et il aboutit bien souvent à cette « polyphonie d'accords » vers laquelle tend invinciblement l'art musical et qui est son plus proche avenir. Enfin, ancien officier de marine, M. Albert Roussel semble avoir conservé dans son inspiration quelque peu de l'humeur vagabonde inhérente à la profession. Un voyage qu'il fit aux Indes, il y a quelques années, a probablement ravivé le goût qu'il eut toujours pour les choses d'Orient. Il en rapporta sans doute des airs, des mélopées qu'il parsema dans son ouvrage. Mais il emprunta surtout peut-être à cet art exotique des *ragas*, sortes de formules modales types qui perpétuent les *nomes* de la musique grecque antique, dont il fait l'armature de sa libre invention mélodique en accompagnant celle-ci d'une harmonie formée exclusivement des sons spéciaux aux *ragas* exploités. Le résultat est d'une étrange beauté. De cet ensemble composite, où l'attention peut discerner les nuances de plus d'un quart de siècle de l'évolution musicale, naît cependant un amalgame homogène où la personnalité si tran-

chée du musicien assimile ces éléments hybrides et s'affirme dominatrice même encore alors que, comme dans la danse chantée des femmes du palais, un souvenir des Filles-Fleurs et de *Sirènes* se devrait imposer à la mémoire. Rameau observa le premier que la mélodie est procréée par l'harmonie comme un arbre produit son fruit. Les bienfaits du développement sensoriel du musicien sont à ce point de vue manifestes. Jamais son inspiration, ici fort abondante, ne fut aussi caractérisée et savoureuse. Le motif de Padmavati est une caresse qui laisse sous le charme et dont on demeure hanté. Et cette mélodie organiquement harmonique s'atteste de même coup plus favorable au développement des idées et marque chez l'auteur, dans la cohérence des combinaisons purement musicales, un progrès qui ne peut manquer d'être fécond. La déclamation dramatique, d'une sobriété incisive, concentre une intense émotion. L'orchestration, verveuse, pittoresque, délicate ou puissante, est d'une maîtrise admirable. En vérité, *Padmavati* est une belle œuvre, de haute envolée, d'une originalité exceptionnelle et certes la plus remarquable que, depuis *Pénélope*, notre école française ait donnée au théâtre lyrique.

Il n'en est que plus regrettable qu'à tous égards, à bien peu près, elle ait été trahie par ceux qui avaient mission de l'assister. La bonne volonté de notre Opéra était cependant évidente. Les décors de M. Valdo-Barbey, quoi qu'ils ne cassent rien, sont excellents en soi, mais ils ont l'air d'avoir été composés sans que le peintre ait lu la pièce. Ils semblent faire consister la couleur locale attendue en un réalisme strictement authentique qui n'est pas sans déconcerter. On sait assurément que l'Inde est un pays chaud où il faut se protéger contre le soleil. Pourtant on n'imaginait guère que le palais du roi de Tchitor dût être, à l'Opéra, une bâtisse couleur de terre aux murs plats percés de carrés persiennés, à laquelle on accède par des ruelles tortueuses encaissées d'analogues murailles, pour arriver à une place étroite de quoi l'exiguïté rappelle exactement la cour d'un vieil immeuble du faubourg Saint Martin avec la loge de la concierge au fond. Et c'est dans le trou noir de cette loge qu'on aperçoit Padmavati qui, selon le livret, doit « apparaître sur la terrasse de son palais ». Ce peu d'espace contient le peuple, les esclaves, les gardes, les chanteuses, sans compter l'escorte du Sultan et, dans un coin, le

trône de Ratan-Sen sur les marches duquel gît un sac blanc bizarre qui sert de siège au fourbe visiteur. De sorte qu'on n'est point surpris que les guerriers de l'armée tchitorienne et les différentes variétés de ballerines royales ne soient représentés respectivement que par pas beaucoup plus parfois d'une demi-douzaine d'exemplaires qui tournent quasiment sur eux-mêmes à peine distingués des gens qui les entourent. Le second décor est sans doute un vrai temple de Siva, honnêtement copié sur une photographie fidèle, mais il ne paraît pas plus vaste que la cour du palais précédente, si bien que, durant les longues cérémonies rituelles, parmi les femmes, prêtres et apparitions fantômales, on serait souvent bien embarrassé de deviner où est Padmavati, n'était l'aveuglant éclat de sa robe écarlate. Et c'est par-dessus tout cet encombrement, cette confusion perpétuelle ou, pour le moins, intermittente, qui porte atteinte à l'unité du drame submergé çà et là dans un désordre chaotique où il disparaît obnubilé, dissous, éclipsé tout à coup avec ses personnages. Notre Opéra dispose cependant d'une étendue de planches immense et d'un copieux corps de ballet. On ne s'explique guère un pareil étricage. Le metteur en scène en fut maintes fois visiblement gêné ; il réussit pourtant au dénouement, par l'harmonie des attitudes et la polychromie des groupements, un véritable tableau de maître. Hormis M. Rouard parfait, l'interprétation fut consternante. M. Franz, n'ayant pas à faire valoir son organe, en fut réduit à jouer et joua piteusement. M. Fabert est bien grimé, mais ne possède plus qu'un résidu de voix qui obligea le musicien à gâter, en l'abaissant d'une tierce, un morceau qui, dans le ton original, eût été le triomphe d'un chanteur moins aphone. Le rôle de Mlle Lapeyrette est sans doute trop grave pour ses cordes vocales, car on ne l'entendait presque pas. Les inventions du maître de ballet ont dépassé les bornes de la puérilité imbécile. Enfin les charmantes danseuses, ne paraissant qu'au premier acte et ayant tout le temps de se démaquiller, avaient consciencieusement basané de sépia la peau de leurs épaules, mais l'administration de l'Opéra les para de bas rose-chair. Par compensation présumable, les prêtres de Siva étaient pourvus de maillots bruns, mais, redoutant de rater leur dernier train, ils gardaient imperturbablement, pour couronner des bras et des mollets bronzés, la figure bien débarbouillée qui constitue le privilège immémorial

de nos choristes subventionnés. On n'en doit pas moins, malgré tout, féliciter notre Opéra d'avoir enrichi son répertoire d'une œuvre de la valeur de *Padmavati*, et qui s'y maintiendra, lui permettant d'en modifier la distribution malencontreuse et de réparer d'aisément évitables négligences. On peut nourrir aussi l'espoir qu'il profitera de l'aventure pour se débarrasser d'un maître de ballet dont l'incapacité lamentable est depuis longtemps démontrée, mais ne le fut jamais peut-être à ce degré.

La négligence est, au surplus, le plus grave défaut de l'activité fort louable à priori de notre Académie nationale de Musique et de Danse. On veut trop faire : on fait vite et pas bien, car qui trop embrasse étreint mal. Notre Opéra ne pourrait-il donc s'organiser de façon qu'une préparation suffisante nous épargnât des spectacles aussi humiliants pour notre capitale que la reprise du **Trouvère** ? On se demande par quelle aberration il osa ridiculiser à ce point un des chefs-d'œuvre du romantisme musical italien et peut-être de la dramaturgie lyrique tout entière, cet inépuisable trésor d'une inspiration mélodique verveuse qui s'apparente si souvent à Schubert, à Weber, parfois même à Wagner et, ainsi galvaudé, ne semblait plus qu'une interminable kyrielle de ponts-neufs pour orgue de Barbarie. Seule entre les interprètes, Mlle Demougeot sut chanter cette musique où la maîtrise dans l'art du *bel canto* est indispensable. Tous les autres y bafouillèrent. M. Rouard lui-même y fut vaseux. Un ténor de province nasillard et grotesque, M. Carrère, se chargea du coup de pied de l'âne. Des choristes burlesques, des décors misérables, une mise en scène absurde : l'exécution sans phrases était complète. On se croyait revenu par miracle aux toulousains beaux jours de feu Pedro Gailhard. Notre Opéra devrait bien se convaincre que Verdi a droit au respect. Nul artiste ne fut plus sincère et le génie tout cru, ingénu, populaire gicle par tous les pores de son œuvre.

JEAN MARNOLD.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Exposition de l'Institut français d'archéologie et d'art mulsumans de Damas au Musée des Arts décoratifs. — Le calice de Suger retrouvé. — L'exode des monuments français en Amérique. — Memento bibliographique.

Du 29 septembre au 25 octobre a eu lieu au **Musée des Arts décoratifs** une intéressante exposition organisée par

M. E. de Lorey, directeur de l'Institut français d'archéologie et d'art musulmans, fondé l'an dernier à Damas par le général Gouraud et placé sous le patronage de l'Académie des Inscriptions et de l'Académie des Beaux-Arts, en vue de faire revivre les traditions artistiques d'un pays dont le passé a été pendant de longs siècles si brillant. Cet Institut est installé dans un palais du XVIIIe siècle, joyau de l'architecture damasquine à cette époque, le palais Azem, construit sur l'emplacement de l'ancien palais des califes omeyyades et acquis par le Haut-Commissariat pour en faire en quelque sorte une « villa Médicis » destinée aux pensionnaires qui voudront y étudier le passé des arts musulmans pour en continuer les traditions. Dès à présent, dans cette école, nombre d'étudiants, recrutés jusqu'ici seulement en Syrie, y suivent des cours d'archéologie et d'art complétés par des conférences faites dans les monuments historiques de Damas et sur les terrains des fouilles entreprises aux environs. L'Institut est en outre chargé du classement des monuments de l'époque arabe, de leur réparation et de leur conservation dans toute l'étendue de la Syrie.

De plus, par les soins de l'Institut et sous sa direction, une École des Arts décoratifs arabes a été créée. Des cours sont faits aux artisans pour aider à la renaissance des anciens métiers presque complètement abandonnés : sculpture sur bois, verrerie gravée et émaillée, impression sur toile, etc. Et l'on espère rappeler également à la vie d'autres industries autrefois florissantes à Damas : la céramique, la reliure, l'enluminure, et même la trempe de l'acier et le damasquinage des armes.

Enfin, un musée a été installé dans les salles du palais Azem, où les amateurs d'art ainsi que les élèves de l'Institut et de l'École des Arts décoratifs peuvent consulter une documentation déjà intéressante, dans laquelle figurent de beaux spécimens de céramique, des verres irisés, des cuivres niellés, des sculptures, des mosaïques, des monnaies.

L'exposition présentait un certain nombre de ces objets prêtés par le musée : petits bronzes et terres cuites, monnaies, beau vase en verre gravé et doré, tissus anciens, céramiques provenant des fouilles de Hamaniyeh et de Bab ech Chergi et allant du Xe au XIIe siècle ; puis de magnifiques photographies du féerique palais Azem et des autres monuments de Damas : mosquées,

tombeaux aux décors en stuc sculpté, parmi lesquels ceux de Talaach, le compagnon de Mahomet, et de l'arrière petite-fille du Prophète, Sukaïnah ; d'un lion en basalte de l'époque hittite, d'une rare puissance ; des paysages servant de décor à la ville ; de types locaux, etc. Des copies à l'aquarelle, par les pensionnaires de l'Institut, des beaux carreaux de faïence aux ornements floraux décorant le tombeau de Derwich pacha, daté de 1585, et quelques-uns des premiers travaux des élèves de l'École des arts décoratifs arabes complétaient cet ensemble, faisant bien augurer de l'avenir de cette fondation si utile qui fait honneur au général Gouraud et témoigne du souci qu'a la France de développer dans les pays où s'exerce son protectorat la civilisation et l'art en communion intime avec le passé.

En même temps, le Musée des Arts décoratifs présentait la suite de la riche série de photographies de la Commission des monuments historiques, dont une partie avait été déjà exposée l'an dernier. Cette fois, il s'agissait des monuments du XIVe et du XVe siècle du Nord de la France, de la région champenoise, de la Bourgogne, de la Normandie et de la Bretagne : admirables édifices imprégnés tous d'un savoureux goût de terroir, témoignant tous d'un sens artistique si sûr, et dont plusieurs, malheureusement détruits par la barbarie allemande au cours de la guerre, n'existent plus que sur ces planches.

Et l'on avait plaisir, enfin, à admirer dans le grand hall du musée la magnifique série des tapisseries des « Chambres » du Vatican, d'après Raphaël, tissées aux Gobelins au XVIIe siècle *Le Parnasse*, *La Vision de Constantin*, *La Victoire de Constantin sur Maxence*, *La Rencontre de saint Léon et d'Attila*, *Héliodore chassé du Temple*, *L'Incendie du Borgo*, *L'École d'Athènes* et *La Messe de Bolsène*.

§

L'ancien trésor de l'abbaye de Saint-Denis, dont nous avons énuméré ici autrefois, à propos d'une savante publication de M. Joseph Guibert, les incomparables richesses (1), possédait, entre autres pièces précieuses dont notre Louvre conserve quelques-unes, le **calice de Suger**. C'était un vase en agate orientale monté en or et enrichi de pierres précieuses (2). Déposé jadis

(1) V. *Mercure de France*, 1er avril 1910.
(2) Il est reproduit en couleurs dans l'ouvrage de M. Joseph Guibert dont

au Cabinet des médailles, il y fut volé en 1804 avec d'autres objets de valeur par un malandrin qui fondit certaines pièces et vendit les autres. Jusqu'ici on avait perdu complètement la trace du célèbre calice. Or, il vient de reparaître au jour, mais hélas ! loin de chez nous : dans la séance du 10 août de l'Académie des Inscriptions notre confrère M. Seymour de Ricci annonçait qu'il l'avait retrouvé dernièrement chez un amateur de Philadelphie, M. Joseph E. Widener, qui l'avait acquis d'une famille anglaise dans le château de laquelle il était conservé. Réjouissons-nous-en, mais déplorons cette nouvelle perte infligée à notre patrimoine national.

Ce n'est pas hélas ! le seul exode de ce genre que nous ayons à regretter. Chaque jour, des productions de notre passé artistique, victimes de l'insouciance ou de la naïveté des uns (on a lu il y a quelques mois dans les journaux l'histoire de cette *Vierge* d'une église des environs de Paris échangée par le curé de la paroisse contre une mauvaise copie) et de la cupidité des autres, vont enrichir les musées ou collections particulières de l'étranger, principalement des États-Unis. Au Musée métropolitain de New-York, après le délicieux *Ange* du Lude, après la *Mise au tombeau* et la *Pietà* du château de Biron (1), entraient en 1917 quatre médaillons de verrières de la fin du XIIIe ou du commencement du XIVe siècle représentant *L'Intronisation de la Vierge*, *Saint Pierre et saint Paul*, *Le Couronnement de la Vierge* et *L'Agneau pascal*, et provenant — dit sans préciser le *Bulletin* du musée qui en donne la reproduction (2) d'une grande cathédrale française de la région du centre (quelle enquête a fait à ce sujet l'administration des Beaux-Arts et quelles sanctions ont été prises ?) En 1922 s'y ajoutait une magnifique statue de roi assis du XIIIe siècle (3) provenant d'Avignon, où elle se trouvait encore il y a vingt-cinq ou trente ans, et où elle avait orné une des anciennes églises de la ville. En 1919, le Musée de Boston s'enrichissait coup sur coup de trois statuettes d'*Apôtres* en albâtre du XVe siècle, d'un grand caractère, attribuées à l'imagier Philippe de Vigarny, de Lan-

nous venons de parler, *Les Dessins du Cabinet Peiresc au Cabinet des estampes de la Bibliothèque Nationale*, d'après une aquarelle faisant partie de ce cabinet.

(1) V. *Mercure de France*, 16 novembre 1916, p. 344-345.

(2) Numéro de novembre 1917.

(3) Reproduite dans le numéro d'avril 1922 du *Bulletin* du musée.

gres, mort à Dijon, et achetées à Paris (1), puis d'une statue de *Vierge avec l'Enfant* du XIVe siècle, d'origine lorraine, et d'une émouvante *Pietà* en haut-relief, ayant sans doute orné une tombe (2), œuvre extrêmement parente du beau groupe similaire de l'église de Bayel dans l'Aube. Enfin, au Musée de Minneapolis entraient tout dernièrement une clôture en bois sculpté du XVe siècle, provenant de la démolition de l'ancien couvent de Saint-Honoré à Paris dans la rue du même nom (3) et trois importantes sculptures de notre moyen-âge données par notre compatriote l'antiquaire Demotte : une statue de saint en pierre du XIe siècle provenant, dit le *Bulletin* du musée, d'une cathédrale où elle servait sans doute de trumeau au portail, un chapiteau du XIIe siècle de l'école d'Angers où se trouve figuré *Daniel dans la fosse aux lions*, enfin une pierre tombale du XIIIe siècle provenant de l'ancienne abbaye de Bobigny près Paris et représentant ses fondateurs Jean de Bobigny et sa femme (4). Et que d'autres œuvres encore prendront le même chemin ! Dans deux articles récents intitulés *La France au pillage* (5) M. le duc de Trévise, président de la Société « La Sauvegarde de l'art français », énumérait avec amertume et indignation les vandalismes dont furent victimes en ces temps derniers, avec la complicité de certains fonctionnaires, trois églises et d'autres édifices de la région de Sens à Joigny : reliquaires, statuettes et vitraux volés, sculptures arrachées, toute une chapelle — à Gésy — vendue à un antiquaire, comme l'ont été naguère les fenêtres gothiques du réfectoire des Jacobins à Sens, etc. Et ce qui se passe en Bourgogne a lieu dans toute la France : malgré les lois sur la protection des monuments — dont un trop grand nombre, d'ailleurs, ne sont pas encore classés — notre patrimoine artistique s'émiette pierre à pierre, et tous ces fragments de notre art régional si savoureux, auxquels tant de souvenirs sont attachés, deviennent la parure de collections étrangères, où d'ailleurs, tout en rayonnant de leur beauté extérieure, ils perdent toute signification profonde.

MEMENTO. — Deux nouveaux volumes — les 9e et 10e — sont venus enrichir dernièrement la jolie petite série des « Collections publiques

(1) Reproduites dans le numéro de février 1919 du *Bulletin* du musée.
(2) Reproduites dans le numéro d'avril 1919 du même *Bulletin*.
(3) Reproduite dans le numéro de mars 1923 du *Bulletin* du musée.
(4) Reproduits dans le numéro d'avril 1923 du même *Bulletin*.
(5) *Le Figaro*, numéros des 30 juillet et 10 août 1923.

de France : Memoranda » éditée par la maison Laurens : *Le Musée d'Orléans*, par M. Paul Vitry, et *Le Musée de Bourg*, par M. Alphonse Germain (2 vol. in-18, chacun de 64 pages av. 48 et 45 fig. ; 3 fr.). Depuis le catalogue, très ancien, d'Eudoxe Marcille il n'avait rien été publié sur le Musée d'Orléans. La présente brochure n'a pas la prétention d'être un inventaire complet : elle se contente, comme chacun des livres de cette collection, de servir de guide — guide particulièrement excellent en la circonstance, car il est dû à la plume de notre savant confrère M. Paul Vitry, conservateur au Musée du Louvre — en mettant en relief les principales richesses du musée que reproduisent de fidèles photogravures. Fort mal installé, le musée d'Orléans n'en renferme pas moins quantité d'œuvres remarquables, surtout du XVIIIe siècle : portraits par Alexis Grimou (1), François-Hubert Drouais, Nonnotte, Perronneau, Drolling ; paysages de Boucher et de Hubert Robert ; compositions historiques de F. Lemoyne, de Fr. de Troy et du peintre orléanais du XVIIe siècle Michel Corneille ; scènes galantes de Lancret et de Fragonard (de ce dernier, le *Vœu à l'Amour* dont l'esquisse, provenant de la collection Walferdin, est au Louvre) ; dessins du même Fragonard, de Lépicié, de Hubert Robert (*Prisonniers jouant aux cartes*, aquarelle exécutée pendant son incarcération à Sainte-Pélagie), du peintre orléanais Aignan-Thomas Desfriches ; sculptures de Houdon, de Pigalle et de Clodion, etc. Mais on y remarque aussi un expressif portrait de Charles d'Orléans, troisième fils de François Ier, de l'atelier des Clouet ; une série de quatre curieuses allégories des *Éléments* par le peintre Claude Deruet (1588-1660), un buste de Jean de Morvillier, évêque d'Orléans, par Germain Pilon, et, parmi les œuvres du XIXe siècle, d'excellents portraits de David, Riesener, Robert Lefèvre, Ingres et surtout Prud'hon (portrait de Lavallée, secrétaire général des Musées impériaux, qu'on admira en 1900 à l'Exposition centennale de l'art français) toute une série de dessins d'un peintre curieux de l'époque romantique, Monsieur Auguste, remis en lumière il y a une douzaine d'années par M. Ch. Saunier dans la *Gazette des Beaux-Arts* (2), un paysage de Corot, une esquisse de Chassériau, *Bacchantes et Satyres*, le *Bara mort* de Henner, etc. Bien d'autres morceaux encore mériteraient une mention ; on les trouvera tous signalés et commentés au fur et à mesure de leur rencontre, dans l'instructive promenade que M. Paul Vitry nous fait faire dans le dédale de ces salles et qui, ajoutée à la

(1) Pourquoi continue-t-on de regarder ce peintre comme un artiste suisse? M. C. Gabillot a cependant démontré dans la *Gazette des Beaux-Arts* (février 1911) qu'il était né à Argenteuil près Paris, et qu'il avait été confondu par les historiens avec un autre Grimou, prénommé Jean, celui-ci né réellement en Suisse.

(2) Livraisons de juin, juillet et septembre 1910.

reproduction des meilleures œuvres, constitue un excellent résumé des richesses de ces collections.

Le Musée de Bourg, très heureusement installé depuis 1921, sous le titre de « Musée de l'Ain », dans l'ancien prieuré attenant à la merveilleuse chapelle de Brou contenant les tombeaux des ducs de Savoie, nous est commenté par son conservateur, notre érudit confrère M. Alphonse Germain, qui a mis tous ses soins et tout son goût à la présentation des œuvres d'art qu'il renferme et qu'il commente dans une préface d'une vingtaine de pages. On y admire notamment, dans les écoles anciennes, un curieux triptyque de l'école flamande, daté de 1518, offrant des scènes de la vie de saint Jérôme, et qui provient de l'église Notre-Dame de Bourg ; une *Chasse aux cigognes* de Breughel le Vieux ; quelques tableaux italiens, dont une *Sainte Élisabeth de Hongrie renonçant à la couronne*, par Guido Reni, et une *Madeleine pénitente* de Benedetto Luti ; deux intéressants portraits anonymes de l'école française du XVIIe siècle ; une nature morte attribuable à Desportes ; un beau portrait par Largillière de l'auteur dramatique Néricault-Destouches (la perle du musée) ; dans l'apport du XIXe siècle, une *Cour de ferme* d'Antoine Duclaux, une *Gardeuse de vache* de Millet, un beau paysage de Chintreuil et un tableau de Gustave Moreau : *Jeunes Athéniens livrés au Minotaure*; — parmi les sculptures : un *Christ au tombeau*, de 1443, provenant du *Sépulcre* des anciens Cordeliers de Bourg ; un retable de l'école française du XVIe siècle provenant de la chapelle des Clarisses de la même ville et offrant des scènes de la vie de la Vierge, dont, au centre, la *Naissance de l'Enfant Jésus* ; une *Pietà*, peut-être champenoise ou bourguignonne, de la même époque ; deux jolis médaillons en terre cuite du sculpteur du XVIIIe siècle Jean-Martin Renaud, etc. ; enfin, des meubles de la région, du XVIe siècle à nos jours, des faïences, une reconstitution d'un intérieur bressan, des bonnets et autres pièces de toilette, évoquent le passé local.

A ces deux charmants petits volumes ceux qui s'intéressent à nos collections provinciales devront joindre un numéro spécial de la revue *Beaux-Arts* publié au mois d'août dernier à l'occasion de l'inauguration, au Musée de Bayonne, de la statue de son fondateur et bienfaiteur Léon Bonnat, et consacré aux innombrables richesses — dont nous avons énuméré ici au cours de ces derniers mois, lors de leur exposition au Louvre, une grande partie — dues aux libéralités de l'illustre peintre. Elles y sont commentées par MM. Jean Guiffrey, conservateur au Louvre, et M. A. Personnez, conservateur du Musée Bonnat, en des pages qu'accompagnent 45 illustrations reproduisant les plus belles œuvres.

La même revue a publié en outre, le mois suivant, un autre beau numéro spécial consacré aux tapisseries de la cathédrale d'Angers, notam-

ment à la célèbre tenture de *L'Apocalypse* qu'on a admirée au mois d'avril dernier au pavillon de Marsan et dont nous avons parlé ici. Elles sont présentées et étudiées par M. le chanoine Urseau, conservateur du Musée des tapisseries d'Angers, M. Marcel Aubert et M. Léon Deshairs en un texte illustré de 22 reproductions.

L'érudit conservateur en chef des Musées royaux de Bruxelles, M. Fiérens-Gevaert, à qui nous devons déjà une précieuse histoire de *La Peinture en Belgique* et un beau volume, signalé naguère ici même, sur *La Peinture au Musée ancien de Bruxelles*, vient de nous donner, à la même librairie Van Oest, la suite de ces études en un livre non moins savant et attrayant consacré aux peintures disséminées dans les musées, églises et couvents de cette Bruges si chère aux amoureux de l'art primitif flamand : *La Peinture à Bruges, guide historique et critique* (Bruxelles et Paris, G. van Oest et Cie ; in-4, 83 p. de texte avec 86 p. de fig. ; 30 fr.) Ces œuvres sont extrêmement nombreuses. Pour ne citer que les principales, ce sont : à l'hôpital Saint-Jean, l'incomparable série des Memling avec, au centre, la *Châsse de sainte Ursule* ;— au Musée communal, le portrait de la femme de Jean van Eyck qu'on a admiré cet été à Paris et la *Vierge du chanoine van der Paele*, du même artiste ; le *Baptême du Christ* et l'*Histoire de Sisamnès*, de Gérard David ; le *Saint Georges*, de Lancelot Blondeel ; *le Vieillard et la Mort* et le *Jugement dernier*, de Jean Prévost ; les magnifiques portraits de Pierre Pourbus le Vieux, etc. ; — à l'église Notre-Dame, la *Cène* et *la Vierge des Sept Douleurs* de ce dernier artiste, la *Transfiguration*, de Gérard David, une fresque du XIVe siècle, malheureusement trop effacée, où l'on croit voir un portrait de notre saint Louis, le « *Retable de Brou* », de Bernard van Orley et Marc Gheraerdt ; — à Saint-Sauveur, le retable de la corporation des Tanneurs, le *Martyre de saint Hippolyte*, de Thierry Bouts, *La Vierge entre saint Luc et saint Éloi*, de Lancelot Blondeel ; — à l'église Saint-Jacques, l'*Histoire de saint Côme et de saint Damien* par le même ; — au musée de la confrérie du Saint-Sang, la *Descente de Croix* du « Maître du Saint-Sang » ; — au couvent des Sœurs Noires, les panneaux de la *Légende de sainte Ursule*, par le maître anonyme auquel on a donné le nom de cette œuvre : — au Séminaire diocésain, d'autres Primitifs ; etc. Toutes ces œuvres, que reproduisent par ordre chronologique les planches placées à la fin du volume, M. Fiérens-Gevaert les situe l'une après l'autre dans l'histoire de la peinture flamande, montrant d'où elles viennent et ce qu'elles contiennent d'enseignements, et les commentant avec un sentiment profond qui en fait mieux goûter le saveur et la beauté.

Le même actif éditeur vient de consacrer en outre un magnifique volume à une des plus belles collections privées de peintures anciennes de Belgique : celle du baron Janssen : *Catalogue de la collection de*

peintures du baron Janssen à Bruxelles, avec un avant-propos et des notes explicatives de W. Martin ; Bruxelles et Paris, G. van Oest et Cie ; in-4, 192 p. av. 78 planches, 75 fr.). Comme l'explique dans la préface M. W. Martin, directeur du Musée de La Haye, qui authentifie de son autorité la valeur de cette réunion d'œuvres d'art, il ne s'agit pas ici d'une de ces collections formées par snobisme en vue de rassembler avant tout des noms illustres : son possesseur ne s'est laissé guider que par ses goûts, qui le portaient vers les œuvres de large facture et de délicates tonalités, comme celles d'un Van Goyen, d'un Salomon van Ruysdael, d'un Benjamin Cuyp, représentés tous trois par plusieurs morceaux de choix. A côté de leurs créations, d'autres œuvres méritent d'être mises également hors de pair : un *Portrait d'homme*, de Rembrandt, esquisse en grisaille largement traitée, datée de 1633, et qui offre la particularité d'être le plus petit tableau du maître (10 cent. 1/2 sur 7) ; un étonnant Brouwer : *L'Enfileur d'aiguilles* ; un *Arracheur de dents*, de Jan Steen ; des tableaux d'Adrien van Ostade et d'Isaak van Ostade ; de charmantes scènes de mœurs de Brekelenkam ; un beau *Portrait de femme* de Thomas de Keyser, plus largement traité que ses productions habituelles ; une *Femme assise*, de Frans Hals, et un *Enfant tenant une écuelle*, de son fils Harmen ; un *Orage*, chef-d'œuvre d'Albert Cuyp ; deux portraits et une brillante esquisse d'un *Tournoi* par Rubens ; deux curieuses scènes représentant des intérieurs de prisons françaises sous la Révolution (mais quelle raison autorise à nommer l'une d'elles *Les Prisonniers au Temple*?) par le peintre liégeois Léonard Defrance ; des œuvres de maîtres rares comme Esaias Boursse, Kœdijk, Pieter Meert, F. de Momper, Abraham de Pape, etc. Comme on le voit, ce sont surtout les maîtres des Pays-Bas, et principalement des Pays-Bas hollandais, qui dominent dans cet ensemble de 124 toiles ; mais notre école française est aussi représentée par un délicat portrait d'un certain Jacobus Scharon par un maître du XVIe siècle très parent de Corneille de Lyon, et l'école anglaise par un séduisant *Portrait de Reynolds* par lui-même. On trouvera toutes ces œuvres reproduites dans les excellentes planches en héliotypie qui mettent sous nos yeux les plus belles pièces de la collection. Avec les savantes notices descriptives et historiques consacrées à chaque tableau, elles permettent de se faire une idée parfaite de cette remarquable galerie privée.

AUGUSTE MARGUILLIER.

ARCHÉOLOGIE

Louis Brochard : *Histoire de la paroisse et de l'église Saint-Laurent*, Champion. — Commandant R. Quenedey : *La prison de Jeanne d'Arc à Rouen*, ib. — Zacharie Le Rouzic et M. et Mme Saint-Just-Péguart : *Carnac*, Berger-Levrault. — Mémento.

La librairie Champion a publié une **Histoire de la paroisse**

et de l'église Saint-Laurent, par M. Louis Brochard. C'est un fort volume illustré de dessins et de planches documentaires.

L'enclos Saint-Laurent, qui remonte à une haute époque, serait signalé dès les temps mérovingiens ainsi que la voie romaine qui y passait se dirigeant vers le futur Saint-Denis et qui a été retrouvée à une profondeur de 13 m. par endroits sous le sol actuel. La voie dont il est question est devenue la rue et le faubourg Saint-Martin. Autre souvenir plus proche : c'est de l'église Saint-Laurent que partirent les troupes parisiennes qui devaient livrer aux huguenots la bataille dite de Saint-Denis, — livrée d'ailleurs sur le territoire de la Chapelle, — La Chapelle Saint-Denis, — et entre parenthèse on peut rappeler que l'endroit où fut frappé le connétable de Montmorency par l'Ecossais Stuart, se trouve encore indiqué contre l'usine à gaz et au coin de la rue de l'Evangile par un calvaire du reste d'un art médiocre, à croix de fonte, et qui en a remplacé sans doute un autre plus ancien. C'est, paraît-il, un des rares et peut-être l'unique spécimen de ce genre de monuments dans la région de Paris. L'église Saint Laurent, reconstruite au XVIe siècle avec l'aspect surtout intérieur que nous lui connaissons, avait été pourvue d'une façade dans le goût médiocre du XVIIe siècle avec frontons et pots à feu aux angles, que remplaça la façade actuelle, qui est une des plus heureuses, avec sa flèche, de celles que nous devons à l'art moderne. Le sol de l'église est en contre bas, par suite de l'exhaussement du terrain aux alentours depuis l'époque de la construction, et de très belles clés, pendantes aux voûtes, existent à l'intérieur.

Saint-Laurent est en somme une des jolies églises de Paris. Au IXe siècle, le clos Saint-Laurent était devenu ou contenait un prieuré. On a déterminé sa situation, au moins à l'ouest et à l'est entre les rues du faubourg Saint-Denis et du faubourg Saint-Martin. Un procès relatif aux droits féodaux, et qui dura d'ailleurs cinq ou six siècles, a fourni nombre de détails précieux à propos de l'organisation temporelle du clos Saint-Laurent. On sait également que c'est tout proche et très probablement sur les terrains de la gare de l'Est que se tenait la foire Saint-Laurent, qui fut célèbre surtout au XVIIIe s.

Le volume de M. Louis Brochard indique cependant la succession des curés à Saint-Laurent, l'histoire de la fabrique depuis le XIVe siècle. On nous reparle ensuite du territoire de la paroisse,

du quartier Saint-Laurent et du presbytère, de l'histoire monumentale de l'église dont certaines parties remonteraient au XVIe siècle et peut-être au XIIIe siècle. On nous donne les annales de l'église durant la Révolution qui finit par en faire un temple de la vieillesse, etc. Parmi les planches de l'ouvrage qui reproduit de nombreuses pièces justificatives, on peut surtout indiquer une vue du collatéral nord près de la base du clocher et de belles clefs des bras sud du transept ; une curieuse sacristie ancienne, d'après un tableau de la sacristie actuelle, etc.

Le livre de M. l'abbé Louis Brochard, ancien vicaire de l'église, est en somme un intéressant et substantiel ouvrage d'archéologie et d'histoire religieuse et fera bonne figure dans le catalogue de la librairie Champion.

§

A la même librairie Champion, on trouvera un curieux et intéressant travail du Commandant R. Quenedey sur la **Prison de Jeanne d'Arc à Rouen**. — On sait que le château de Rouen avait été construit sous Philippe-Auguste en 1204 ou 1205 après la conquête de la Normandie. Il en reste le donjon, dit tour de Jeanne d'Arc et des substructions vagues, dans la rue Jeanne-d'Arc qui monte vers la gare, — et différents dessins dont l'un surtout est bien connu et se trouve dans le célèbre manuscrit du *Livre des Fontaines*, que conserve la bibliothèque de Rouen. Le château de Rouen paraît avoir été élevé sur les substructions d'un amphithéâtre gallo-romain. — Le Commandant R. Quenedey étudie l'ancienne tour dite de *la Pucelle* ou tour dite « les Champs » dont les derniers vestiges ne disparurent qu'en 1809 ; des documents et rapports anciens qui en indiquent les dispositions. On y voyait un puits ou cul de basse fosse dans lequel se trouvaient plusieurs anneaux de chaînes presque entièrement rongées par la rouille. Mais on ne sait rien de précis sur la salle où fut détenue Jeanne d'Arc.

Le commandant R. Quenedey discute longuement sur l'accès et la disposition de la prison de la Pucelle. La cour circulaire, qui se trouve au no 102 de la rue Jeanne-d'Arc, occupe l'emplacement de la tour ; une galerie basse permet de voir le « talus subsistant de la construction ». Le puits même existe encore avec une margelle ancienne. Quant à la tour Jeanne d'Arc, grosse tour

ou donjon, dont le commandant R. Quenedey examine diverses dispositions, on sait qu'elle a été restaurée et que c'est la seule partie du château qui reste aujourd'hui.

L'auteur en analyse diverses dispositions, et c'est là, semble-t-il bien, que fut jugée et condamnée la sainte de Domrémy. — Nous passons sur la discussion abondante dans le texte du commandant R. Quenedey et qui a peut-être pour défaut de se répéter un peu trop; mais c'est sans doute pour préciser les faits. — A la suite d'un appendice, le volume donne divers détails sur les « entraves du moyen âge et les attaches de la prisonnière » ; dans le volume se trouvent aussi une perspective de l'intérieur de la prison et divers dessins et plans se rapportant au château. C'est, en somme, une bonne contribution à l'histoire de Jeanne d'Arc et à l'histoire monumentale de Rouen.

Une curieuse publication encore a été donnée sur **Carnac**, — *les fouilles faites dans la région*, par Zacharie le Rouzic, et Mme et M. Saint-Just Péquart, — publication qui n'est d'ailleurs qu'un supplément à d'autres faites déjà sur le sujet, mais qui ne nous sont pas parvenues.

Gustave Flaubert, passant à Carnac autrefois et pressé de donner son impression, écrivait simplement sur son carnet de route : les pierres de Carnac sont de bien vieilles pierres. — Peut-être ne croyait-il pas si bien dire, car on avait longtemps attribué aux Gaulois et à la religion druidique l'érection de toutes ces pierres que nous connaissons maintenant sous le nom de monuments mégalithiques. Victor Duruy et l'illustration d'ailleurs remarquable de son *Histoire de France populaire* mettent en scène les mégalithes avec la religion des druides, et l'auteur les attribue également à nos ancêtres les Gaulois. Les études modernes ont bien modifié ce sentiment, on le sait; les vieilles pierres druidiques n'ont plus d'âge, — si ce n'est celui d'une antiquité fabuleuse, — et remontent sans doute à l'aurore de la civilisation. On en a rencontré jusqu'en Afrique, mais elles sont surtout nombreuses en Bretagne, et les célèbres alignements de Carnac, bien moins que des monuments isolés comme le dolmen, cependant remarquable, de Bagneux, près de Saumur, donnent l'impression d'un monde mort, de temps et de choses étranges, —où le voisinage de la mer ajoute encore sa poésie, — mais près desquelles la sottise moderne et l'utilitarisme viennent s'ébattre; on a installé en effet

un hôtel-restaurant à Carnac comme on en a placé un à deux pas du Sphinx et des Pyramides d'Egypte.

On nous parle cependant du tumulus de Crucuny, surmonté d'un menhir. Cette tombe contenait des squelettes qui tombaient en poussière. Elle n'est pas très ancienne cependant, car parmi les objets qu'elle recélait certains ont permis d'établir qu'elle ne remonte qu'à l'époque gallo-romaine. Ce tumulus était accoté à un dolmen à peu près ruiné maintenant. On peut penser que ce sont des monuments beaucoup plus anciens qui ont été utilisés pour l'inhumation de personnages importants.

On nous parle ensuite du tertre tumulaire de Manio.

C'est une étude sur les fameux alignements de Carnac et plus particulièrement sur un des menhirs du plateau de Manio qui paraît beaucoup plus ancien que les autres. Les fouilles ont fait retrouver une enceinte quadrilatère et une enceinte circulaire interne. Il y a bien d'autres constatations dans cette étude, qui se trouve constituer une des parties les plus importantes du volume. Un dernier chapitre s'occupe *de la grande lande de Castellic*. Les fouilles, sur un terrain naguère boisé, amenèrent la découverte d'une sorte d'enceinte de pierres debout ; des foyers encore emplis de charbon, des éclats de silex et des débris de poteries ; des sortes de guérites ou d'armoires, aux pierres juxtaposées, etc... — Parmi les notes, c'est une dissertation sur le charbon trouvé abondamment dans les diverses fosses explorées ; une étude des dents que signalent les recherches, — dents humaines ramassées dans les terrains explorés ; des objets divers trouvés au cours des recherches. — Le volume est d'ailleurs abondamment illustré de plans et photographies et se trouve une bonne contribution aux études préhistoriques.

Mémento. — Aux derniers numéros de *l'Intermédiaire*, on trouvera d'intéressantes communications sur *les plus vieilles maisons de Paris* ; la coutume du *donage*, ou promesses d'épousailles, en pays messin ; sur les Sarrasins en France ; sur l'existence de *l'Atlantide* ; la prise de la Bastille, etc. — Comme d'habitude on y rencontrera encore diverses communications sur le droit de gillerie ou droit du seigneur.

CHARLES MERKI.

GASTRONOMIE

Deux manifestations : la foire gastronomique de Dijon. — Une section gastronomique au Salon d'Automne. — Curnonsky et Marcel Rouff : *La France gastronomique : Bretagne. Savoie*, F. Rouff, éditeur.

Nous sommes à la veille de **deux** grandes **manifestations gastronomiques:** la foire de Dijon qui se tiendra du 3 au 16 novembre et le Salon d'automne qui, cette année, comportera une section de gastronomie.

Ces deux événements, qui auraient été bienvenus en tout état de cause, sont, cette année, particulièrement opportuns. En effet, la saison d'été n'a pas été très reluisante pour l'hôtellerie. Nombre de directeurs d'hôtels, peut-être surpris par une affluence imprévue de visiteurs, ont singulièrement négligé leur table. D'autres, comptant sur l'indolence des voyageurs, qui pourtant gagnent infailliblement les procès qu'ils leur intentent quand ils ont l'énergie de réclamer des sanctions judiciaires, ont pris l'habitude de s'engager par écrit à retenir des chambres, puis, à leur arrivée, refusent de loger leurs dupes. Résultat : une ignoble campagne d'affiches menée par des gallophobes anglais contre le tourisme en France. Depuis la fameuse femme rousse de Calais, les Anglais sont célèbres pour leurs généralisations hâtives...

Bénissons donc ceux qui s'occupent d'exalter la gastronomie française et de faire savoir au monde que; quand on sait s'y prendre, on peut toujours agrémenter la visite d'un des plus beaux pays de la terre des joies gastronomiques qu'il offre traditionnellement aux touristes.

La Foire de Dijon en est, si je ne fais erreur, à sa troisième année d'existence et de succès. Le chiffre de ses visiteurs a passé de 79.000 à 155.000. Celui de ses exposants de 230 à 400. Ce sont là des résultats. C'est aussi qu'elle a bien des atouts dans son jeu. D'abord un incomparable animateur. — selon l'expression moderne, — Gaston Gérard, maire de Dijon, est un de ces hommes qui vivifient tout ce dont ils se mêlent. Vainqueur, il y a quelques années, des abstinents scandinaves qu'il alla défier dans leur propre pays, voici qu'il revient du Canada où il a été prêcher, — et avec quel succès, — le Culte du vin français. La Foire de Dijon est son œuvre et, entre ses mains, est devenue un magnifique instrument de propagande. De propagande par

le fait, comme disaient les anarchistes romantiques du temps de Ravachol. Car les heureux mortels qui se rendent dans la capitale des ducs de Bourgogne et qui, devant les stands installés dans le merveilleux décor du Palais desdits ducs, contemplent les produits et victuailles de la Bourgogne, vins et moutarde, marcs et crêmes, gibiers et escargots, charcuteries et champignons, sirops et poissons, peuvent, en sortant, se rendre compte de ce que donne la mise en œuvre par les chefs locaux de tous ces éléments. En effet, une ingénieuse organisation du comité leur permet de déguster dans les principaux restaurants de la ville, — et à des prix abordables soigneusement contrôlés, — un menu chaque jour varié et toujours exclusivement et résolument bourguignon : c'est la glorieuse revue du poulet sauté au Volnay, de la truite de la Tille à la Chambrette, du pâté chaud de bécasses au foie gras, du suprême de brochet dijonnaise, du râble de lièvre à la Piron, des escargots de Bourgogne, des cassolettes de grives à la Jean-Sans-Peur, du jambon persillé de la Tante Jeanne, des andouillettes d'Arnay-le-Duc, du civet de lièvre au Pommard, de la potée, de la pochouse, de la meurette, de la gougère ..

Quand on songe que toutes ces merveilles arrivent escortées d'une carte somptueuse où l'on peut choisir tel de ces « petits vins locaux » qu'on appelle Chambertin, Clos Vougeot, Romanée, Pommard, Volnay ou Chablis, on comprend que le nombre des visiteurs qui estiment que « ça vaut le voyage » augmente d'année en année dans des proportions supérieures encore à la circulation du mark-papier.

Puissent de nombreux étrangers venir à cette foire se faire une idée de ce qu'est la gastronomie française !

Que M. Gaston Gérard permette à un vieil amateur de lui adresser un vœu.

Il a l'heureuse habitude de faire escorter par ses frères l'art de la cuisine. Sa foire est l'occasion de beaux concerts, de belles représentations, de manifestations artistiques diverses. Nous souhaitons qu'il puisse un jour réunir une exposition de toutes les œuvres picturales et sculpturales que la gastronomie a inspirées aux maîtres depuis les truculences flamandes jusqu'au *Gourmet* de Bailly et aux belles illustrations de *la Physiologie du goût*. Nous souhaitons surtout qu'un jour ou l'autre, il orga-

nise, à la manière de Jaques-Dalcroze en suisse, une de ces grandes fêtes populaires à la gloire du Vin où, sur les divins côteaux de son pays, parmi les pampres et les ceps, avec comme décor les horizons de sa douce Bourgogne, évolueraient des chœurs et des groupes rythmiques de fils et de filles du pays. Quel beau sujet et quelle belle scène pour un poète !

La section gastronomique du Salon d'automne est une innovation et une date solennelle dans l'histoire de la gastronomie. Pour la première fois, l'art culinaire, admis dans une exposition officielle sur le même pied et au même titre que la peinture, la sculpture, la gravure, les arts décoratifs, a conquis sa vraie place et obtenu des lettres de noblesse qu'il devrait posséder depuis longtemps. C'est à M. Frantz Jourdain, président du Salon d'Automne, que revient l'honneur de cette consécration. Convaincu que les Salons de sculpture, peinture et architecture ne correspondaient plus aux aspirations modernes, il a, année par année, adjoint à ces arts ceux qu'on avait jusqu'ici tenus à l'écart de ces solennités : la poésie, la musique, la mode, l'ameublement. Poursuivant son effort pour donner chaque année une exposition de plus en plus générale de l'activité artistique, il a appelé cette année la cuisine à se joindre aux autres arts.

Il ne s'agit pas, bien entendu, d'ouvrir un restaurant quelconque où les visiteurs du Salon pourront se restaurer. Non. Des artistes décorateurs ont été chargés d'édifier autour de la rotonde du Grand Palais de précieux décors de salle à manger provinciale, de hall d'hôtel-type, de terrasse d'auberge pittoresque, de cuisine pratique. Frantz-Jourdain lui-même s'est chargé de la salle à manger provençale. Et dans ces cadres charmants, reconstitutions vivantes, les cuisines de chaque province de France auront leurs journées, exécutées par des cuisiniers venus de Lorraine et de Provence, de Béarn et de Bourgogne, de Guyenne et de Poitou, de bien d'autres lieux encore pour magnifier et célébrer, devant les Parisiens et à leur intention, la quiche et la garbure, la pochouse et la lamproie au vin rouge, l'aïoli et le lièvre à la royale, la sole normande et la quenelle lyonnaise, la volaille à la crème et les foies gras sautés.

Cette rapide esquisse indique suffisamment le caractère nettement artistique de cette *dégustation*, — qu'il ne faut pas confondre avec une *restauration* dont il n'est ici nullement question.

Cette exposition de régionalisme culinaire se rapproche de ces volumes de **la France gastronomique** que continuent à publier Curnonsky et Marcel Rouff et dont j'ai déjà entretenu mes lecteurs. Les deux gastronomes ont cet été donné l'étude de deux nouvelles provinces : **La Bretagne** et **la Savoie**. En lisant entre les lignes, en devine bien qu'en Bretagne, leurs estomacs surmenés ont enfin trouvé un repos salutaire. Cette rude et magnifique province n'est pas en effet un paradis pour les gourmets. Entendons-nous. Il est évident qu'on y mange le meilleur poisson du monde et que les crêpes y sont incomparables. Mais ces deux éléments ne peuvent pas constituer un menu journalier. Ce pays de pâturage devrait offrir aux amateurs d'excellentes viandes. Il n'en est rien. Le mouton, — qui y est glorieux, — est expédié vers les villes et l'on n'y déguste à peu près que des veaux trop jeunes et trop frais. On constate une fois de plus que les pays sans vin sont des pays sans gastronomie et l'exception confirme la règle, car la seule région de vignes de la Bretagne, celle de Nantes, est la seule aussi où l'on rencontre de bonnes auberges. Les deux voyageurs ont pourtant découvert quelques points isolés, comme La Roche Bernard et Rochefort-en-terre où l'on peut s'asseoir à des tables délicieuses qui sauvent l'honneur.

Quant à la Savoie, c'est une autre affaire. Tous « les dons de Cômus », comme on disait au XVIIe siècle, y abondent et l'on n'a que l'embarras du choix entre les bonnes auberges. Cuisine grasse assurément où le beurre montagnard n'est pas ménagé, mais puissante et savoureuse, originale et personnelle. C'est ici le triomphe de la gastronomie campagnarde, de la cuisinière de village dont l'instinct admirable nous assure toujours une confortable félicité.

DODIN BOUFFANT.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Trois lettres de George Sand à Pagello. — Fin juin 1833, Alfred de Musset vit pour la première fois George Sand. Vers le 1er août, elle devint sa maîtresse. A la fin de l'année, ils partirent pour l'Italie. A Gênes, George eut un accès de fièvre. Là, leur « apparut le contraste de leurs natures et de leurs éducations » ; il engendra « de nouveaux malentendus » et chez Alfred « de la lassitude ». De Gênes, ils allèrent visiter

Pise où George fut toujours en proie aux frissons de la fièvre. Ils passèrent de là à Florence et ensuite à Venise, où ils arrivèrent « par une nuit de janvier froide et sombre, pendant que la fièvre jetait George dans une apathie profonde ». Tout autres étaient les sentiments d'Alfred : « Que nous sommes heureux ! s'écria-t il. Je vais enfin retrouver l'Italie que je cherche depuis Gênes sans pouvoir mettre la main dessus ». George, toujours languissante, s'enferma : elle voulait finir un roman pour l'envoyer à Buloz et en obtenir l'argent dont ils avaient un besoin pressant. Musset, pendant ce temps, flânait en ville, prenant plaisir en particulier à la société des étoiles du théâtre de la Fenice et de leurs amants. *Huit mois plus tard*, George, dans une lettre à Alfred, a résumé cette phase décisive :

De quel droit m'interroges-tu sur Venise ? Etais-je à toi, à Venise ? Dès le premier jour, quand tu m'as vue malade, n'as-tu pas pris de l'humeur en disant que c'était bien triste et bien ennuyeux, une femme malade ? Et n'est-ce pas du premier jour que date notre rupture ?... Jamais je ne me suis plainte d'avoir été... abandonnée avec des paroles si offensantes et si navrantes, sans aucun autre motif qu'une fièvre tierce, des yeux battus et la tristesse profonde où me jetait ton indifférence. Je ne me suis jamais plainte, je t'ai caché mes larmes et ce mot affreux a été prononcé... « George, je m'étais trompé, je t'en demande pardon, mais *je ne t'aime pas* ». Si je n'eusse été malade, *si on n'eût dû me saigner le lendemain*, je serais partie ; mais tu n'avais pas d'argent... et je ne pouvais te laisser seul sans un sou. *La porte de notre chambre fut fermée entre nous...* Tu t'ennuyais, je ne sais ce que tu devenais le soir et *un jour tu me dis que tu craignais* (1)...

Il n'en a pas fallu tant à Francillon pour se venger. Celui qui devait venger G. Sand était le jeune médecin blond et bien bâti, « à l'air prussien », qui devait la saigner le lendemain. Il s'était déjà arrêté ce jour-là devant le balcon où George était assise, fumant, et il l'avait contemplée « fasciné ». Ce fut lui qu'elle envoya chercher le lendemain. Quinze jours plus tard, Musset tomba

(1) Ici 4 mots effacés par George Sand au crayon bleu et que M. R. Barbiera dans son remarquable livre *Nella città dell'amore; Milano, Trèves*, auquel nous empruntons les éléments de cette note, restitue : *d'avoir attrapé le mal chanté par Fracastor (Syphilidis seu de Morbo gallico)*. Il y a là évidemment une erreur, car si cette conjecture était exacte, c'est trois mots qu'eût effacés George. C'est incontestablement de la sœur cadette de la syphilis qu'il s'agissait.

malade d'une fièvre typhoïde nerveuse (le 3 ou le 4 février [1]). Pagello, appelé, ne quitta plus le malade « ni jour, ni nuit ». La romancière n'eut assurément aucune peine à comprendre la cause de cet extraordinaire dévouement. Elle se considérait comme libre depuis près d'un mois quand une nuit elle remit « au stupide Pagello » sa fameuse déclaration d'amour (vers le 16 février) qui troubla tant celui ci. Elle ne suffit pas pour le faire succomber. G. Sand dut le lendemain, profitant de ce que Musset allait un peu mieux (!!), mettre sa plus belle toilette et emmener Pagello se promener avec elle pendant 3 heures. C'est probablement pendant la nuit qui suivit cette promenade que Musset, que l'on croyait perdu et sans connaissance et dont au contraire la guérison commençait, aperçut George sur les genoux de Pagello, et le lendemain qu'il remarqua qu'ils buvaient dans la même tasse. Avec la santé, les souvenirs lui revinrent. Il rapprocha ceux-ci de ce qu'il observait de suspect dans les rapports de son ex-maîtresse avec Pagello. Il conclut. De cette époque datent quatre lettres de Sand à Pagello. L'une a été publiée par Mariéton (p. 109). Les trois autres viennent de l'être par M. Barbiera. Elles ne sont pas datées et il est impossible d'établir avec sûreté leur chronologie. Il est cependant bien probable que celle publiée par M. Mariéton et où George reproche à Pagello de l'avoir empêchée de quitter Alfred est antérieure aux trois qui suivent et postérieure d'un peu plus de vingt jours à la déclaration (à peu près du 10 mars, par conséquent). Toutes les quatre seraient des premiers jours de mars. Musset quitta Venise pour Paris, le 28 de ce mois, laissant George avec Pagello.

1re lettre. Nous souffrons, mon ami, nous souffrons ! As-tu du courage ? J'ai besoin du tien pour aider le mien : car je suis triste à mourir. Ma vie est affreuse auprès d'Alfred. Nous avons tant souffert l'un et l'autre que nous ne pouvons plus être calmes.

Tous nos entretiens sont pleins d'amertume et nous ne pouvons parler ni du passé, ni du présent, ni de l'avenir, sans nous reprocher, indirectement ou directement, le mal que nous nous sommes fait. J'espère que, dans quelques jours, il aura la force de s'occuper ou de se distraire et que notre intimité deviendra plus supportable. En attendant, l'ennui et la tristesse me rongent ; aide-moi à être patiente et ne

(1) Musset s'était montré insensible à sa rupture avec George qu'il continuait à voir *parce qu'ils habitaient le même logement*. Du 3 février date la gaie chanson des *Poésies nouvelles* : Vivre et mourir là.

me montre pas ton chagrin : il me fait plus de mal que tout le reste. Ce matin, tu étais triste; tu as dit des mots de découragement que j'ai compris : mon ami, mon ami, cache-moi tes souffrances ; il me faut bien du stoïcisme pour ne pas céder aux miennes et pour ne pas réclamer et reprendre la liberté qui m'appartient. Ce soir, quand j'ai été obligée de refuser de sortir avec toi, mon cœur s'est déchiré, et quand tu as été parti, j'ai eu une envie de pleurer qui a été pour moi un supplice. Mais j'avais vu tant de froideur et de tristesse sur la figure d'Alfred que j'avais cru devoir lui faire ce sacrifice. Eh bien, nos relations sont tellement gâtées et empoisonnées que tout s'aigrit et tourne mal entre nous. Quand il a vu que je restais, il m'a reproché d'être triste et de ne pas savoir cacher mon déplaisir. Que faire ? Je ne puis feindre pour lui l'amour que je n'ai plus. Celui qu'il me témoigne à présent, et qui m'aurait donné tant de joie il y a deux mois, ne me touche plus et me persuade encore moins. Qu'est-ce qu'un amour semblable ? Quand j'étais son esclave, il m'aimait faiblement ; à présent que je rentre dans les droits de ma raison, son orgueil blessé s'attache à moi et me poursuit comme une conquête difficile... Tu as raison quand tu dis qu'il ne m'aurait pas plus tôt soumise de nouveau qu'il en abuserait : il ne connait pas le véritable amour. Celui-là n'a pas besoin de querelles pour se tenir éveillé : il n'est ni languissant, ni malade ; il n'a pas besoin d'excitants, il est sain et fort. Le bonheur ne l'endort pas ; le repos et la confiance ne le tuent pas ; il ne connait ni la jalousie ni la colère ; il ne demande jamais pardon parce qu'il n'offense jamais ; il est égal et pur comme un beau ciel ; il n'a pas besoin de nuages pour faire ressortir sa splendeur.

J'ai été aveugle et folle quand j'ai espéré que cet enfant le comprendrait. Il est aussi incapable de constance que de ressentiment. Il n'a ni haine, ni amour ; il n'est ni bon, ni méchant. Il est beau, aimable, intelligent, il sera heureux avec d'autres caractères que le mien ; il me tarde de lui avoir rendu sa liberté et de reprendre la mienne. Oh, ma liberté, ma sainte liberté, que j'avais eu tant de peine à conquérir et que j'avais tant juré de conserver ! Eh bien, je ne la désire que pour la sacrifier de nouveau : mon cœur ne rompt cette chaîne que pour en chercher une plus forte. C'est fou, je le sais, mais il m'est impossible de n'avoir pas en toi une confiance aveugle et de ne pas croire que le bonheur est enfin pour moi dans ton amour. Si tu connaissais ma vie et si tu comprenais bien mon triste cœur, tu me dirais peut-être toi-même que je suis imprudente.

Il n'est pas un de mes amis qui ne me conseillât, si je le consultais, de fermer désormais mon âme à toute passion forte ; mais cela ne m'empêcherait pas de me livrer à toi et de m'endormir tranquille dans tes bras. Si le malheur nous éprouve, si notre affection nous fait souf-

frir un jour, ou que la maladie, la misère ou la méchanceté humaine nous assiègent, n'importe. Nous aurons aimé, nous aurons été heureux. Je me sens encore le courage de souffrir. J'ai tant souffert pour des êtres qui ne te valent pas, soit en amour, soit en amitié ; que je souffre encore si Dieu le veut, mais que tu m'aimes et que j'aie encore sur la terre quelques jours comme ceux que tu m'as donnés ! Qu'il soit ce qu'il voudra, le bonheur vaut bien la peine d'être acheté. Il y a huit mois que je vis avec la pensée de la mort. Dès le jour où j'ai aimé Alfred, j'ai joué à tout instant avec le suicide. Je me suis habituée à dire : encore un mois, encore une semaine, et puis deux balles dans la tête ou une dose d'opium dans l'estomac. Quand je t'ai connu, j'aurais donné ma vie pour deux sous, comme dit Francesco. Je me serais jetée dans la mer, non pas seulement pour sauver mon semblable, mais pour en retirer un chien ou pour ramasser mon mouchoir. A présent, je ne suis plus capable de peur.

J'ai été aussi loin dans le désespoir qu'une âme humaine peut aller. J'y ai consacré une force d'inertie qui est au-dessus de l'héroïsme, bien qu'elle n'y ressemble guère; rien ne peut m'effrayer. Il ne peut pas se trouver sur ma route de passages plus rudes que ceux que j'ai traversés : j'irai tant qu'il y aura encore quelques fleurs au bord du chemin et je les cueillerai sans m'inquiéter des abîmes qui sont auprès. On m'a dit cent fois que l'amour était une chimère et le bonheur un rêve. Je me le suis dit cent fois à moi-même. Mais tant que je me sentirai la force de désirer le bonheur et l'amour, j'aurai la force de les espérer.

Tu ne doutes pas, toi ? Tu es jeune et fort, ton âme est toute neuve, toute belle, toute vigoureuse. Eh bien, quand même tu ne serais qu'un brave et noble fou, tu vaudrais mieux que tous ceux qui nient. Conduis-moi où tu voudras, je me fie à ta vertu ; aimons, souffrons, mourons ensemble.

Adieu, mon Pierre ! Adieu, mon bon bon garçon, mon noble cœur ! Je t'aime et je t'estime. Tu ne sais pas quelle valeur ce dernier mot a dans ma bouche ; il en a bien moins dans la tienne, mon enfant. Tu es si loyal et si bon que tu crois à beaucoup de gens vertueux. Moi, je doute de l'univers entier et je n'en excepte que toi.

Nous nous verrons demain soir; nous irons au spectacle ensemble, qu'Alfred se fâche ou non. Je lui ai fait assez de sacrifices depuis deux jours pour avoir droit à un jour de liberté. Aie du courage ; aime-moi; souviens-toi que je t'aime comme si je n'avais jamais souffert. Sois sûr que la mort seule pourrait m'empêcher de revenir à toi dans peu. Aie confiance en moi comme j'ai confiance en toi. Adieu, mon âme ; adieu mon espoir et mon bonheur : je t'aime.

2e *lettre*. Mon Pierre, mon Pierre ! Tu es un homme, toi. On peut

t'aimer et t'estimer : que tu es bon, mon ami, que tu es sensible et généreux! Comme tu sais te sacrifier sans hésiter un instant !

Oui, je t'estime ; oui, je t'aime ; oui, je payerai ta vertu d'un amour digne de toi. Quelles comparaisons tu me fais faire à chaque instant entre toi et ceux que j'ai aimés et tous ceux que j'ai connus! Je connais pourtant quelques hommes dignes de vénération, mais je crois que tu es le meilleur de tous. Tu as leurs qualités et tu n'as pas leurs défauts. Ce pauvre enfant malade que tu m'as ramené ce soir a bien de la peine à te comprendre, mais il t'admire et te bénit. Je ne crois guères à sa conversion. Je sais bien que cette folie ne sera pas la dernière et que j'aurai encore beaucoup à souffrir avec lui. Cependant, je ne peux pas m'empêcher d'être au désespoir quand je le vois abandonné et manquant de soins, d'amitié et de secours, avec une santé si faible, une tête si malade et si peu de courage. Malgré le mal que je m'attends à souffrir encore par lui, je suis heureuse quand je le vois revenir se placer sous mon appui. Pauvre jeune poète qui a le sentiment des grandes choses, mais qui n'a pas la force de les exécuter ! Il est bien digne d'inspirer de la compassion, car il est bien coupable et quand il se trouve seul et délaissé, il n'a pas de refuge dans sa conscience. Il ne peut pas comme toi, ami, se consoler de ses maux par la pensée d'avoir rempli un devoir ou d'avoir fait une bonne action ; il obéit à tous ses mauvais mouvements et il en souffre ; il faut le plaindre. Souvent, il m'offense si grièvement que ma pitié est étouffée par une espèce de mépris pour sa faiblesse et son injustice. Mais nous sommes deux pour veiller sur lui et la miséricorde de l'un se ranime quand celle de l'autre se fatigue. Aide-moi à accomplir cette tâche jusqu'au bout. Nous serons si heureux quand nous nous retrouverons et qu'enivrés (*sic*) d'amour, dans les bras l'un de l'autre, nous pourrons nous dire que nous n'avons rien à nous reprocher ! Nous nous rappellerons que nous avons sacrifié des jours que nous eussions pu consacrer au bonheur et que nous avons consacrés à la pitié, et nous jouirons doublement des jours de liberté et de délices qui nous seront rendus. Nous les recevrons du ciel comme une récompense si mon amour et mes caresses peuvent te sembler un prix digne de ta grandeur et de ta bonté. Sois sûr que tu seras bien payé, ô mon Pierre ! S'il suffit pour te mériter de te bien apprécier et de te bien comprendre, sois sûr que je te mérite.

Alfred disait ce soir : « Quel homme que ce Pagello! Quel cœur ! Quelle force ! Il m'a presque avoué qu'il t'aime, et cependant il vient me chercher, quand il pourrait profiter de nos querelles, et il me ramène vers toi : il obtient mon pardon. Il me semble qu'auprès de vous deux je suis un nain. Je me fais honte à moi-même. Je sens que je devrais mettre ta main dans la sienne et m'en aller pleurer tout seul le

bonheur que je n'ai pas su mériter. Pagello est l'homme qu'il te fallait, ma pauvre George : celui-là aurait su te respecter. »

C'est ainsi que ton rival parle de toi, mon Pierre. C'est le plus bel éloge qu'un homme puisse recevoir d'un autre homme. J'aime à l'entendre et je pardonne tout à Alfred quand je vois qu'il te rend justice : il me semble qu'il se purifie et qu'il s'ennoblit en te comprenant.

Que ferait-il à ta place, le pauvre enfant ? Jamais il ne me laisserait partir avec un homme qui aurait été mon amant deux mois auparavant (1). Il me croirait incapable de résister à ses prières et à ses caresses ; il me forcerait de choisir entre cet homme et lui, et si je persistais à accomplir mon devoir auprès du triste et du malade, il m'abandonnerait et se croirait encore en droit de me mépriser. Et toi, mon Pierre, tu me connais à peine ; tu ne sais pas quelle a été ma vie passée ; tu n'as aucune garantie de ma loyauté ; je suis peut être une aventurière et la dernière des femmes ; cependant tu te fies à ma parole ; tu ramènes auprès de moi l'homme qui s'arroge des droits sur moi, tu crois à ma fermeté, à ma chasteté ; tu t'endors tranquille sur tout cela. Dieu m'est témoin que tu as bien raison, Pierre ; tu as pris le vrai et le seul moyen de m'enchaîner à toi. Mais enfin tu t'es risqué ; tu t'es livré à moi, comme un enfant au bras de sa mère ; tu n'as pas craint de devenir ridicule, toi. Mon ami, mon ami, tu as bien fait. Je sais ce que vaut un grand cœur et aucun beau sentiment n'est perdu avec moi. Tu verras, Pierre, si je sais aimer celui qui est digne d'être aimé.

Adieu, mon âme, adieu ! J'espère que nous ne serons pas longtemps sans nous revoir. Alfred ira te trouver si tu ne viens pas. Je t'approuve de lui avoir dit que tu ne voulais plus venir chez nous, mais s'il t'en prie bien, tu céderas.

Tu dois bien souffrir entre nous deux, mais cela vaut mieux que de ne pas nous voir du tout. Il me sera bien difficile de te donner des rendez-vous ; tu vois quelles scènes cela amène ; pour quelques heures d'absence, il me querelle pendant trois jours et trois nuits. Car il ne dort pas ; il se réveille et vient à chaque instant voir ce que je fais. Cette surveillance m'est odieuse. Il me semble que je vis dans une cage qui (*sic*) m'étouffe, et la nuit je me réveille avec une montagne sur la poitrine. Il me semble toujours entendre ce pas furtif autour de mon lit et je ne dors plus que d'un œil. Il me faut une force de

(1) Il avait été convenu que George accompagnerait Alfred à Paris. Le 22, cette intention existait encore, comme en fait foi une lettre de G. Sand à Alfred Tattet D'après Paul de Musset (*Lui et Elle*, éd. Charpentier de 1860, p. 168), ce fut Musset qui, après une dernière querelle avec George, pria Pagello « de lui chercher un domestique disposé à partir avec lui pour la France ». Pagello lui trouva un barbier nommé Antonio.

cheval pour ne pas lui dire à chaque instant qu'il m'est insupportable. Ses protestations me font encore plus de mal. Il m'est impossible de ne pas être attendrie de ses larmes, mais il m'est impossible aussi de lui dire ce que je ne pense pas. Mon cœur se gonfle et se déchire. J'ai besoin de toi, je voudrais te presser contre mon sein oppressé de douleur et d'ennui. Mes nerfs sont agacés, comme si j'avais bu de l'eau de vie. Au milieu de mes rêves, je te vois passer ; il me semble que je cours après toi, mais qu'une main jalouse me retient toujours ; alors, j'ai comme une soif ardente, j'étends les bras pour te saisir et je m'éveille au moment de t'appeler. Ah ! si je pouvais crier ton nom vingt fois pendant la nuit, il me semble que cela me soulagerait, mais il faut que je me taise et que je souffre. Ah, donne-moi du courage !

Adieu, adieu ! je t'aime, je t'aime, je t'aime !

3e lettre. Mon ange, prends courage. Je ne pourrai plus sortir avec toi. J'ai encore eu bien du chagrin aujourd'hui. Alfred a été très triste et très bon. Je vois qu'il n'ose plus se fâcher de notre intimité, mais qu'elle le fait souffrir. Je serais cruelle si je ne lui épargnais les maux que je puis lui épargner. Je sais que loin de t'en plaindre, tu m'approuveras. J'ai confiance en ton amour et en ta parole. Je ferai pour lui tout ce que l'amitié et la compassion pourront me dicter, mais mon cœur et ma personne n'appartiendront plus jamais qu'à toi. Sois donc tranquille et souffre avec patience. Souviens toi que je t'ai promis de revenir bientôt et que tu m'as promis de ne jamais douter de moi. Ta confiance est ce qui t'ennoblit le plus à mes yeux et ce qui m'attache à toi par une estime plus solide.

Continue à venir nous voir le soir, mais je crois que tu feras bien de ne plus venir tous les matins. Je t'écrirai quand je pourrai m'échapper et te donner rendez vous en gondole ; ce ne sera pas avant deux ou trois jours. Il faut que j'accoutume Alfred à me voir toute seule sans me soupçonner. Espérons encore une ou deux journées de bonheur avant de nous quitter, et ensuite prions Dieu de faire marcher le temps vite et aimons-nous.

Le 28 mars, Musset quitta Venise. George l'accompagna jusqu'à Mestre, puis alla faire une excursion dans les Alpes avec Pagello. La première période des amours de Musset et de George était terminée. La seconde commença en octobre, quand Pagello, qui avait accompagné George en France en juillet, se sentant ennuyeux, se retira de lui-même. Touchée de nouveau par les instances passionnées du poète, George lui rendit son amour et ne tarda pas à s'en repentir, le caractère jaloux et fantasque de Musset le poussant à faire des scènes qui étaient intolérables pour

George. Ce fut Musset d'ailleurs qui se lassa le premier de cette intimité orageuse. George le poursuivit encore quelque temps en vain de ses brûlants appels.

ÉMILE LALOY.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

C.-F. Ramuz : *Présence de la mort*, roman ; *Le Règne de l'Esprit malin*, roman ; Genève Georg et Cie, Paris, Budry et Cie. — René-Louis Piachaud : *Le portrait d'un peintre, H.-C. Forestier*, 1 vol. ill. de nombreuses planches ; Genève, A. Ciana. — Charly Clerc, *La Trêve de Dieu*, vingt poèmes ; Lausanne, La Concorde. — Mémento.

Un maître, tel nous apparaissait, au temps de notre adolescence, M. C.-F. Ramuz. Un maître, cela signifiait pour nous celui qui marche devant, qui explore la route, qui la trace au besoin ; celui qui vous révèle à vous-même en vous montrant votre univers, celui qui vous apprend à voir, à sentir, à comprendre. Très longtemps, le nom de cet auteur fut associé dans mon esprit à l'idée de maîtrise. M. Ramuz me semblait sûr de lui, patient, tenace, allant de découverte en découverte, élargissant à chaque pas son empire. Un jour, je me surpris à douter. Et voici que ma foi, peu à peu, s'effrite.

On voudrait taire ces choses. Il faut pourtant les dire.

Il y a quelques années, M. Ramuz confiait parfois aux gazettes certains propos où s'exprimait son esthétique. Le souvenir m'est resté, entre autres, d'un parallèle, ou plutôt d'une opposition entre l' « écrivain » et l' « homme de lettres ». A juste raison certes, le premier s'y trouvait paré de toutes les vertus, le second affublé de tous les défauts, celui-ci figurant, — si l'on permet cette comparaison, — l'amour vénal ou libertin, celui-là représentant l'Amour, sans épithète.

Rendons au romancier d'*Aimé Pache* cette stricte justice : il demeure un écrivain, au sens le plus noble du terme ; il ne sera jamais un « gendelettre ». Parmi les artistes de son pays, il est, toujours et malgré tout, le premier. J'en sais plusieurs qui écrivent mieux et qui me plaisent davantage, mais je reconnais qu'ils lui doivent tous céder le pas. Pourquoi ? M. Edmond Jaloux (1) l'a fort bien indiqué en notant que les livres de M. Ramuz sont « uniques dans notre temps », parce qu'ils « recèlent d'étranges beautés que l'on ne trouve nulle autre part ».

(1) L'*Eclair* du 10 septembre 1923.

« Mais, ajoute M. Jaloux, il y a un *hic* : c'est le style. »

D'accord. Où je me refuse à suivre le romancier de *L'Incertaine*, c'est quand il écrit : « M. Ramuz raconte ses histoires comme un paysan vaudois ou valaisois (1) les raconterait, avec l'optique, les tours de phrase, les expressions de ce paysan. » Non ! Loin de se mettre dans la peau de ses personnages, M. Ramuz leur impose sa vision et son langage à lui. Or, il n'en fait pas mystère, sa vision est celle d'un peintre et son langage celui d'un poète qui voudrait, en assemblant ses mots, recréer l'inflexion même des collines où s'arrêtent ses regards. Il a beau s'écrier : « Nos vrais amis sont les gens de métier et non pas ceux qu'on nomme les artistes. « L'art », on sait ce que c'est : c'est une greffe sur du déjà greffé. Or, comme tous les greffeurs savent, on ne greffe que sur le sauvage. » Ses méthodes de greffage sont d'un artiste. Ses recherches et ses trouvailles, dans le domaine du style comme dans celui de la composition, c'est de l'art.

Ce qu'il y a d'inquiétant, — je l'ai déjà dit maintes fois, mais on ne le répétera jamais trop, — c'est que M. Ramuz ramène et réduit l'art à l'*artifice*. Exactement comme ces sculpteurs qui pensent rajeunir la statuaire en méprisant les cavaliers de Phidias et en découvrant des « formules nouvelles » dans les fétiches du Gabon.

M. Jaloux a raison d'observer que cet artifice « est finalement très littéraire et même roublard ». Tellement littéraire, tellement roublard que le romancier vaudois, en dépit de son amour pour les petites gens, n'aura jamais rien, je ne dis pas d'un auteur à succès, mais d'un conteur populaire, ce qui, — en logique du moins, — devrait être son plus fervent désir.

Dans ses derniers ouvrages, il en est arrivé au point que, seuls, les gens dont il se déclare l'ennemi peuvent trouver encore quelque plaisir et quelque profit à le lire.

Qu'importe qu'il soit resté, subjectivement, le plus probe des écrivains si, pour goûter ses œuvres, il faut être plus ou moins « homme de lettres », c'est-à-dire s'intéresser surtout à la « façon dont c'est fait », au métier, au procédé, au *truc*.

(1) *Valaisois* doit être une coquille. M. Jaloux connaît assez la Suisse pour savoir que l'on dit *Valaisan*.

Et je crois que c'est bien cela. Parlant en homme de lettres à des gens de lettres, on pourrait leur montrer que, sous cette cacographie, qui n'est peut-être pas géniale autant que l'affirmait naguère un de nos Aristarques, mais qui est certainement réfléchie et voulue, le greffeur Ramuz a fait éclore une étonnante floraison de « variétés » nouvelles.

La critique doit se placer à un autre point de vue. Ses propos ne s'adressent pas aux seuls producteurs, mais surtout aux consommateurs. Ces derniers, ce serait les induire en divagation que de passer sous silence les caractères essentiels d'un livre pour souligner uniquement l'intérêt de certains détails d'ordre technique.

Négligeons donc l'accident et cherchons à définir la substance.

Vous n'avez pas oublié l'été de 1921 ? Il fut très chaud. Vous en souffrîtes. M. Ramuz aussi. Après quoi, rassemblant ses souvenirs, il essaya d'imaginer ce que pourrait être, vue de Lausanne, la fin du monde par élévation continue de la température. Et il écrivit: **Présence de la Mort**.

C'est un roman du genre unanimiste, en 30 chapitres, numérotés par chiffres arabes. On y trouve des morceaux d'une haute éloquence. Les grandes lignes de la bâtisse, les développements du thème présentent cet aspect d'amplification que l'on relève dans certains ouvrages de M. Jules Romains et que d'aucuns attribuent, chez cet auteur, aux méthodes de l'Ecole Normale, à l'habitude, prise rue d'Ulm, d'orner de grâces rhétoriciennes la sécheresse des *topos*. M. Ramuz n'est pas normalien, mais il n'eût peut-être pas été indigne de recevoir l'enseignement de feu Brunetière.

Présence de la Mort est un drame cosmique. Pas de protagonistes humains. Les individus s'effacent dans les groupes, l'humanité elle-même fond comme cire à la flamme du soleil. Si je ne me trompe, tout ceci encore est bien conforme à l'esthétique unanimiste.

Voyez comment M. Ramuz ordonne son tableau de l'ultime désastre. D'abord, « les grandes paroles silencieuses... par-dessus l'océan ». Entendez que, par T. S. F., les savants annoncent leur découverte : « La terre retombe au soleil et tend à lui pour s'y refondre. » Extrême sécheresse, depuis trois mois. Au bord du lac, on dénombre « tout ce monde qui va se baigner ». Comme

on manque d'imagination, on ne comprend pas tout de suite les nouvelles des journaux. Cependant, la chaleur augmente. Il y a des agents devant les banques, les autorités lancent des proclamations, la peur grandit. On lève des troupes. Les trains n'arrivent plus. On se rend compte, peu à peu, qu'on mourra tous ensemble. Pour le peuple, cela signifie tout d'abord que l'on boira, sans payer, tout le vin des auberges. Un jour, on entend « le bruit de machine à coudre d'une mitrailleuse ». Incendies, pillages ; l'électricité s'arrête. Dans un palace, les riches font la noce, aux bougies, tandis que s'exaspère le *jazz-band*. Emeutes, batailles. Certains s'obstinent à vivre, d'autres préfèrent avancer l'instant final. Il fait toujours plus chaud. On passe sa vie dans le lac, puis on se réfugie dans les montagnes, plus haut, plus haut encore. Et lorsque « tout a commencé à se taire », un aviateur monte, retombe, se noie.

Voilà le *topo*. Le revêtement qui en relie les pièces est, comme on s'en doute, d'un style effroyablement singulier, bien propre à faire, dans un siècle, le désespoir des commentateurs. Pour en rompre la monotonie, l'auteur, ingénieux, a pris soin d'intercaler en trois endroits (chapitres 5, 14 et 19) des couplets lyriques sur la beauté de notre fragile univers ou, plus exactement, du canton de Vaud.

J'avoue n'avoir rien compris au chapitre 30 et dernier: peut-être M. Ramuz a-t-il voulu y indiquer qu'il avait rêvé toutes ces horreurs et qu'il s'était réveillé dans son lit.

Mais voici la cinquième édition d'un autre de ses ouvrages. **Le Règne de l'Esprit Malin**, dans sa version primitive, avait paru ici même en 1914. On n'a pas oublié cette histoire : le diable en personne, sous l'apparence d'un cordonnier errant, s'installe dans un village de la montagne et le ravage, jusqu'au jour où il est terrassé, d'un signe de croix, par une petite fille au cœur pur.

L'auteur semble avoir plusieurs fois remanié son roman. Abrégée, ramassée, allégée d'un « merveilleux chrétien » un peu conventionnel qui évoquait Klopstock, l'œuvre, sous son dernier aspect, doit être tenue pour supérieure à celle que publia le *Mercure* et qui pourtant n'était pas sans mérites. C'est un récit à la fois réaliste et mystique, naturel et miraculeux, de la plus saine saveur.

§

Un homme vient de faire, dans les Alpes, une ascension, longue, difficile, périlleuse. Les mains écorchées, les pieds en sang; brisé, à chaque pas, dans tout son corps, par le rythme brutal de la descente, il regagne son point de départ. S'étant abattu sur le sol, ivre de fatigue, il se sent, tout à coup, transporté dans un autre lieu : c'est un jardin à la française, avec des boulingrins, des miroirs d'eau, des buis taillés ; c'est, dans ce jardin, une demeure accueillante. De belles jeunes filles accourent, dépouillent l'homme de tout son attirail sordide, le baignent, le parfument, l'étendent sur un lit de repos, lui jouent des airs de harpe.

Mettez-vous à sa place et vous connaîtrez le sentiment qui fut le mien en lisant, après ceux de M. Ramuz, le beau livre consacré par M. René-Louis Piachaud à la mémoire de son ami **H.-C. Forestier**, imagier populaire, peintre de genre, de paysages et de bouquets.

On connaissait M. Piachaud poète et traducteur de Shakespeare. Critique d'art, il n'est pas moins charmant. Il se peut qu'une amitié sincère l'ait amené parfois à mettre, sous un style savamment tempéré, une pointe d'exagération dans son panégyrique. Je ne l'en blâme pas. Pourtant, quelque envie que j'en aie, il me semble que j'hésiterais à parler sur ce ton de mon ami Brulhart, qui est un grand peintre ignoré et vivant ! C'est moi, sans doute, qui ai tort.

M. Piachaud a dû beaucoup fréquenter les exquis petits-maîtres du XVIIIe. Comme eux, il use d'une langue fine et juste. Il sait le sens des mots. De plus, il a une esthétique. Ses considérations générales sur l'état de la peinture à Genève, en 1920, sont singulièrement pénétrantes. Elles tiennent la balance égale entre le sentiment et la raison, ce qui, en pareille matière, s'avère toujours difficile. Rarement vit-on mettre tant d'élégante souplesse au service du bon sens.

L'ouvrage, tiré sur Hollande, est imprimé et illustré dans la perfection, ce qui ne gâte rien (1).

(1) C'est le premier d'une collection de monographies d'art, dans laquelle l'éditeur A. Ciana se propose de publier, à 300 exemplaires numérotés et avec le même soin, des ouvrages sur Bocion, Barthélemy Menn, F. Hodler, Otto Vautier, Pradier, Rodo de Niederhaüsern, etc.

§

Et, pour finir, voici des vers.

Leur auteur est un des esprits les plus réellement « distingués » dont puisse, à l'heure qu'il est, s'enorgueillir notre pays. Professeur érudit, philosophe tout imprégné de la sagesse antique, critique intelligent qui trouve le moyen d'être sincère avec aménité, très romand par ses origines, très européen par sa culture, il ne se place, comme poète, ni à la clef de voûte de la cathédrale poétique, où nous situons le robuste lyrisme, à la fois populaire et savant, d'un Paul Fort, ni à la pointe de son plus haut clocher, où s'enlèvent dans l'azur immatériel les flèches transparentes d'un Mallarmé ou d'un Valéry.

Pour M. Charly Clerc, la poésie, ce n'est ni l'ivresse ingénue de l'âme et des sens, ni le difficile équilibre de l'abstraction posée sur l'abstraction; c'est **La Trêve de Dieu**, c'est l'heure de répit arrachée aux quotidiennes besognes, jalousement réservée au rêve, au souvenir, à la méditation.

Sa jeunesse a connu sans doute plus d'inquiétude morale que de souffrances précises. Elle ne lui laisse pas le stigmate d'un grand tourment; bien que toute proche encore, elle ne lui est plus que prétexte à indulgente raillerie:

L'étang vert de Sauvabelin,
douceur de l'eau, des branches et des rimes...
Nous lisions *Dominique* et le *Journal intime*
tandis que ricanait, sur la rive sans fin,
un coassement ironique.

Il en vient à se demander:

Quel vent aujourd'hui me ramène
à ce plaisir multiple d'être ému
de vin blanc, de candeur et de métaphysique?

Et il n'éprouve aucunement le désir de recommencer.

Il n'attend pas de la vie plus qu'elle ne peut donner. C'est pourquoi l'existence lui fut douce. Il s'en montre reconnaissant. Une sensibilité plus fine que vibrante lui permet d'en goûter les plus humbles plaisirs; pour en amortir les secousses brutales, il n'a qu'à tendre les ressorts d'un optimisme solide, parce que désabusé.

Familière, presque prosaïque, mais jamais triviale, quand il

parle de lui-même et des réalités qui l'entourent, la poésie de M. Charly Clerc est d'un parfait humaniste lorsque le hasard d'une lecture ou la poursuite d'un songe ramène sa pensée aux belles fables de l'*Enéide* et de l'*Iliade*.

Mais, antiques ou modernes, les thèmes qui lui conviennent le mieux sont ceux qui commandent la mesure et la modération. Dans l'*Epître à Horace*, il en a trouvé un qui mêle harmonieusement jadis à aujourd'hui : il ne faut pas désespérer d'un temps et d'un pays où de telles choses peuvent être aussi justement dites. Combien redoutable, en revanche, serait une société où il n'y aurait plus personne pour en sentir le charme !

Mémento. — I. — Parmi les ouvrages d'écrivains romands publiés cette année à Paris, je signale *Identités*, de M. Maurice de Rameru (Jean Budry et Cie, éditeurs). C'est un recueil de poèmes, à la fois très jeunes et très réfléchis, très naïfs et très lourds de pensée. On reconnaît, à quelques traits, un bon psychologue. La forme est curieusement abstraite et la résonance des vers semble un peu sèche.

II. — Sous le titre : *Les Gardiens de la Paix*, MM. Derso et Kelen présentent un savoureux album de caricatures, dont les victimes sont les délégués de toutes les régions du globe à la dernière assemblée de la Société des Nations : trois cent cinquante « binettes » livrées à des crayons irrespectueux, mais inoffensifs (Genève, A. Ciana, éditeur).

RENÉ DE WECK.

LETTRES RUSSES

Les archives de la révolution russe, vol. XI, Berlin. — V. Pourichkevitch : *Le meurtre de Raspoutine*, Moscou, 1923. — Sémion Juchkevitch : *Episodes*, Ed. Gamahun, Berlin. — Arcade Avertchenko : *Douze portraits*, Edition internationale commerciale, Paris, Berlin, Prague, Pétersbourg 1923.

Les archives de la révolution russe continuent de paraître régulièrement ; voici déjà le onzième volume. Jusqu'ici « Les Archives » ne publiaient que des documents et des souvenirs se rapportant à l'époque actuelle, surtout à la révolution bolcheviste. Dans ce onzième volume, une grande partie, presque la moitié, est prise par les confessions de Kelsiev, — Kelsiev qui joua un rôle important dans l'émigration russe des années 60 et collabora activement à la fameuse « Cloche » de Herzen. Signalons aussi un très important article de Moguilansky sur « La tragédie de l'Ukraine » ; des souvenirs très intéressants du général Krassov sur l'armée des volontaires, et surtout les souvenirs de

Zavadzky sur les premiers jours du gouvernement provisoire.

Au moment de la chute du tzarisme, M. Zavadsky occupait le poste important de conseiller à la cour de cassation. Juriste réputé passant pour un homme aux idées avancées, Kerensky fit appel à lui quand il prit le portefeuille de la Justice. Mais Zavadsky refusa le poste de sous-secrétaire d'Etat que lui offrait Kerensky ; il consentit seulement à rester près de lui comme « conseiller technique ». Les souvenirs que publient « Les Archives » se rapportent surtout à l'activité ministérielle de Kerensky. L'auteur note tout d'abord l'ignorance totale de celui-ci en matière de Droit. A peine est-il installé au ministère que, de sa propre autorité, il promulgue une loi selon laquelle dorénavant les juges de paix devront être assistés d'un ouvrier et d'un soldat. Il ne lui était pas même venu en tête que seul le gouvernement provisoire pouvait promulguer une loi. Du reste, le gouvernement provisoire commettait exactement les mêmes abus que le gouvernement qu'il venait de renverser. Zavadsky ayant fait observer au ministre de la Justice qu'on ne peut arrêter les gens sans motif, celui-ci eut cette réponse stupéfiante :

— Oui, je les tiens en prison non comme ministre de la Justice, mais comme Marat.

On a déjà écrit bien des volumes sur **Raspoutine** ; on connaît beaucoup de détails sur sa vie et les circonstances de sa mort. Nous avons maintenant la description de cet assassinat historique par l'un de ses auteurs même, V. Pourichkevitch, ancien député à la Douma, aujourd'hui décédé. Dans les papiers laissés par Pourichkevitch on a trouvé un journal dont on a publié une partie : du 19 novembre au 18 décembre 1918. Dans ces pages Pourichkevitch raconte comment naquit l'idée « d'écarter » Raspoutine.

Le 21 novembre, à 9 heures du soir, un jeune homme se présenta chez lui, c'était le prince Youssoupov. Tout d'abord Pourichkevitch émit l'idée de faire pression sur l'empereur sous forme d'une grande manifestation de toutes les classes de la société. A cela, Youssoupov répondit :

Vos paroles n'auront pas le résultat que vous attendez. L'empereur n'aime pas qu'on force sa volonté, et l'importance de Raspoutine non seulement n'en sera pas diminuée, mais au contraire, elle en sera renforcée, grâce à son influence énorme sur l'impératrice qui, en fait,

dirige actuellement le pays, car l'empereur ne s'occupe, à la stavka, que des affaires militaires.

— Alors que faire ? remarqué-je. Il eut un sourire énigmatique et me regardant fixement dans les yeux, il prononça les dents serrées :

— Il faut écarter Raspoutine.

Je souris.

— C'est vite dit ; mais qui s'en chargera ? En Russie, il n'y a pas d'hommes résolus, et le gouvernement qui pourrait faire cela, et même d'une façon habile, ne se maintient que par Raspoutine et le garde comme la prunelle de ses yeux.

— Oui, acquiesça Youssoupov, on ne peut pas compter sur le gouvernement, mais tout de même il se trouvera des hommes en Russie.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr ; et l'un d'eux est devant vous.

Pourichkevitch accepta de prendre part au complot contre Raspoutine, dans lequel devait entrer aussi le leader de l'opposition, le grand orateur Maklakov. La description du meurtre de Raspoutine telle que nous la trouvons dans le journal de Pourichkevitch diffère peu de la version déjà publiée que nous avons donnée dans notre volume sur Raspoutine paru chez Albin Michel. Cependant, nous y trouvons quelques détails inédits, vraiment saisissants, des derniers moments du *Staretz*. Le poison n'ayant pas eu d'effet, Youssoupov tira sur Raspoutine en le visant au cœur. Raspoutine tomba comme une masse sur les dalles de la salle à manger. Convaincu qu'il était mort, Youssoupov alla se préparer pour sortir, car il avait été convenu avec Pourichkevitch que tous deux iraient ensemble jeter le cadavre dans la Néva. Pourichkevitch enfilait sa pelisse quand tout à coup :

J'entendis des pas, en bas, près de l'escalier, puis le bruit d'une porte qu'on ouvrait dans la salle à manger où gisait Raspoutine. « Qui cela peut-il être ? pensai-je; mais avant même d'avoir pu me faire une idée quelconque et répondre à ma question, du bas éclate un cri sauvage, inhumain qui me semble poussé par Youssoupov. — « Pourichkevitch, tirez, tirez ! Il vit, il s'enfuit », et, en même temps, Youssoupov parut au haut de l'escalier. Il était pâle comme un mort ; ses beaux yeux bleus agrandis, hagards, fous, ne me voyaient pas. Il se jeta vers la porte donnant sur le couloir principal et courut dans l'appartement de ses parents.

Pendant une seconde je demeurai étourdi, puis j'entendis nettement, en bas, des pas lourds, rapides qui se dirigeaient vers la porte ouvrant sur le perron d'où était parti, quelques instants plus tôt, l'automobile emmenant le grand-duc et le lieutenant Soukhotine. Il n'y avait pas un

instant à perdre ; sans me laisser démonter, je pris mon revolver et descendis l'escalier quatre à quatre.

Ce que je vis en bas paraissait comme un rêve, mais c'était l'horrible réalité : Grigori Raspoutine, que nous avions laissé pour mort sur le dallage de la salle à manger, courait en se balançant sur la neige de la cour. Au premier moment, je n'en pus croire mes yeux, mais son cri terrible dans le silence de la nuit : « Félix, Félix je dirai tout à la tzarine ! » me convainquit que c'était bien Raspoutine ; encore quelques instants et il se trouverait dans la rue, demanderait l'aide d'un passant ; on le ramènerait chez lui et nous serions découverts. Je courus derrière lui et tirai. Raté. Il accéléra le pas. Je tirai de nouveau, toujours courant, et le manquai de nouveau. Je ne puis dire quel sentiment de fureur j'éprouvai alors contre moi qui, tireur plus que convenable, n'étais pas capable d'abattre un homme à vingt pas. Le temps passait. Raspoutine atteignait la porte cochère. Alors je m'arrêtai, puis, me mordant fortement la main gauche pour me maîtriser, je tirai pour la troisième fois. Je l'atteignis dans le dos ; il s'arrêta ; alors, sans bouger, je tirai un quatrième coup. Cette fois j'avais dû toucher la tête, car il tomba comme une masse, la face dans la neige et agita la tête. Je courus jusqu'à lui, et, de toutes mes forces, le frappai du pied à la tempe. Il était couché les bras écartés, agrippant la neige, comme s'il voulait ramper sur le ventre. Mais il ne pouvait pas s'agiter et grinça des dents. Cette fois, j'en étais sûr, c'était fini.

Pendant que Pourichkevitch tirait, quelques passants s'étaient arrêtés près du palais. Ne sachant que faire et craignant que Youssoupov ne fût plus en état d'agir, Pourichkevitch franchit la porte et se trouva en face de deux soldats.

Mes amis, leur dis-je, j'ai tué... A ces mots les soldats s'avancèrent sur moi comme pour m'arrêter. J'ai tué Grigori Raspoutine, l'ennemi de la Russie et de l'Empereur...

Alors un des soldats, tout ému, vint m'embrasser, pendant que l'autre disait : « Dieu soit loué ; il y a longtemps qu'on aurait dû le faire. »

Quand Youssoupov apprit que Raspoutine était réellement mort, il se précipita dans son cabinet de travail, saisit sur sa table le poing américain que lui avait donné Maklakov, puis courut jusqu'au cadavre, dont il se mit à labourer la tête à coups de poing américain avec une rage sauvage.

Ainsi fut tué Raspoutine que des agents de trois institutions avaient pourtant mission de protéger : les agents du Ministère de

la Cour, sur l'ordre de l'impératrice ; ceux du Ministère de l'Intérieur, et ceux... du consortium des grandes Banques.

Le livre de M. Semion Juchkevitch, **Episodes**, est plutôt un document qu'un roman ; c'est la description de la vie quotidienne dans une grande ville de province, sous le régime bolcheviste. A travers ces différents « épisodes » passe le même héros Sémion Grigorovitch Gresser qui, malgré sa haine du bolchevisme, devient l'un des gros fonctionnaires de la ville. L'auteur, dans un de ces tableaux tous si intéressants, nous fait assister à une « perquisition » nocturne effectuée par deux bandits qui se donnent pour envoyés de la *tchéka*. C'est chez le héros Gresser qu'a lieu cette attaque nocturne. Le lendemain, il est appelé comme témoin à la *tchéka*. L'un des bandits a été tué pendant la poursuite.

Maintenant Sémion se retrouvait en face du second qui, ici, ne paraissait point terrible. Effrayé, les yeux hagards, pressentant sa perte, il avait l'air de chercher une fente par où se glisser et s'enfuir. Timidement il regardait Sémion, cherchant en lui l'aide. « En quoi puis-je l'aider ? pensait Sémion, en regardant avec sympathie le bandit pâle comme un mort. Maintenant personne ne peut aider personne... Ils ont fait périr des milliers de gens, ils en tueront encore des milliers, et personne ne viendra en aide.. Moi-même je travaille toute la journée et tout d'un coup peut-être viendra-t-on me prendre pour me fusiller... Pourquoi suis-je resté ici ?... Oui, ce serait bien de s'enfuir ; mais comment faire ? Où aller ? Abandonner ma maison, mes biens ?... Et comment partir d'ici quand j'ai avec moi ma femme et des parentes incapables et effrayées ?... Et l'argent ? Où cacher les objets précieux ; on pillera, on tuera. Non, nous ne pouvons pas nous arracher du nœud coulant bolcheviste.

Pendant que le chef de la *tchéka* interroge le bandit, Sémion entend, à travers la porte, des bribes de conversation :

— « Je m'en f... que c'est pas mon tour, disait une voix ; les mains me démangent ; il est à moi. »

Il sentit son cœur s'arrêter ; l'inculpé aussi avait l'air d'un mort. Bientôt la voix d'un des hommes qui causaient derrière la porte se fit entendre. Il dit d'un ton aimable : — « Camarade, viens ici pour un moment, nous ne te ferons aucun mal ; nous voulons seulement causer avec toi. » — « Va », dit Ossinsky en s'asseyant devant la table... On entendit un sanglot. Comme dans un rêve fou, Sémion perçut ces mots : « Ote tes bottes et ton uniforme. » De nouveau des sanglots, des paroles stupides, des supplications et, soudain, le son terrible d'un coup de feu et le bruit sourd d'un corps qui s'écroule.

Ces scènes et beaucoup d'autres font du livre de M. Iuchkevitch un remarquable recueil de documents.

Documents aussi, jusqu'à un certain point, les **Douze portraits** que le célèbre humoriste A. Avertchenko a fait paraître en un petit livre, à Berlin. Ces portraits sont ceux de : Lénine et Trotzky ; du fameux Dzierzinsky, ancien chef de la *tchéka* panrusse, et de Peters, son successeur ; de Maxime Gorki et de Chaliapine ; de Martov et Abramovitch, leaders mencheviks. De Kerensky, l'auteur a fait trois portraits ; puis ceux d'un matelot de la flotte baltique, d'un maître d'école et d'une artiste dramatique de 1922. Dans une très courte préface A. Avertchenko dit que ce livre de portraits est quelque chose de moyen entre une galerie d'ancêtres et un album de photographies du bureau anthropométrique de la sûreté. C'est la satire la plus mordante qui ait été faite sur les dirigeants du gouvernement soviétique, et il est peu probable que les journaux bolchevistes, qui même maintenant reproduisent volontiers les articles d'Avertchenko publiés à l'étranger, réimpriment ces « portraits ».

Pour donner à nos lecteurs une idée de la manière et de l'esprit d'Avertchenko, voici la traduction presque *in-extenso* de son « portrait » du célèbre artiste Chaliapine.

..... Les journaux d'Odessa ont écrit que pendant l'exécution au Théâtre Marie de l'opéra *Eugène Oniéguine*, Chaliapine, qui chantait le rôle de Gremine, arracha les épaulettes de son uniforme d'officier et les jeta dans l'orchestre en signe de protestation contre la marche de Youdénitch sur Petrograd. Cette petite histoire m'a donné à réfléchir, car, comme dit Shakespeare, « dans cette folie il y a quelque chose de logique ». Jusqu'ici on a expliqué de pareils gestes de Chaliapine par sa nervosité d'artiste, par l'influence du moment, par la grandeur des événements et la tension incroyable des nerfs. « Il a fait cela comme en délire, ne sachant pas lui-même cinq minutes avant qu'il le ferait. » On a expliqué ainsi son chant inopiné de la chanson révolutionnaire « Doubinouchka » en 1904 et sa non moins inopinée génuflexion devant l'empereur, sur la scène du Théâtre Marie, en 1909. On expliquera probablement de la même façon l'arrachement des épaulettes de son uniforme d'officier.

Non, permettez, le cas des épaulettes laisse place au soupçon : ces trois actes n'étaient-ils pas longuement réfléchis, bien mûris, n'étaient ils pas de ces actes spontanés préparés une semaine d'avance ? Voici mes considérations : beaucoup savent, probablement, que quand a lieu

la scène pénible de la dégradation d'un officier, la partie qui en est la plus impressionnante a été préparée d'avance : on a décousu les épaulettes et donné un trait de scie au milieu de l'épée. On comprend pourquoi. L'autorité qui punit doit rapidement, après la lecture de l'arrêt, arracher les épaulettes du coupable, les jeter à terre, puis tirer du fourreau l'épée, la briser en la frappant légèrement sur le genou et lancer au loin les morceaux. Les préparatifs sont donc faits pour éviter une scène ridicule de cirque quand l'homme tire sur des épaulettes bien cousues qui ne cèdent pas. De même avec l'épée que dix minutes durant on ne parvient pas à ployer sur le genou ou à courber avec le pied. Chaliapine est un artiste remarquable ; il escompte tous les effets ; il connaît toutes les conditions de la scène. Or il sait très bien que le tailleur qui a confectionné l'uniforme de Grémine l'a fait pour qu'il dure ; et le tailleur sait aussi que cet uniforme doit servir des dizaines d'années et que les épaulettes doivent être solidement cousues. C'est pourquoi j'affirme que ce geste à grand effet de Chaliapine arrachant ses épaulettes n'était pas spontané, qu'il n'était pas dû à un dérangement des nerfs, etc. Chaliapine ne se serait jamais permis de tirer longuement sur les épaulettes pour les arracher. Non, dans cette folie il y avait quelque chose de logique.

— Gavrilo, dit, la veille du spectacle, à son tailleur la célèbre basse, Gavrilo, découds-moi les épaulettes de l'uniforme de Grémine.

— Mais pourquoi cela, Feodor Ivanovitch ?

— Cela ne te regarde pas. C'est de la haute politique ; tu n'y entends rien. Fais de façon qu'elles ne tiennent que par un fil.

Mais alors, permettez, l'histoire de la « Doubinoutchka » et celle de la génuflexion me deviennent aussi très suspectes. Sont-ce là vraiment des mouvements spontanés, inopinés ?

. . . .

Mon opinion, c'est que quand Youdenitch rentrera à Petrograd, au premier plan de la population enthousiaste se tiendra Chaliapine qui, brillant de ses yeux merveilleux, chantera de sa basse superbe la marche du drapeau tricolore. Et l'on dira dans la foule : « Voyez-vous, Chaliapine, le cœur russe, n'a pas pu se contenir... »

Oui, l'âme russe est large et diverse, et elle peut contenir beaucoup, cette large âme russe. Elle me rappelle le fameux tas de Pluchkine, des « Ames mortes » de Gogol ; vous vous souvenez : « Il était difficile de décider ce qui se trouvait là, car il y avait une telle poussière que la main de quiconque y touchait semblait recouverte d'un gant. On y distinguait seulement un morceau de pelle cassée et une vieille semelle de botte. »

Ici c'est la même chose : tout est entassé dans l'ordre le plus bizarre : une tabatière avec le chiffre et la couronne, cadeau de l'empereur ; un

chiffon rouge, d'un drapeau ; un diplôme de soliste de Sa Majesté, et la musique de l'Internationale.

Et les autres « portraits » d'Avertchenko, surtout celui de Kerensky, sont tout aussi mordants et amusants.

J.-W. BIENSTOCK.

LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES

Edwin Arlington Robinson : *Roman Bartholow*, The Macmillan Company. — George Santayana : *Poems*, Constable. — Grace Hazard Conkling : *Afternoons of April*, Houghton Mifflin Company. — Willa Cather : *April Twilights*, Alfred A. Knopf. — Haniel Long : *Poems*, Moffat. — John dos Passos : *A pushcart at the curb*, Doran. — Louis Untermeyer : *Roast Leviathan*, Harcourt, Brace and C°. — Lew Sarett : *The Box of God*, Henry Holt and C°. — *Eight more Harvard Poets*, Brentano. — *The Bookman Anthology of verse*, The Bookman. — *The Peterborough Anthology*, Theatre Arts. — Alfred Kreymborg : *Puppet Plays*, Harcourt, Brace and C°. — E. Cummings, *The Enormous Room*, Boni and Liveright. — Memento.

Les poètes dont les chants marquèrent en 1913 le renouveau poétique des Etats-Unis ont presque gardé le silence cette année. Déjà des ancêtres, n'ont-ils plus que des souvenirs à ruminer ? De plus jeunes sont venus, apportant un lyrisme moins sûr, plus touffu, toujours vibrant. Cependant celui dont les premières œuvres, ici même analysées, imposent à tous une respectueuse admiration, répète dans **Roman Bartholow** ses essais de monologue psychologique. C'est un genre très en faveur outre-Atlantique, sans doute parce que la tradition de Robert Browning y est toujours vivante, et parce que, surtout, il combine heureusement le double besoin de la génération actuelle : analyse du cœur humain, conciliation de la forme libre avec le vers traditionnel. L'âme de la Nouvelle Angleterre, rêveuse aux bords des abîmes obscurs qui la cernent, met dans le nouveau livre de Robinson cette angoisse qui emplit déjà ses précédents ouvrages. C'est le cœur torturé, haletant, solitaire d'un pays où la crainte de Dieu et la tradition puritaine ont été les seuls aliments, que Robinson s'est toujours appliqué à peindre. Ses échappées vers les thèmes de la poésie tennysonienne n'ont pas produit sous sa plume la même beauté.

Les **Poèmes** de Georges Santayana sont les chants contenus d'un penseur. Prosodie qu'il sait lui-même impersonnelle, et dont il prend plaisir à énumérer les défauts. Les adeptes de la

fantaisie ne manqueront point de sourire. Cependant il y a dans la poésie de Santayana quelque chose d'actuel qui plaît.

O vain soupir vers la beauté perdue !

s'écrie-t-il, et aussitôt le Devoir avec la Patience qui l'accompagne vient consoler le poète. Puis voici un groupe de lyriques pour qui l'image est le seul souci.

De Grace Hazard Conkling on lira avec un plaisir délicat le monologue de Proserpine, et en sa compagnie on écoutera dans « le Jardin mexicain », la riche « symphonie » des fleurs, des oiseaux, et de l'étang.

Le peuple des iris danse,
Aussi preste qu'un faune ;
Voyez leur rythmique cadence
Aux premiers feux de l'aube.

Ses brèves chansons ont un léger frémissement qui les rattache à l'imagisme de Amy Lowell, de H. D. et les distingue du lyrisme épanoui d'autres femmes poètes :

Va le vent sur sa route blanche,
Revers argenté de la feuille.
Suivez le vent, mon âme,
Mon âme de souci.

C'est encore l'**avril** que chante Willa Cather, mais c'est un avril plus coloré que celui de G. H. Conkling où seule la flûte éveille le paysage. Chez Willa Cather la sensation est plus forte et moins poétique, et la « Prairie » lui inspire l'émotion de l'énormité tragique du monde. Il y a chez ces deux femmes une retenue et une application d'art qui étonneraient bien des femmes entichées de lettres dans le vieux monde.

Daniel Long pousse le souci de brièveté jusqu'à la sécheresse. Quelquefois l'image par où se traduit son émotion est heureuse :

Il n'est pas surprenant que les poètes
Déposent des guirlandes nouvelles
Sur le front de la poussière.

Son premier livre de **Poèmes** est plein de promesses.

Un nouveau venu dans la poésie c'est John dos Passos qui s'est rendu célèbre par ses *Trois Soldats*, analysé dans une de nos précédentes chroniques. Sa « marchande des quatre-saisons » porte les

fruits des vergers et des bois, airelles et pommes. Car dos Passos s'enivre des frais parfums de la nature.

Quand il erre dans les rues des cités, c'est encore pour le bien être et la joie de son corps.

Ainsi je vais par les rues de nuit
cueillant sur le lac
de la cité printanière et tiède
des gestes et des visages.

L'influence de Whitman est manifeste par endroits. Mais dos Passos est un voyageur que le spectacle des choses, ou les arabesques parfumées du lilas, ne fait plus s'exalter en hymnes divins. Son vers est court, parfois élégant, toujours libéré de la prosodie traditionnelle. On lira avec plaisir les notations du Paris pittoresque où le poète aime à flâner :

les chalands sur les flots de topaze,
les bouquins moisis
et la chaleur du café qu'on rôtit.

Notre poète se laisse quelquefois aller à chanter la brutalité de la vie moderne. Mais le plus souvent dos Passos nous révèle une sensibilité qu'attendrit et qu'amuse la réalité immédiate. C'est par la vivacité du trait d'observation que vaut ce livre de vers, comme *Trois Soldats,* son roman de guerre contre la guerre.

Louis Untermeyer est un lyrique d'envergure. Avec lui nous quittons décidément l'imagisme pour aborder ce néo-romantisme où l'Amérique trouve occasion de chanter les désirs inassouvis de l'âme moderne. Untermeyer est critique, humoriste, poète. Ses origines hébraïques lui permettent une facilité et une versatilité étonnantes. Cultivé, avisé, nourri de la littérature mondiale, il ne perd son sens critique que sous l'afflux des souvenirs bibliques et à l'appel de sa race. Alors sa poésie s'étale, pompeuse et surchargée d'ornements. C'est le défaut d'un tempérament de « prophète porteur d'épée ». Que n'observe-t-il toujours la brièveté de certaines de ses images qui suffisent, à elles seules, à révéler une sensibilité :

L'aube sanglante
Lève la tête,
Comme Christ, compatissante.

ou bien :

Nous sommes crucifiés
Sur le jour où nos rêves ont chancelé.

ou encore :

Une troupe enfantine
Lance des alleluias comme
Un déploiement de bannières...

Mais pourquoi son poème des « Machines », page 46, est-il réduit à quelques images? Pourquoi le poème « Collines ennemies » ne se contente-t-il de quelques vers ?

Ce que je préfère d'Untermeyer c'est le réalisme direct qui me semble constituer jusqu'ici l'apport le plus certain de l'Amérique dans la richesse poétique du monde. Sandburg, Frost, Masters, etc. l'ont illustré de remarquable façon. A ce titre Untermeyer est parmi les plus grands des contemporains. Le « Dialogue dans une tombe », le « Sonnet sur Keats», le « Sonnet sur une Cathédrale » sont de petits chefs d'œuvre. Je considère **Rôt de Léviathan** comme un livre plus personnel que les précédents et l'art qu'il manifeste comme plus sûr.

Comme s'il ne suffisait pas du mélange des races pour obtenir une grande variété de lyrisme, les poètes américains, ont cherché dans l'exotisme un enrichissement. Le pittoresque indien, mœurs et légendes, à la porte même de la vie journalière, a tenté un certain nombre d'artistes du Nouveau Monde. Le fait que la race indienne est en voie d'extinction, que le gouvernement américain s'est assidûment employé à sa disparition progressive, que les diverses tribus enfin jouent le rôle de vaincus, donne à cette littérature indienne un touchant idéalisme.

Lew Sarett a vécu pendant dix ans parmi les indiens du nord, dans le territoire boisé de K'cheegamee, et il en a rapporté deux livres de vers, *Mainte et mainte Lune*, et récemment **Maison de Dieu.**

Dans le premier Sarett s'essaie à reproduire les rites de l'existence indienne. Par exemple il ouvre son livre par le « Chant du Canard Bleu ». C'est l'interprétation poétique d'une cérémonie accomplie par les prêtres au début de l'automne pour se concilier les esprits de la terre, des mers et du ciel. Si on invoque plus spécialement l'image d'un canard, c'est que l'automne est la saison où l'on chasse cet animal dont l'indien est friand. La cérémonie

consiste en danses, chants, cris, prosternations, et c'est tout cela que Sarett a enclos dans son poème.

On reconnaîtra là la poétique de Vachel Lindsay pour qui le poème est chose à réciter, à clamer, à nuancer de la voix, à souligner du geste. En marge Sarett, comme Lindsay jadis, indique la façon de « psalmodier » ou de « crier » les vers.

La citation devient inutile. Un, deux, quelques vers isolés ne se comprennent plus. C'est la masse poétique, tel un morceau de musique, avec ses pianos, ses fortes, ses ralentis, ses scherzandos, qui compte seule. Sarett prouve, par ailleurs, qu'il pourrait, s'il le voulait, écrire des vers imagistes dignes de ceux qui ont un nom en cette école :

> Etrange comme la plainte des vents qui sanglotent,
> Un long appel esseulé vient du sentier.
> Et l'âme nue du Nord glacé
> Tremble dans ce cri.

Le second livre de Sarett marque le gain que le poète a rapporté de sa vie indienne. Il interprète moins les actes d'une existence exotique. Il est plus personnel. En possession d'une forme souple et vigoureuse, il chante ses propres besoins de vie saine et large, traversée par les vents, illuminée par le grand soleil, ou baignée d'une lune mystérieuse. Dans le premier poème de ce recueil il reconstitue l'état d'âme d'un indien nouvellement converti au christianisme :

> Je revois la lutte dans tes yeux, ton âme
> Semblable à l'âme pourchassée d'un jeune coq de bruyère
> Tremblant sous les ailes maternelles, cependant attiré
> Par le sifflet strident de l'épervier qui vire...
> Et quelquefois, quand tes lèvres lentes et sèches remuaient
> Aux psaumes parfumés, je pouvais presque voir, je vois
> Encore ton âme païenne bondir dans la flamme, nue,
> Et danser au rythme des tambours.........
> O aigle, au vol sublime,
> Dont l'âme, planant avec les brises sinueuses,
> A connu les splendeurs en fusion du soleil,
> Les berceuses des flots que caresse la lune.

Plusieurs anthologies ont vu le jour. Trois sont plus spécialement intéressantes : **Harvard** a publié un nouveau livre sur le modèle de celui publié il y a quelques années, où se rencontrent

quelques-uns des poètes redevables à cette université de leur première culture. Nous y trouvons des vers du fantaisiste Malcolm Cowley, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler.

L'Anthologie du Bookman, éditée par le Bookman, réunit les poètes qui ont collaboré à cette revue, Bodenheim, Dos Passos, Zoma Gale, Lawrence, Amy Lowell, Sandburg, Sara Teasdale, Untermeyer, etc... De Hilda Conkling, la fille de l'auteur des *Après-midi d'avril*, nous retrouvons l'étonnante facilité et le clair lyrisme. La troisième anthologie, est celle publiée par Jean Wright Gorman et Herbert S. Gorman de poèmes pour la plupart écrits à Peterborough.

Peterborough est un lieu de retraite pour les artistes. Musiciens et poètes peuvent s'y rencontrer dans le silence des bois pour y composer l'œuvre que la vie des villes empêcherait. C'est Edward Mac Dowell qui à sa mort a légué aux artistes de son pays la maison rustique et les bois où lui-même avait puisé l'inspiration pastorale de sa musique.

L'Anthologie de Peterborough comprend des poèmes de valeur différente. Nous y voyons représentées presque toutes les tendances, depuis la forme classique de Robinson jusqu'aux élégances de l'imagisme. A l'heure où nous écrivons ces lignes Kreymborg y prépare un nouveau livre d'images, cependant que Professeur Brown y établit les bases d'un ouvrage sur « L'esprit créateur ». Jules Bois fréquente beaucoup à Peterborough. La présente Anthologie publie de lui un hommage à Robinson :

> Ton esthétique, tu l'inventes. Ton langage,
> Tu le fais. Ta psychologie est ton ouvrage.

Il nous est agréable de voir cet hommage rendu à un très grand artiste du Nouveau Monde.

Les usines peuvent emplir la cité de tonnerre et de fumée. Le coût de la vie peut augmenter. Peterborough garde à l'artiste du silence, des ramures, des chants d'oiseaux.

§

Pièces pour marionnettes, d'Alfred Kreymborg, est une réédition des charmants dialogues qui s'appellent « Quand le saule s'incline », « Manikin et Minikin », « Gens qui meurent », « Pianissimo », etc. Gordon Craig en a écrit la préface où nous relevons ces phrases : « Il n'y a pas d'autre épreuve pour une pièce que la scène. » « Molière écrivit ses pièces dans un théâtre et

souvent avant d'être achevées on les répétait. » « Molière est le meilleur de tous »... Et Gordon Craig se demande si les pièces de Kreymborg écrites pour poupées sont jouables. Je peux lui affirmer que « Manikin et Minikin » est fait pour la scène, ayant assisté à sa représentation au Club Anglais de Montpellier. Il est probable que les autres sont également scéniques.

§

Nous devrions rendre compte d'un grand nombre d'ouvrages en prose. Nous nous contenterons aujourd'hui de l'**Enorme Salle** du jeune écrivain E. Cummings. Soldat dans une section sanitaire des armées américaines, Cummings fut un jour envoyé en prison avec un de ses amis sous le prétexte que celui-ci entretenait avec des Américains une correspondance suspecte. C'est cette captivité au cœur d'un pays ami que Cummings raconte. Il le fait avec deux sentiments : le mépris des forces aveugles qui ont fait de lui un esclave, mépris qui s'étend à tous les degrés de l'organisme qui le broie, en bas le planton, en haut l'ineffable (1) gouvernement, pour intermédiaires des hommes qui n'ont plus rien d'humain. L'autre sentiment qui dirige sa plume c'est la sympathie apitoyée à l'égard de ses camarades de prison et leur commune vie. D'un côté des êtres haïssables et ridicules, de l'autre de misérables épaves. On dirait, grâce à l'art très personnel de Cummings, l'histoire d'une hallucination. Une sorte de vertige s'est emparé du prisonnier innocent. Le monde s'est réduit mystérieusement aux quatre murs de la prison, l'humanité à cette douzaine d'êtres malodorants et forts en gueule. Les mots de « démocratie, liberté, soleil, dieu » semblent une moquerie. L'instinct, l'animalité remontent des bas fonds de la conscience. Cummings ne renonce pas à sa faculté d'observation. Mais il faut trouver la vie sur ce fumier. Son livre est écrit en un anglais endiablé ; l'argot français et américain, les jurons, de toute nationalité, les mots les plus exceptionnels, les images les plus insensées font palpiter et grimacer ce livre. C'est un cauchemar, une gargouille énorme. Les puristes y prendront des nausées. Les linguistes y perdront leur latin et leur anglais. Les historiens de la guerre y découvriront de savoureux détails. Il ne se trouvera personne pour le traduire « officiellement » au gouvernement français.

(1) L'épithète est de Cummings.

Et Cummings est un ami de la France.

Cette chronique est déjà trop longue. Il nous faut renvoyer à la prochaine les livres en prose de Jessup (Nouvelles américaines), de Bierce (traduit par Llona), de Sherman (Américains), de Mencken (Préjugés), de Robertson (Edgar Poe), de E. Robinson (Abraham Lincoln, homme de lettres) et quelques autres.

Mémento. — Le *Livre d'amour* de Vildrac a trouvé en Witter Binner un excellent traducteur. Le groupe Whitman a fêté en mai dernier à Chicago l'anniversaire de la naissance de Walt Whitman ; Sandburg a parlé. On ne compte plus les prix décernés, en Amérique, au meilleur poème, à la meilleure nouvelle.

Poetry (Chicago) a publié en juin un « numéro lyrique » contenant un joli madrigal de Aldington, un beau poème de H. D., une fantaisie de Kreymborg, une chanson de Harriet Monroe, etc. ; en septembre Poetry a publié un « numéro de Sonnets », excellent en tous points. C'est une révélation de voir Masters, Bodenheim, Kreymborg plus à l'aise encore dans le sonnet que dans la forme libre. Je note, un peu partout, un retour vers les anciennes formes de poésie.

The Dial, champion d'une culture internationale, est un lieu de rencontre : Matisse, George Moore, Hauptmann, Malcolm Cowley, Yeats, D. H. Lawrence. Les chroniques musicales de Paul Rosenfeld y sont avisées. A signaler dans les numéros de mai et juillet des intéressants articles de Van Wyck Brooks sur Henry James.

The Bookman — le meilleur des informateurs — contenant souvent des articles solides. Dans le numéro de juin : Emerson radical, de Thomas L. Masson.

The Forum, édité par George Henry Payne, s'occupe d'élucider les questions politiques, religieuses et parfois, mais plus rarement, artistiques, des Etats-Unis. Dans son numéro de mai un article sur le Parti Démocratique — un article sur la nécessité qu'il y aurait pour les chanteurs étrangers à chanter l'opéra en un « langage compréhensible aux Américains ».

Playboy, coloré, beau papier, curieux dessins : vieux bois français à côté de reproductions d'œuvres modernes. Beaucoup de fantaisie et de verve.

JEAN CATEL.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Louis Windischgrætz : *Mémoires*, Payot. — Charles Pomaret : *La Politique française des combustibles liquides*, Préface de M. Henry Béranger, sénateur, Edition de la Vie universitaire, Paris. — *The Life of Sir William Har-*

court, by A. G. Gardiner, 2 vol., Constable et Co Ltd, 10-12 Orange Street Londres.

Le prince Louis Windischgrætz, dont les **Mémoires** viennent de paraître en traduction française, n'est pas de ceux qui hésitent et doutent. Dans ses opinions comme dans ses actes, il a donné des preuves nombreuses d'emballement et même de présomption, mais il fait montre en même temps d'une franchise et d'une vigueur grâce auxquelles son livre a un peu de la saveur d'un roman d'aventures, qualité qui compense ce qu'a d'un peu superficiel le jugement de l'auteur.

Louis Windischgrætz est le petit-fils du maréchal qui a écrasé la révolution à Vienne et à Budapest en 1848 et le fils d'un général inspecteur d'armée. Ce dernier était l'ami intime de l'archiduc héritier François-Ferdinand et avait obtenu de François-Joseph qu'on lui conserve sa place dans l'armée quand il tomba malade au point qu'on le crut perdu. Le père de l'auteur étant mort, François-Ferdinand lui promit de le protéger; mais Louis Windischgrætz ayant, un an et demi après, quand il prononça à la Chambre des Magnats son premier discours, parlé en faveur de la magyarisation de l'armée hongroise, François-Ferdinand, qui poussait avec passion à la politique contraire, lui témoigna dès lors une haine non dissimulée qu'il satisfit en lui infligeant des avanies mesquines lors du lancement du *Tegetthof* à Trieste.

Louis Windischgrætz, à raison de ses origines, avait naturellement appartenu d'abord à l'armée. Il assista comme observateur volontaire à la guerre russo-japonaise, puis, en 1908, fit un voyage d'espionnage en Serbie déguisé en serrurier polonais. « Il fut à même de constater l'importance du rôle qu'y jouaient les officiers russes que l'on rencontrait partout. Une nuit, se voyant sur le point d'être découvert », il rentra en Hongrie et fit son rapport. Peu après, il donna sa démission et se fit inscrire au parti de « la Constitution nationale de 67 » d'Andrassy. Il eut alors l'opportunité d'apprendre bien des choses. C'est ainsi qu'il connut la mission du professeur tchèque Masaryk. Ami du ministre serbe Pasitch, il s'était offert pour le rallier à une politique amicale envers l'Autriche. Il partit pour Belgrade avec un passeport du ministère des Affaires étrangères, réussit dans sa mission, mais, à son retour à Vienne, on ne fit aucun cas des bonnes dispositions qu'il avait suscitées chez les Serbes.

A l'automne de 1913, Windischgrætz put observer une aventure analogue en France. « Sous l'influence de Caillaux... le cabinet Doumergue tenta d'entrer indirectement en conversation avec Vienne. On se proposait naturellement d'amorcer une entente avec l'Empire allemand, mais comme il était impossible de s'aboucher directement avec lui, on essaya en France d'émousser la lame de la Triple-Alliance en se rapprochant de l'Autriche. On venait également de faire quelque tentatives pour entrer en relations avec François-Ferdinand dont les idées sur la politique extérieure s'étaient singulièrement modifiées : il s'était rendu compte que nous ne pourrions jamais avoir une politique indépendante tant que nous serions à la remorque de l'Allemagne... » Le professeur Singer (de la *Zeit*) et Windischgrætz furent envoyés à Paris pour se rendre compte des possibilités de placer à la bourse un emprunt autrichien. Ils furent reçus aimablement par Deschanel et Pichon ; on admit la possibilité d'une avance d'un milliard à l'Autriche et de 500 millions à la Hongrie « sous certaines conditions », mais Pichon déclara qu'il ne pourrait être question d'un emprunt hongrois tant que Tisza régnerait en autocrate sur la Hongrie. La négociation, abandonnée pendant quelque temps, fut reprise au printemps 1914, quand Caillaux redevint ministre. « Il déclara à Windischgrætz qu'il fallait en finir avec la prédominance actuelle de la haute finance. » Quoique les diplomates austro-hongrois n'eussent pas aidé à la négociation, la possibilité d'un emprunt paraissait proche quand Mme Caillaux tua Calmette. Windischgrætz dut rentrer chez lui.

Quand Francois-Ferdinand eut été assassiné, Windischgrætz, rentra à Budapest. « Je trouvai tout le monde politique comme soulagé d'un poids énorme. Les partisans de Tisza ne cherchaient même pas à dissimuler leur joie. Tout le pays semblait respirer. Les milieux de la Cour de Vienne jubilaient, paraît il. » Mais Windischgrætz était avant tout un indépendant et fut des 60 manifestants de la haute noblesse qui, en violation du protocole, se joignirent au cortège funéraire de l'archiduc devant le Château impérial.

La guerre éclata et provoqua « l'enthousiasme » de la plupart des peuples austro-hongrois. Windischgrætz, quoiqu'il eût préféré « que l'on gagne la Serbie en lui offrant la civilisation austro-hongroise », alla servir contre elle en Bosnie, puis contre

les Russes en Galicie. Les pertes y furent grandes : le 4 avril 1915, le groupe d'armées de Terstyansky, auquel Windischgrætz appartenait, était tombé de 97.000 fusils à 11.000. Malheureusement, la dernière attaque des Russes échoua. Néanmoins, ils avaient pris Marmaros-Sziget et « ils auraient pu atteindre Budapest par un coup de main hardi ».

En janvier 1918, le cabinet Wekerle traversant une crise partielle, W. fut chargé du portefeuille du ravitaillement. Le comte Hadik, son prédécesseur, avait été forcé de démissionner pour avoir déclaré impossible de fournir des vivres à l'Autriche. W...se mit à l'œuvre. Il commença par supprimer « la correspondance par écrit » dans son ministère : plus que le télégraphe et le téléphone. Il mit ensuite de l'ordre dans les centres de ravitaillement et décida que son ministère seul pourrait leur donner des ordres, mais dut se rendre compte que leur exécution dépendait d'organes comme la société des céréales, l'office du transport des porcs, le magasin central des graisses, etc., qui étaient entre les mains de spéculateurs, de banques et de trusts. « Leur résistance passive ou leur obéissance dépendait exclusivement de l'horizon politique, dit-il. Ma position semblait-elle solide, tout marchait comme sur des roulettes ; croyait-on ma chute probable, tout se ralentissait... Pour lutter contre les fraudes de tout genre, il aurait fallu un ministère d'anti-corruption. ».

W. jugea à propos d'aller à Berlin en février 1918 voir s'il n'y avait pas moyen de travailler d'accord avec son collègue allemand. Il put constater que ce qu'il y avait de vivres en Allemagne ne suffisait pas pour faire la soudure. « L'année précédente, ce n'était que par une remarquable utilisation des excédents de la Roumanie qu'on avait évité en Allemagne la crise du ravitaillement. A raison de l'épuisement total des vivres et des matières premières, Kühlmann fit part à W. de la volonté bien arrêtée du gouvernement allemand de terminer la guerre cette année-là. » De retour, W. rédigea un memorandum où « il indiqua la date à laquelle la monarchie devait s'écrouler faute de pain ». Il y avait, il est vrai, l'espoir de tirer de l'Ukraine un supplément de vivres qui sauverait la situation. En attendant, W. commença ses réquisitions en Hongrie ; 60.000 hommes y étaient employés.

Ses fonctions mirent W. en rapports fréquents avec l'empereur

Charles et il était auprès de lui quand éclata l'affaire Czernin-Clemenceau. « Je voulais, lui dit le roi, que Czernin amenât le gouvernement allemand à dire que ma lettre avait été envoyée avec son assentiment. C'eût été, à mon sens, une bien meilleure solution. Czernin n'en voulut à aucun prix. Il dit qu'il n'y a qu'une ressource, c'est de tout nier. Cette combinaison me déplaisait fort, mais j'ai dû céder. »

Pour remplacer Czernin, W. conjura Charles de nommer ministre des Affaires étrangères Andrassy, « le seul homme qui pût expliquer aux Allemands que nous ne nous retirions de la guerre que sous le poids d'une détresse poussée à l'extrême »; mais en route pour faire la nomination, Charles rencontra le ministre des Finances Burian qui le rassura sur la situation : Burian fut nommé. Charles avait pourtant des idées généreuses jusqu'à l'imprudence : « Je veux des réformes partout, déclara-t-il à W. Je vois qu'elles sont nécessaires, qu'elles sont urgentes... Je ne veux pas de politique de cour ; à mon avis, ce sont les peuples qui doivent se gouverner eux-mêmes. On m'a reproché d'avoir accordé l'amnistie sous des pressions cléricales ou slaves. C'est inexact. Depuis mon avènement, j'ai toujours eu cette pensée. Les conseils de guerre ont condamné tant de gens que j'en ai été effrayé. C'était pire qu'au temps de l'inquisition espagnole... il m'était impossible de laisser marquer au fer rouge des peuples entiers à cause de leurs opinions... Le problème autrichien ne peut être résolu que grâce à une entente entre Allemands et Slaves. Pour l'instant, ce sont les Allemands qui dirigent la politique extérieure ; c'est pour cela qu'il incombe à eux — et non aux Slaves — de rechercher les moyens d'entente... Mais tant que nos pangermanistes recevront leurs directives de Berlin, on n'aura ni paix, ni repos. » Pour faire réussir leur politique, les Allemands comptaient sur les résultats des offensives. Elles échouèrent sur la Piave et sur la Marne. W... raconte avec talent ses inutiles efforts et ceux de Charles pour conjurer l'écroulement de la monarchie. La fin de l'année les trouva proscrits en Suisse.

ÉMILE LALOY.

§

Ainsi que l'indique M. Henry Bérenger dans la préface de l'important travail de M. Pomaret, la guerre a mis au premier rang des préoccupations de chaque pays le problème des **combus-**

tibles liquides. Toute une littérature est née de son actualité au double point de vue commercial et militaire, et, sous les formes les plus variées, notre politique intérieure et extérieure s'en est trouvée affectée. L'ouvrage de M. Pomaret est, croyons-nous, la monographie la plus complète qui ait été publiée sur les origines, l'historique et les aboutissements souhaitables de ce mouvement.

Les combustibles liquides jouent un rôle capital dans la production moderne d'énergie et, selon notre auteur, « l'âge du pétrole aurait succédé à l'âge du charbon». Or, ce produit, précieux non seulement par lui-même, mais par ses dérivés, n'existe de par le monde qu'en quantités assez restreintes pour qu'on en puisse redouter l'épuisement. En France, notamment, nous possédons à peine quelques ressources d'appoint, dont M. Pomaret nous donne le détail très complet ; le seul gisement de Pechelbronn en Alsace est de quelque importance ; encore sa technique est-elle plus satisfaisante que son rendement.

Cette insuffisance menaçante des ressources mondiales a déterminé autour du pétrole des luttes ardentes que l'on sait ; trois grands trusts, la Standard Oil, la Royal Dutch et l'Anglo Persian, la première américaine, la seconde hollandaise mais sous l'influence britannique, la troisième spécifiquement anglaise se disputent avec des fortunes diverses la direction du marché : la lutte ainsi concentrée entre les Etats-Unis et la Grande-Bretagne (car les gouvernements suivent de près la compétition de leurs nationaux) semble fort éloignée de son terme. La France même lui sert de théâtre intermittent, chaque trust ayant constitué chez nous des filiales concurrentes.

Le fait que notre pays est en matière de combustibles tributaire de l'étranger l'astreint à une politique extérieure du pétrole dont les vicissitudes paraissent avoir été grandes depuis la guerre. L'événement le plus important dans cet ordre d'idée est l'accord de San Remo signé le 24 avril 1920 entre M. Millerand et M. Lloyd George, accord qui a réglé, de façon d'ailleurs très discutée, la collaboration franco-anglaise pour l'exploitation de diverses régions pétrolifères, parmi lesquelles la Mésopotamie ; on sait que de graves difficultés ont surgi sur ce dernier point au cours de la première conférence de Lausanne, en sorte que les résultats que M. Pomaret a pu considérer comme acquis semblent aujourd'hui assez douteux.

La France a d'ailleurs fait porter son effort sur d'autres points, en Pologne, en Roumanie et en Tchéco-Slovaquie, mais le succès n'en est encore qu'imparfaitement dessiné ; on n'a pas oublié d'autre part la façon dont la question du pétrole russe, à laquelle nous attachons à juste titre beaucoup d'importance, a été soulevée inopinément en mai dernier à la Conférence de Gênes ; en juin 1922, s'est constitué un syndicat franco-belge, groupant un certain nombre d'intérêts antérieurs à la guerre, dans le dessein de suivre attentivement une situation que l'évolution du régime actuel rend nécessairement assez troublée.

Au même titre que sa politique extérieure, facteur d'approvisionnement, la France doit organiser à l'intérieur le régime du commerce du pétrole, facteur de répartition. A cet égard, deux conceptions très différentes se heurtent périodiquement, celle de la liberté absolue et celle du monopole d'Etat : elles ont perdu, depuis quelque temps, la première surtout, beaucoup de terrain au profit de la solution intermédiaire de la liberté contrôlée. Un projet gouvernemental s'est chargé de présenter cette dernière ; il institue simplement une règlementation de l'importation du pétrole en imposant aux importateurs des charges particulières inspirées du souci de la Défense nationale, et principalement le stockage de partie des entrées ainsi effectuées. M. Pomaret propose à juste titre que ces obligations soient complétées par celle de la nationalité française pour les Sociétés qui se livrent sur notre territoire au commerce du pétrole : c'est une précaution élémentaire pour empêcher que les intérêts étrangers, extrêmement importants dans les groupements dont s'agit, n'exercent sur eux une pression gênante en période de crise.

La deuxième partie du livre de M. Pomaret est consacrée à la carbonisation du charbon et des combustibles inférieurs, ainsi qu'à la question très actuelle et, semble-t-il, résolue depuis lors, au moins législativement, du carburant national. Il nous est difficile d'aborder, dans cette brève analyse, ces matières très techniques, mais l'exposé qui en est fait par notre auteur pourra être consulté avec beaucoup de fruit par les spécialistes ou seulement par les familiers un peu entraînés de ces problèmes.

C'est d'ailleurs la conclusion qui s'impose pour tout cet ouvrage : il est notoirement très difficile aujourd'hui de traiter avec sérénité de la question du pétrole, source inépuisable de controverses

entre les tenants de diverses politiques et de luttes entre les représentants de multiples intérêts. M. Pomaret, qui, bien évidemment, ne se classe que parmi les premiers, n'a pas toujours résisté au légitime désir de prendre parti : du moins, le fait-il avec un luxe de documentation, et une méthode qui rendent son travail extrêmement précieux ; la bibliographie qui figure en tête de chaque chapitre, pour nous borner à un détail matériel que d'aucuns jugeront peut-être secondaire, constitue, à elle seule, un instrument d'une grande utilité pour l'étude de problèmes encore mal connus.

C.-J. GIGNOUX.

§

A la mémoire de sir William Vernon Harcourt (1827-1904) qui fut un grand Libéral, le zèle de Mr. A. Gardiner vient, selon une tradition à laquelle nous devons tant d'utiles biographies d'hommes célèbres, d'ériger une stèle sous forme de deux volumes compacts. Le tome Ier s'ouvre sur un « crayon » de sir William à 25 ans par G. F. Watts. C'est léger, délicat, à peine duveté, le visage d'un bel adolescent. Les traits sont fins, la bouche sensuelle, déjà pourtant le regard semble suivre le cours d'une grave méditation. La photographie qui sert de frontispice au tome II accuse les déformations que la vie, le « droit » international, la politique intérieure et la politique extérieure, la polémique à Westminster ou dans la presse ont fait subir à la tête qui séduisit l'art du préraphaélite. Les 1242 pages qui rappellent ce que fut **the Life of Sir William Harcourt** sont comme les « morceaux choisis » d'une carrière brillante, variée, bien remplie et animée. Parce que des publications de ce genre, quand elles ne sont pas consacrées à une vedette, passent généralement inaperçues en deçà du détroit, il ne messied pas d'attirer l'attention sur leurs mérites. Ils sont nombreux dans celui que Mr. Gardiner établit avec beaucoup de conscience et d'agrément en tirant, des lettres inédites de sir William, de ses *speeches* au Parlement ou dans des Clubs, de ses memoranda, de coupures de journaux et de souvenirs-interviews. On goûte tout le charme des « mémoires » bien rédigés, et le fond de la toile n'offre pas moins d'intérêt que le portrait qui s'y profile, campé en pied, tantôt officiel, tantôt intime. Ces lettres jaunies qu'on déplie ici pour la première fois, évoquant un récent passé, ont parfois la valeur de révéla-

tions. On en trouve sur des cas de «droit» international, sur des débats domestiques et la position des partis, sur la conduite des affaires extérieures du gouvernement de la reine Victoria. Pour reconstituer avec une précision ténue l'histoire d'une époque, il n'est pas de méthode plus sûre que de confronter les témoignages glanés dans de pareils ouvrages. Ainsi, exemple entre dix, à propos de la question d'Egypte, les confidences posthumes de sir William Vernon Harcourt sont particulièrement suggestives. Le 17 septembre 1882, Gladstone lui confiait son embarras :

La Reine, à Osborne [avant Tell el Kébir], m'exprima son désir que l'Egypte fût laissée indépendante. La tentation n'était point alors aussi grande que maintenant de tenir un langage différent.

De Balmoral Castle, Harcourt répondait le lendemain :

Je faisais observer hier à la Reine que vis-à-vis de l'Europe nous avions contracté des obligations de désintéressement dont nous ne pouvions pas nous évader à notre honneur; que vos déclarations dans ce sens étaient en fait la condition de la neutralité bienveillante de l'Europe dans le récent conflit; et que, par conséquent, il était hors de question pour nous de prétendre décider l'affaire en ne tenant compte que de nos intérêts. Mais j'ai trouvé qu'une telle doctrine n'était pas du tout goûtée... La Reine désire très vivement l'exécution d'Arabi, j'ai insisté sur ce point que la fusillade du Maréchal Ney n'avait pas rejailli au crédit du Duc de Wellington et que le gouvernement des États-Unis épargna le général Lee et Jeff Davis...

Quatre jours plus tard, il recevait de Victoria ce billet :

Balmoral Castle, 22 septembre. — La Reine éprouve beaucoup d'anxiété relativement aux arrangements concernant l'avenir de l'Égypte, et elle espère que sir W. Harcourt saura très fortement représenter à tous ses collègues la nécessité et l'importance non moins absolue que nous gardions la haute main en Égypte, et (à défaut d'annexion) que nous nous y assurions telle position qui nous permette de protéger nos possessions indiennes et de maintenir notre supériorité en Orient, ce qui pour nous-mêmes, autant que pour la civilisation en général, est de la plus haute importance !...

La Reine Victoria fut assez tenace pour l'emporter sur les scrupules de Mr. Gladstone et de sir W. Harcourt. L'Égypte fut annexée, et quand il jugea prudent de desserrer l'étau, le gouvernement de Mr. Lloyd George ne perdit pas de vue « la nécessité et l'importance non moins absolue de garder la haute main sur l'Égypte »...

AURIANT.

A L'ÉTRANGER

Abyssinie.

L'ESCLAVAGE ET LES SPHÈRES D'INFLUENCE. — M. Auriant, dans le *Mercure de France* du 1er octobre, a tiré du rapport, *l'Esclavage en Abyssinie*, rédigé par le soussigné pour la « Ligue suisse pour la Défense des Indigènes », des conclusions qui ne sont pas celles de cet organisme. Une discussion de la question de l'esclavage n'est cependant pas la raison de ces pages.

La phrase relative aux centres d'esclavage dans la zone d'influence anglaise du territoire abyssin, que M. Auriant a subtilement extraite du dit rapport, n'a pas non plus échappé au gouvernement anglais et a valu au soussigné la lettre qui suit de Lord Curzon. Cette lettre, ainsi que les considérations de politique coloniale qui peuvent en être tirées, retiendront peut-être l'attention de ceux qui suivent d'un œil jaloux les péripéties internes des compétitions africaines.

Foreign Office. S. W. I.
5 septembre 1923.

Monsieur le Docteur,

1°) Je suis chargé par le Secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères de vous accuser réception de votre lettre du 15 août, et de vous remercier du rapport qui l'accompagnait et dont nous avons pris connaissance avec beaucoup d'intérêt.

2°) Vous remarquerez en lisant le procès verbal de la séance de la Chambre des Lords du 30 juillet dernier (colonne 1476) que, d'après Lord Beauchamp, c'est sous votre propre autorité qu'a paru le compte rendu de la situation existant en Abyssinie ces tout derniers temps, étant donné que ce compte rendu figurait dans le rapport émanant de vous et publié cette année par la Ligue Suisse.

3°) Le Secrétaire d'Etat, convaincu qu'un voyageur aussi distingué que vous serait le dernier à témoigner de faits dont il n'aurait pas eu personnellement connaissance, et sachant d'autre part que votre dernier voyage en Abyssinie remonte à dix ans au moins, a cru pouvoir déclarer, en réponse à Lord Beauchamp (col. 14.779), que les renseignements dont vous disposez sur la situation actuelle en Abyssinie résultent plutôt de communications de correspondants que d'observations personnelles. Il semble bien actuellement que la supposition du Secrétaire d'Etat était justifiée.

4°) En ce qui concerne les déclarations de M. Schrenk, le Secrétaire d'Etat désire repousser très énergiquement l'insinuation toute gratuite de M. Schrenk, dont il est question à la page 17 du rapport, insinua-

tion d'après laquelle les personnes, responsables de l'agitation qui s'est manifestée en Grande-Bretagne contre l'esclavage en Abyssinie, ont peut-être comme objet, en dernière analyse, la « conquête » de l'Abyssinie. Il semble ressortir du contexte que M. Schrenk songeait peut-être plus particulièrement à l'annexion ou à la conquête de Djimma, Kaffa, Ghimirra et Maji, qu'il décrit comme appartenant à la « zone anglaise ».

5°) Il est vrai qu'à son vif regret le Gouvernement de Sa Majesté s'est vu contraint de fixer son attention sur les événements survenus à Maji, il y a environ quatre ans, à la suite d'incursion sur le territoire britannique et dont le point de départ se trouvait dans ce district. Or, un examen de l'accord tripartite de 1906 et des Protocoles anglo-italiens qui y sont mentionnés démontre que la région sud-ouest de l'Abyssinie, située à l'est du 35° de longitude est et au nord du 6° de latitude nord, se trouve dans la zone d influence italienne. Cette délimitation attribue à la zone d'influence italienne toutes les provinces mentionnées par M. Schrenk et, si l'on s'en rapporte à l'itinéraire qu'il a suivi, et qui figure sur la carte jointe à votre brochure, M. Schrenk n'est jamais allé beaucoup plus loin qu'à mi-chemin du territoire compris entre Addis-Ababa et la zone d'influence britannique.

6°) Dans tous les cas, le Gouvernement de Sa Majesté n'a pas l'intention de violer le *statu quo* en Abyssinie, étant donné qu'il est tenu, aux termes de l'accord tripartite de 1906, de le maintenir, de concert avec les Gouvernements français et italien.

7°) Votre brochure ayant été communiquée à la Société des Nations, nous transmettons également à cette institution des exemplaires de la correspondance échangée entre nous, afin que cette correspondance puisse recevoir la même diffusion que votre brochure.

Veuillez agréer, etc...

(s) R. Sberling.

L'original porte sur l'enveloppe avec le sceau du Foreign Office la signature : Curzon of Kedleston.

Sans parler donc des faits d'esclavage que reconnaît implicitement ce document, ni de l'assurance, venant d'une source on ne peut plus compétente, que le gouvernement anglais n'a aucune visée sur l'Ethiopie, un troisième point retiendra l'attention : le tracé donné aux sphères ou zones d'influence des différentes puissances en Ethiopie.

Les protocoles anglo-italiens des 24 mars et 15 avril 1891, et du 5 mai 1894, reconnaissaient comme sphère d'influence italienne la presque totalité de l'Ethiopie actuelle, y compris Addis-Ababa et Harrar. Cette zone italienne se terminait au sud-ouest en angle droit compris entre les 35° longitude est et le 6° lati-

tude nord (nota bene : l'Ethiopie n'avait pas encore ses frontières déterminées à l'ouest et au sud : elles ne le furent que par les traités anglo-abyssins de 1902 et 1907). Cette zone comprenait ainsi, au sud-ouest, la presque totalité du plateau éthiopien et ne laissait à la zone anglaise que ses derniers contreforts à l'ouest et au sud. Mais postérieurement à ces protocoles anglo-italiens se produisit un événement considérable : la défaite de l'Italie en 1896, suivie par sa renonciation à tout protectorat sur l'Ethiopie.

De ce fait étaient abolies, du côté italien en tout cas, ce que l'on appelait les sphères d'influence ; était aboli du moins ce qu'elles contenaient en germe de revendications territoriales ; elles étaient remplacées par ce qu'on pourrait appeler de simples, naturelles et légitimes zones d'intérêt. Mais en même temps que ces sphères changeaient en qualité, l'aire respective qu'elles occupaient était aussi modifiée. Il faut ici se reporter au traité franco-anglo-italien auquel fait allusion Lord Curzon et qui fut signé à Londres le 13 décembre 1906. Voici tout d'abord son article premier :

La France, la Grande-Bretagne et l'Italie sont d'accord pour maintenir le *statu quo* politique et territorial en Ethiopie tel qu'il est déterminé par l'état des affaires actuellement existantes et les arrangements suivants ;

a) Les protocoles anglo-italiens des 24 mars et 15 avril 1891, et du 5 mai 1894, et les arrangements subséquents qui les ont modifiés, y compris les réserves formulées par le Gouvernement français à ce sujet en 1894 et 1895 :

(suit l'énumération d'encore huit autres conventions.)

Il est entendu que les diverses conventions mentionnées dans le présent article ne portent aucune atteinte aux droits souverains de l'empereur d'Abyssinie et ne modifient en rien les rapports entre les trois puissances et l'Empire éthiopien, tels qu'ils sont stipulés dans le présent arrangement.

Comme ces diverses conventions sont partiellement contradictoires, l'interprétation qu'il y aurait lieu à l'occasion de leur donner serait facultative et l'opinion coloniale n'a jamais admis que les sphères d'influence, muées il est vrai, nous l'avons dit, en simples zones d'intérêt, eussent les mêmes limites après comme avant les revers italiens. Elle s'est toujours sentie justifiée à admettre que les Anglais ne laisseraient désormais pas d'autre

nation s'intéresser à ce qui appartient au bassin du Nil. Certes les protocoles anglo-italiens prévoyaient déjà que l'Italie ne modifierait pas le régime des affluents du Nil sans l'assentiment de la Grande-Bretagne, mais l'intérêt de ce dernier pays pour le Sud-Ouest éthiopien ressort encore avec plus d'évidence des articles 3, 4 et 5 du traité sus-mentionné de 1902 ainsi que du traité lui-même de 1906, dont l'article 4, paragraphe *a*, est conçu comme suit :

Art. 4. — Dans le cas où les événements viendraient à troubler le *statu quo* prévu par l'article 1er, la France, la Grande-Bretagne et l'Italie feront tous leurs efforts pour maintenir l'intégrité de l'Ethiopie. En tout cas, se basant sur les accords énumérés au dit article, elles se concerteraient pour sauvegarder :

a) Les intérêts de la Grande-Bretagne et de l'Egypte dans le bassin du Nil, et plus spécialement en ce qui concerne la réglementation des eaux de ce fleuve et de ses affluents (la considération qui leur est due étant donnée aux intérêts locaux), sous réserve des intérêts italiens mentionnés au paragraphe b) ;

Les paragraphes b et c du même article montrent encore plus nettement qu'une nouvelle répartition des zones entrait en jeu :

b) Les intérêts de l'Italie en Ethiopie par rapport à l'Erythrée et au Somaliland (y compris le Benadir), et plus spécialement en ce qui concerne l'hinterland de ces possessions et l'union territoriale entre elles à l'ouest d'Addis-Abeba ;

c) Et les intérêts français en Ethiopie par rapport au protectorat français de la Côte des Somalis à l'hinterland de ce protectorat et à la zone nécessaire pour la construction et le trafic du chemin de fer de Djibouti à Addis-Abeba.

Ces paragraphes montrent d'abord que la capitale est comprise dans la zone française d'intérêt, ce qui n'était pas le cas précédemment. Puis, le paragraphe b surtout montre nettement que la zone italienne était réduite, puisqu'il est spécifié qu'en tout cas une union sera maintenue, c'est-à-dire un corridor, entre les possessions italiennes du Nord et celles du Sud-Est.

Cette thèse, comme quoi une nouvelle répartition des zones d'intérêt eut bien lieu, peut être illustrée par le fait suivant. En 1911, circulait à Addis-Ababa un exemplaire d'une carte qui divisait l'Ethiopie suivant les trois nouvelles zones. Cette carte, qui avait été éditée en Italie, s'appuyait sur les données du traité

de 1906 et sur une convention secrète plus précise que l'on disait avoir été conclue. Mentionnons en passant que cette carte éveilla les plus vives susceptibilités dans les cercles gouvernementaux abyssins par le fait qu'elle paraissait reconnaître à nouveau une division du pays susceptible de dégénérer en répartition. Mentionnons de plus que quelques mois après il fut impossible de s'en procurer en Europe, vu qu'elle avait été retirée du commerce. Mais ce qui intéresse ici, c'est que les limites des zones d'intérêt n'étaient pas tracées sur cette carte selon les anciens protocoles anglo italiens, mais selon l'opinion accréditée qui voulait : que les Italiens eussent réduit leur intérêt au Nord du pays d'une part, au Sud-Est d'autre part, avec un corridor entre les deux zones, à l'Ouest d'Addis-Ababa, que les Anglais eussent étendu par contre le leur sur tout ce qui *grosso modo* appartient au bassin du Nil, et les Français enfin le leur sur le désert dankali, le Harrari et la région d'Addis-Ababa.

La lettre de Lord Curzon permet donc de se demander si la nouvelle répartition des zones d'intérêt n'avait vraiment jamais eu lieu, à l'encontre de la ferme opinion des cercles coloniaux, ou si c'est récemment, — depuis l'ère mussolinienne, — que l'on est revenu à l'ancienne répartition (quelle que soit la valeur d'« influence » ou d'« intérêt » qu'on donne à ces zones). D'autres auront encore plus de raisons que nous de se poser ce point d'interrogation, car c'est le sujet purement humanitaire de l'esclavage qui a fait rédiger à la Ligue son rapport et nullement la question politique qui ne la concerne pas.

Dr GEORGE MONTANDON
Vice-président de la Ligue suisse pour la Défense des Indigènes.

§

Russie.

La politique extérieure des Soviets. — Le gouvernement bolchevik poursuit toujours son double jeu sur le terrain de la politique internationale.

D'un côté il continue à exploiter la non-compréhension de la question russe dans certains milieux des pays alliés et les intérêts égoïstes qui poussent d'autres milieux de ces pays à une politique bolchevikophile. L'année dernière, les organes de la propagande soviétique en Russie et à l'étranger ont su exploiter dans leurs buts le voyage de M. Herriot et son enthousiasme de néophyte

pour la « Russie nouvelle » qu'il a découverte au cours d'un voyage de quelques jours. Cette année-ci, ils profitent du voyage non moins bref de M. de Monzie qui, lui aussi, a découvert une Russie non moins « nouvelle ». Mais si les rapports cordiaux entre M. Herriot et le bolchevisme ont revêtu un caractère moral très ingénu, le rapprochement entre les Soviets et M. de Monzie porte une empreinte de haute politique et de haute finance. Les *Izvestya*, journal officiel de la République des Soviets, ont publié une curieuse interview de M. de Monzie où ce dernier déclare qu'il est allé à Moscou comme représentant du bloc des gauches. D'après M. de Monzie, le bloc des gauches serait favorable à la reprise des relations entre la France et les Soviets et même à la reconnaissance des Soviets par la France. M. de Monzie a ajouté qu'il s'attendait au triomphe du bloc des gauches aux prochaines élections et que l'arrivée du bloc des gauches au pouvoir en France amènerait la reconnaissance des Soviets par le nouveau gouvernement français.

D'après certains autres renseignements d'une source très sûre, les dirigeants bolcheviks ont discuté tout récemment leur politique à l'égard de la France et ont reconnu pour utile (utile, au point de vue bolcheviste) de contribuer pour leur part à la victoire électorale du bloc des gauches. Le plan de campagne qu'ils auraient arrêté serait le suivant : le gouvernement soviétique aidera au succès de la propagande du bloc des gauches par quelques promesses relativement au paiement des coupons russes et à la reconnaissance de la dette vis-à-vis des petits porteurs français de titres russes. En outre, le gouvernement bolcheviste a pris la décision de disloquer le bloc bourgeois et anti-bolcheviste en France par l'appât de « concessions » et de reprise des relations commerciales entre la France et la Russie rouge. Pour exécuter ce programme, le gouvernement bolchevik a expédié à Paris le directeur de la Banque d'Etat des Soviets, M. Scheinmann.

Mais tout en s'efforçant d'amadouer certains milieux bourgeois en France, le gouvernement bolchevik et le Comité exécutif de la IIIe Internationale ne cessent pas un seul instant de s'intéresser passionnément aux choses allemandes. C'est sur l'Allemagne qu'ils continuent toujours à miser dans leur grand jeu politique. Anciens agents de l'état-major de Guillaume II, ils restent liés avec l'impérialisme allemand. Et tout récemment en-

core, Radek (sujet autrichien de son vrai nom Karl Sobelsohn), chef du département d'Occident au commissariat des Affaires étrangères et de la section de l'Europe Centrale au Comité exécutif de la IIIe Internationale, est venu en Allemagne peur y encourager les partisans des Soviets et, en même temps, pour se mettre en rapports directs avec les dirigeants du camp nationaliste et militariste : la publication d'un article de Radek dans le même journal qui donnait, à côté, un article du comte Reventlow et la proposition d'alliance que Radek a faite aux pangermanistes sont extrêmement significatives. Trotzky assure aux voyageurs « américains et autres » que les Soviets ne pensent qu'à la sauvegarde de la paix sur la terre. Et en même temps, ce même Trotzky lance des appels incendiaires aux troupes rouges en leur annonçant l'avènement imminent d'une révolution communiste en Allemagne et en les exhortant à se tenir prêts à aider les « frères allemands » contre la France.

Les pays voisins de la Russie éprouvent aujourd'hui une forte inquiétude en constatant d'importants préparatifs militaires sur leurs frontières orientales. M. Witos, premier ministre de Pologne, dans un rapport important qu'il vient de présenter à une réunion du parti paysan, auquel il appartient, constate que « la Russie des Soviets ne reste pas indifférente aux événements d'Allemagne et que le gouvernement bolchevik concentre des troupes sur la frontière polonaise ». A la même réunion, un autre membre du cabinet polonais, M. Kiernik, a déclaré que les bolcheviks de Moscou auraient déjà fixé, dans tous ses détails, un plan de campagne révolutionnaire en Pologne et auraient même indiqué le délai dans lequel une série de grèves politiques y devraient éclater.

Un journal esthonien (*Kaja*), paraissant à Reval, annonce aussi que « sur le territoire soviétique, le long de la frontière esthonienne, on remarque depuis quelques temps une grande animation ». Le *Rijsky Courrier* (« Courrier de Riga ») publie une correspondance de Finlande où on lit :

Pendant que Trotzky explique aux étrangers combien grand est l'amour de la paix chez les bolcheviks, qui seraient loin de toute pensée d'intervention dans les affaires allemandes, le commissariat soviétique de la Guerre travaille fiévreusement à envoyer sur les frontières de Pologne et de Lithuanie des troupes en quantité de plus en plus consi-

dérable. Des personnes, bien renseignées sur les plans du commissariat de la Guerre, affirment que Moscou aurait décidé, en cas de coup d'Etat en Allemagne, de demander à la Lettonie d'autoriser le passage à travers son territoire de l'armée rouge, qui irait porter secours aux communistes allemands.

En attendant le moment propice pour faire entrer en jeu leur armée, les bolchéviks développent une forte activité clandestine. Quand la police allemande a découvert, il y a quelques semaines, à Berlin, un dépôt secret d'armes, on a pu établir que ce dépôt avait été organisé par un certain Petroff, employé de la mission soviétique à Berlin. L'explosion encore plus récente d'un des forts de Varsovie, qui a coûté la vie à quelques centaines de personnes, a été préparée par les mains des agents bolchéviks. Ce travail souterrain, combiné avec les préparatifs militaires, crée dans les pays où les bolcheviks « travaillent » un état perpétuel d'insécurité et d'angoisse qui est pire que n'importe quel conflit ouvert.

G. ALEXINSKY.

ART ANCIEN ET CURIOSITÉ

Sur une maquette originale de Michel-Ange. — Une « histoire de brigands » qui est une histoire vraie. — La *Pieta* mutilée et inachevée du Dôme de Florence et son « petit modèle » intact et achevé.

Par ces temps de procès de la « Belle Ferronnière » et de campagne du *Matin* où, pendant trois mois, il a été question d'œuvres truquées vendues comme anciennes à notre Louvre et à des musées d'Amérique, il semble que l'occasion ne soit guère propice de venir dire au public : « Voulez-vous apprendre une nouvelle sensationnelle ?.... Eh bien ! sachez qu'il y a en ce moment à Paris une **œuvre originale de Michel-Ange**, que tout le monde ignore, sauf quelques initiés. »

Que des sourires sceptiques ou moqueurs s'esquissent aussitôt, voilà d'abord qui est bien naturel !

Cependant, dans le domaine de la Curiosité, il faut s'attendre à tout, même aux faits les plus invraisemblables. Que de fois n'est-il pas arrivé qu'une « **histoire de brigands** » était une histoire vraie !

N'a-t-on pas découvert depuis quelques années des Raphaël, des Rembrandt, des Rubens ?

Laissez-moi donc vous raconter une histoire vraie qui, j'en conviens, présente toutes les apparences d'une histoire de brigands !

Il y a une vingtaine d'années, M. Armand Point, orfèvre magnifique à la manière de Benvenuto Cellini et peintre vigoureux en même temps qu'exquis et raffiné, fidèle à la tradition de l'Art, qui n'est pas un servage comme le pensent ces loufoques de cubistes et aussi, hélas, certains critiques, passait ses hivers à Fiesole, près de Florence. Il travaillait alors à une œuvre importante acquise depuis par la ville de Paris. Son ambition, légitime ambition d'ailleurs, était d'y mettre un peu du souffle puissant de Michel-Ange.

M. Point, il faut le dire, étudiait de façon particulière, et depuis des années, le grand artiste Florentin, avide d'abord d'en recevoir ces mystérieux effluves que les génies dégagent, pour le réconfort et l'exaltation de la faible humanité, curieux ensuite de saisir tous les secrets d'une technique qui a permis à l'auteur du *David* d'atteindre la perfection.

Quoi d'étonnant dès lors que M. Point soit l'homme qui connaît le mieux le talent, le « faire » de Michel-Ange, et qu'il soit capable de distinguer une œuvre de Buonarroti à un kilomètre de distance ?

Un après-midi, M. Point descend de Fiesole à Florence, visite un musée, flâne chez des antiquaires. Sur la fin du jour, il entre dans la modeste boutique de l'un d'eux, un étroit capharnaüm où il y a de tout, même des oiseaux empaillés ! Une porte est ouverte sur une pièce qui sert de débarras, de cuisine, de salle à manger, voire de chambre à coucher. M. Point aperçoit, dans une niche, un groupe à quatre personnages qui semble servir d'objet de piété, qui, en effet, est une « pieta », une descente de croix. Il devine, comme dans un éclair, qu'il est en présence d'une maquette originale de Michel-Ange, son dieu ! Il entre dans la pièce et s'approche du groupe. Une telle émotion l'étreint que la parole lui manque. Toutefois, il se ressaisit et demande au brocanteur :

— Et ça, qu'est-ce que c'est ?...

— C'est une « Pieta » qui me fut apportée, voici plus de trente ans, par quelqu'un de la montagne. Il m'a raconté qu'elle avait

été donnée autrefois à un de ses parents, domestique chez un grand sculpteur. Je la lui achetai pour quelques lires.

— La vendriez-vous ?

— Tout de même.

— Et combien ?

M. Point n'avait pas sur lui la somme demandée.

— Je reviendrai demain matin, dit-il au brocanteur.

M. Point ne dormit pas de la nuit, en proie à une excitation bien compréhensible chez un artiste qui admire Michel-Ange par-dessus tous.

Le lendemain matin, avant huit heures, M. Point faisait les cent pas devant la boutique du brocanteur, dont la porte tardait bien à s'ouvrir. Le voici enfin devant le groupe. Un bref examen confirme son intuition : c'est bien la maquette originale, complète, achevée, de la Pieta qui se trouve aujourd'hui à Florence, derrière l'autel de la cathédrale, non terminée et mutilée, à laquelle manque la jambe gauche du Christ. Comment douter, alors que cette maquette réalise jusqu'à l'extrême perfection les caractéristiques du talent de Michel-Ange ? Variété d'attitudes des personnages, souplesse de leurs mouvements, force et équilibre de composition, vigueur d'expression, exactitude et finesse des modelés : tout y est ; tout est admirable !

Mais ce n'est pas le moment de s'attarder à tous ces détails qui prouvent l'authenticité de l'œuvre. M. Point verse la somme convenue et, plein d'une sainte émotion, rentre chez lui, impatient de se trouver en tête à tête avec une œuvre de son Maître, de la toucher, de la palper, de la caresser, d'en recevoir ces vibrations, ces jouissances dont nous défaillons presque devant certaines œuvres d'art.

Cependant, les premières émotions calmées, M. Point veut se rendre compte de toutes les preuves qui certifient l'authenticité de sa trouvaille.

Il examine d'abord l'œuvre dans son ensemble. La maquette est en plâtre, peinte à la détrempe comme tous les « stucs » de l'époque. Les couleurs en sont magnifiques avec des glacis d'une merveilleuse transparence, et des tons de vieil ivoire d'un satiné exquis. On dirait un groupe en terre vernissée dont le temps aurait adouci à point la polychromie trop vive. Le corps du Christ offre une blancheur délicieusement crémeuse, la barbe et les che-

veux sont blonds; la Vierge porte une robe bleu-vert, au corsage et aux manches rouges, avec voile blanc-crème tombant de la tête sur les épaules et sur la poitrine ; Marie-Madeleine, en cheveux blonds, relevés en torsade sur la nuque, séparés, devant, en bandeaux rejoints par une fibule, est vêtue d'une robe jaune, serrée à la taille par une ceinture ; une robe d'un jaune pareil habille Joseph d'Arimathie, debout derrière le Christ, un capuchon noir sur sa tête, descendant en plis nombreux sur les épaules et, sur la poitrine, un grand scapulaire noir, à plis droits, tombe des épaules jusqu'aux talons.

La maquette mesure exactement deux « palmes » de hauteur, comme il est dit dans le *Traité de Sculpture*, de Benvenuto Cellini, soit 0,42 centimètres ; sa largeur est de 0,23 centimètres et sa profondeur de 0,18 centimètres.

La première preuve, la preuve, certes, la plus impressionnante de l'authenticité de cette maquette réside dans sa beauté ! Tout le génie de Michel-Ange s'y résume. Les deux jambes du Christ, dont l'une, la gauche, manque dans la Pieta de Florence, et dont l'autre fut fâcheusement amaigrie par suite d'éclats dans le marbre, sont ici d'une perfection anatomique particulièrement étonnante.

Les moindres saillies des os, des muscles, des veines y sont marquées, de même qu'y sont indiquées les moindres dépressions qui en résultent. Ces jambes, ces pieds allongés du Christ offrent une *réduction exacte* des jambes et des pieds des deux *Esclaves* du Louvre. On peut le vérifier. L'achèvement du « petit modèle », comme s'exprime Benvenuto Cellini, alors que l'œuvre définitive n'est pas terminée, est une seconde preuve en faveur de son authenticité. Avec une œuvre dont les 3/4 sont à peine ébauchés est-il possible de faire une maquette absolument parfaite dans tous ses détails ?

Une troisième preuve résulte des différences entre la maquette et la Pieta de Florence. Dans le marbre définitif, le bras droit du Christ est plus rentré et la tête moins penchée.

Les couleurs, appliquées certainement pour protéger le modèle contre les salissures et les dégradations occasionnées par le maniement de la pièce, sont visiblement de l'époque de Michel-Ange et sont, par suite, une quatrième preuve de l'authenticité de la maquette.

Comment ces couleurs ne seraient-elles pas de l'époque, alors

que sur elles sont marqués de nombreux points de compas, et sont piqués, aux saillies, des petits clous en cuivre, dont tout l'ensemble compose la mise au point faite par Michel-Ange en vue de réaliser l'œuvre définitive ?

Cette mise au point est d'ailleurs la cinquième preuve de l'authenticité de la maquette. Elle est, pour ainsi dire, une preuve par neuf. Plus tard, en effet, M. Point, avec la permission de M. Bonnat, Directeur de l'Ecole des Beaux-Arts, fera vérifier cette mise au point sur le moulage en plâtre de la Pieta de Florence que possède le Musée de cette Ecole, par un sculpteur et metteur au point de profession, M. Mathivet. Toutes les mesures sur les parties achevées de l'œuvre définitive correspondront exactement. Elles montreront, par contre, une différence d'un centimètre pour les parties inachevées, leur achèvement devant précisément entraîner la disparition d'un centimètre du marbre. On comprend la joie de M. Point d'avoir découvert par le plus grand des hasards une maquette de Michel-Ange, bien authentique, intacte, achevée, admirable à tous les points de vue, alors que l'on ne connaît de Michel-Ange que trois maquettes infimes, l'une au Bargello de Florence, deux autres au British Museum de Londres. Peu après cette merveilleuse aventure, M. Point rentre en France.

Pendant le voyage, il veille lui-même sur son précieux trésor, douillettement enveloppé d'ouate et enfermé dans un carton à chapeau pour dame.

A la douane il ne dit rien, et on ne lui demande rien. M. Point habite généralement Marlotte, mais il a aussi un atelier à Paris, rue Notre-Dame-des-Champs. Il convie des amis à venir voir sa trouvaille.

Devant elle, Rodin est pris d'une émotion qui le suffoque :

— Personne autre que Michel-Ange ne peut avoir fait cela, dit-il après un repos.

Quelques mois plus tard, le sculpteur danois Sinding, que ses compatriotes considèrent comme leur Rodin, manifeste la même admiration et la même certitude.

— Il suffit, déclare-t-il, de voir cette œuvre pour ne pas douter de son authenticité.

Par acquit de conscience, cependant, M. Point fait vérifier la

mise au point sur le moulage de l'Ecole des Beaux-Arts. On en connaît le résultat.

Cette mise au point marquée par Michel-Ange sur sa maquette est excessivement intéressante pour l'histoire de l'Art. Elle permet de vérifier ce que Benvenuto Cellini expose dans son *Traité de Sculpture*. Il écrit en effet :

« Ainsi guidé par la nature, l'artiste, pour exécuter sa statue, doit principalement faire un *petit modèle de deux palmes* environ où il arrêtera sa composition et l'attitude de sa figure. »

Nous savons donc d'abord que les artistes de la Renaissance travaillaient d'après des « petits modèles de deux palmes ».

Un peu plus loin, Benvenuto Cellini écrit à propos d'une statue dont l'avait chargé François Ier pour le château de Fontainebleau : « J'avais fait mon « petit modèle » avec un soin extrême, mais je me déterminai à en faire un autre de trois brasses. Je le moulais en *plâtre* afin qu'il pût mieux résister à la fatigue que devaient lui imposer les *continuelles mesures que l'on devait prendre sur lui.* »

Nous constatons ensuite que c'est grâce à ces « mesures », à cette mise au point, que les œuvres des grands sculpteurs de la Renaissance sont si justes et si belles de proportions. Les œuvres définitives n'étaient que l'agrandissement rigoureux des modèles.

Mais dans la maquette de Michel-Ange, il y a un détail qui n'est certainement pas du grand sculpteur : c'est la partie qui reste du bras gauche, car la maquette a subi un seul accident, qui affecte précisément le bras gauche. On voit d'ailleurs une soudure qui rattache cette partie à l'épaule. Ici manque cette précision dans l'anatomie, cette délicatesse et cette perfection dans les modelés, si particulières à Michel-Ange.

Ce bras, qui dut être cassé, qui donc le refit ?

Il faut se rappeler que Michel-Ange n'acheva pas la Pieta du Dôme de Florence, parce que son ciseau, rencontrant des « poils » dans le marbre, faisait sauter des éclats de ce marbre. Ces incidents dégoûtèrent l'artiste de son œuvre, à ce point qu'il cassa de colère la jambe gauche du Christ qui manque dans la Pieta de Florence, et qui est si belle dans la maquette de M. Point.

Urbain, domestique de Michel-Ange, tracassant son maître pour qu'il reprît son ouvrage, fut renvoyé sans pitié.

Son successeur, Antoine, de Castel Durante, montra sans doute plus d'habileté. Il obtint de son maître qu'il lui donnât son œuvre au moment où Michel-Ange allait la mettre en pièces. Antoine, sur les instances de François Bandini, la céda pour 200 ducats à Tibère Calcagni, élève et ami de Michel-Ange. Tibère supplia alors Michel-Ange de permettre qu'avec le secours de ses *modèles* on la réparât pour lui « parce que, raconte l'abbé Hauchecorne dans sa *Vie de Michel-Ange*, d'après Condivi, c'était le seul moyen de conserver une si belle chose ». Aussitôt le groupe fut porté chez Tibère Calcagni qui le raccommoda, mais il resta encore imparfait par la mort de Michel-Ange, de Bandini et de Tibère.

Le bras gauche du Christ dans la maquette de M. Point est certainement l'œuvre de Tibère Calcagni.

Et ce détail ajoute encore, s'il est possible, une preuve à l'authenticité de la maquette.

Mais comment cette maquette a-t-elle pu parvenir jusqu'à nous et, surtout, dans un état de parfaite conservation ?

Les historiens, notamment Condivi et l'abbé Hauchecorne, racontent que Michel-Ange donna à Antoine Mini ses dessins, cartons et « modèles ». Cet Antoine Mini et Antoine, de Castel-Durante, sont évidemment le même personnage. Cet Antoine, dernier domestique de Michel-Ange, dut se retirer après la mort du grand sculpteur aux environs de Florence, dans quelque coin de montagne. Les objets et souvenirs qu'il avait reçus de son maître passèrent dans la suite entre les mains de ses parents. La petite maquette en plâtre colorié dut se transmettre de père en fils comme objet de piété, jusqu'au jour où cette maquette vint échouer dans la boutique du petit brocanteur, où M. Point eut l'insigne et invraisemblable bonne fortune de la découvrir !

Pendant des années, M. Armand Point a joui, un peu en égoïste, de cette œuvre aussi forte que délicieuse, et qui se défend elle-même comme toutes les œuvres bien authentiques qui n'ont rien à craindre de l'ignorance des uns, de la médisance ou de l'idiotie des autres, ni des orages passagers.

Sa vraie place ne serait-elle pas dans l'un de nos grands musées, tant elle est impressionnante de beauté et instructive au point de vue technique ?

Mémento. — C'est par suite d'une erreur que, dans ma chronique parue dans le *Mercure* du 15 octobre, la Vierge est classée parmi les personnes que l'Iconographie du Moyen Age représente sans chaussures.

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Henry Martin : *L'art roman*. Avec de nomb. illustr ; Libr. d'art Ducher. » »

Archéologie

Jean Capart : *Tout-Ankh-Amon* ; Vromant. » »

Esotérisme

Annie Besant : *Le pouvoir de la pensée, sa maîtrise et sa culture* ; Famille théosophique. 3 50

G. Chevrier : *Le phénomène vibratoire* ; Famille théosophique. 1 50

Charles Lancelin : *La sorcellerie dans les campagnes* ; Durville. 30 »

C.-W. Leadbeater : *Les aides invisibles*. Traduit de l'anglais ; Famille théosophique. 3 50

C.-W. Leadbeater : *Les rêves*. Traduit de l'anglais ; Famille théosophique. 2 25

Ethnographie

Dr Louis Dubreuil-Chambardel : *La Touraine préhistorique*. Préface de Camille Jullian ; Champion. 40 »

Comte de Montessus de Ballore : *Ethnographie sismique et volcanique ou les tremblements de terre et les volcans dans la religion, la morale, la mythologie et le folklore de tous les peuples* ; Champion. 20 »

Linguistique

G. Espé de Metz : *Méthode de langue écrite internationale* ; Imp. Arrault, Tours. 3 »

Littérature

Noël Amandru : *Pays de loups, souvenirs et impressions*. Avec des illust. ; Imp. Birou, Poligny. 3 50

Vera Barclay : *Vie de Florence L. Barclay*, écrite par sa fille et traduite de l'anglais par E. de Saint-Second ; Plon. 7 »

Maurice Barrès : *Dante, Pascal et Renan* ; Plon. 5 »

André Beaunier : *Le roman d'une amitié : Joseph Joubert et Pauline de Beaumont* ; Perrin. 7 »

Léon Bocquet : *Les destinées mauvaises. (Hégésippe Moreau. Tristan Corbière. Léon Deubel, Pierre de Querlon, Guy Jarnouen de Villartay)*. Malfère, Amiens. 7 50

Jacques Boulanger : *Les romans de la table ronde*. IV : *Le Saint-Graal, La mort d'Artus* ; Plon. 7 »

Paul Champagne : *La poésie de Fernand Séverin*, essai sur l'idéalisme et le classicisme wallons ; Champion. » »

Gilbert Chinard : *Volney et l'Amérique d'après des documents inédits et sa correspondance* ; Presses universitaires. » »

Eugène Delacroix ; *Œuvres littéraires*. I : *Etudes esthétiques*. II : *Essais sur les artistes célèbres* ; Crès, les deux vol. 15 »

Fernand Demany : *Un poète belge : Maurice Gauchez*. Avec un portrait ; Renaissance d'Occident, Bruxelles. » »

F. Dostoievski : *Inédits*, traduits et annotés par J.-W. Bienstock ; Stock. 7 50

Maxime Gorki : *Souvenirs de ma vie littéraire* ; Simon Kra. 10 »

Philéas Lebesgue : *Pages choisies*, assemblées et préfacées par Marcel Coulon. Avec un portrait ; La République de l'Oise, Beauvais. 15 »

Henry Noëll : *Le Roussillon et les poètes*, avec préface et annotations ; Sant-Andréa. 6 »

Pétrone : *Le dîner chez Trimalchion*, traduction nouvelle avec une introduction et des notes par Paul Thomas ; Lamertin, Bruxelles. 7 50

André Rouveyre : *Le Libertin raisonneur*, comprenant une suite de gravures sur bois *Arlequin et Psyché*, et un frontispice ; Crès. 22 »

Robert de Souza : *Défense de la poésie vivante* ; Crès. 1 40

François Villon : *Œuvres*. Etude critique avec notices et glossaire par Louis Thuasne. Tome I : Introduction et texte. Tome II et III : Commentaire, notes, sources, tables et index ; Picard, les 3 vol. 50 »

C.-A. Wilkens : *Jenny Lind, 1820-1887*, traduit par Julia Jequier ; Agence gén. de Librairie et de publications. 7 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Dr Lucien Graux : *Historie des Violations du Traité de Paix*. Tome III : *12 novembre 1921-31 décembre 1922* ; Crès. 12 »

Poésie

Anne Armandy : *Le Livre des symphonies* ; Chiberre. 5 »

Ch.-Albert Armeille : *De Mars à Vénus*. Préface de Jacques Péricard ; Michaud. 6 »

André Bréval : *Poèmes*. Bois originaux de D. Galanis : Chiberre. 5 »

Charles-Théophile Féret : *Le Bourdeau des neuf pucelles* ; Cahiers littéraires, Bordeaux. 8 »

Areno Iukanthor : *La cantate angkoréenne* ; Figuière. » »

Ferdinand Lovio : *Vers de mirliton* ; Messein. 4 »

Alphonse Métérié : *Le cahier noir* ; Malfère, Amiens. 7 50

Claude-André Puget : *Pente sur la mer*. Préface de Jules Romains ; le Mouton blanc, Maupré, Saône-et-Loire. » »

Charles de Richter : *Bernerette et mon amour* ; Chiberre. 5 »

André Stirling : *La Patrie aux yeux clairs* ; Chiberre. » »

Abbé F. Vallée : *De semaine en semaine*. Avec une lettre de S. E. le cardinal Charost ; Messein. 6 »

Politique

Raymond Colrat : *Lausanne et les vieillards* ; Libr. littéraire et scientifique. 7 50

Domenico Russo : *Mussolini et le fascisme* ; Plon. 5 »

André Vervoort : *Peut-on abandonner la Ruhr* ; La Brochure populaire. 0 50

Questions juridiques

Armand Praviel : *Enigmes et drames judiciaires d'autrefois : L'histoire tragique de la belle Violante* ; Perrin. 7 »

Questions médicales

L. Brodier : *J.-L. Alibert, médecin de l'hôpital Saint-Louis, 1768-1837* ; Maloine. 40 »

Dr Albert Chapotin : *Les défaitistes de l'amour*, étude anecdotique, médicale et historique ; les Livres pour tous. 10 »

Roman

Adolphe Aderer : *La comtesse Anarchie* ; Calmann Lévy. 6 75

Christiane Aimery : *Le masque du devoir* ; Perrin. 7 »

Albert-Jean : *La vallée de larmes* ; Renaissance du livre. 7 »

André Armandy : *Le roman d'un nouveau pauvre* ; Calmann-Lévy. 6 75

V. Blasco Ibanez : *Arènes sanglantes* ; Nelson. 4 50

Victor du Bled : *L'envers et l'endroit ;* Perrin. 7 »
Frédéric Boutet : *Morgane passa ;* Flammarion. 7 »
Emmanuel Buenzod : *La fête des hommes ;* Edit. la Concorde, Lausanne. 3 50
Longworth Chambrun : *Le roman d'un homme d'affaires ;* Plon. 7 »
Henriette Charasson : *Grigri ;* La Sirène. 5 »
Madeleine Chaumont : *La divine maîtresse ;* Albin Michel. 6 75
Joseph Conrad : *Une victoire*, traduit de l'anglais par Isabelle Rivière et Philippe Neel ; Nouv. Revue franç. 2 vol. chaque. 7 »
Henri Deberly : *L'impudente ;* Nouv. Revue franç. 6 75
Charles Derennes : *Le pou et l'agneau ;* Férenczi. 6 75
Gabriel Doche : *Suzanne Dupré institutrice ;* Edit. du Domaine. 5 »
Dominique Dunois : *L'époux ;* Calmann-Lévy. 6 75
Giraud-Mangin : *Secrétaire d'ambassade ;* Plon. 7 »
Joseph Hémard : *Vistempenard ;* dessins de l'auteur ; Crès. 6 »
Abel Hermant : *Le cycle de Lord Chelsea.* III : *Dernier et premier amour ;* Nouv. Revue française. 6 75
René Marie Hermant : *En détresse ;* Malfère, Amiens. 7 50
Antonio de Hoyos y Vinent : *L'arbre généalogique*, traduit de l'espagnol par Nicolas Deniker ; La Revue Mondiale. 6 75
Paul Lacour : *La joute mondaine ;* Plon. 7 »
Georges Lamasche : *Souviens-toi et pardonne ;* Renaissance du livre. 7 »
Jean Lurkin : *Le péché de Jacinthe ;* Renaissance du livre. 7 »
George Moore ; *Le lac*, traduit de l'anglais par Mme W. Laparra. Préface d'Edmond Jaloux ; Stock. 7 »
Jean Petithuguenin : *Gil et son modèle.* Bois originaux d'Antonio Galbez ; Floréal. 3 50
Pierre-Louis Rehm : *Pablo... de fer ;* Renaissance du livre. 7 »
J.-H. Rosny aîné : *L'étonnant voyage de Hareton Ironcastle ;* Flammarion. 7 »
Aurore Sand : *Encarnacion.* Cahiers verts, n° 26 ; Grasset. 6 75
Thierry Sandre : *Mienne ;* Malfère, Amiens. 7 50
Ida R. Sée : *Du ghetto à l'Université ;* Chiberre. 6 »
Théo Varlet : *Le démon dans l'âme ;* Malfère, Amiens. 7 50
Colette Yver : *L'homme et le Dieu ;* Calmann-Lévy. 6 75

Sciences

J.-H. Fabre : *Souvenirs entomologique*, 8e série, avec des illust. ; Delagrave. 20 »
P. Langevin : *La physique depuis vingt ans ;* Doin. 15 »

Sociologie

C. Bartuel, H. Rullière, C. Réal : *Le travail à travers les âges : Nationalisation des mines ;* Doin. 9 »
Frederik William Roman : *La place de la sociologie dans l'éducation aux Etats-Unis ;* Giard. 25 »

Théâtre

Léon Berthaut : *Les amants de Teruel, Plus fort que l'amour ;* Danthon. » »
Brieux : *Théâtre complet.* Tome IV : *Les avariés. Les hannetons. La Petite Amie ;* Stock. 9 »
Charles-Théophile Féret : *Un impromptu chez le duc de Choiseul ;* Rey. » »
Henri Strenz : *Nouveau théâtre de Hans Pipp ;* Malfère, Amiens. 7 50

Varia

Almanach Payot, 1924. Avec de nomb. illust. ; Payot. 4 50

Voyages

Augustin Bernard : *Le Bourbonnais et le Berry.* (les Provinces françaises), choix de textes précédé d'une étude, avec 117 grav. et une carte ; Laurens. » »
G. Sadler : *A travers le Maghreb ;* Berger-Levrault. 6 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Inauguration du médaillon de Mallarmé à Valvins. — Mort d'Emile Bergerat. — Barbey d'Aurevilly par Emile Bergerat. — La Commémoration de Barbey d'Aurevilly. — En souvenir de Charles Baudelaire. — Le « Pèlerinage » de Médan. — M. Philéas Lebesgue et les « Nouvelles Littéraires ». — Et la garde qui veille... aux remparts d'Aigues-Mortes. — Nouvelles de Russie. — Une lettre de M. Louis Latzarus. — Erratum. — Projets oubliés, projets abandonnés.

Inauguration du médaillon de Mallarmé à Valvins. — Le dimanche 14 octobre, la Société Mallarmé a commémoré, à Valvins, le vingt-cinquième anniversaire de la mort de Mallarmé et a inauguré le médaillon, œuvre du sculpteur Raoul Lamourdedieu, représentant l'effigie du maître et accompagné de l'inscription suivante :

STÉPHANE MALLARMÉ
HABITA DE 1874 A 1898
CETTE MAISON
QU'IL AIMAIT ET OU IL MOURUT

Un temps radieux a favorisé la réunion qui, malgré le grand nombre de fidèles qui s'y étaient rendus, a conservé le caractère de pieuse intimité qui convenait.

La cérémonie a commencé par une visite au petit cimetière de Samoreau, où Mallarmé repose à côté de sa femme et de ses deux enfants.

L'on s'est rendu ensuite, par le clair chemin qui suit les bords de la Seine, au restaurant du Pont de Valvins, où le déjeuner avait été préparé. A l'issue du repas, Mme Jane Hugard a dit l'*Hérodiade* avec un accent d'une émouvante profondeur ; puis ce fut le tour de Mme Pillement et de M. Jean Le Goff, dans quelques poèmes de la dernière manière qu'ils interprétèrent avec une rare intelligence ; pour finir, Mme Moreno a lu avec la plus impressionnante grandeur le *Toast funèbre.*

On s'est retrouvé devant la maison de Mallarmé, aujourd'hui la propriété de son gendre le Dr Bonniot, et l'on a admiré la belle effigie sculptée par M. Raoul Lamourdedieu. Le discours a été prononcé par M. Jean Royère qui a exalté en Mallarmé la poésie pure et a montré comment Mallarmé était à l'origine de tout ce qui s'est fait d'intéressant depuis quarante ans. M. Edouard Dujardin, qui avait au nom de la Société organisé la cérémonie, a de la part de celle-ci adressé à chacun les remerciements qui étaient dus et a terminé par les quelques paroles suivantes :

Il y a vingt-cinq ans, quelques-uns de ceux qui sont ici se trouvaient déjà réunis à cette même place, par une même journée d'automne rayonnant ; et

c'était pour conduire jusqu'au petit cimetière de Samoreau le maître, l'ami incomparable, le guide angélique que nous venions de perdre subitement dans le déchirement affreux de nos cœurs.

Si de nouveau nous sommes réunis ici, ce n'est pas seulement pour rendre hommage au plus pur des poètes; ce n'est pas seulement par un souvenir de piété envers l'ami divin, c'est, il me semble, parce que nous sommes et que nous voulons être des témoins ; — les témoins d'un homme de miracle, le génie et la bonté, la suprême compréhension et le plus accueillant sourire, la main qui se tend et la main qui réconforte, et l'exemple, l'exemple surtout, l'exemple de tout ce qui est beau et de tout ce qui est bon ! — et, quand tous, l'un après l'autre, nous aurons rejoint dans son repos le maître bien-aimé, parce que, ce témoignage, il faut qu'il se perpétue.

Les assistants ont eu la grande joie d'entendre une seconde fois Mme Moreno dans quelques vers de Mallarmé, et l'on s'est séparé, emportant de cette belle et sereine journée un émouvant souvenir.

Outre les noms déjà cités, nous avons noté parmi les assistants : le maire de Samoreau, M. et Mme André Billy, M. et Mme Karl Boès, M. et Mme André Breton, MM. Jean Cassou, Henry Charpentier, Dermenghem, Luc Durtain, Fontainas, Gallimard, M. et Mme Cipa Godebsky, MM. Grillot de Givry, Dr Hugenschmidt, le prince cambodgien Areno Iukanthor, Stéphane Lamy, Latourette, Aristide Marie, George Marlow, Marcel Martinet, Mockel, Antoine Orliac, Pillement, Poizac, Mme Rachilde, MM. Henri de Régnier, Mme Rodenbach, MM. Roinard, Jacques Roujon, Mme Ludmila Savitzky, MM. René Schwob, Robert de Souza, Strentz, Supervielle, Tiersot, Vallette, Charles Whibley venu d'Angleterre pour la circonstance, etc.

Parmi les amis qui avaient été empêchés et qui se sont excusés : M. le maire de Vulaines, MM. Jean-Richard Bloch, Jean Carrère, Etienne Clémentel, Divoire, Paul Fort, André Germain, Hennique, Herold, Jouve, Gustave Kahn, Valéry Larbaud, Lebey, Mauclair, Mourey, Albert Robin, Paul Souday, Thibaudet, Valéry en voyage en Angleterre, Vielé-Griffin arrêté au dernier moment par une indisposition, Vildrac, Gabriel Volland, etc.

§

Mort d'Emile Bergerat. — Emile Bergerat, poète, romancier, auteur dramatique et chroniqueur, est mort, le 13 octobre dernier, en son domicile de Neuilly-sur-Seine. Il naquit, le 25 avril 1845, à Paris, rue de la Vieille-Monnaie, dans le quartier des Lombards. En 1872, il épousa Mlle Estelle Gautier, fille de Théophile Gautier, dont il eut deux enfants : M. Théophile Bergerat et Mme David Devriès.

Ses débuts littéraires remontent à l'année 1865. Au sortir du Lycée Charlemagne, il fit représenter à la Comédie-Française, sur la recommandation de Madeleine Brohan, un acte en vers, *Une Amie*, qui eut quelque réussite. Il n'en fut pas de même pour ses autres pièces : la

plupart ne connurent que des succès très relatifs; le titre *Ours et fours*, sous lequel il les réunit en volume, cache peut-être, dans son apparente raillerie de soi-même, l'amertume de l'homme de théâtre qui n'obtint qu'à demi l'audience du public.

Son poème dramatique, *Enguerrande* (1884), fut précédé d'une étude-préface de Théodore de Banville qui délivrait à son jeune disciple un brevet de maîtrise.

Pendant une quarantaine d'années, Emile Bergerat écrivit sans arrêt, au *Voltaire*, au *Figaro*, au *Journal*, à *Comœdia*, à *l'Information*, etc. des chroniques signées de son nom ou des pseudonymes *L'homme masqué*, puis *Caliban*. Presque toutes ces chroniques, d'un esprit très fantaisiste, furent publiées chez différents éditeurs. *Les Chroniques de l'homme masqué* parurent avec une préface de Jules Vallès à qui le grand dictionnaire Larousse attribue, par erreur, le volume tout entier. Edmond de Goncourt donna des fragments de son Journal aux *Souvenirs sur Théophile Gautier*.

En 1880, Bergerat fonda la *Vie moderne*, revue illustrée, qui publia le *Château des Cœurs* de Gustave Flaubert.

Emile Bergerat était le survivant d'une aimable époque qu'il a lui-même désignée, dans ses *Souvenirs d'un Enfant de Paris*, par un de ces néologismes dont il était grand amateur : « Le boulevardisme ». Il fut de ces esprits brillants et légers que dispersa l'Exposition universelle de 1889, date qui marque à peu près la disparition du Paris de leur jeunesse et le moment où la clientèle des derniers causeurs fut remplacée par celle des gens d'affaires, hâtifs, fiévreux, bousculés, bousculant, le front plissé par la chasse à l'argent...

Il fut aussi un des derniers chroniqueurs selon la formule de la fin du Second Empire, formule qu'il a ainsi définie :

> Villemessant n'en voulait guère d'autre. On y passait d'un sujet à un autre sujet par un système de rapprochement d'idées ou de mots emprunté à l'art oratoire où consistait la virtuosité. On y enchaînait les événements divers de la semaine et on y pimentait *l'olla podrida* par une anecdote dite « nouvelle à la main », plus ou moins originale, dont les recueils d'anas faisaient les frais séculaires. La gloire d'Aurélien Scholl fut d'inventer les siennes...

Comme Aurélien Scholl et tous les boulevardiers de cet âge, il assista avec horreur aux succès de la littérature naturaliste qu'il comparait à la morphinomanie.

Il traita plaisamment Emile Zola, qui était alors très gros, de « Bouddha de Médan », compara l'éditeur Kistemaeckers à Bismarck et surnomma, non sans malice, Edmond de Goncourt le « Saint-Simon d'Auteuil ».

L'Académie Goncourt ne tint pas rigueur de ce dernier propos à ce très probe homme de lettres qui, à 74 ans, après une vie toute consa-

crée à son art, vivait pauvre et oublié. Bien qu'il n'ait eu avec Edmond de Goncourt que des relations assez peu suivies, parfois même peu cordiales, les membres de l'Académie Goncourt eurent la délicate pensée de l'élire, sous le parrainage de M. Léon Hennique, le 21 mai 1919, en remplacement de Paul Margueritte, par six voix contre une à Romain Rolland, une à Han Ryner et une à Raoul Ponchon.

Depuis près d'un an, malade et presque aveugle, Emile Bergerat n'assistait plus que très rarement aux déjeuners de la Compagnie. — L. DX.

§

Barbey d'Aurevilly par Emile Bergerat. — La municipalité parisienne a inauguré le 14 octobre une plaque commémorative de marbre blanc apposée à gauche de la porte d'entrée, 25, rue Rousselet, où Barbey d'Aurevilly passa ses dernières années et où il mourut. On y lit l'inscription ci-dessous :

JULES BARBEY D'AUREVILLY
littérateur français
né à Saint-Sauveur-le-Vicomte (Manche)
le 2 Novembre 1808
est mort dans cette maison
le 23 Avril 1889.

MM. Lalou, Aubanel, Jean de Castellane, Levatois et Paul Bourget, firent l'éloge du grand écrivain dont la hautaine silhouette fut bien souvent tracée par ses contemporains. C'est ainsi que l'écrivain qui vient de disparaître, Emile Bergerat, avait consacré le 1er avril 1887, dans le *Figaro*, un bel article au « Connétable » qu'il décrit ainsi :

Au milieu de nos mœurs américanisées et voyoucratisées, dans le tohu-bohu convulsif du naturalisme, du socialisme, du cabotinisme et du boursicotisme, M. Barbey d'Aurevilly produit à peu près l'effet qu'un Saint-Georges de vitrail encore serti de plomb ferait aux Halles, dans le pavillon de la poissonnerie, s'il y descendait à l'heure de la criée des moules. Sa grande rapière catholique y traîne des détritus, sa cotte y chante la ferraille, la plume de son casque s'y rebrousse dans les courants d'air, rébarbative et croquemitaineuse, et les petits enfants se sauvent en criant au revenant !

Lui, il passe en souriant aux belles harengères !...

§

La Commémoration de Barbey d'Aurevilly. — « Emotion sacrée », c'est le mot de Bourget et ce fut celui de cette matinée.

L'estrade fait face aux deux fenêtres par où le Maître put voir, au cours de trente années, la mort du Soleil. L'abbé Mugnier élève son regard et me dit : « J'étais avec Bloy lorsque je l'ai vu là sur son lit de mort. Comme il était grand » !

Cinq orateurs prennent la parole. Et le discours s'élève à mesure qu'il

perd son caractère officiel ; fougueux et de crâne allure dans la bouche de M. de Castellane, nourri de doctes extraits dans celle de M. Levatois, président des Normands de Paris, il atteint sa plénitude et prend sa gravité la plus troublante, mouillé des larmes de Paul Bourget.

L'ami et le compagnon de Barbey d'Aurevilly n'avait qu'à livrer le joyau de ses souvenirs. Il l'a fait avec une ardeur contenue. Dès le début le monocle glisse sur le pardessus de clergyman, la voix s'étouffe, des sillons rougissent autour des yeux et par trois fois le cœur retient la parole, mais par trois fois aussi le resaisissement est volontaire, la main qui n'a pas lâché la petite canne brune striée de fils d'argent scan. de la parole, martelle l'estrade ; le doigt bref indique la direction de la maison de Coppée, le regard en retrait, de prosecteur, souligne non sans âpreté ce que la lèvre émet, lourde et charnue.

Il dit l'éclat d'une conversation telle qu'il n'en entendit jamais, les somptuosités dont l'écrivain drapait sa solitude, la pauvreté fière du gentilhomme qui ne s'est jamais rendu, la noblesse du métier d'homme de Lettres.

Il dit encore le dévouement auguste de Mlle Read, qui présidait cette cérémonie ; le visage toujours délicieusement fin sous la capote noire, elle était toute à l'honneur et à la joie après avoir été depuis 1889 toute à la lutte et à la revanche contre une sourde injustice. On a parlé de vingt volumes de critique de Barbey d'Aurevilly. J'ai entendu l'éditeur Désiré Lemerre rectifier à voix basse : « trente cinq ». Ces trente-cinq volumes ont été édités par Mlle Read. C'est elle qui a entretenu le feu.

Il n'était pas non plus permis d'oublier que la chambre voisine de celle de Barbey fut occupée pendant plusieur années par celui que le maître appelle son cher Fredegondien. Georges Landry était là, humblement mêlé à la foule comme il fut humblement mêlé à cette grande vie. Les lettres de Barbey sont pleines de reconnaissance envers cet ami qui voulut habiter près de lui pour le mieux assister et qui recevait l'écho des soirées étincelantes, lorsque, rentrant le soir ou le matin, le maître, avant de passer chez lui, s'arrêtait au bord de son lit et racontait son cœur.

Il y avait encore dans cette foule dont on put lire ailleurs les personnalités, un normand de Saint-Sauveur-le-Vicomte, M. Louis Yver.

Cet homme qui fut le familier de l'abbé Anger fut aussi celui de Barbey quand ce dernier venait, aux vacances, se réfugier dans la demeure de son ami. Non seulement il connaît l'œuvre de l'écrivain, mais il est peut-être le seul à en situer les personnages et les lieux. Il possède la trame du ruban. Il me disait : « Lorsque les récoltes étaient moins bonnes et qu'un fermier venait se plaindre, le père de M. Jules signait une quittance comme s'il avait reçu l'argent. » Barbey avait hérité de cette race et de ce geste.

On a encore parlé du « Connétable des Lettres ». On en abuse un peu, comme si le mot dispensait d'expliquer pourquoi et comment il le fut. J'aurais mieux aimé qu'on nous dise, par ce matin d'automne tendre coulant son or dans l'étroite rue Rousselet, pourquoi Barbey d'Aurevilly recherchait ces voies retraites. L'occasion était bonne de rappeler cette lettre qu'il écrivit à Trébutien lorsqu'il vint s'installer en face des Carmes :

... Je me trouve au bout du monde, rue de Vaugirard ! J'ai là un air pur, le silence, cher à la pensée, un balcon avec des hortensias, et ce Paris que je méprise à mes pieds superbes ! Je vois jusqu'à Montmartre par-dessus une mer de maisons rouges, blanches et bleues, dont les toits sont des vagues immobiles. De temps en temps une heure qui sonne et une fumée qui s'élève...

GUY CHASTEL.

§

En souvenir de Charles Baudelaire. — En commémoration de la mort de Charles Baudelaire, de nombreux admirateurs du poète se sont réunis, sur l'initiative de la « Société Baudelaire », au cimetière Montparnasse, le dimanche 21 octobre, devant le monument de José de Charmoy.

M. Gustave Kahn a prononcé un discours pour montrer la portée de ces cérémonies qui entretiennent le culte du souvenir et gardent la mémoire des grands poètes.

M. J. Valmy-Baysse a rappelé quelles luttes Baudelaire avait dû soutenir et il a exalté chez lui ce qu'il appelle le courage littéraire :

Notre ferveur présente, dit-il, autant qu'à ces gestes qui rapprochèrent le hautain et douloureux poète des *Fleurs du mal* de notre humanité, va à ce courage quotidien, fait de désespoir et de persévérance qui le mettent aujourd'hui au-dessus d'elle.

Des poèmes de Baudelaire furent ensuite déclamés par Mmes Weber, Constance Maille, Tonia Navar, Marguerite Jules-Martin et Ringère ; et MM. Stéphane Andel et de Rieux.

§

Le « Pèlerinage » de Médan. — Le vingt et unième anniversaire de la mort d'Emile Zola a été célébré, comme les années précédentes, le premier dimanche d'octobre, à Médan.

Des assistants se groupèrent dans le jardin, devant le perron de la propriété où Zola, chaque année, de 1878 jusqu'à sa mort venait passer plusieurs mois. C'est là que les discours furent prononcés.

M. Georges Renard, professeur au Collège de France, fit l'éloge du citoyen, « de l'homme qui a peiné, lutté, souffert, aimé, haï, comme nous tous, fut imparfait, comme nous tous, et, par là même, reste plus près de notre cœur ».

M. Henri Béraud, commentant la leçon de travail et de probité qu'en-

seigna Zola, montra l'influence exercée par celui-ci sur la littérature d'aujourd'hui :

Sans les luttes entreprises contre l'artificiel et le convenu, dit-il, les hardiesses même du roman anti-réaliste seraient impossibles.

M. Eugène Morel, au nom de la Société des gens de lettres, étudia l'œuvre romanesque du maître et son action sociale.

M. Ferdinand Herold lut ensuite un poème et le compositeur Gustave Charpentier dirigea son *Chant d'Apothéose*, avec danses et chœurs, interprété par les élèves du Conservatoire populaire de Mimi-Pinson. — L. DX.

§

M. Philéas Lebesgue et les « Nouvelles Littéraires ». — M. Philéas Lebesgue nous prie de publier ce qui suit, à propos d'un article paru dans les *Nouvelles Littéraires* du 6 octobre dernier :

Lettre ouverte à M. Martin du Gard, co-directeur des « Nouvelles Littéraires ».

La Neuville-Vault, le 11 octobre 1923.

Monsieur et cher confrère,

A présentation publique remerciements publics. Je vous les dois, et pour la peine que vous avez prise en venant spontanément à la Neuville-Vault, village perdu, et pour tout l'esprit que vous avez dépensé à mon propos.

Vous auriez pu vous contenter, en effet, de vous renseigner plus près de chez vous, au *Mercure de France*, par exemple, qui est ma maison d'élection depuis vingt-cinq ans, comme celle de Marcel Coulon qui a colligé et commenté mes *Pages choisies*, ou chez mon vieil ami l'éditeur Chiberre-Sansot, ou encore près de Jean Royère, qui dirigea *La Phalange* et dont je fus le collaborateur fidèle. Vous auriez pu rencontrer Ad. Van Bever qui n'a pas manifesté pour moi moins d'estime que Marcel Coulon ou Camille Mauclair, Marius-Ary Leblond qui tinrent à honneur de publier mes articles dans *La Vie* depuis la fondation de leur revue, Emmanuel de Thubert qui tient *La Douce France*, Gustave-Louis Tautain qui me demanda pour *Le Monde Nouveau* à ses débuts plusieurs études politiques, Marcello-Fabri qui publia l'an dernier, dans sa *Revue de l'Epoque*, mes *Tisons en Fleurs*, etc.

Contrairement à ce que vous paraissez penser, vous auriez eu moins de chances en province, quoique l'initiative prise par le poète des *Servitudes* pour le renouvellement de la poésie rustique, voire philosophique n'y soit pas totalement inconnue. L'esthéticien de *L'Au-delà des Grammaires* y compte aussi quelques adeptes. Mais à coup sûr vous avez dû confondre ma signature avec celle d'un autre quand vous déclarez que vous trouvez toujours une étude de Philéas Lebesgue dans les bulletins académiques de province que vous feuilletez.

Il y a bien vingt ans que les Mémoires de la Société Académique de mon département n'ont rien inséré de votre serviteur ; quant aux autres Académies de province, elles ne jugent pas utile de solliciter ma collaboration, et elles ont raison ; car je n'ai pas le sens de ces longs articles qu'elles aiment et qui sont presque des romans, malgré l'érudition dont ils débordent. Les romans que

j'ai écrits, et que vous n'avez pas dû lire, sont des romans courts pour la plupart : les poèmes que j'ai composés, et dont les échos n'ont pas dû vous fatiguer, ne passent pas pour avoir l'air de traductions et, parmi mes amis fidèles, il en est bien peu qui aient atteint la soixantaine.

Au banquet qui me fut offert à Paris, il y a trois ans, les hommes jeunes étaient les plus nombreux. Ce sont les nouveaux jeunes gens qui semblent vouloir m'ignorer. Et vous êtes parmi eux une exception heureuse ! Mais à la Neuville-Vault vous avez tenu surtout à voir les vaches et les chevaux dont je suis le modeste propriétaire. J'aurais pu également vous montrer — je ne faisais pas de battage ce jour-là — mes trente électeurs. Vous ne m'en avez pas exprimé le désir. Sans doute ces détails ont ils de l'importance pour la jeunesse littéraire d'aujourd'hui. Mais mon innocente ingénuité, promenée naguère à Bruxelles, à Lisbonne, en Angleterre, en Allemagne, en Suisse, en Italie, etc., et qui volontairement ignore comment on se pousse dans le monde littéraire, ne comprend pas très bien certaines nuances de modes.

Chacun vit comme il peut ! Le portrait du « Semeur », en tout cas, ne manquera pas d'évoquer à l'esprit de plus d'un le « paysan amateur » dont on parla plus d'une fois au *Mercure* chez Léautaud. Et je remonterai ainsi dans l'estime des malins. Seulement il ne faut pas forcer la dose.

Encore merci, Monsieur et cher confrère, et veuillez croire bien cordialement à mes sentiments dévoués PHILÉAS LEBESGUE.

§

Et la garde qui veille... aux remparts d'Aigues-Mortes... — Quand, dans le *Mercure* du 15 mai 1922, nous publiâmes, sous le titre ci-dessus, un écho écrit à la suite d'une visite à Aigues-Mortes pour protester contre le quintuple rang de malodorantes « sentinelles » montant la garde — une garde sans cesse renouvelée — au pied des murailles de la cité médiévale et postées là sous l'œil paterne d'une municipalité sans souci de la plus élémentaire décence, il se trouva que les rédacteurs du *Feu*, organe bi-hebdomadaire du « régionalisme méditerranéen », eurent la bonne foi d'écrire que notre protestation, « si elle visait un fait certain » — il eût été aisé d'y aller voir, ou, mieux, « sentir » — ne pouvait avoir que « leur approbation » et leur « entière adhésion » (voir le *Feu* du 15 juin 1922). Il faut croire, cependant, que le maire d'Aigues-Mortes, à qui nous avions eu soin de faire tenir notre protestation, ne s'est pas soucié du bon renom de sa cité, puisque des amis de la mission belge nous écrivent leur indignation sur l'état de repoussante saleté dans lequel, au cours d'une hâtive excursion, ils ont trouvé la ville aux remparts crénelés flanqués de tours massives à l'aspect unique en France. Et voici qu'un journaliste méridional, M. Jean Valmont, élève à son tour, au nom des Belges, sa protestation. Il écrit à la lettre ceci :

Les délégués belges, en artistes délicats, en goûtèrent le charme. Mais ils furent cependant à la fois surpris et peinés de l'état déplorable dans lequel

sont laissés les abords immédiats de l'enceinte fortifiée... L'herbe envahit ces terrains abandonnés, où s'entassent les objets les plus hétéroclites. Le chemin qui les traverse et qui permet de faire le tour complet des remparts n'est qu'une suite ininterrompue d'ornières profondes, qui le rendent impraticable. Et, dans l'étonnement que nos amis belges manifestaient, se mêlait le reproche discret de ne point entourer de plus de sollicitude ces admirables vestiges d'un passé lointain.

Croirait-on qu'au lieu de rappeler la municipalité de la ville d'Aigues-Mortes à ses plus élémentaires devoirs d'hygiène, l'adjoint au maire et délégué aux Beaux-Arts de Nîmes, M. Henry Bauquier, commentant ce passage dans l'édition du Gard du *Petit Méridional* du 10 octobre, ait donné dans le travers d'incriminer... l'Administration des Beaux-Arts? Comme si celle-ci pouvait être rendue responsable du fait que les citadins d'Aigues-Mortes, qui n'ont que l'embarras du choix, aillent se soulager, au pied des murailles centenaires, de leurs résidus digestifs Voici pourtant ce qu'écrit M. Bauquier dans son journal :

> L'Administration des Beaux-Arts est le type par excellence des Administrations d'Etat, qui s'occupent un peu de ce qui se passe à proximité de Paris, mais ignorent totalement tout ce qui intéresse la lointaine province.

M. Bauquier sait parfaitement que les Beaux-Arts ont fait restaurer Aigues-Mortes de façon parfaite et, quand il nous reparle de la fameuse Cave Coopérative, ce n'est là qu'une façon oiseuse d'éluder le débat. La Cave Coopérative aurait certes pu être, et dû être érigée ailleurs -- aux abords de la Gare, par exemple. Mais si la Municipalité l'a construite à un endroit ridicule, où elle fait tache sur le fond mordoré du mur féodal, on ne peut plus exiger qu'elle la démolisse. Ce qu'il faudrait dire et exiger d'elle, c'est que soient punis d'amende les individus qui, journellement, confondent avec un W. C. ces augustes témoins du passé et en rendent les abords immédiats inaccessibles à des touristes qui se respectent. — C. P.

§

Nouvelles de Russie. — La Chronique officielle de la Cour Impériale de Russie porte que le tsar Alexandre Ier mourut le 10 novembee 1825 à Taganrog.

Le Tsar ayant succombé à une maladie infectieuse, son corps fut déposé dans le cercueil et celui-ci scellé immédiatement sans que ses courtisans eussent été admis à voir une dernière fois leur maître.

Quelques jours plus tard, le cercueil était inhumé dans la cathédrale de Saint-Pierre-et-Paul, à Pétersbourg, où reposent les souverains de toutes les Russies.

Au printemps de 1923, en exécution d'un décret du Soviet de Pétrograd, les tombes impériales ont été ouvertes afin d'y rechercher les pierres et les objets précieux qu'elles pouvaient contenir.

Le tombeau d'Alexandre Ier était formé d'un sarcophage de marbre blanc d'une grande sobriété au sommet duquel une couronne surmontait la lettre A, sans nul autre ornement.

Quand on l'eut ouvert, on aperçut le cercueil du Tsar avec les cachets apposés à Taganrog en 1825. Ceux-ci furent brisés, on leva le couvercle. On constata alors que le cercueil ne contenait et n'avait jamais contenu aucun corps humain. Seuls des morceaux de plomb avaient été déposés à l'intérieur.

Où donc est mort et où a été enterré Alexandre Ier ?

Et pourquoi ce subterfuge ? — L. DX.

§

Une lettre de M. Louis Latzarus. — Nous avons reçu la lettre suivante :

Paris, 13 octobre 1923.

Monsieur le directeur,

En rentrant de voyage, je trouve sur ma table deux numéros de mon cher *Mercure de France* et je me hâte de les lire. Hélas ! que vais-je y apprendre ! Voilà que monsieur C. P..., qui si flatteusement mêla mon nom à ses puissants commentaires sur la poule blanche, est M. Camille Pitollet. Dès lors, je m'explique le zèle qu'il met à conserver mes articles. Nous sommes, lui et moi, de vieilles connaissances, ayant été élevés par les mêmes ecclésiastiques. Mais je crois bien qu'il était chez les « grands » quand j'étais chez les « moyens ». Quoi ! un grand brimer un moyen ! j'en atteste le règlement : c'est défendu. De même, un moyen n'a pas le droit de se moquer d'un grand. Et c'est pourquoi je ne dirai pas à l'élève Pitollet tout ce que pense l'élève Latzarus. Mais je le renverrais à notre commun professeur de rhétorique, voire au professeur de seconde. Qu'auriez-vous dit, mon cher abbé, de « mon manque à moi », qui qui « a trait à la politique de droite », et de « son manque à lui », « *roulant uniquement sur la nuance de la réplique du gendre* » ? Un manque qui roule ! et qui roule sur une nuance, et d'une réplique, venant justement d'un gendre ! Ah ! quelles annotations en marge de la copie ! Quel pensum, peut-être, dans un coin de la cour, sous le préau ! A tout le moins, quels sarcasmes tombant de la chaire ! Les professeurs sont si méchants !

Mais il ne faut pas, comme dit M. Pitollet, abuser de la bienveillance (*sic*) des lecteurs. Excusez-moi donc, monsieur le directeur, et veuillez agréer, etc...

LOUIS LATZARUS.

§

Erratum. — Dans la rubrique *Poétique* de notre numéro du 1er octobre, rétablir comme suit la scansion des deux vers cités, soit pour l'asclépiade d'Horace :

1 | 2 | || 3 | 4
Mæcēnās ătăvīs ēdĭtĕ rēgĭbŭs

et pour l'alexandrin de Racine :

1 | 2 || 3 | 4
Ouī, jĕ viēns dāns sŏn tēmple ădŏrēr l'étērnēl.

§

Projets oubliés, projets abandonnés. — Le 10 février 1921, à 19 heures, le Comité qui s'était fondé pour l'attribution de *la Coupe Sacrée du poète* se réunit dans les Salons de *Comœdia.*

Etaient présents : MM. Hugues Lapaire, représentant M. Edmond Haraucourt, président de la Société des Gens de lettres; Sébastien-Charles Leconte ; J.-H. Rosny aîné ; Fernand Gregh ; Binet-Valmer ; Paul Fort ; Louis Payen ; Xavier Privas ; J. Valmy-Baysse.

S'étaient excusés : MM. Romain Coolus et Emile Blémont.

A l'issue de la réunion, une note fut rédigée qui parut dans le numéro de *Comœdia* du 12 février 1921.

Parmi les noms proposés par les membres du Comité, disait cette note, deux ont réuni le plus grand nombre de suffrages.

Le Comité a alors décidé de faire de la *Coupe Sacrée* une fondation annuelle dont *Comœdia*, sur la demande de l'éditeur Figuière, prendrait en main l'organisation.

En conséquence, la *Coupe Sacrée*, pour laquelle avait été convoqué le Comité, étant celle de 1920, les membres présents ont spontanément décidé de constituer une coupe pour 1921 ; le montant en a été couvert par le Comité même.

Et, à la suite d'un vote, la *Coupe Sacrée* a été attribuée pour 1920 à M. Guy-Charles Cros et pour 1921 à M. Henry-Jacques.

Faut-il conclure du texte ci-dessus que, si la « fondation est annuelle », l'attribution de la Coupe est biennale et verrons-nous, cette année, attribuer ladite Coupe pour 1922 et pour 1923 ? — L. DX.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CLXVII

—

LE CRAPOUILLOT

REVUE PARISIENNE

ET

SON

OFFICE DE LIVRES

APPORTENT



AUX COLONIES ET L'ÉTRANGER

L'AIR DE PARIS

L'OFFICE DE LIVRES

DU "CRAPOUILLOT"

POUR LA PROVINCE, LES COLONIES ET L'ÉTRANGER

A la demande de ses abonnés, l'excellente Revue parisienne illustrée d'arts, lettres, spectacles, **le Crapouillot**, vient d'organiser un service de librairie d'un genre absolument inédit.

Certains lecteurs, qui résident loin d'un centre ou de la métropole, regrettaient amèrement de devoir attendre fort longtemps les nouveautés littéraires que des analyses leur avaient donné le désir de connaître.

Renommé pour l'indépendance, sinon l'intransigeance de sa critique littéraire, et possédant, dans le domaine du " goût ", l'entière confiance de ses lecteurs, **le Crapouillot** vient de mettre sur pied un " Office de Livres " basé sur le principe suivant :

Tout abonné du **Crapouillot**, moyennant une provision (*intégralement remboursée* par le prix marqué des livres), reçoit, chaque mois, dès leur parution, les meilleures nouveautés littéraires. L'abonné peut, d'autre part, sans craindre aucun double emploi, commander, sur sa provision, tout ouvrage l'intéressant, se servir de son compte courant pour acquérir des ouvrages spéciaux (médecine, sciences, enseignement, etc.), pour renouveler sans frais ses abonnements aux revues, etc...

Chaque colis de livres est composé en suivant fidèlement les indications de l'abonné pour lequel est constitué un dossier personnel. A chaque envoi, l'abonné est averti du décompte exact de sa provision.

Pour recevoir quatre à cinq livres par mois (par exemple trois à 7 francs, un à 3 francs et le port) le souscripteur doit tabler pour un an sur une provision de 300 francs environ.

Ce service absolument nouveau, réservé aux abonnés du **Crapouillot**, tout en satisfaisant les desiderata des lettrés de province, des colonies et de l'étranger, aidera puissamment à la diffusion du bon LIVRE FRANÇAIS. C'est une initiative à soutenir.

L'OFFICE DE LIVRES ET LE CHANGE

Dans les pays à change haut, un bon nombre de libraires n'ont tenu aucun compte de la dépréciation du franc. Par exemple, un roman à 6 francs se vend couramment *un dollar* (soit 16 francs, au cours du change) aux États-Unis — et le même abus existe dans presque toutes les colonies anglaises — **alors que notre Office le facture 6 francs net, plus le port** (soit au maximum : **7** fr.).

Les souscripteurs des pays à change haut reçoivent donc plus de *deux* volumes pour le prix d'un *seul* dans leur pays.

Bulletin de souscription à l'abonnement du "CRAPOUILLOT" et à "L'OFFICE DE LIVRES" du Crapouillot

NOM ET ADRESSE : ……………………………………………………

……………………………………………………

1. — Je vous adresse ci-joint { **40 fr.** (France) / **50 fr.** (Étranger) } pour un abonnement d'un an au "Crapouillot".

OFFICE DE LIVRES DU CRAPOUILLOT

2. — Je vous adresse ci-joint une provision de …………………… (2), destinée à couvrir les frais d'achat et d'envoi de 2, 3, 4, 5, 6, 10, 12, 20 ………… (1) livres par mois, les plus intéressants à votre choix et d'accord avec votre critique littéraire — ainsi que tous les ouvrages que je vous commanderai personnellement.

INDICATIONS SPÉCIALES (1)

I. Je désire, en principe, recevoir, dès leur apparition, les grands prix littéraires :

……………………………………………………

II. Les œuvres de mes auteurs préférés (à savoir) : ……………………………

……………………………………………………

III. Ma maison d'édition favorite est : ……………………………

IV. J'aime : les romans psychologiques ; d'aventures ; les livres d'histoire ; les pièces de théâtre ; les livres de critique littéraire, artistique, théâtrale, cinégraphique ; les livres sur la guerre et sur l'histoire de la guerre ; les livres de vers ; les romans coloniaux ou exotiques ; les livres gais ou satiriques ; les traductions d'auteurs étrangers ; les livres d'une présentation amusante sur la gastronomie, les sports, l'occultisme, etc.

V. Je désire des livres d'art illustrés d'un prix ne dépassant pas …………

VI. Je désire de plus ……………………………………………………

Signature :

(1) Rayer les indications inutiles.

(2) Comme base, tabler sur environ 300 fr. pour 4 livres par mois pendant un an.


CRAPOUILLOT

ŒUVRES DE GEORGES DUHAMEL

ROMAN

Vie des Martyrs, 1914-1916. Vol. in-16.... 7 »

Civilisation, 1914-1917. (Prix Goncourt, 1918.) Vol. in-16............ 7 »

Confession de Minuit. Vol. in-16 .... 7 »

Les Hommes abandonnés. Vol. in-16...... 7 »

LITTÉRATURE

Paul Claudel, suivi de Propos critiques. Vol. in-16.. 6 50

Les Poètes et la Poésie. Vol. in-16......... 7 »

Les Plaisirs et les Jeux, Mémoires du CUIP et du TIOUP. Vol. in-16. 7 »

PHILOSOPHIE

La Possession du Monde. Vol. in-16...... 7 »

Entretiens dans le tumulte, Chronique contemporaine, 1918-1919. Vol. in-16........................ 7 »

POÉSIE

Elégies. Vol. in-16 .... 5 »

THÉATRE

Le Combat, Pièce en 5 actes. Vol. in-18............... 7 »



DANS TOUS LES PAYS DU MONDE

L'OFFICE DE LIVRES

du

CRAPOUILLOT

apporte à ses abonnés, avec la revue la plus vivante de Paris, les meilleures nouveautés littéraires, choisies d'après le goût personnel du souscripteur et en accord avec ses critiques.

ABEL HERMANT

LE CYCLE DE LORD CHELSEA

III. DERNIER ET PREMIER AMOUR

UN VOL. IN-18 .. .. 6.75.

Lord Chelsea a soixante ans; il veut écrire ses mémoires, qui seront publiés après sa mort. Il ruinera par son cynisme posthume sa gloire que, vivant, il a su maintenir intacte, environnée de soupçons. Il est venu à Paris où il a un pied-à-terre et une cachette — ou un enfer — pour ses documents. Quand il les tire du meuble à secret, il croit voir, comme don Juan, « le grand troupeau de ses victimes ».

D'autres fantômes du passé reviennent, et ce ne sont plus seulement des apparitions. Il rencontre lady Roxwell, réduite à chanter à l'Olympia de Paris comme elle chantait au Coliseum de Londres avant son mariage. Elle est brouillée avec son terrible beau-père, le duc de Saint-Albans, qui vient de répudier la cinquième duchesse. Le barbe-bleue a eu la fantaisie d'adopter un de ses fils naturels et de le créer baron de Verulam, puis de l'abandonner. Le charmant lord Verulam danse sur le même théâtre où sa belle-sœur chante la romance...

Lord Chelsea veut écrire, ou plutôt dicter ses mémoires. Il a besoin d'un secrétaire. Quelqu'un de l'Ambassade lui recommande une jeune fille bien née, riche peut-être, mais qui entend gagner sa vie, miss Elisabeth Everleigh. Le très honorable lord ne sait rien de plus de cette énigmatique personne et ne se soucie pas d'en rien savoir ; mais il sait qu'elle est la femme qu'il attendait depuis qu'il est un homme. « Et voici que vous êtes venue!... Et j'ai plus de soixante années!... » Cet amour, dernier et premier amour, qui serait peut être son salut, héroïquement il l'étouffe; il repart pour Londres avec lady Roxwell et avec lord Verulam qui viennent d'être engagés à l'Alhambra.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

LE CYCLE DE LORD CHELSEA

IV. LE PROCÈS DU TRÈS HONORABLE LORD



ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

LES ÉDITIONS
DE LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

nrf

3, RUE DE GRENELLE
PARIS-VIe
TÉL : FLEURUS 12-27

HENRI DEBERLY

L'IMPUDENTE

ROMAN

UN VOL. IN-18.. 6.75

Par le serré du décor et de l'intrigue, l'IMPUDENTE est le type du drame domestique. Une fille belle, intelligente, ambitieuse et cruelle, qu'un revers de fortune a réduite à gagner sa vie, entre, comme gouvernante de leur fils unique, chez un misanthrope cultivé et la femme douce et faible de celui-ci. Elle intimide l'enfant par sa violence, conquiert le mari par sa superbe, insensible (à moins qu'elle n'en jouisse) aux souffrances compliquées qu'endure par elle la malheureuse deux fois dépossédée qu'elle conduit au meurtre. Une villa provençale, en pleine campagne, est le lieu où se déroule cette action puissante, d'une telle intensité dans sa compression qu'elle force l'intérêt du moins attentif. L'auteur de l'IMPUDENTE était inconnu. *La Nouvelle Revue Française*, en donnant son livre, a suscité dans les milieux les plus différents les suffrages concordants qui classent un ouvrage. L'impression que ne suffisent pas à produire sur quelques-uns les qualités de la composition et du style, le pathétisme du récit l'a déterminée. Il est à présumer que l'on parlera beaucoup cet hiver de l'IMPUDENTE, de même qu'il est certain qu'après avoir, pour son début dans l'art du roman, à ce point fixé l'attention, M. Henri Deberly ne nous fera pas attendre indéfiniment d'autres livres.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE POUR LES "AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE" UNE ÉDITION SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL A 250 EXEMPLAIRES ET 100 EXEMPLAIRES IN-4o TELLIÈRE SUR PAPIER VERGÉ DE PUR FIL LAFUMA POUR LES "BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE". TOUS CES EXEMPLAIRES SONT ENTIÈREMENT SOUSCRITS.

BIBLIOGRAPHIE

L'Arc-en-Ciel (1921), 350 exemplaires sur papier de Hollande à la cuve, hors commerce.

Grains d'ambre et d'or (1922), 350 exemplaires sur papier de Hollande à la cuve, hors commerce.

A paraître en 1924 : **Prosper et Broudilfagne**, *conte satirique.*

BIOGRAPHIE

Né en 1882, à Amiens. A fait toutes ses études dans un des collèges de cette ville. Quelque temps avocat, a précipitamment dépouillé la toque et la robe quand son mépris de l'éloquence lui est apparu. A partir de sa vingt-troisième année, a vécu à Marseille, puis à Paris. N'a jamais cessé ni d'écrire, ni d'alimenter les feux d'hiver de manuscrits dont il n'était pas satisfait.



Achetez chez votre libraire

DANS LES PAYS LES PLUS LOINTAINS

L'OFFICE DE LIVRES

du « Crapouillot »

apporte



sitôt leur parution

les dernières nouveautés littéraires

Souscrivez au « Crapouillot » et à son « Office de Livres »

ŒUVRES DE HENRI DE RÉGNIER

de l'Académie Française

POÉSIE

Premiers Poèmes. Volume in-18 .... 7 »
Poèmes, 1887-1892. Volume in-18 .... 7 »
Les Jeux rustiques et divins. Volume in-18 .... 7 »
Les Médailles d'Argile. Volume in-18 .... 7 »
La Cité des Eaux, poèmes. Volume in-18 .... 7 »
La Sandale ailée. Volume in-18 .... 7 »
Le Miroir des Heures. Volume in-18 .... 7 »
1914-1916. *Poésies.* Volume petit in-18 .... 3 »
Vestigia Flammæ, *Poésies.* Volume in-16 .... 7 »

ROMAN

La Canne de Jaspe. Volume in-18 .... 7 50
La Double Maîtresse. Volume in-18 .... 7 50
Les Amants singuliers. Volume in-18 .... 7 »
Le Bon Plaisir. Volume in-18 .... 7 »
Le Mariage de Minuit. Volume in-18 .... 7 »
Les Vacances d'un jeune homme sage. Volume in-18 .... 7 »
Les Rencontres de M. de Bréot. Volume in-18 .... 7 »
Le Passé Vivant, *roman moderne.* Volume in-18 .... 7 »
La Peur de l'Amour. Volume in-18 .... 7 »
Couleur du Temps. Volume in-18 .... 7 »
La Flambée. Volume in-18 .... 7 »
L'Amphisbène, *roman moderne.* Volume in-18 .... 7 50
Le Plateau de Laque Volume in-18 .... 7 »
Romaine Mirmault. Volume in-18 .... 7 »
L'Illusion héroïque de Tito Bassi. Volume in-18 .... 7 »
Histoires incertaines. Volume in-16 .... 7 »
La Pécheresse, *Histoire d'amour.* Volume in-16 .... 7 50

LITTÉRATURE

Figures et Caractères. Volume in-18 .... 7 »
Sujets et Paysages. Volume in-18 .... 7 »
Discours de Réception à l'Académie française. Brochure in-18 .... 1 50
Portraits et Souvenirs. Volume in 18 .... 7 »
Esquisses Vénitiennes. Volume in-16 .... 5 »

THEATRE

Le Théâtre aux Chandelles : Les Scrupules de Sganarelle. Volume in-18 .... 7 »

A LA MÊME LIBRAIRIE :

JEAN DE GOURMONT

Henri de Régnier et son œuvre (Collection *Les Hommes et les Idées*), avec un portrait et un autographe. Volume in-16 .... 2 »

ŒUVRES DE REMY DE GOURMONT

ROMAN

Le Pèlerin du Silence. Volume in-18........................ 7 »
Les chevaux de Diomède. Volume in-18........................ 7 »
D'un Pays lointain. Volume in-18........................ 7 »
Le Songe d'une Femme Volume in-18........................ 7 »
Une Nuit au Luxembourg. Volume in-18........................ 7 »
Un Cœur Virginal. Couv. de G. d'Espagnat. Volume in-18...... 7 »
Couleurs, *suivi de* **Choses anciennes.** Vol in-18......... 7 »
Sixtine. Volume in-18........................ 7 »
Histoires magiques. Volume in-18........................ 7 »

LITTÉRATURE

Le Livre des Masques. *Portraits symbolistes. Gloses sur les écrivains d'hier et d'aujourd'hui.* Masques dessinés par F. Vallotton. 2 volumes in-18. Chaque volume........ 7 »
La Culture des Idées. Volume in-18........................ 7 »
Le Chemin de velours. Volume in-18........................ 7 »
Epilogues, 1895-1898. *Réflexions sur la vie.* Volume in-18... 7 »
Epilogues, 1899-1901. *Réflexions sur la vie* (IIe série). Vol. in-18 7 »
Epilogues, 1902-1904. *Réflexions sur la vie* (IIIe série). Vol. in-18 7 »
Epilogues, 1905-1912. *Réflexions sur la vie.* Volume in-18.. 7 »
Dialogues des Amateurs sur les choses du temps. Vol. in-18 7 »
Nouveaux Dialogues des Amateurs sur les choses du temps, 1907-1910. Volume in-18........................ 7 »
Esthétique de la Langue française. Volume in-18........ 7 »
Le Problème du Style. Volume in-18........................ 7 »
Promenades Littéraires. Volume in-18 .... 7 »
Promenades Littéraires, IIe série. Volume in-18........... 7 »
Promenades Littéraires, IIIe série. Volume in-18........... 7 »
Promenades Littéraires, IVe série. Volume in-18........... 7 »
Promenades Littéraires, Ve série. Volume in-18........... 7 »
Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse. Volume in-16... 2 »
Pendant l'Orage. Préface de Jean de Gourmont. Volume petit in-18. 3 »
Pendant la Guerre. Volume in-16........................ 6 50
Lettres à l'Amazone. Volume in-16........................ 7 »
Lettres d'un Satyre. Volume in-16........................ 6 50
Lettres à Sixtine. Volume in-16 .... 6 50
Pages choisies. *Avec un portrait.* Préface de Marcel Coulon. Volume in-8........................ 10 »

PHILOSOPHIE

Physique de l'Amour. *Essai sur l'Instinct sexuel.* Vol. in-18.. 7 »
Promenades Philosophiques. 3 volumes in-18 à........... 7 »
Promenades Philosophiques, IIe série. Volume in-18........... 7 »
Promenades Philosophiques, IIIe série. Volume in-18...... 7 »

POÉSIE

Divertissements, poèmes en vers. Volume in-18............... 6 50

THÉATRE

Lilith, suivi de Théodat. Volume in-18........................ 7 »

A LA MÊME LIBRAIRIE

PAUL ESCOUBE

Remy de Gourmont et son Œuvre (Collection *Les Hommes et les Idées*), avec un portrait et un autographe. Volume in-16... 2 »

ŒUVRES DE RUDYARD KIPLING

Le Livre de la Jungle, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-18..... 7 »

Le Second Livre de la Jungle, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-18.................................. 7 »

La plus belle histoire du monde, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-18.................................. 7 »

L'Homme qui voulut être roi, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Volume in-18.................................. 7 »

Kim, roman, traduit par Louis Fabulet et Ch. Fountaine Walker. Vol. in-18.................................. 7 »

Les Bâtisseurs de Ponts, roman, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Volume in-18.................................. 7 »

Stalky et Cie, roman, traduit par Paul Bettelheim et Rodolphe Thomas. Vol. in-18.................. 7 »

Sur le Mur de la Ville, traduit par Louis Fabulet, précédé d'une Etude sur Rudyard Kipling par André Chevrillon. Vol. in-18.................. 7 50

L'Histoire des Gadsby, roman, traduit par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Volume in-18.................................. 7 »

Le Retour d'Imray, traduit par Louis Fabulet et Arthur-Austin Jackson. Vol. in-18..... 7 »

Le Chat Maltais, traduit par Louis Fabulet et Arthur-Austin Jackson. Vol. in-18.................. 7 »

Actions et Réactions, trad. par Louis Fabulet et Arthur-Austin Jackson. Vol. in-18... 7 »

« Capitaines Courageux », traduit par Louis Fabulet et Charles Fountaine-Walker. Vol. in-16.................................. 7 »

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

La Compagnie P.-L.-M. vient de publier un nouveau dépliant-carte de ses Services automobiles de la Route des Alpes et du Jura.

Présenté sous couverture rehaussée de deux aquarelles, ce dépliant comporte :

— au recto, une carte en couleurs au 400.000[e] avec tracé en rouge des Services ;

— au verso, le profil de la route avec kilométrage dans les deux sens et deux panoramas.

Une plaquette donnant la description du parcours est annexée à la carte.

Prix de vente : 1 fr. dans les Agences P.-L.-M., les bibliothèques et Bureaux de renseignements du Réseau, les Bureaux de correspondance des Services automobiles, etc... Envoi par poste, recommandé, sur demande adressée à Paris, à l'Agence P.-L.-M., 88, rue Saint-Lazare, ou au Service de la Publicité de la Compagnie P.-L.-M., 20, Boulevard Diderot, et accompagnée de la somme de 1 fr. 55 pour la France et 1 fr. 90 pour l'Étranger.

Il est rappelé que la Compagnie P.-L.-M. met, également, en vente des cartes en 5 couleurs, au 80.000[e] et au 100.000[e], des Services automobiles de la Route des Alpes. L'ensemble du parcours, de Nice à Évian, comprend 6 cartes correspondant chacune à une étape de la Route :

1° — Nice-Barcelonnette
2° — Barcelonnette-Briançon
3° — Briançon-Grenoble
4° — Grenoble-Annecy
5° — Annecy-Chamonix
6° — Chamonix-Évian.

Chaque carte comporte, en outre du kilométrage dans les deux sens et du profil de la route, l'indication des points caractéristiques : cols, sommets, glaciers, etc... repérés par des flèches de direction, de façon que le voyageur puisse se rendre facilement compte de leur situation.

Prix : 2 fr. la carte ; 10 fr. la pochette de 6 cartes.

Envoi par poste, recommandé, sur demande accompagnée de 2 fr. 40 (2 fr. 70 étranger) pour une carte et de 10 fr. 85 (11 fr. 30 étranger) pour une pochette de 6 cartes.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

Vente Palais Paris, le 4 octobre 1923, à 2 heures.
MAISON a Paris, **RUE DE LUBECK, 24.** Rev. brut : 63.738 fr.
M. à pr : **700.059 fr.** S'ad. BEAUGÉ, de Laumois, avoués, *Goupil*, *Mennesson*, not. à Paris.

FORÊTS du domaine de FERRIÈRES (S.-&-M.)
VENTE des COUPES DE BOIS de l'EXERCICE 1923
à **Ferrières**, salle de l'Orangerie, par M[e] Berthe, not. Paris, 6, r. Royale, 16 octobre, 2 h., en 31 lots. *Totalité chênes en grume, envir. : 5,278 m³.* S'adr. M[e] Berthe, not. Paris, 6, r. Royale, ou Régie Domaine Ferrières et pour visiter sur les lieux.

CHEMINS DE FER DE L'EST

Nouvelle relation de soirée entre Paris, Épernay, Châlons-sur-Marne, Vitry-le-François, la Haute-Marne et entre Épernay et Charleville.

A partir du 1er Octobre l'express PARIS-CHARLEVILLE, partant de Paris à 20 h., sera acheminé *vià* Épernay et Reims. Il desservira Épernay à 21 h. 42 et continuera en partie sur Châlons où il arrivera à 22 h. 19. Il donnera correspondance à cette dernière gare à un nouvel express, circulant entre Laon et Dijon, qui partira de Châlons à 22 h. 33, desservira Vitry-le-François à 23 h., Saint-Dizier à 23 h. 33, Joinville à o h. o5, Chaumont à o h. 55. Une relation de soirée sera ainsi établie entre Paris, Épernay, Châlons, Vitry-le-François, Chaumont, permettant de rentrer de Paris en fin de journée dans les localités importantes de la Haute-Marne.

La branche à destination de Charleville partira d'Épernay à 21 h. 45, de Reims à 22 h. 22 et arrivera à Charleville à la même heure qu'actuellement, soit 23 h. 49, établissant une nouvelle et directe relation de soirée entre Épernay et Charleville.

Groupement pour la reconstitution immobilière dans les régions sinistrées

(Reconstruction de la Propriété bâtie urbaine et rurale)

Société anonyme au capital de 1 million de francs.

Emprunt d'un montant nominal maximum de 160.180.00 francs
divisé en 320.360 obligations 6 1/2 0/0 de 500 francs nominal, nettes d'impôts présents et futurs, amortissables au pair en trente ans.

L'objet de cet emprunt est de poursuivre l'exécution du programme de reconstitution des immeubles privés détruits ou endommagés, au cours de la guerre, dans les régions du Nord et de l'Est de la France et de rendre un foyer habitable à une population sinistrée de deux millions et demi de personnes.

Prix : 477 fr. 50 par obligation

Payables en souscrivant. — Jouissance du 26 août 1923.

Le premier coupon, à l'échéance du 15 mars 1924, sera exceptionnellement de 18 fr. 05, représentant l'intérêt du 26 août 1923 au 15 mars 1924.

GARANTIES

En garantie du service des intérêts et de l'amortissement du présent emprunt, le Groupement pour la reconstitution immobilière dans les régions sinistrées (reconstruction de la propriété bâtie urbaine et rurale) a remis en gage à la Société civile des obligataires des titres d'annuités de l'Etat que les sinistrés, groupements de sinistrés, coopératives de reconstruction et Unions de coopératives de reconstruction lui ont préalablement cédés et délégués.

Les demandes sont reçues sans frais aux guichets des principaux établissements de crédit ; elles seront servies dans leur ordre d'arrivée et jusqu'à concurrence du disponible à chacun des guichets chargés du placement.

La publication de la notice exigée par la loi a été faite au *Bulletin des annonces légales obligatoires* à la charge des sociétés financières en date du 10 septembre 1923, n° 37.

Les formalités prescrites par la loi du 31 décembre 1922 ont été accomplies.

ŒUVRES DE RUDYARD KIPLING

Le Livre de la Jungle, traduit par LOUIS FABULET et ROBERT D'HUMIÈRES. Vol. in-18.... 7 »

Le Second Livre de la Jungle, traduit par LOUIS FABULET et ROBERT D'HUMIÈRES. Vol. in-18 .... 7 »

La plus belle histoire du monde, traduit par LOUIS FABULET et ROBERT D'HUMIÈRES. Vol in-18........ 7 »

L'Homme qui voulut être roi, traduit par LOUIS FABULET et ROBERT D'HUMIÈRES. Volume in-18........ 7 »

Kim, roman, traduit par LOUIS FABULET et CH. FOUNTAINE WALKER. Vol. in-18........ 7 »

Les Bâtisseurs de Ponts, roman, traduit par LOUIS FABULET et ROBERT D'HUMIÈRES. Volume in-18........ 7 »

Stalky et Cie, roman; traduit par PAUL BETTELHEIM et RODOLPHE THOMAS. Vol. in-18........ 7 »

Sur le Mur de la Ville, traduit par LOUIS FABULET, précédé d'une Etude sur Rudyard Kipling par ANDRÉ CHEVRILLON. Vol. in-18........ 7 50

L'Histoire des Gadsby, roman, traduit par LOUIS FABULET et ARTHUR AUSTIN-JACKSON. Volume in-18........ 7 »

Le Retour d'Imray, traduit par LOUIS FABULET et ARTHUR-AUSTIN JACKSON. Vol. in-18..... 7 »

Le Chat Maltais, traduite par LOUIS FABULET et ARTHUR-AUSTIN JACKSON. Vol. in-18........ 7 »

Actions et Réactions, trad. par LOUIS FABULET et ARTHUR-AUSTIN JACKSON. Vol. in-18... 7 »

« Capitaines Courageux », traduit par LOUIS FABULET et CHARLES FOUNTAINE-WALKER. Vol. in-16........ 7 »

Compagnie des Messageries Maritimes

Paquebots-poste français

Italie — Grèce — Turquie — Egypte — Syrie — Indes — Indo-Chine
Chine — Japon — Océan Indien — Madagascar — La Réunion —
Australie — Nouvelle-Calédonie.

DIRECTION GÉNÉRALE : *Paris, 8, rue Vignon, — 9, rue de Sèze.*
EXPLOITATION : *Marseille, 3, place Sadi-Carnot.*

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues **par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.**

VILLE DE PARIS. Adj. 1 ench. Ch. des Not. **23 octobre**
TERRAIN d'ANGLE à PARIS, rue Jules-Breton. Ces **539 m. 47.** M. à p. **250 fr. le mètre,**
4 TERRAINS à Saint-Maurice (Seine). **Rue Decorse.** Ces **600** m. chacun. M. à p. **27.000 fr.** chacun. S'ad. aux not. : Mes DELORME et MAHOT DE LA QUÉRANTONNAIS, 14, r. des Pyramides.

Vente Palais, Paris, 15 novembre 1923, à 2 h.
IMMEUBLE A ROSNY-SOUS-BOIS
(Seine), 68, Rue de Neuilly. **Mise à prix 20.000 fr.**
S'adr. Me DÉGLISE, avoué. 39, r. de l'Arcade, THOUVENOT, not. à Fontenay-sous-Bois.

BANQUE NATIONALE DE CRÉDIT

Une assemblée extraordinaire a eu lieu le 21 septembre, sous la présidence de M. René Boudon, président du Conseil d'administration, à l'effet de se prononcer sur le projet d'unification des actions, à l'étude depuis plusieurs mois déjà.

Le Conseil, dans son rapport, expose l'économie de ce projet. ***L'opération comporterait :***

1° Le remboursement de deux quarts, soit 250 fr. à chaque action libérée ;

2° Le versement d'un quart, soit 125 fr., sur chaque action non libérée.

Il y aurait à décaisser environ 90 millions **pour satisfaire au remboursement de 250 fr. par** titre en faveur des actions libérées, tandis que l'appel d'un quart ferait entrer dans les caisses un **capital d'environ 80 millions. Les ressources sociales ne seraient pas sensiblement modifiées et la** trésorerie, d'ailleurs très au large, ne saurait en aucune façon être affectée par cette opération.

Le capital serait ainsi fixé à 250 millions de francs, divisé en 1 million d'actions entièrement libérées de 250 fr. chacune.

En vue de conserver des actions du type courant de 500 fr. nominal, le Conseil propose enfin d'échanger deux actions de 250 fr. contre une action de 500 fr. entièrement libérée. **Le capital se trouverait ainsi divisé en 500.000 actions de 500 fr. au lieu de 1.000.000 et à chaque** action nouvelle correspondrait naturellement une part de réserves double de ce qu'elle est **actuellement.**

Le Conseil a pensé qu'il convenait de mettre immédiatement ces mesures à exécution. Aussi se propose-t-il de fixer au 30 septembre prochain la date de remboursement de 250 fr. sur les actions libérées et l'appel de 125 fr. sur les actions non libérées.

Les porteurs d'actions libérées auront droit jusqu'au 30 septembre à l'intégrité de l'intérêt statutaire sur les montants qui leur seront remboursés.

Les bénéfices d'ores et déjà acquis depuis le 1er janvier **le permettant, le Conseil a décidé de** mettre en paiement — par exception en cours d'exercice et le 30 septembre prochain — un acompte de dividende de 6 o/o *prorata temporis* sur le montant versé de chaque catégorie d'actions, ce qui assure l'égalité de traitement de toutes les actions libérées ou non.

Par suite, les actions libérées recevront un coupon de 22 fr. 50, représentant net 20 fr. 25 pour les actions nominatives, et net 17 fr. 80 pour les actions au porteur, et les actions non libérées un coupon de 5 fr. 625 représentant net 5 fr. 0625.

ÉMISSION D'UNE SECONDE SÉRIE DE BONS DU TRÉSOR 6 o/o

à trois, six ou dix ans.

Une seconde série de bons du Trésor 6 o/o, à trois, six ou dix ans d'échéance, est émise, depuis le 1er octobre, aux guichets de toutes les caisses publiques, de toutes les succursales de la Banque de France, des établissements de crédit et des caisses de crédit agricole, chez les agents de change et les notaires.

Les avantages de ces nouveaux titres de l'Etat français sont des plus intéressants. Emis à 492 fr. 50, ils rapportent trente francs d'intérêts exonérés d'impôt et payables par moitié les 20 mai et 20 novembre de chaque année. Toutefois, comme ils portent jouissance du 27 juin 1923, le premier coupon du 20 novembre prochain sera exceptionnellement de 12 francs au lieu de 15.

Ces bons 6 o/o seront remboursables, au gré des porteurs, dans les conditions que voici :

500 francs le 20 mai 1926
515 francs le 20 mai 1929
540 francs le 27 juin 1933

Il va de soi qu'il sera tenu compte aux porteurs, au moment du remboursement final de la portion d'arrérages courus entre le 20 mai 1923, date d'échéance du dernier coupon, et le 27 juin 1933, date de ce remboursement.

Pour obtenir le remboursement des bons 6 o/o le 20 mai 1926 ou le 20 mai 1929, il suffira de les déposer dans une caisse publique quatre mois avant l'une ou l'autre de ces échéances.

L'Etat s'engage à n'effectuer aucun remboursement anticipé avant le 20 mai 1928 ; s'il procédait, après ce délai, à une opération de cette nature, il tiendrait compte aux porteurs de la portion acquise de la prime d'amortissement. En outre, les bons 6 o/o seront acceptés en paiement des futurs emprunts avec bonification d'au moins 1 fr. 25 par titre de 500 francs.

Le mode de souscription est, comme par le passé, des plus simples. Les nouveaux bons 6 o/o sont au porteur ou à ordre et pourront être barrés. Ils sont délivrés, sans formalité et sans délai, en coupures de 500 francs ou de 5.000 francs. Leurs intérêts semestriels sont payables aux mêmes guichets que ceux de la Rente française. Rien n'est donc plus aisé que de souscrire aux bons de Trésor 6 o/o qui constituent un placement offrant des garanties incomparables.

L'émission sera close au plus tard le samedi soir 3 novembre, le ministre des Finances s'étant réservé la faculté de l'arrêter avant cette date.

PAYOT, 106, Boulevard Saint-Germain, PARIS

Ernest RAYNAUD

SOUVENIRS DE POLICE
(AU TEMPS DE RAVACHOL)

Préface de M. Louis BARTHOU, de l'Académie française

In-16 .... 7 fr. »

Souvenirs de commissaire à la fois bon enfant et bon écrivain, grand cœur et grand poète.
Sébastien CHARLES-LECONTE.

Un ouvrage qui mérite les trois épithètes que lui décerne M. Louis Barthou dans la préface qu'il lui a donnée : vivant, pittoresque, émouvant. LES TREIZE. *(L'Intransigeant.)*

Un livre de ce genre l'emporte en intérêt sur le mieux charpenté et le plus captivant des romans. PAUL MATHIEX. *(La Presse.)*

Œuvre de poète, d'un vrai poète... Toute une époque y revit, grâce à son prestigieux talent.
Henri SPONT. *(L'Ère Nouvelle.)*

Un livre passionnant. WILLY.

J. LUCAS-DUBRETON

LA PETITE VIE DE SAMUEL PEPYS LONDONIEN

In-16 .... 7 fr. 50

Document humain surtout qui dévoile non seulement la vie intime d'un bourgeois, mais les préoccupations, les directives éternelles de l'esprit anglais. Ce n'est pas sans raison que Stevenson disait de son compatriote Pepys qu'il avait une position unique dans l'histoire des mœurs, une figure sans parallèle dans les annales de l'humanité. *(L'Éclair.)*

Rien de plus fameux en Angleterre que ce journal de Samuel Pepys. Ce grimoire est une mine de renseignements et de trouvailles. M. LUCAS-DUBRETON nous en offre un extrait, en un livre fort plaisant, d'un malicieux et opulent comique. Henri DE RÉGNIER. *(Le Figaro.)*

Henry AUBERT

VILLES ET GENS D'ITALIE

In-16 .... 7 fr. 50

Aucun livre n'est plus italien que ce livre français. *(Corriere della Sera.)*

M. HENRY AUBERT offre à ses lecteurs une Italie de première main, observée minutieusement pendant trente ans dans ses mœurs, ses habitudes, sa religion. Il parcourt la glorieuse péninsule en artiste, en moraliste, en historien, en philosophe. *(Le Nouvelliste de Lyon.)*

Ce livre si amusant, où tout est à lire et à relire, est un compagnon indispensable pour quiconque voyageant de l'autre côté des Alpes veut voir un peu de ce qu'il y a sous les apparences, à la description desquelles se bornent nos meilleurs guides. *(L'Express du Midi.)*

Bulletin de souscription à l'abonnement du "CRAPOUILLOT" et à "L'OFFICE DE LIVRES" du Crapouillot

NOM ET ADRESSE : ....

....

1. — Je vous adresse ci-joint { **40 fr.** (France) / **50 fr.** (Étranger) } pour un abonnement d'un an au "Crapouillot"

OFFICE DE LIVRES DU CRAPOUILLOT

2. — Je vous adresse ci-joint une provision de .... (2), destinée à couvrir les frais d'achat et d'envoi de 2, 3, 4, 5, 6, 10, 12, 20 .... (1) livres par mois, les plus intéressants à votre choix et d'accord avec votre critique littéraire — ainsi que tous les ouvrages que je vous commanderai personnellement.

INDICATIONS SPÉCIALES (1)

I. Je désire, en principe, recevoir, dès leur apparition, les grands prix littéraires :

....

II. Les œuvres de mes auteurs préférés (à savoir) : ....

....

III. Ma maison d'édition favorite est : ....

IV. J'aime : les romans psychologiques ; d'aventures ; les livres d'histoire ; les pièces de théâtre ; les livres de critique littéraire, artistique, théâtrale, cinégraphique ; les livres sur la guerre et sur l'histoire de la guerre ; les livres de vers ; les romans coloniaux ou exotiques ; les livres gais ou satiriques ; les traductions d'auteurs étrangers ; les livres d'une présentation amusante sur la gastronomie, les sports, l'occultisme, etc.

V. Je désire des livres d'art illustrés d'un prix ne dépassant pas ....

VI. Je désire de plus ....

Signature :

(1) Rayer les indications inutiles.

(2) Comme base, tabler sur environ 300 fr. pour 4 livres par mois pendant un an, 600 fr. pour 8 livres Ajouter une provision supplémentaire si vous désirez des livres d'art, éditions originales, etc...

BIBLIOTHÈQUE  DU HÉRISSON

L'opinion de la Critique sur l'Œuvre de Fagus.

La Danse Macabre - La Guirlande à l'Épousée
Frère Tranquille - Essai sur Shakespeare

Après Villon, Verlaine, Laforgue et Corbière, c'est toujours Fagus qu'il faudra nommer. Sinon Fagus, qui de nos jours nourrit encore un génie ?

André Therive (*La Revue Critique*).

... Une œuvre dont peu parmi les poètes les plus grands de notre époque seraient capables d'assumer la tâche héroïque... Fagus rejoint les primitifs et les saints... Il réussit avec simplicité, comme dans l'ignorance de sa propre hardiesse, où de plus savants et de plus habiles n'auraient osé songer même à s'aventurer. André Fontainas (*Mercure de France*).

Tel est ce poème qui va du désespoir infini à la plus totale allégresse, du plus affreux réalisme aux plus larges élans lyriques, qui alterne du blasphème à la foi, de la grâce pudique à la truculence effrénée, du trivial au sublime, tel enfin qu'il le faut pour enchanter ceux qu'il ne scandalisera pas. Raoul Narsy (*Journal des Débats*).

Fagus a toujours la même verdeur, la même ardeur et, dans le sens le plus sympathique, la même juvénilité. Satiriste, il a tantôt le libre laisser-aller, la raillerie nonchalante de Musset, tantôt les rudesses d'un Laurent Tailhade, tantôt les gamineries d'un Ponchon. Elégiaque, je veux dire quand il chante l'amour, par le mélange de sensualité et de sentimentalité, il rappellerait plutôt Verlaine. Et ce qui frappe encore dans son œuvre poétique, c'est l'abondance, la spontanéité, le jaillissement. Peine-t-il sur ses vers, les fignole-t-il, les lime-t-il ? Peut-être mais, à le lire, on aurait plutôt l'impression que, pour lui, la poésie est bien moins une tâche, qu'un soulagement, tant les vers s'y précipitent en cascades alertes, légères et parfois même torrentueuses. Fernand Vanderem (*Revue de France*, 15-1-23).

Depuis Verlaine et ses sonnets grandioses, jamais plus merveilleuses paroles n'ont jailli d'une âme ivre de sa foi et qui réentend Dieu. Nous possédons en Fagus le dernier poète pour qui chanter n'est pas un jeu, mais effusion brûlante du cœur.

Henri Martineau (*Le Divan*, déc. 1922).

A lire Fagus, trois critiques ont avoué qu'ils sentaient le frisson donné par les grandes choses. C'est Raoul Narsy, André Thérive et, peut-être le premier, l'orionide soussigné. Voici maintenant Henri Martineau qui déclare à qui veut l'entendre que Frère Tranquille est le chef-d'œuvre de Fagus et peut-être un chef-d'œuvre tout court. Orion (*Action Française*, 19-11-22).

Le rythme chez Fagus est une puissance prodigieuse : cheval au galop, torrent, avalanche, on ne sait quelle métaphore invoquer...

Puissant, terrible et sombre Fagus, naguère encore j'avais pour vous autant de haine que d'amour ; aujourd'hui je sais que vous êtes un beau poète.

Marcel Azaïs (*Essais Critiques*, 1-12-22).

Il est entre tous les poètes d'aujourd'hui l'un de ceux qui ont le plus de génie. Si le public ne le sait pas, c'est qu'on ne l'a pas assez dit. Et je me demande ce qu'on attend.

Georges Le Cardonnel *Le Journal*, 3-0-23).

Ex. ordin. sur papier d'Alfa **7.50**; sur Arches **22** fr.; sur Hollande **33** fr.; sur Japon **55** fr.

Librairie Edgar MALFÈRE, 7, Rue Delambre — AMIENS

Dépôt à PARIS : 1, rue Vavin (VIe)

Dépôt général pour la Belgique : Agence DECHENNE, 18-20, rue du Persil, BRUXELLES

Albert MESSEIN, Libraire-Éditeur, 19, quai Saint-Michel, PARIS, 5e
Compte chèques-postaux : Paris 408.41.

VIENT DE PARAITRE :

PAUL VERLAINE. LITURGIES INTIMES. ILLUSTRATIONS EN COULEUR de G. ASSIRE

POÉSIES COMPLETES
10me VOLUME

Un vol. in-8, sur vélin de cuve, tiré à 500 ex. numérotés.. **60** fr.

Les six premiers volumes : Poèmes Saturniens. — La Bonne Chanson. — Les Fêtes Galantes. — Romances sans Paroles. — Parallèlement. — Jadis et Naguère, sont épuisés.

Reste quelques exemplaires de : Amour. — Bonheur. — Chansons pour Elle.

Sous presse : Sagesse. — En préparation : Odes en son Honneur. — Élégies.

PAUL VERLAINE. CORRESPONDANCE. PUBLIÉE SUR LES MANUSCRITS ORIGINAUX AVEC UNE PRÉFACE ET DES NOTES DE **AD VAN BEVER.**

TOME Ier *Lettres à Edm. Lepelletier. - Léon Valade. - A. Poulet - Malassis et Emile Blémont* (1).

TOME II. *Lettres à Emile Blémont* (suite et fin). - *Léon Vanier. - A. Savine. - Aux chères Amies.*

Chaque vol. imprimés sur Alfa (format des Œuvres complètes), broché.. **9** fr.

TOME III et dernier *(en préparation)*.

ERNEST DELAHAYE. RIMBAUD. L'Artiste et l'Être Moral.

Un volume in-12, avec portraits et fac-similés autographes de Rimbaud.. **7** fr.

Il a été tiré 10 exempl. sur vergé pur fil Lafuma (numérotés).

SOUS PRESSE : **VERLAINE.** NOUVELLE EDITION — ETUDE BIOGRAPHIQUE — OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Un vol. de 550 pages, orné d'une reprod. du Monument à Verlaine.

GERMAIN NOUVEAU. VALENTINES et Autres Vers. Préf. de *E. DELAHAYE*

Un vol. in-16 br., **7** fr. — 480 ex. num. sur vélin pur fil, **14** fr.

DU MÊME AUTEUR
SOUS PRESSE : **POÉSIES d'HUMILIS et VERS INÉDITS.**

Un fort vol. in-16 br., **7** fr. — 500 ex. sur vélin pur fil (num.). **14** fr

EXTRAIT DU CATALOGUE GÉNÉRAL :

TRISTAN CORBIÈRE.	**Les Amours Jaunes.** Poésies complètes - Préface de Ch. Le Goffic. 1 vol. in-16	**6** fr. **75**
MAURICE DU PLESSYS.	**Le Premier Livre Pastoral.** Odes, Sonnets	**5** fr. **25**
CHARLES MORICE.	**Le Rideau de Pourpre.** Poésies	**6** fr. **75**
MÉCISLAS GOLBERG.	**La Morale des Lignes.** Dessins de Rouveyre 1 vol. in-16	**6** fr. **75**
ADOLPHE RETTÉ.	**Poésies.** 1 vol. in-16	**6** fr. **75**
HENRI BEAUCLAIR.	**Les Horizontales.** Poésies, une plaquette	**1** fr. **50**
—	**L'Eternelle Chanson**	**1** fr. **50**
—	**Pentecôte**	**1** fr. **50**
ÉDOUARD DUJARDIN.	**La Comédie des Amours,** 1 vol. in-12	**3** fr. **75**
RENÉ GHIL.	**En méthode à l'Œuvre**	**2** fr. **25**
—	**Œuvre - Le Geste Ingénu**	**5** fr. **25**
—	— **Le vœu de Vivre** 2 vol	**10** fr. **50**
—	— **L'Ordre Altruiste**	**5** fr. **25**
GUSTAVE KAHN.	**Après la pluie le beau temps.** Poésies	**5** fr. **25**
JOHN ANTOINE NAU.	**La Gennia.** Roman	**5** fr. **75**
—	**Hiers Bleus.** Poésies	**5** fr. **25**
—	**Au Seuil de l'Espoir.** Poésies	**3** fr.
GEORGES PERRIN.	**L'Expiation.** Roman	**5** fr. **75**
EDMOND PILON.	**Poèmes de mes Soirs**	**4** fr. **50**
ERNEST RAYNAUD.	**Chair Profane.** Poésies	**1** fr. **50**
JEAN ROYÈRE.	**Eurythmies**	**4** fr **50**
—	**Exil Doré**	**4** fr. **50**

ŒUVRES DE GEORGES DUHAMEL

ROMAN

Vie des Martyrs, 1914-1916. Vol. in-16.... 7 »

Civilisation, 1914-1917. (Prix Goncourt, 1918.) Vol. in-16............ 7 »

Confession de Minuit. Vol. in-16 .... 7 »

Les Hommes abandonnés. Vol. in-16..... 7 »

LITTÉRATURE

Paul Claudel, suivi de Propos critiques. Vol. in-16...................................... 6 50

Les Poètes et la Poésie. Vol. in-16........ 7 »

Les Plaisirs et les Jeux, Mémoires du CUIP et du TIOUP. Vol. in-16. 7 »

PHILOSOPHIE

La Possession du Monde. Vol. in-16...... 7 »

Entretiens dans le tumulte, Chronique contemporaine, 1918-1919. Vol. in-16........................... 7 »

POÉSIE

Elégies. Vol. in-16 .... 5 »

THÉATRE

Le Combat, Pièce en 5 actes. Vol. in-18................ 7 »

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ. — PARIS (VI•)

ŒUVRES DE REMY DE GOURMONT

ROMAN

Le Pèlerin du Silence. Volume in-18........................ 7 »
Les chevaux de Diomède. Volume in-18........................ 7 »
D'un Pays lointain. Volume in-18........................ 7 »
Le Songe d'une Femme Volume in-18........................ 7 »
Une Nuit au Luxembourg. Volume in-18........................ 7 »
Un Cœur Virginal. Couv. de G. d'Espagnat. Volume in-18........ 7 »
Couleurs, *suivi de* **Choses anciennes.** Vol. in-18........ 7 »
Sixtine. Volume in-18........................ 7 »
Histoires magiques. Volume in-18........................ 7 »

LITTÉRATURE

Le Livre des Masques. *Portraits symbolistes. Gloses sur les écrivains d'hier et d'aujourd'hui.* Masques dessinés par F. Vallotton. 2 volumes in-18. Chaque volume........................ 7 »
La Culture des Idées. Volume in-18........................ 7 »
Le Chemin de velours. Volume in-18........................ 7 »
Epilogues, 1895-1898. *Réflexions sur la vie.* Volume in-18... 7 »
Epilogues, 1899-1901. *Réflexions sur la vie* (IIe série). Vol. in-18 7 »
Epilogues, 1902-1904. *Réflexions sur la vie* (IIIe série). Vol. in-18 7 »
Epilogues, 1905-1912. *Réflexions sur la vie.* Volume in-18.. 7 »
Dialogues des Amateurs sur les choses du temps. Vol. in-18 7 »
Nouveaux Dialogues des Amateurs sur les choses du temps, 1907-1910. Volume in-18........................ 7 »
Esthétique de la Langue française. Volume in-18........ 7 »
Le Problème du Style. Volume in-18........................ 7 »
Promenades Littéraires. Volume in-18........................ 7 »
Promenades Littéraires, IIe série. Volume in-18............ 7 »
Promenades Littéraires, IIIe série. Volume in-18............ 7 »
Promenades Littéraires, IVe série. Volume in-18............ 7 »
Promenades Littéraires, Ve série. Volume in-18............ 7 »
Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse. Volume in-16... 2 »
Pendant l'Orage. Préface de Jean de Gourmont. Volume petit in-18. 3 »
Pendant la Guerre. Volume in-16........................ 6 50
Lettres à l'Amazone. Volume in-16........................ 7 »
Lettres d'un Satyre. Volume in-16........................ 6 50
Lettres à Sixtine. Volume in-16........................ 6 50
Pages choisies. *Avec un portrait.* Préface de Marcel Coulon. Volume in-8........................ 10 »

PHILOSOPHIE

Physique de l'Amour. *Essai sur l'Instinct sexuel.* Vol. in-18.. 7 »
Promenades Philosophiques. 3 volumes in-18 à........ 7 »
Promenades Philosophiques, IIe série. Volume in-18........ 7 »
Promenades Philosophiques, IIIe série. Volume in-18...... 7 »

POÉSIE

Divertissements, poèmes en vers. Volume in-18........ 6 50

THÉATRE

Lilith, suivi de Théodat. Volume in-18........................ 7 »

A LA MÊME LIBRAIRIE

PAUL ESCOUBE

Remy de Gourmont et son Œuvre (Collection *Les Hommes et les Idées*), avec un portrait et un autographe. Volume in-16.. 2 »

ŒUVRES DE RUDYARD KIPLING

Le Livre de la Jungle, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-18..... 7 »

Le Second Livre de la Jungle, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-18........ 7 »

La plus belle histoire du monde, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol in-18........ 7 »

L'Homme qui voulut être roi, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Volume in-18........ 7 »

Kim, roman, traduit par Louis Fabulet et Ch. Fountaine Walker. Vol. in-18........ 7 50

Les Bâtisseurs de Ponts, roman, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Volume in-18........ 7 »

Stalky et Cie, roman, traduit par Paul Bettelheim et Rodolphe Thomas. Vol. in-18........ 7 »

Sur le Mur de la Ville, traduit par Louis Fabulet, précédé d'une Etude sur Rudyard Kipling par André Chevrillon. Vol. in-18........ 7 50

L'Histoire des Gadsby, roman, traduit par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Volume in-18........ 7 »

Le Retour d'Imray, traduit par Louis Fabulet et Arthur-Austin Jackson. Vol. in-18.... . 7 »

Le Chat Maltais, traduite par Louis Fabulet et Arthur-Austin Jackson. Vol. in-18........ 7 »

Actions et Réactions, trad. par Louis Fabulet et Arthur-Austin Jackson. Vol. in-18... 7 »

« Capitaines Courageux », traduit par Louis Fabulet et Charles Fountaine-Walker. Vol. in-16........ 7 »

ŒUVRES DE ÉMILE VERHAEREN

POÉSIE

Poèmes (*Les Flamandes. Les Moines. Les Bords de la Route*). Volume in-18 .... 7 »

Poèmes, nouvelle série (*Les Soirs. Les Débâcles. Les Flambeaux noirs*. (Volume in-18 .... 6 50

Poèmes, IIIe série (*Les Villages Illusoires. Les Apparus dans mes Chemins. Les Vignes de ma Muraile*). Volume in-18 .... 7 »

Les Forces tumultueuses. Volume in-18 .... 7 »

Les Villes tentaculaires, précédées des **Campagnes hallucinées**. Volume in-18 .... 7 »

La Multiple Splendeur. Volume in-18 .... 6 »

Les Visages de la Vie (*Les Visages de la Vie. Les Douze Mois*). Volume in 18 .... 6 »

Les Heures du soir précédées des **Heures claires** et des **Heures d'après-midi**. Volume in-18 .... 7 »

Les Rythmes souverains. Volume in-18 .... 6 »

Les Blés mouvants. Volume in-18 .... 6 »

Les Ailes rouges de la Guerre. Volume in-18 .... 6 50

Choix de Poèmes, avec une Préface d'Albert Heumann, une Bibliographie et un portrait. Volume in-18 .... 7 »

Les Flammes Hautes. Volume in-18 .... 6 »

Toute la Flandre I. : *Les Tendresses premières. La Guirlande des Dunes*. Volume in-16 .... 6 »

Toute la Flandre. II. : *Les Héros. Les Villes à pignons*. Volume in-16 .... 6 »

Toute la Flandre. III. : *Les Plaines*. Volume in-16 .... 6 »

THÉATRE

Deux Drames (*Le Cloître. Philippe II*). Volume in-18 .... 6 50

Hélène de Sparte. Les Aubes. Volume in-16 .... 6 50

A LA MÊME LIBRAIRIE :

GEORGES BUISSERET

L Evolution idéologique d'Emile Verhaeren (Collection *Les Hommes et les Idées*), avec un portrait et un autographe. Volume in-16 .... 2 »

ANDRÉ-M. DE PONCHEVILLE

Verhaeren en Hainaut. Volume in-32 .... 4 »

STÉFAN ZWEIG

Emile Verhaeren, sa Vie, son Œuvre, traduit de l'allemand sur le manuscrit inédit par Paul Morisse et Henri Chervet, avec 2 portraits d'Emile Verhaeren. Volume in-18 .... 7 »

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

RVE DE CONDÉ, 26. — PARIS (VIe)

ŒUVRES DE HENRI DE RÉGNIER

de l'Académie Française

POÉSIE

Premiers Poèmes. Volume in-18........................ 7 »
Poèmes, 1887-1892. Volume in-18........................ 7 »
Les Jeux rustiques et divins. Volume in-18................ 7 »
Les Médailles d'Argile. Volume in-18.................... 7
La Cité des Eaux, poèmes. Volume in-18................... 7 »
La Sandale ailée. Volume in-18......................... 7 »
Le Miroir des Heures. Volume in-18...................... 7 »
1914-1916, *Poésies*. Volume petit in-18.................. 3 »
Vestigia Flammæ, *Poésies*. Volume in-16.................. 7 »

ROMAN

La Canne de Jaspe. Volume in-18....................... 7 50
La Double Maîtresse. Volume in-18...................... 7 50
Les Amants singuliers. Volume in-18.................... 7 »
Le Bon Plaisir. Volume in-18........................... 7 »
Le Mariage de Minuit. Volume in-18..................... 7 »
Les Vacances d'un jeune homme sage. Volume in-18.... 7 »
Les Rencontres de M. de Bréot. Volume in-18........... 7 »
Le Passé Vivant, *roman moderne*. Volume in-18............ 7 »
La Peur de l'Amour. Volume in-18....................... 7 »
Couleur du Temps. Volume in-18......................... 7 »
La Flambée. Volume in-18.............................. 7 50
L'Amphisbène, *roman moderne*. Volume in-18.............. 7 »
Le Plateau de Laque. Volume in-18...................... 7 »
Romaine Mirmault. Volume in-18......................... 7 »
L'Illusion héroïque de Tito Bassi. Volume in-18........ 7 »
Histoires incertaines. Volume in-16.................... 7 »
La Pécheresse, *Histoire d'amour*. Volume in-16........... 7 50

LITTÉRATURE

Figures et Caractères. Volume in-18.................... 7 »
Sujets et Paysages. Volume in-18....................... 7 »
Discours de Réception à l'Académie française. Brochure in-18.. 1 50
Portraits et Souvenirs. Volume in 18................... 7 »
Esquisses Vénitiennes. Volume in-16.................... 5 »

THÉATRE

Le Théâtre aux Chandelles : Les Scrupules de Sganarelle. Volume in-18.............................. 7 »

A LA MÊME LIBRAIRIE :

JEAN DE GOURMONT

Henri de Régnier et son œuvre (Collection *Les Hommes et les Idées*), avec un portrait et un autographe. Volume in-16... 2 »

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.